A. Souché

Cours moyen
Classes de 8e et de 7e des Lycées et Collèges

LA LECTURE EXPRESSIVE ET LE FRANÇAIS

FERNAND NATHAN

LA LECTURE EXPRESSIVE

ET LE FRANÇAIS

au Cours moyen

(Cours moyen 1er degré ; Cours moyen des écoles à plusieurs classes et 1re division des écoles à classe unique)
(Classes de 8e et de 7e)

La lecture expressive	*Le Français par l'observation*
Belles pages françaises	*directe et par les textes lus*
empruntées à nos bons Auteurs.	Le vocabulaire ; la phrase ; la rédaction.

A. SOUCHÉ
Inspecteur de l'enseignement primaire

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS (VIe)

Tous droits réservés

LIBRAIRIE FERNAND NATHAN

LECTURE

A. SOUCHÉ

La Lecture et le Français des petits (C. P.), *rose*.
La Lecture courante et le Français.
— (C. É. 1re année), *vert*.
— (C. É. 2e année), *bleu*.
La Lecture expressive et le Français.
— (C. M. 1re année), *jaune*.
La Lecture nouvelle et le Français.
— (C. M. 2e an. et C. supr), *orange*.
La Lecture littéraire et le Français.
— (C. É. P. et F. É.), *violet*.

ARITHMÉTIQUE

LE CALCUL QUOTIDIEN

Collection « BODARD »

Cours Élémentaire 1. Conti-Picard-Renucci.
Cours Élémentaire 2. Conti-Picard-Renucci.
Cours Moyen 1. Picard-Renucci.
Cours Moyen 2. Henri Bréjaud.

SCIENCES

GODIER-MOREAU

Premier livre de leçons de choses. Exercices d'observation (C. É., 1re année) *brique*.

Leçons de choses. Exercices d'observation Cours Élémentaire, *jaune*.

Cahier de leçons de choses (C. É.), *exercices*.

Leçons de choses. Exercices d'observation Cours Moyen 1re année, *vert*.

Les leçons de choses. Exercices d'observation C. M., *bleu* (*nouv. prógr*).

Les leçons de choses. Exercices d'observation C. M., et S., *orange*.

AVANT-PROPOS

I. La Lecture expressive.

« La lecture devient expressive... C'est dès le début du cours moyen, à neuf ans, que l'enfant doit lire avec expression. » (*Instructions officielles, 1923.*)

1. Nous n'avons choisi que « des morceaux écrits par de grands prosateurs et de grands poètes » (*Instructions officielles*, 1923) — des textes *à la fois attrayants et vivants, et d'une indiscutable valeur littéraire.*

2. C'est une lecture courante intelligente, une lecture expressive que nous voulons réaliser.

« Comme le prescrivent les Instructions de 1923, l'instituteur commencera par lire lui-même le texte à haute voix ; il pourra faire remarquer aux enfants comment les inflexions de la voix servent à exprimer les nuances de la pensée et du sentiment... Les élèves liront ensuite ; le maître exigera une prononciation distincte, une diction simple et naturelle ; s'il obtient qu'on marque exactement le rythme des phrases, cette lecture sera une excellente leçon de français qui, à cet âge, suffit. » Ce passage des *Instructions du 20 septembre* 1938 concerne la lecture au Cours supérieur 1re année, mais il s'applique aussi à la lecture au Cours moyen.

3. Nous conseillons également la lecture silencieuse, qui est l'auxiliaire de la lecture à haute voix.

Elle constitue par elle-même un apprentissage de la lecture intelligente ; elle habitue l'enfant à saisir le sens et l'intérêt du texte ; elle donne le goût de la lecture personnelle. *Lecture à haute voix* et *lecture silencieuse* sont de précieux instruments de culture.

II. L'enseignement du français.

« Apprendre à écrire, c'est apprendre à penser. » (*Instructions officielles, 1938.*)

1. L'étude des textes et l'observation directe. « Il est utile, recommandent *les Instructions du* 20 *septembre* 1938, de rattacher, le plus souvent possible, les exercices de rédaction *aux exercices de lecture.* » Nous avons uni étroitement dans un même livre et dans une même méthode ces deux disciplines : *l'observation directe* et *l'étude des textes lus,* qui, toutes les deux, préparent l'éducation de la pensée et du langage.

2. Le vocabulaire. 1° Une étude de vocabulaire composée d'une liste de mots isolés — noms, adjectifs, verbes — ne serait qu'un lexique sans vie. *Autour d'un centre d'intérêt emprunté aux réalités vivantes du milieu, nous groupons nos études d'observation-vocabulaire ;* choix de traits caractéristiques, attitudes et mouvements à mimer et à traduire, action d'ensemble à détailler, tableau et scène à se représenter, etc. ; nous associons constamment l'action, l'idée et le mot.

2° Nous proposons également *des exercices sur le sens des mots* pris dans le texte lu et étudiés par ce texte, puis *des exercices sur le sens des mots* rapprochés de leurs synonymes et de leurs contraires, enfin *des exercices groupant les mots d'une même famille,* qu'unit une évidente parenté de forme et aussi de sens.

3. La construction de la phrase ; la reproduction des textes lus.

Nous faisons de l'étude de la phrase l'une des bases solides de l'apprentissage de la rédaction.

1° Nous demandons à l'enfant de traduire en phrases expressives ses observations et ses impressions personnelles. Les « *activités dirigées* » et la « *classe-promenade* » permettront d'enrichir l'observation et la pensée de l'enfant.

2° Souvent, nous lui faisons *étudier dans le texte lu une phrase vivante et bien articulée,* et nous lui demandons de traduire sur ce modèle ses propres observations, afin que sa phrase gagne peu à peu en précision, en souplesse, en variété : « Une phrase est élégante quand l'ordre des propositions et des mots reproduit le mouvement de la pensée. » (*Instructions du* 20 *septembre* 1938.)

Naturellement, nous nous gardons bien de cultiver la forme pour elle-même, indépendamment de la pensée; le culte de la métaphore et l'art de la phrase « jolie » risqueraient de tuer le naturel et la probité. *Bien voir, penser juste et rendre sa pensée avec correction, clarté et expression;* tel doit être l'enseignement du français.

3° « Pour la rédaction, recommandent les Instructions du 20 septembre 1938, *la reproduction de certains textes de lecture* pourra constituer d'excellents exercices. » Il suffira d'inviter l'enfant à écrire le titre d'un paragraphe ou de chaque paragraphe de sa lecture (en une phrase, ou en un mot, ou en un groupe de mots); puis, dès qu'il sera possible, on lui demandera de résumer en quelques lignes la page lue.

4. La rédaction.

La rédaction n'est plus un exercice isolé : *autour d'un centre d'intérêt assurant l'unité de la classe de français,* nous groupons tous les exercices qui habituent l'enfant à la recherche, au groupement et à la traduction des traits expressifs, et qui ont leur couronnement dans *la composition française.*

Le français est tout ensemble *discipline* et *liberté.* C'est par la discipline que s'acquiert la liberté; mais il est sûr que la liberté se construit et s'organise elle-même en s'exerçant. Nous faisons une part de plus en plus large à la liberté. Nous proposons des sujets vivants et pittoresques qui donnent l'essor aux *facultés créatrices* et qui inspirent le désir de faire *œuvre originale et personnelle.* Mieux encore : ainsi que le demande la pédagogie nouvelle et ainsi que le prévoient les programmes de 1947 (classe de fin d'études), nous proposons **des sujets libres :** chaque enfant pourra choisir le sujet qui lui convient le mieux — incident de la vie scolaire ou de la rue, récit, conte, rêve, aventure. Nous obtiendrons des textes vivants et sincères, pleins de fraîcheur et de spontanéité : les meilleurs textes, ceux qui auront été préférés par la classe elle-même, seront groupés dans **le Livre illustré de l'école** ou **le Journal de la classe :** ce journal ou cet album pourra être polycopié ou même imprimé et échangé avec d'autres écoles. Nous organiserons également la correspondance interscolaire. Nous rédigerons une belle **œuvre collective :** *conte, roman, pièce dramatique,* etc.

La Vendange

L'observation personnelle

1. A observer : 1. *Une grappe de raisin ;* 2. *La treille qui encadre la fenêtre ;* 3. *Les guêpes autour des raisins ;* 4. *Le pommier chargé de fruits ;* 5. *Les marrons ou les noix qui tombent...*

2. *Le vendangeur au travail* (mimer ses attitudes et ses mouvements); *la cueillette des pommes, le gaulage des noix, des châtaignes* (scènes à observer).

Vocabulaire à étudier

I. Le raisin (adjectifs et verbes qui peignent).

1. Les grains sont *vermeils* ou *dorés, gonflés, lourds, charnus* (chair), *juteux, savoureux, sucrés.*

2. Les raisins *se gonflent, s'alourdissent, se dorent* ou *s'empourprent.*

II. Les vendangeurs au travail (verbes expressifs).

1. Ils *tranchent* les grappes et *emplissent* leur panier.

2. Ils *transportent* les hottes jusqu'au chariot et les *vident* dans les cuves.

3. Le plus souvent, c'est le pressoir qui *écrase* le raisin. Parfois, ce sont les vendangeurs qui le *foulent :* ils le *piétinent* d'un mouvement égal et rythmé; leurs jambes nues *ruissellent* d'un jus rouge.

4. Le moût sucré *fermente* et *bouillonne* dans les cuves.

EXERCICES

Vocabulaire. 1. Des grains charnus (bien fournis de *chair*, épais et succulents). Mots à expliquer, en y retrouvant l'idée commune de *chair : charnier, charogne, charcutier, décharner, s'acharner, carnage, carnassier, carnier.*

Exemple : Un visage *décharné* est un visage si amaigri qu'il semble dépourvu de *chair.*

Construction de phrase. 2. En vendange : Deux actions qui se suivent. Construire sur le modèle suivant des phrases énumérant *deux actions successives.* Les deux parties de la phrase seront unies par un des mots *et, puis, ensuite,* ou par *une virgule :* 1. *Le vendangeur ;* 2. *L'enfant dans la vigne ;* 3. *Le charretier ;* 4. *Le fouleur ;* 5. *Le vigneron et le vin.*

Exemple : Le vendangeur *coupe* le raisin, puis le *dépose* dans son panier. (*La phrase peut s'enrichir de traits vivants et expressifs :* D'un coup vif de sa serpette, le vendangeur *coupe* la grappe vermeille, puis la *jette* dans le panier, qui se remplit rapidement).

3. Les fruits d'automne. Cinq phrases : ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 1. Vous choisirez les traits qui peignent.

Exemple : Les noix, sorties de leurs coques ouvertes, tombent des noyers comme de gros grêlons (*Élève*).

Rédaction (le paragraphe). **4. Oh ! les beaux raisins !** Des grappes dorées ou violettes pendent à la treille ou emplissent la coupe : vous les examinez (forme, couleur, poids), vous les cueillez, vous les savourez...

LECTURE

1. Plaisirs d'Octobre

1. Octobre, qui est la saison des vendanges, marquait le triomphe de la cuisinière. C'étaient alors des rentrées et des sorties continuelles des vignerons qui occupaient le pressoir, et qu'il fallait nourrir à grand renfort de choux et de jambon, de bœuf bouilli et de pommes de terre...

2. Nous profitions de cette agitation, mes frères et sœurs et moi, pour nous établir sur les chenets, les poches pleines de noix que le vent avait secouées là-bas sur le chemin de la ferme, ou que nous avions abattues avec des gaules, sans permission.

Un caillou nous servait de marteau pour les écraser sur la pierre. Si la coque verte leur était restée, il en jaillissait un jus qui tachait les mains et les habits, et dont les meilleurs savons ne parvenaient pas à chasser les signes révélateurs[1].

Mais le fruit pelé, bien blanc, pareil à un poulet à la broche pour dîner de poupée, craquait sous la dent délicieusement.

3. Ou bien nous faisions griller des châtaignes, sournoisement[2], sur un coin du fourneau. Et nous goûtions le plaisir d'avoir chaud par tout le corps, après avoir subi au dehors, en traînant nos pieds dans les feuilles sèches, les bises d'automne, qui, dans mon pays, sont âpres[3] et rudes.

Henry BORDEAUX (*La Maison*, Plon, édit.)

Les mots : **1.** *Révélateur :* qui *révèle, dévoile,* permet de découvrir. De quels signes révélateurs s'agit-il dans le texte ? **2.** *Sournoisement :* en faisant leurs coups en dessous, en cachette (*Pourquoi ?*). **3.** *Apre* (rapprocher *aspérité*) : rude au toucher; en quoi les bises sont-elles âpres ?

Les idées : *Les plaisirs d'enfants en octobre : ils nous sont décrits en des scènes charmantes.*

1. Pourquoi *la maison était-elle animée ?*

2. Étudiez la *pittoresque description des noix épluchées.* (Quels sont les traits qui peignent ?)

3. Représentez-vous *la joie de faire griller des châtaignes.* (Quelques traits bien observés : sournoisement... en traînant nos pieds dans les feuilles sèches...)

LECTURE

2. Les Vendangeurs

1. Des hommes et des femmes, accroupis[1] dans les vignes, coupaient les grappes de raisin, qu'ils jetaient ensuite au fond de grands paniers.

Nous marchions lentement, mon oncle et moi, le long des allées de chaume[2]. Lorsque nous passions, les vendangeurs tournaient la tête et saluaient.

2. Mon oncle s'arrêtait parfois pour causer avec les plus vieux des travailleurs.

— « Hé ! père André, disait-il, le raisin est-il bien mûr, le vin sera-t-il bon, cette année ? »

Et les paysans, levant leurs bras nus, montraient au soleil de longues grappes d'un noir d'encre, dont les grains pressés semblaient éclater d'abondance et de force.

— « Voyez, monsieur, criaient-ils, ce sont là les petites. Il y a en qui pèsent plusieurs livres. Voici dix ans que nous n'avions eu pareille besogne. »

3. Puis ils rentraient dans les feuilles. Leurs vestes brunes faisaient des taches sur la verdure.

Et les femmes, nu-tête, ayant au cou un mince fichu bleu, se courbaient en chantant.

4. Il y avait des enfants qui se roulaient au soleil, dans les chaumes, poussant des cris aigus[3], égayant de leur turbulence[4] l'atelier en plein air.

5. Au bord de la vigne, de grosses charrettes, immobiles, attendaient le raisin; elles se détachaient sur le ciel clair, tandis que des hommes allaient et venaient sans cesse, portant les paniers pleins, rapportant les paniers vides.

Émile ZOLA (*Nouveaux Contes*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Accroupis :* assis sur la *croupe*, ou sur les pieds, ou sur le derrière. **2.** *Chaume :* tige des graminées, paille (rapprocher *chaumière*); ici, herbes sèches et dures. **3.** *Aigu :* terminé en pointe (rapprocher *aiguille, aiguillon, aiguiser*); on dit : des cris *aigus*, c'est-à-dire perçants, une douleur *aiguë*, pénétrante. **4.** *Turbulence :* proprement, *trouble :* agitation bruyante (rapprocher *perturbation* et *imperturbable :* que rien ne peut *troubler*).

Les Idées : *Un tableau de vendange précis et vivant :* représentez-vous *les vendangeurs* accroupis, puis montrant au soleil les longues grappes noires, leurs vestes brunes faisant tache, le fichu bleu des femmes (ce sont des traits *qui peignent*), puis *les enfants* qui jouent; enfin, au bord de la vigne, *les charrettes* qui attendent, se détachant sur le ciel bleu.

EXERCICES

Dictée préparée. Les vendangeurs (les nos 1 et 2, jusqu'à « cette année).

Exercice sur la dictée. 1. *Ils coupaient* les grappes *qu'ils jetaient* ensuite au fond de grands paniers. Mettre cette phrase *aux autres temps simples de l'indicatif, puis au passé composé.* 2. Construire *trois phrases* sur ce même modèle (proposition subordonnée introduite par le pronom relatif *que :* Ils cueillaient les pommes ou les cerises *que*... Ils ramassaient les pommes de terre *que*... etc.).

Construction de la phrase. 6. L'attitude et les actions du vendangeur.

« Les vendangeurs, *accroupis* dans les vignes, *coupaient* les grappes de raisin et les *jetaient* dans les paniers. »

La phrase traduit à la fois *une attitude* (le participe-adjectif accroupis) et *deux actions* (les verbes coupaient et jetaient).

Construisez six phrases qui précisent l'attitude et les actions : 1. *Le laboureur*, courbé sur la charrue...; 2. *La couturière*, penchée sur son ouvrage...; 3. *La laveuse*, agenouillée sur sa planchette...; 4. *L'écolier*...; 5. *Le chat*...; 6. *L'oiseau*...

Exemple : Blotti dans un coin du grenier, Minet, à l'affût, *guettait* les souris (*Élève*).

Rédaction. 7. Le retour des vendangeurs. On verse les dernières hottes dans le chariot, et l'on regagne la maison. Le chariot roule lentement. Les vendangeurs sont fatigués, mais joyeux... (*C'est le texte « Les vendangeurs », à continuer*...)

8. Le fermier abat des pommes (ou *des noix, des châtaignes*, etc.).

Il arrive, monte à l'arbre (*comment ? précautions prises*); il abat (*comment ? gestes, attitudes, mouvements*); les fruits tombent (*comment ? que se passe-t-il ?*).

Autres exercices. 1. Lettre. Votre père vous charge d'écrire à un oncle ou à un cousin, afin qu'il vienne vous aider à vendanger. *Rédigez la lettre.*

2. Dressons le calendrier des travaux agricoles dans notre localité, d'abord pour *l'automne*, puis, au fur et à mesure, pour *les autres saisons.*

3. Sujets libres. Vendange, cueillettes d'automne, fruits d'automne au marché, feuilles d'automne aux riches couleurs (ou tout autre sujet *à votre choix :* incidents et scènes de la vie scolaire ou familiale, ou de la rue, récits, contes, rêves, confidences).

Les meilleurs textes — ceux qui auront été préférés par la classe elle-même — seront groupés dans le **Livre de vie de l'école** ou le **Journal illustré de la classe :** ce journal sera illustré et peut-être polycopié ou imprimé (*échange interscolaire*).

LECTURE

3. Une bonne partie de Chasse

Pour jouer un bon tour à un de leurs amis, le percepteur Boucheseiche, quelques chasseurs ont attaché dans un arbre un écureuil empaillé. Ils arrivent dans le bois, près de l'arbre; ils aperçoivent l'animal.

1. La queue relevée en panache, les oreilles dressées, l'animal, avec ses pattes de devant portées à sa bouche, semblait occupé à croquer une noisette.

— « Un écureuil ! s'écria l'impétueux[1] Boucheseiche. Que personne n'y touche, messieurs... Je vais lui régler son compte... »

2. Les autres chasseurs s'étaient reculés en cercle et s'entre-regardaient avec des rires sournois[2]. Le percepteur arma son fusil, épaula, mit lentement l'écureuil en joue, puis lâcha son coup.

« Touché ! » s'exclama-t-il dès que la fumée se fut dissipée.

En effet, la bête avait glissé le long de la branche, la tête en bas; néanmoins, elle ne tombait pas.

« Il se raccroche ! » objecta[3] le notaire d'un ton goguenard[4].

« Ah ! tu te raccroches, mâtin ! » cria Boucheseiche qui ne se possédait plus.

Et avec rage il lui envoya un second coup, qui fit voler des bouquets de poil.

L'animal demeurait dans la même position...

Il y eut alors un éclat de rire général...

3. « A votre place, percepteur, je grimperais là-haut, pour voir... » Mais Justin Boucheseiche n'était pas un grimpeur. Il avisa un gamin qui suivait la chasse en qualité de rabatteur.

« Je te donne dix sous, lui dit-il : tu vas monter à l'arbre et me rapporter mon écureuil ! »

Le jeune drôle ne se le fit pas répéter. En un clin d'œil, il embrassa le hêtre, joua des genoux et atteignit la fourche de branches. Arrivé là, il poussa une exclamation.

« Eh bien ? cria le percepteur qui trépignait[5] d'impatience, jette-le-moi. — Mais, m'sieu, répondit l'autre, je ne peux pas... l'écureuil est attaché avec un fil de fer. »

Les rires éclatèrent de plus belle.

4. « Avec un fil de fer, méchant gamin ! Tu te fiches de moi ! hurla Boucheseiche, veux-tu bien descendre tout de suite! »

— Le v'là, m'sieur !... » repartit railleusement le rabatteur en dégringolant avec l'écureuil qu'il jeta aux pieds du percepteur.

Quand Boucheseiche eut constaté que l'écureuil était empaillé, il poussa un juron retentissant : « Nom de nom... de nom ! Quel est le maladroit qui s'est fichu de moi ? »

Mais les chasseurs ne répondaient qu'en se tenant les côtes.

5. Les félicitations ironiques partaient de tous côtés :

« Bravo, Boucheseiche ! — Voilà un gibier comme on n'en voit pas souvent ! — Comme on n'en verra jamais plus. — Portons Boucheseiche en triomphe ! »

Et ils tournaient en rond autour du hêtre. Le notaire Arbillot arracha un brin de lierre et en couronna Boucheseiche, tandis que tous les autres battaient des mains et cabriolaient[6] devant le percepteur qui, bon enfant au fond, avait pris lui-même le parti de rire de sa déconvenue[7].

André THEURIET (*Reine des Bois*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Impétueux* (proprement, qui se jette sur...) ; vif, emporté. **2.** *Sournois :* dissimulé, d'un caractère en dessous. **3.** *Objecter* (*jeter* en face) : opposer une preuve contraire. **4.** *Goguenard :* railleur. **5.** *Trépigner :* agiter les pieds sur le sol. **6.** faire des *cabrioles*, c'est-à-dire des sauts de *cabri* ou de *chèvre*. **7.** *Déconvenue :* résultat opposé à ce qui était *convenu ;* insuccès inattendu qui humilie.

Les idées : **1.** *Suivez ces joyeux chasseurs dans le bon tour qu'ils jouent à leur ami Boucheseiche*, puis dans leurs rires, leurs paroles et leurs félicitations ironiques, dans leurs cabrioles...

2. *Suivez les actions et les sentiments du bouillant percepteur*, qui aperçoit l'écureuil... tire... s'étonne... tire à nouveau avec rage... ne comprend rien... fait monter un gamin... hurle, jure... puis prend le bon parti de rire.

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

4. Le premier labour du petit Basile

Le petit Basile est berger chez un fermier lorrain; il accompagne dans les champs, pour toucher les chevaux, le vieux laboureur Coliche.

1. Ce matin-là, l'enfant et le vieux labouraient la grande pièce des Pointières.

Coliche pesait sur les manches de la charrue, tandis que le petiot courait à grandes enjambées, faisait claquer son fouet, se penchait quelquefois pour enlever une pierre sur le passage du coutre. Le sillon s'allongeait; le soc coupait la terre et la rejetait. Derrière le passage du fer, la bonne glèbe[1] luisait, et des vols de corbeaux s'abattaient, épiant[2] les vers et les larves de hannetons parmi les mottes.

2. « Attention, petiot, gare à la borne ! »

Le vieux renversa la charrue, et, pendant que Basile tirait le cordeau[3] et faisait tourner l'attelage au bout du sillon, il cracha dans ses mains, souffla et regarda l'enfant en dessous :

« A ton tour maintenant ! »

Basile se récria, n'osant comprendre : « Jamais il n'aurait la force de tenir la charrue ! »

Coliche insista : « Jamais trop tôt pour bien faire. »

Il fallait s'exécuter.

3. Le vieux chassa les chevaux, qui s'enlevèrent d'un vigoureux coup de reins. L'enfant enfonça le soc. Il bandait ses muscles, les mains cramponnées aux manches de frêne poli, qui lui donnaient dans les épaules et dans les avant-bras des secousses terribles. Il marchait : la croupe des chevaux ondulait[4] devant lui; les colliers de laine bleue égrenaient[5] leurs sonnailles. Le vieux serait-il content ? Un choc ébranla la charrue : une souche, enfouie dans la terre, que le soc venait de trancher. Basile se raidit, tint bon, sentit le glissement du fer qui fouillait de nouveau l'argile grasse. Alors, il souffla à pleins poumons, tandis que le vieux arrêtait l'équipage.

4. Coliche se planta au bout du sillon et promena sur la terre un regard satisfait. On ne pouvait pas dire le contraire : ça promettait ! Le sillon s'allongeait tout droit, sans une cassure, creusé à une bonne profondeur.

« Bel ouvrage ! disait le vieux. Allons, quand les forces seront venues, tu seras un fameux[6] laboureur ! »

Cette simple parole émut l'enfant, l'espoir gonfla son cœur; ce fut une bonne journée.

D'après Émile MOSELLY (*Fils de Gueux, Revue de Paris*).

Les mots : **1.** *Glèbe :* terre en culture. **2.** *Épiant :* observant secrètement, guettant (rapprocher *espion*). **3.** *Le cordeau :* petite *corde* servant à diriger les chevaux. **4.** *Ondulait :* s'abaissait puis s'élevait comme des vagues (*onde*). **5.** *Égrenaient :* ici les sons des clochettes se succédaient comme les *grains* d'un collier. **6.** *Fameux :* qui a bonne *réputation :* renommé, célèbre (rapprocher *infâme :* qui a perdu sa *réputation*).

Les idées : **1.** Étudiez *le tableau précis du labour* (nº 1) : le laboureur, l'enfant, le sillon, les corbeaux. **2.** Quelle *surprise* le vieux Coliche ménage-t-il à l'enfant ? Pourquoi le regarde-t-il en dessous ? **3.** Suivez le *premier labour de Basile* (nº 3). Quels traits rendent son effort ? A quoi pense-t-il ? **4.** Pourquoi le vieux Coliche est-il *satisfait ?* Pourquoi l'enfant est-il *ému ?*

EXERCICES

Construction de la phrase. 9. Deux ouvriers qui travaillent ensemble. « Coliche pesait sur les mancherons, *tandis que* le petiot faisait claquer son fouet... » (*tandis que...* ou *pendant que...*).

Sur ce modèle, rendre compte *d'un travail fait en commun :* **1.** *La vendange* (les femmes... *tandis que* les hommes...); **2.** *Le gaulage des fruits* ou l'arrachage des pommes de terre; **3.** *Le labour ou les semailles ;* **4.** *La fenaison ou la moisson* (les faucheurs, les faneuses...); **5.** *La ménagère et sa fille.*

Exemple : La mère apportait la soupière fumante, *tandis que* la fillette, vivement, achevait de mettre le couvert. (*Élève.*)

Rédaction. 10. Le vieux Coliche et le petit Basile sont rentrés à la ferme; après le repas du soir, *l'un d'eux, resté seul avec le maître, lui raconte la scène du premier labour ; faites-le parler.*

Le personnage que vous avez choisi raconte la scène selon son caractère propre : Coliche est un *rude* ouvrier de la terre, et pourtant il est satisfait, et il félicite l'enfant; — le petit Basile, *tout heureux,* fait part de sa surprise, de ses craintes, puis de sa grande joie...

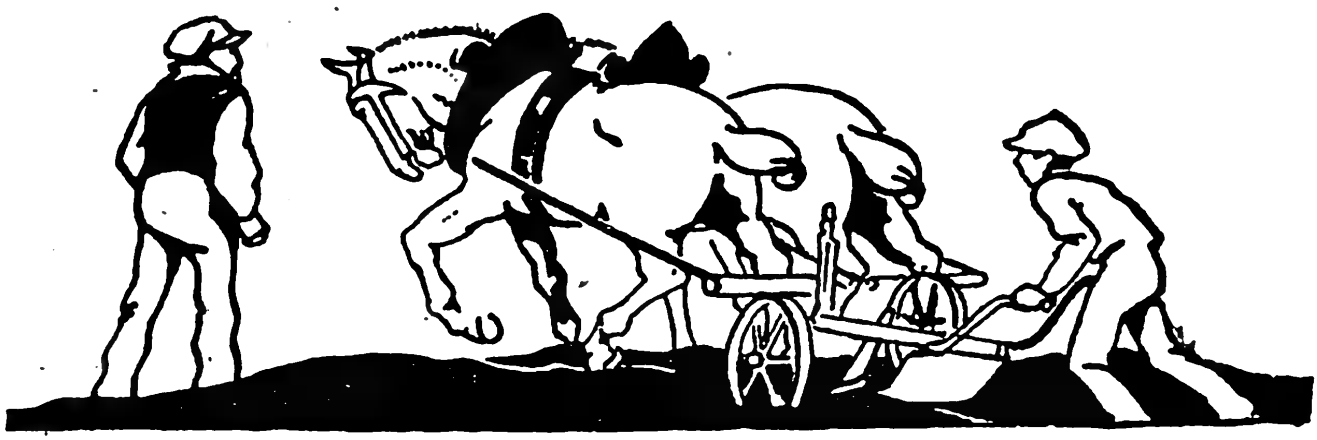


Photo Walter

UN HABITANT DE LA FORÊT : L'ÉCUREUIL

Spectacle bien charmant que celui de ce jeune écureuil décorticant avec l'aide de ses pattes de devant, des glands découverts au pied d'un chêne.

LECTURE

5. L'Écureuil et les Geais

I

1. C'était le matin dans la forêt des Essarts... Le bois s'éveillait avec le chant des merles, et l'écureuil Guerriot, tout ébouriffé[1] encore de sommeil, mit le nez à la fenêtre. Où moissonnerait-il aujourd'hui ?

« J'irai aux glands », décida-t-il.

Et le long des branches et des rameaux, sautant les clairières comme des fossés d'espace, il gagna le centre du bois.

2. Quand il arriva, il vit que c'était par tous les chênes un véritable fourmillement. De tous les coins, sur toutes les branches, derrière tous les rameaux, au milieu, en haut, en bas, des geais, et des geais sautaient, voletaient, avançaient, se posaient, se gavaient[2].

3. Guerriot n'aimait pas les geais : « J'irai manger des glands au milieu d'eux, décida-t-il, et j'en emporterai à leur bec jusqu'à mon grenier si ça me plaît ! «

Et bravement il s'élança le long des branches. Il avançait vite, sans crainte de faire du bruit ni d'être entendu, pour bien montrer qu'il était chez lui, dans sa forêt, et que nul de ces bohémiens[3], sans gîte ni pays, n'avait le droit de rien lui dire.

4. Mais, quand il arriva au premier chêne occupé, le geai sentinelle poussa un « tchaïe ! » aigu de colère...

« On ne passe pas ! voulut-il dire à Guerriot, dans son langage. Va-t'en manger ailleurs, nous étions ici avant toi ! »

Pour toute réponse, l'écureuil se dressa sur les pattes de derrière, montrant ses griffes et ses dents.

Mais le geai sentinelle prit son élan et vint battre de l'aile au-dessus de Guerriot, le menaçant de son bec coupant et pointu. Sans hésiter alors, cette fois l'écureuil furieux bondit de sa branche et sauta sur le geai, pour le châtier[4] d'un bon coup de dent.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Ébouriffé :* dont les cheveux, et ici les plumes, sont mêlés, embrouillés, comme de la *bourre*. **2.** *Se gaver :* se bourrer de nourriture. **3.** *Bohémien :* vagabond que l'on croyait originaire de la *Bohême*. Pourquoi l'écureuil considère-t-il les geais comme des bohémiens ? **4.** *Châtier :* punir, corriger.

LECTURE 6. L'Écureuil et les Geais *(fin)*

II

1. Jacquot, le geai, voyant le geste, vira de l'aile brusquement, de sorte que Guerriot ne put lui arracher que deux plumes de la queue, ce qui fit crier l'autre bien plus fort encore de colère et de souffrance. En même temps, il appelait à l'aide tous ses frères pour repousser l'ennemi.

2. A son appel, il y eut parmi les branches un froufroutement[1] effrayant d'ailes claquant et un vacarme assourdissant de cris. Tous les geais, prenant leur vol, se précipitèrent en piaillant sur l'écureuil...

Guerriot, alors, se détendit comme un ressort, d'un coup de tête en renversa un, en giffla un autre d'un coup de patte au passage, en mordit un troisième d'un coup de dents, et se trouva perché tout à coup à deux mètres plus haut, presque au-dessus de l'arbre.

3. Les geais plus furieux que jamais se précipitèrent de nouveau sur lui. « Tchaïe ! Tchaïe ! Tchaïe ! » piaillaient-ils pour s'exciter...

Ce fut sur le vieux hêtre de la clairière que Jacquot, l'ancien, leur général, cerna[2] Guerriot et l'atteignit.

La bête poussa trois longs cris aigus, le cri de rappel des écureuils, pour inviter les frères de race et les compagnons à venir à son secours. Et, du haut de son arbre, il se prépara en grinçant des dents à tenir tête à ses ennemis.

Ils arrivèrent tous ensemble, d'un même élan, serrés l'un contre l'autre; ils vinrent griffer Guerriot et le culbutèrent.

4. Mais, tout à coup, il y eut sur la bande qui assommait Guerriot un grand choc; c'étaient les trois frères de l'écureuil ainsi que son père, qui, accourus, se mettaient aussi à mordre.

Alors les plumes et le poil tombèrent plus drus[3] sur le sol à travers les branches du hêtre, et la mêlée devint terrible...

5. Mais un ébranlement fit sursauter la forêt, un coup formidable tonna, un nuage empesté monta de terre en même temps que retentissait un furieux aboi de chien.

« Tchaïe ! Tchaïe ! Tchaïe ! piailla Jacquot, l'ancien, c'est le grand ennemi, l'homme ! Fuyons, fuyons, fuyons ! » Et, à ce signal, tous ses soldats, épouvantés, s'enfoncèrent à large envolée derrière les fourrés et les taillis.

Les quatre écureuils, comprenant aussi le nouveau danger, l'un derrière l'autre, le père en tête les guidant vers les abris sûrs, se sauvèrent à vive allure.

Louis PERGAUD (*La Vie des Bêtes*, Mercure de France, édit.).

Les mots : **1.** *Froufroutement :* bruit de feuilles, ou des étoffes froissées, ou des ailes faisant *froufrou.* **2.** *Cerner :* investir, *encercler.* **3.** *Dru :* serré, touffu.

Les idées (I et II) : *C'est le récit vivant d'une bataille entre un écureuil et des geais :*

1. *Le départ de Guerriot.* Quelques expressions *qui font voir :* met le nez à la fenêtre; comme des fossés d'espace... Etudiez la phrase qui peint *le fourmillement des geais* (la suite des noms et des verbes).

2. *Le combat entre Guerriot et Jacquot :* leurs pensées, leurs attitudes et leurs mouvements.

3. *Les geais se précipitent sur l'ennemi. Trois petits tableaux* remplis de vie : la masse des geais à l'assaut; la défense de Guerriot (les mouvements, la suite des verbes); son cri d'appel.

4. *La famille de Guerriot accourt :* une terrible mêlée.

5. *Le fusil du chasseur :* la fuite des geais épouvantés et des quatre écureuils à la file (petit tableau vivant).

A l'école

L'observation personnelle

1. Actions d'ensemble à détailler : ci-dessous, vocabulaire I et ex. 11.

2. Attitudes et actions : *un enfant qui lit ou qui écrit, — qui écoute avec attention, — qui bavarde en cachette, — qui ne sait pas sa leçon, — qui joue avec ardeur...* (Observer ou mimer.)

3. Étude de la gravure, page 23.

Vocabulaire à étudier

I. Le départ pour l'école; le retour : *actions d'ensemble à détailler.*

1. *Sept heures :* l'enfant *s'éveille, s'habille* vivement, *prépare* sa gibecière et *part* pour l'école.

2. *La cloche sonne :* les écoliers *sortent* de classe, *poussent* des cris joyeux, *gagnent* la rue, *se poursuivent, flânent, se dispersent...*

II. L'enfant qui lit : *attitudes et actions* (perché, ou assis, penché..., les coudes, les mains..., le front..., son attention..., que fait-il ?).

1. « *Perché* sur un haut tabouret de paille, *les coudes* sur le pupitre, *le front* dans les mains, *je dévorais* l'un après l'autre tous les livres de contes. » (A. THEURIET.)

2. « Marie *lisait, les coudes* sur la table, *les deux mains* au fond de ses cheveux. » (É. ZOLA.)

3. « Je suis resté *penché* sur les chapitres de « Robinson », *sans lever* la tête, *sans entendre* rien, *pris* d'une émotion immense, *remué* jusqu'au fond du cœur. » (Jules VALLÈS.)

EXERCICES

Construction de la phrase. 11. Sept heures sonnent : que fait l'écolier ? (Suite d'actions vives et rapides; ci-dessus, les nos 1 et 2 du vocabulaire.)

Quelques actions d'ensemble à détailler : vous choisirez des verbes expressifs et des traits qui peignent. 1. *Le réveille-matin sonne :* que fait l'ouvrier ? 2. *Le maître donne le signal de la rentrée :* que font les écoliers ? 3. *Le train siffle :* que font les voyageurs ? 4. *La laveuse s'installe à la rivière :* que fait-elle ? 5. *La ménagère arrive au marché :* que fait-elle ?

Exemple : Voici Jeanne la laveuse : elle *s'agenouille* dans sa caisse de bois blanc, et, les bras nus, elle *savonne* et *frotte* le linge, puis le *frappe* à coups sonores de son battoir. (*Élève.*)

12. Attitudes et actions. Cinq phrases : ci-dessus, l'observation personnelle, no 2.

Exemple : la phrase d'A. Theuriet décrivant *l'enfant qui lit.*

Rédaction. 13. Si l'on jouait à faire des bulles ! Louis prépare l'eau savonneuse et Jacqueline le chalumeau de paille; puis l'on essaie... Enfin, une première bulle se forme... s'enfle... s'élève... Cris de joie...

14. Un bon camarade : *action d'ensemble à détailler.* Les enfants jouent (quels jeux ? cris et animation); tout à coup, un petit tombe dans la boue... Jacques accourt, le relève, le nettoie, le console, s'amuse un moment avec lui...

LECTURE

7. L'École buissonnière

1. Trois ou quatre galopins venaient m'attendre à mon départ pour l'école et me disaient : « Eh, nigaud[1] ! que veux-tu aller faire à l'école, pour rester tout le jour entre quatre murs ! Pour être mis en pénitence ! Viens jouer avec nous. »

Hélas ! l'eau claire riait dans les ruisseaux; là-haut, chantaient des alouettes; les bleuets, les glaïeuls, les coquelicots, les nielles fleurissaient au soleil dans les blés verdoyants... et je disais : « L'école, eh bien ! tu iras demain. »

2. Et alors, dans les cours d'eau, avec culottes retroussées, houp ! on allait « guéer[2] ». Nous barbotions, nous pataugions, nous pêchions des têtards, nous faisions des pâtés, pif ! paf ! avec la vase; puis on se barbouillait de limon noir jusqu'à mi-jambes, pour se faire des bottes...

3. Voici qu'un jour mon père, que le maître d'école avait dû prévenir, me dit :

« Écoute, Frédéric, s'il t'arrive encore une fois de manquer l'école pour patauger dans les fossés, vois, rappelle-toi ceci : je te brise une verge de saule sur le dos. »

4. Trois jours après, par étourderie, je manquai encore la classe, et je retournai « guéer »...

Soudain, à trente pas de moi, je vois apparaître mon père. Mon sang ne fit qu'un tour.

5. Mon père s'arrêta et me cria : « Cela va bien... Tu sais ce que je t'ai promis? Va, je t'attends ce soir. »

Rien de plus, et il s'en alla.

Frédéric MISTRAL (*Mémoires et récits*, Plon, éditeur).

Les mots : **1.** *Nigaud :* niais, sot. **2.** *Guéer :* patauger dans les ruisseaux peu profonds, comme si l'on passait un *gué*.

Les idées : *Un récit bien vivant, dont il vous est facile de suivre les diverses scènes :*

1. *Avec les galopins du village :* comment s'y prenaient-ils pour décider Frédéric à les accompagner ? Un délicieux tableau des joies de la campagne (l'eau, les alouettes, les fleurs).

2. Quels étaient les jeux de la bande ? (Une suite de verbes et de traits expressifs.)

3. *Les paroles du père :* quelle terrible menace adresse-t-il à son fils ?

4. *Trois jours après :* que se passe-t-il ? Que doit se dire l'enfant ?

LECTURE

8. Le Petit Chose

1. Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses; il n'y a que les enfants de la rue, les « gones », comme on dit.

Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux; j'avais l'air d'un « gone »... Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent[1]. On disait : « Tiens, il a une blouse ! »

Le professeur fit la grimace et me prit en aversion[2]. Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom; il disait toujours : « Eh ! vous, là-bas, le Petit Chose ! »... Mes camarades me surnommèrent le « Petit Chose », et le surnom me resta...

2. Le Petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave Petit Chose ! Je le vois, en hiver, dans sa chambre sans feu, assis à sa table de travail, les jambes enveloppées d'une couverture. Au dehors, le givre fouettait les vitres. Dans le magasin, on entendait la voix de M. Eyssette[3] qui dictait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant... »

Et la voix de Jacques qui reprenait :

« J'ai reçu votre honorée du 8 courant... »

3. De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement : c'était Mme Eyssette qui entrait. Elle s'approchait du Petit Chose sur la pointe du pied. Chut !...

« Tu travailles ? lui disait-elle tout bas.

— Oui, mère.

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non ! »

4. Le Petit Chose mentait, il avait bien froid, au contraire.

Alors Mme Eyssette s'asseyait auprès de lui avec son tricot et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

Alphonse DAUDET (*Le Petit Chose*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Ricaner :* rire à demi, par moquerie ou malice. **2.** *Aversion :* sentiment qui vous détourne de quelqu'un et vous le fait détester. **3.** *M. Eyssette :* le père du « Petit Chose »; Jacques est le frère du « Petit Chose ».

Les idées : *C'est le récit touchant de la misère et du courage d'un écolier.*

1. *La blouse du Petit Chose.* Que pensez-vous de ces enfants qui méprisent un camarade pauvre ? Et de ce professeur ?

2. *Le Petit Chose au travail.* Représentez-vous ce tableau : l'hiver, la chambre sans feu, l'écolier à sa table, la voix du père..., la visite de Mme Eyssette. Pourquoi le Petit Chose mentait-il à sa mère ? Son mensonge n'est-il pas excusable ? Pourquoi la mère soupirait-elle ?

EXERCICES

Dictée préparée. 15. *Le Petit Chose* (les nos 3 et 4).

Exercice sur la dictée. 1. Verbe *s'approcher* au *passé composé*, en faisant suivre chaque personne *d'un adverbe* ou *d'un complément de manière.*

Exemple : Je me suis approché avec *précaution.*

2. Quels sont, dans la 2e phrase, *le sujet* et *les divers compléments* du verbe *s'approchait* ?

Construction de la phrase. 16. Le dialogue de la mère et de l'enfant (*initiation au dialogue*).

« Tu travailles ? *lui disait-elle tout bas.*

— *Oui, mère...* »

Vous remarquerez l'emploi des *guillemets*, qui ouvrent et ferment la conversation, et *des tirets* qui indiquent le changement d'interlocuteur, — ainsi que *des verbes qui permettent d'introduire la conversation.* (Elle disait... ou disait-elle..., expliquait-elle..., répondait-elle..., demandait-elle..., s'écriait-elle, etc...)

— A votre tour, *imaginez un dialogue entre votre mère et vous-même* (la journée de classe, — les jeux du jeudi, — une commission, etc...)

Rédaction. 17. Votre travail d'écolier le soir : *petite scène avec dialogue.* Relisez les nos 2 et 3 et rendez compte à votre tour de *cette scène du soir dans votre famille* (Assis à la table, je...; dehors...; dans la maison...; un court dialogue...).

18. Un écolier paresseux : *petite scène avec dialogue. Le soir à la maison :* — Pierre, tes leçons ?... Que dit l'enfant... ? Que fait-il ?... Et le lendemain...

LECTURE

9. Les deux sœurs

Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite, avec de grands cheveux.
Elle disait souvent : Je n'ose,
Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible[1]
Pour y faire épeler sa sœur,
Et. comme une lampe paisible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire,
Leurs yeux purs venaient se fixer,
Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser !

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
Elle penchait son front charmant.
Et l'on aurait dit une aïeule[2],
Tant elle parlait doucement !...

Moi, j'écoutais... — O joie immense
De voir la sœur près de la sœur !
Mes yeux s'enivraient[3] en silence
De cette ineffable[4] douceur.

Victor HUGO (*Les Contemplations*).

Les mots : 1. *Bible :* livre des Saintes Écritures. (Rapprocher *bibliothèque :* « dépôt » de *livres*). **2.** *Aïeule :* grand-mère. **3.** *S'enivrer :* se rendre *ivre*, et ici se troubler, s'exalter. Pourquoi le poète est-il troublé ? **4.** *Ineffable :* qui ne peut être exprimé par *des paroles ;* on dit : *une joie ineffable.* (Rapprocher *affable :* à qui l'on peut aisément adresser la parole.)

Les idées : Le poète parle de sa fille *avec une tendresse émue ;* il en trace le portrait physique et surtout le portrait moral : voyez-la, si douce et déjà si attentive, penchée sur sa jeune sœur. « O joie immense ! » s'écrie le père...

Photo Nigge

UNE PETITE ET UNE GRANDE

Le soir, en rentrant de l'école, on sort ses livres et ses cahiers, et l'on se met au travail. Bien souvent, en l'absence des parents, c'est à sa sœur aînée que la petite sœur vient demander conseil.

LECTURE

10. La première classe

1. Mlle Lefort, qui tenait dans le faubourg Saint-Germain une pension pour des enfants en bas âge, consentit à me recevoir de dix heures à midi et de deux heures à quatre. Je m'étais fait par avance une idée affreuse[1] de cette pension, et, quand ma bonne m'y traîna[2] pour la première fois, je me jugeai perdu.

2. Aussi je fus extrêmement surpris, en entrant, de voir dans une grande chambre cinq ou six petites filles et une douzaine de petits garçons, qui riaient, faisaient des grimaces et donnaient toute sorte de signes de leur insouciance et de leur espièglerie[3]. Je les jugeai bien endurcis...

La douceur de Mlle Lefort et la gaîté des enfants m'inspirèrent de la confiance; à la pensée que j'allais partager le sort de plusieurs petites filles, peu à peu toutes mes craintes s'évanouirent[4].

3. Mlle Lefort, m'ayant donné une ardoise avec un crayon, me fit asseoir à côté d'un garçon de mon âge, qui avait les yeux vifs et l'air fin.

« Je m'appelle Fontanet, me dit-il, et toi ? »

4. Puis il me demanda ce que faisait mon père. Je dis qu'il était médecin.

« Le mien est avocat, répondit Fontanet; c'est mieux.

— Pourquoi ?

— Tu ne vois pas que c'est plus joli d'être avocat ?

— Non.

— Alors, c'est que tu es bête. »

Anatole FRANCE
(*Le Livre de mon ami*, Calman-Lévy, édit.).

Les mots : **1.** *Affreux :* proprement, laid à faire peur; qui provoque l'*effroi*, la terreur. Pourquoi l'enfant s'était-il fait une *idée affreuse* de cette pension ? **2.** *Ma bonne m'y traîna :* me *tira* après elle. Pourquoi la bonne dut-elle *traîner* l'enfant ? **3.** *Espièglerie :* malice sans méchanceté. **4.** *S'évanouirent :* disparurent, se dissipèrent.

Les idées : *C'est le récit amusant de la première journée de classe d'un « nouveau »*, que l'école épouvante, mais qui, bien vite, se rassure et reprend confiance. **1.** Pourquoi cet enfant redoutait-il l'école ? **2.** Qu'est-ce qui le rassure bien vite ? **3.** Que trouvez-vous d'amusant dans sa conversation avec Fontanet ? **4.** Selon vous, pourquoi Fontanet préfère-t-il la profession d'avocat ?

EXERCICES

Dictée préparée. 19. *La première classe*, nos 3 et 4.

Exercice sur la dictée. 1. La première phrase du no 4 est au *style indirect;* mettez-la au *style direct*, en faisant parler les personnages.

2. Construisez deux phrases au *style indirect*, puis mettez-les au *style direct*.

Construction de la phrase. 20. Un dialogue d'enfants.

« Que fait ton père ? me demande Fontanet. — Il est médecin. »

Continuez ce dialogue (frères et sœurs, maison, jeux, classe, etc.).

Reportez-vous à l'ex. 16 : *guillemets, tirets...*; donnez *vie et intérêt* à votre dialogue et faites parler à chaque personnage un *langage naturel*, conforme à sa condition, à ses pensées, à ses sentiments (ici, Fontanet est intelligent et sûr de lui; le nouveau est timide, un peu naïf et craintif...).

Rédaction. 21. Une discussion animée (*petite scène avec dialogue*). Pierre et Paul discutent : Pierre ne retrouve pas sa casquette; il accuse Paul de la lui avoir cachée; Paul proteste. *Faites-les parler et terminez comme vous voudrez.*

22. Au choix : 1. Deux camarades organisent un jeu. Jacques va trouver François et l'invite à participer à un jeu; les deux enfants se partagent les rôles et indiquent comment ils vont conduire le jeu.

2. Louise et ses camarades jouent « à l'école ». C'est Louise qui est la « maîtresse » : elle achève la leçon..., interroge..., félicite..., réprimande... *Faites parler la « maîtresse » et les élèves.*

Autres exercices. 1. Lettre. Dans une lettre aux grands-parents, racontez votre rentrée à l'école, vos joies et peut-être vos regrets.

2. Classes-promenades avec comptes rendus. *Promenade d'automne. Travaux d'automne.* Visite à une *ferme*, à une *laiterie*, à une *scierie*, à une *gare*, etc. (Au cours de la classe-promenade, faisons la chasse aux observations; notons nos découvertes; puis nous les classerons, nous les mettrons au net, nous achèverons nos croquis.)

3. Une belle œuvre collective (travail d'équipes) : un conte, ou un roman. Préparons en commun un roman *de voyages ou d'aventures*, ou un roman *de vie locale*, ou le roman *d'une bête*.

Nous nous documenterons sur les pays qui seront le cadre de notre récit (livres, gravures, etc.); chaque équipe sera chargée de rédiger un épisode et de l'illustrer; chaque semaine, durant une heure ou deux, nous procéderons à la lecture et à la mise au point de ces divers épisodes.

LECTURE 11. Mon ami Désiré Wasselin

1. Dès la première minute, Désiré fut un ami total, accompli, l'ami par excellence. Il commença par me sauver la vie...

2. Nous revenions de l'école, un jour du mois de mai. Maman, comme de coutume, nous guettait, du haut du balcon, là-haut, tout en haut, dans le ciel. Je musais encore au coin de la rue, faisant valser mon cartable à bout de bras et chantonnant, quand un chien inconnu, un chien étranger à notre monde, exaspéré par mon manège, me sauta férocement à la poitrine et me renversa par terre.

3. J'en étais encore à comprendre et, déjà, Désiré se ruait sur la bête. Il l'avait saisie par le col et, tel Hercule[1] enfant étranglant un monstre, il serrait, les veines du cou tuméfiées[2] par l'effort. Maman, penchée sur le balcon, emplissait l'espace d'appels dramatiques. Un charretier mit la bête en fuite.

4. Désiré Wasselin avait été mordu en deux places, à la main et au poignet. Pâle et sanglant, qu'il me parut admirable ! Il me prit dans ses bras, encore[3] que je fusse sain et sauf, et m'emporta dans l'escalier. Toute la maison parut aux portes. Maman pleurait à chaudes larmes en pansant mon sauveteur.

5. A compter de ce jour, Désiré Wasselin eut, à toute heure, ses entrées dans notre logis. Il arrivait souvent pendant le repas et s'installait sur un tabouret, le plus loin possible de la table. Je lui disais : « Viens plus près, Désiré. Viens près de moi ! »

Georges DUHAMEL (*Le Notaire du Havre*, Mercure de France).

Les mots : **1.** *Hercule enfant :* Hercule, héros de la Fable grecque; deux énormes serpents l'attaquant dans son berceau, il les saisit et les étouffa. **2.** *Tuméfiées* (rapprocher *tumeur*) : gonflées. **3.** *Encore que :* bien que.

Les idées : **1.** Comment Désiré va-t-il prouver qu'il est *l'ami par excellence ?*

2. Quels sont *les quatre personnages* du drame ?

3. *Le sang-froid et le courage de Désiré ;* l'angoisse de la mère : relevez des détails émouvants.

4. *Après le drame :* quels sont les sentiments des acteurs et des témoins ?

5. Comment Laurent exprime-t-il *sa reconnaissance et son amitié ?*

Rédaction : Rentré chez lui, Désiré Wasselin fait **le récit du drame**, un récit simple et vivant.

LECTURE

12. Bamban

I

Le jeune Daniel Eyssette — c'est le *Petit Chose* de la 8e lecture — a dû, pour gagner sa vie, entrer comme maître d'études au collège de Sarlande (en réalité, Alès). Ce sont là, évidemment, des souvenirs de jeunesse d'Alphonse Daudet.

1. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les élèves en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi. D'habitude, nous allions à la Prairie, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville.

Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes[1] peintes en jaune, une source vive courant dans le vert faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Là, je gardais les élèves. Un dur métier dans ce bel endroit !

2. Parmi tous ces diablotins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait surtout un, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton[2], si petit que c'en était ridicule; avec cela, disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal[3].

Jamais pareil élève, s'il est permis toutefois de donner à ça le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. C'était à déshonorer un collège.

3. Pour ma part, je l'avais pris en aversion[4], et, quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à grands coups de botte, pour l'honneur de ma division.

Bamban — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique[5]. Cela se voyait sans peine à ses manières, à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

4. Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis. Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons, qui faisaient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries.

5. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais, moi, je ne riais pas, et j'adressais chaque semaine au Principal[6] un rapport circonstancié[7] sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait. Malheureusement, mes rapports restaient sans réponse, et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues en compagnie de Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Guinguette :* cabaret de banlieue. **2.** *Avorton :* proprement *mort-né ;* enfant ou homme petit, chétif, au corps mal fait. **3.** *Bancal :* qui a les jambes tordues et qui boite. **4.** *Aversion :* haine, sentiment qui fait se *détourner* violemment de quelqu'un. **5.** *Famille aristocratique :* famille appartenant à la noblesse, à la haute classe de la société. **6.** *Le Principal :* le chef d'un collège communal. **7.** *Circonstancié :* qui explique toutes les *circonstances* et donne tous détails.

Les idées : Nous verrons peu à peu *l'aversion* du Petit Chose se transformer en *pitié*, puis en *sympathie*, enfin en *amitié* (*lectures suivantes*).

1. L'endroit était *charmant et gai :* quels traits le prouvent ?

2. Pourquoi cette promenade était-elle *un supplice* pour le surveillant ? Relevez les traits qui mettent en valeur *la laideur et la mauvaise tenue* de Bamban.

3. Comment s'explique et s'exprime *l'aversion du Petit Chose ?*

4. Que faisaient *les polissons* de la ville ? et *les petits ?* et *le surveillant ?*

EXERCICES

I. Vocabulaire. L'aversion du surveillant.

a) **Ranger les noms suivants, par ordre croissant dans le sentiment de haine qu'ils expriment :**

Aversion, antipathie, horreur, animosité, inimitié, hostilité.

b) **Même exercice : ranger les adjectifs selon une gradation :**

Une haine peut être *déclarée, sourde, farouche, implacable, inexorable, vive, acharnée, jurée, mortelle.*

II. Construction de la phrase : Donnez, en une phrase, un titre à chacun des alinéas de la lecture.

III. Rédaction. Le rapport sur l'élève Bamban. Rédigez *le rapport circonstancié* du surveillant sur l'élève Bamban et sur les nombreux désordres qu'entraîne sa présence.

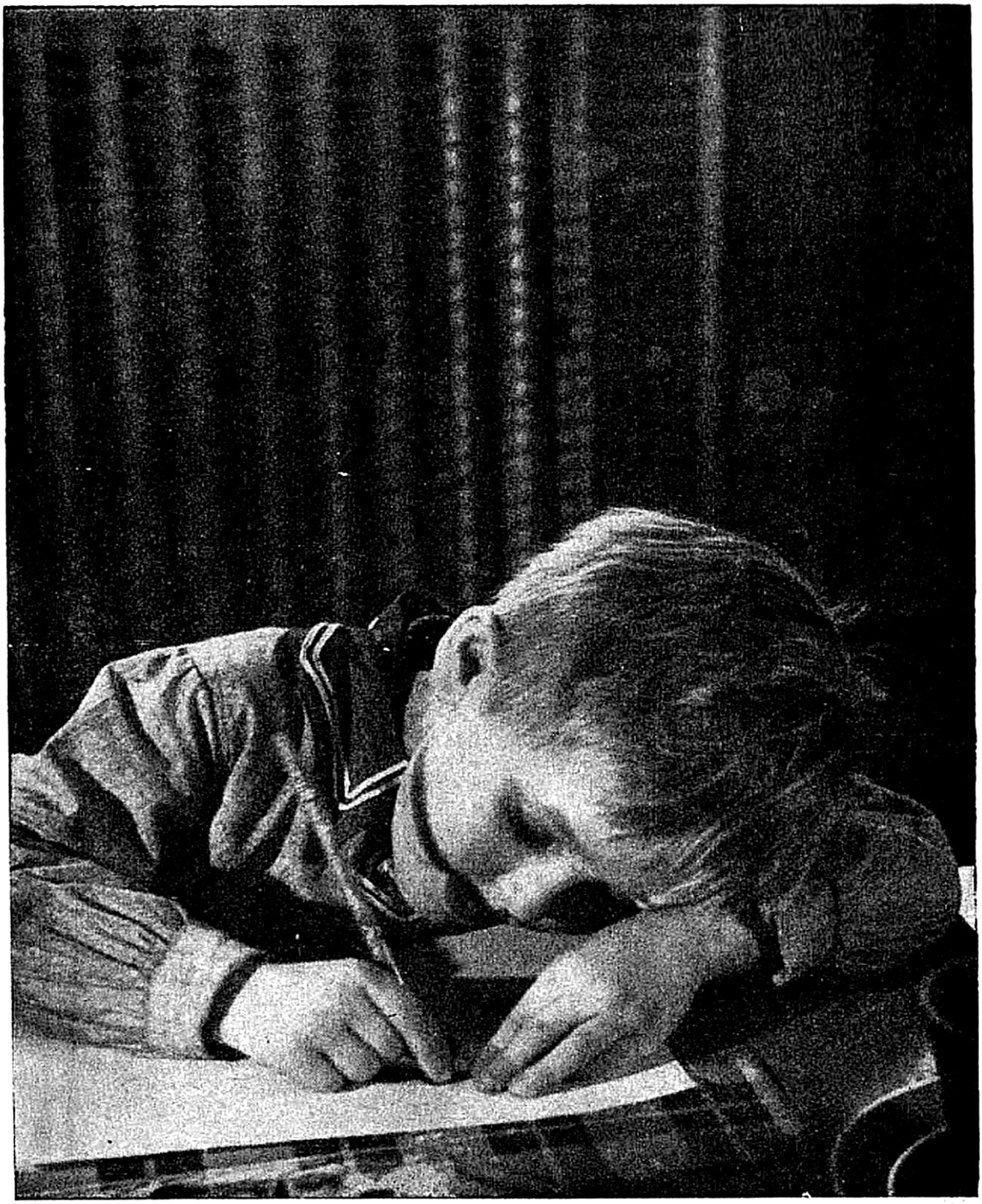


Photo Walter

UN TRAVAIL SÉRIEUX

Comme il est attentif à ce qu'il fait, comme il est appliqué, ce jeune élève penché — trop penché, dirons-nous — sur la feuille blanche où il commence un beau dessin !

LECTURE

13. Bamban *(suite)*

II

1. Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordon, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culotte... un monstre.

2. Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur[1] et d'indignation.

Je lui criai : « Va-t'en ! »

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait; mais je fus inexorable[2], et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

3. Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsqu'au sortir de la ville des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête. A quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

— Doublez le pas, dis-je aux deux premiers.

Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche[3] au bancal, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps, on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

4. Cet enragé-là arriva à la Prairie presque en même temps que nous. Seulement, il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié. J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement. Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du Petit Chose[4], au collège de Lyon. Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et, dans moi-même, je me disais : « Misérable, tu n'as pas honte ? Mais c'est toi, c'est le Petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi. » Et, plein de larmes

intérieures[4], je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

5. Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai... Je lui achetai une orange... J'aurais voulu lui laver les pieds.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Horreur :* sentiment de dégoût, d'effroi, qui fait dresser les cheveux. **2.** *Inexorable :* qui ne se laisse pas fléchir et apitoyer, malgré les prières. **3.** *Une niche :* un bon tour. **4.** *La blouse du Petit Chose :* voir la lecture 8. **5.** *Larmes intérieures :* le Petit Chose pleurait « en son cœur » : il ne pouvait montrer ses larmes aux élèves qu'il surveillait.

Les idées : Voici le Petit Chose *ému :* son aversion est devenue *de la pitié et de la sympathie.*

1. Nous en fûmes tous *épouvantés :* pourquoi ?
2. Comment s'exprime *l'horreur* du surveillant ?
3. Quel *bon tour* est joué à Bamban ? Relevez dans ce passage des traits qui serrent le cœur.
4. Comment nous expliquons-nous que le surveillant ait *le cœur touché ?* Quelles confidences *touchantes* nous sont faites ?
5. Encore des *détails émus :* lesquels ?

EXERCICES

I. Vocabulaire. La marche.

Bamban *suivait gravement*... Les élèves *filaient un train d'enfer.* On peut aller *au pas, au pas de course, à pas comptés, à pas de loup, clopin-clopant ;* on peut *trotter menu, trottiner, se hâter, cheminer, arpenter, détaler...*

— **Employer quelques-unes de ces expressions dans des phrases qui caractériseront l'allure** d'un promeneur, d'un flâneur, d'un vieillard, d'un écolier, d'un voyageur qui se hâte, etc.

II. Rédaction. 1. La mésaventure de Bamban, *par un beau dimanche de fête et de soleil.*

1. Un monstre.
2. Il suivait gravement.
3. Un bon tour.
4. J'en eus le cœur touché.
5. Je m'assis... je lui parlai...

2. Un des marchands de gâteaux et de limonade, qui a suivi les élèves, fait le récit de la scène.

1. Voici Bamban.
2. La colère du surveillant.
3. Bamban suivait au milieu de nous.
4. Et nous voyons le surveillant qui...; notre surprise devant ce changement d'attitude et devant l'émotion du jeune homme... Sans doute...

LECTURE

14. Bamban *(fin)*

III

1. A partir de ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes... C'était le fils d'un maréchal ferrant, qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait les quatre membres, le pauvre homme ! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant : « Fais des bâtons ! » Et, depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu !... tortus, sales, boiteux, clopinants[1], des bâtons de Bamban !

2. Je le regardais quelquefois, à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu traverser la table... A chaque bâton il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

3. Bamban travaillait de meilleur cœur maintenant que nous étions amis... Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre[2] devant moi, sans parler. Je lui donnais une petite tape affectueuse, en lui disant : « C'est très bien ! » C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

4. De fait, peu à peu les bâtons commençaient à marcher plus droit, la plume crachait moins, et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelque chose ; malheureusement, la destinée nous sépara. Je fus chargé de l'étude des moyens...

5. Mes petits se désolaient de me voir partir. Le jour où je leur fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion. Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban ?... Bamban ne parla pas. Lentement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la

main, avec solennité[3], un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Pauvre Bamban !

Alphonse DAUDET (*Le Petit Chose*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Clopinant :* boiteux (rapprocher : *clopin-clopant*) ; qui marche péniblement en *clochant ;* comment sont les bâtons ? **2.** *Chef-d'œuvre :* jadis, pour passer maître, tout ouvrier devait soumettre à un jury un *chef-d'œuvre*, c'est-à-dire un travail parfait ; — ici, le mot est employé en souriant. **3.** *Avec solennité :* comme s'il s'agissait d'une cérémonie imposante et extraordinaire.

Les idées : « *A partir de ce jour, Bamban devint mon ami* ». Et le Petit Chose nous parle de son élève avec *adresse et émotion.*

1. *Quelles choses adoucissantes* le surveillant apprit-il sur Bamban ? (Une phrase amusante : *Et quels bâtons...* ! etc.).

2. Relevez dans cet alinéa les traits comiques qui peignent sur le vif *les efforts pénibles, maladroits et vains* de Bamban.

3. Comment le Petit Chose s'y prenait-il *pour encourager Bamban ?*

4. Comment s'expliquent les *progrès de Bamban ?*

5. A quoi voyons-nous que le maître et les élèves *s'aiment mutuellement ?*

6. Comment Bamban témoigne-t-il *son affection ?* Comment vous expliquez-vous cette parole : *Pauvre Bamban ?*

EXERCICES

I. Construction de la phrase. 1. Des efforts maladroits et vains.

Bamban écrit : n° 2 : « Je le regardais, *courbé* en deux sur son papier, *suant, soufflant, tirant* la langue, *tenant* sa plume à pleines mains, en *appuyant* de toutes ses forces », etc. (Une attitude prise sur le vif ; des traits amusants et comiques).

2. Deux phrases sur ce modèle.

1. *Un pêcheur ou un chasseur malheureux.* Toute la journée, il arpente... (franchir... escalader... battre... se déchirer... suer... haleter... rentrer... son carnier...).

2. *La première leçon de bicyclette, — ou l'apprentissage d'un jeune laboureur, d'un jeune forgeron...* (Penché ou courbé..., appuyer, trébucher, se remettre en selle, dévaler, culbuter...)

3. En une phrase, donnez un titre à chacun des alinéas de la lecture.

II. Rédaction. 1. Quelques-uns trouvèrent des choses charmantes à me dire... Rédigez cet adieu tel qu'il fut prononcé par l'un des petits.

Nous vous aimions... Vous nous racontiez... Vous nous aidiez... (leçons, devoirs)... A la promenade... Que les moyens ont donc de la chance... !

2. L'histoire de Bamban, en une quinzaine de lignes.

1. *Mon aversion pour lui :* laideur et mauvaise tenue.

2. *Puis pitié et sympathie :* un dimanche.

3. *Enfin amitié :* à partir de ce jour...

La mer

L'observation personnelle

1. *Petits tableaux et petites scènes.* 1. La mer est calme; 2. La mer est agitée; 3. La tempête gronde; 4. Une barque quitte le port; 5. Une barque au loin sur la mer; 6. Un paquebot arrive au port; 7. Le pêcheur débarque sa marée; 8. Les enfants jouent sur la plage.
2. *Étude de la gravure,* page 37.

Vocabulaire à étudier

I. Le paquebot quitte le port : verbes qui *détaillent et peignent l'action.*
Les matelots *détachent* les amarres, la sirène *mugit,* l'hélice *tourne,* l'eau *bouillonne,* le paquebot *rase* la jetée, *gagne* la pleine mer.

II. La tempête en mer : *les mouvements et les bruits des vagues.*
Voici la tempête *qui se déchaîne :* les vagues *se poursuivent, se heurtent, bondissent, grondent* sourdement, *jettent* une pluie d'écume. Elles *s'amoncellent* en paquets, *frappent* le rivage avec fracas, *escaladent* la jetée, *s'élancent* à l'assaut des rochers, *se brisent* contre les falaises.

EXERCICES

Vocabulaire. 23. La précision du sens. 1° *Onduler :* s'abaisser et s'élever comme l'eau (*onde*) en mouvement : les flots, les blés, les prairies ondulent... 2° *Escalader :* monter à l'assaut, franchir à l'aide *d'échelles :* le pompier, le maraudeur, les vagues, le lierre escaladent... *Employer dans trois phrases chacun de ces deux verbes.*

Exemple : Au souffle léger du vent, la nappe des blés *ondule* doucement comme une mer.

Construction de la phrase. 24. Le départ du paquebot.
Le paquebot va quitter le port : quels sont les préparatifs du départ ? (les matelots..., la sirène..., l'hélice..., les mouvements du vapeur...).
Sur ce modèle, *détaillez les préparatifs de départ* de l'écolier, du chasseur ou du pêcheur, du vendangeur ou du laboureur, de la fermière ou de la ménagère allant au marché, etc. (5 phrases).

Exemple : Le chasseur chausse ses gros brodequins, jette son fusil sur l'épaule, siffle son chien : *le voilà prêt à partir* (ou : Le chasseur *va gagner la plaine :* il chausse...).

25. Petits tableaux et petites scènes : Cinq phrases, au choix (ci-dessus *l'observation personnelle*).

Exemple : « Des voiles blanches, comme des ailes d'oiseaux, passaient au large. » (*Maupassant.*)

Rédaction (le paragraphe). **26. Que la petite plage est gaie et vivante !** Ici, des enfants qui rient et jouent (quels jeux ?), des dames qui lisent ou brodent..., là des baigneurs qui s'ébattent..., au loin des barques qui passent... *Petit tableau à décrire.*

LECTURE

15. Au bord de la mer

1. Il y a un très doux soleil qui sourit là-haut dans le ciel tout bleu. Trott le regarde, tout heureux de renouveler connaissance...

Oh ! que c'est bon de respirer tout vif, tout pur, tout parfumé, le bon air de la mer !

Elle a l'air de bien bonne humeur, la mer, aujourd'hui. Il y a des tas de petites vagues gazouillantes[1], qui viennent gambader[2] et s'étendre sur le rivage. Elles se poussent et jouent comme des petits enfants...

2. Elles sont frangées de cols blancs, comme Trott lui-même, et leur costume est bleu comme le costume de marin de Trott. L'une après l'autre, elles se dépêchent d'accourir sur la grève, de s'y reposer une seconde et puis de s'en retourner.

3. Toute la mer est en gaieté, en joie et en sourire. On dirait que tous les milliers de petites vagues folles s'empressent à qui mieux mieux de venir murmurer à Trott :

— « Bonjour, mon petit Trott ! Quelle chance que tu sois guéri ! »

Elle est très gentille, la mer; et Trott lui dit merci de tout son cœur.

4. Le ciel aussi s'est mis de la partie. Il a déployé son grand manteau bleu avec sa belle décoration qui brille, le soleil. A peine quelques petits flocons blancs qui ne sont venus là que pour se chauffer un petit moment, et qui s'envoleront tout à l'heure sur l'aile du vent pour aller dire aux autres, partout :

— « Vous savez la bonne nouvelle ? Trott est guéri ! »

André LICHTENBERGER (*Mon petit Trott*, Plon, édit.).

Les mots : 1. *Gazouillantes :* qui fait entendre un chant doux et léger comme le chant des oiseaux. **2.** *Gambader :* sauter vivement sur ses *jambes ;* les vagues peuvent-elles réellement *gambader ?* Que font-elles ?

Les idées : Trott a été malade, et sa mère l'a conduit au bord de la mer pour qu'il reprenne des forces.

Les vagues semblent de *petites camarades joyeuses* qui gambadent et jouent, s'habillent d'un joli costume bleu frangé de blanc, et qui viennent dire *à Trott un gentil bonjour* et *le féliciter de sa guérison* (traits amusants et pittoresques).

LECTURE

16. Le pêcheur en mer

Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les brisants[1], parmi les lames en démence[2],
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés[3].
Lui songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Victor Hugo
(*La Légende des Siècles ; Les Pauvres Gens*, fragment).

Les mots : **1.** *Les brisants :* proprement écueils qui *brisent* la lame; rochers à fleur d'eau. **2.** *Les lames en démence :* les vagues aux mouvements furieux comme ceux d'un fou. **3.** *Les agrès effarés :* les cordages et les voiles, comme feraient des hommes, gémissent d'épouvante et d'horreur (*horreur :* dégoût violent qui fait *se dresser* les cheveux).

Les idées : *Un tableau émouvant de la vie rude du pêcheur :* **1.** Voyez-le qui *s'en va* (un vers qui s'allonge...), puis le 2e vers, coupé d'arrêts, où chaque mot évoque un effort pénible.

2. Voyez-le *qui cherche l'endroit bon à la pêche : les difficultés* de cette recherche (les épithètes s'accumulent), *l'habileté du pêcheur* (il lui faut calculer..., combiner...), *son sang-froid* (voyez les flots qui glissent, vertes couleuvres : c'est une image qui peint; le gouffre roule et tord... : relisez ces deux vers, dont les syllabes peignent par leurs sonorités : les *r*).

3. Représentez-vous enfin *ces deux pensées tendres et affectueuses* — le pêcheur et sa femme — qui se croisent dans la nuit, comme feraient deux oiseaux chargés chacun d'un message.

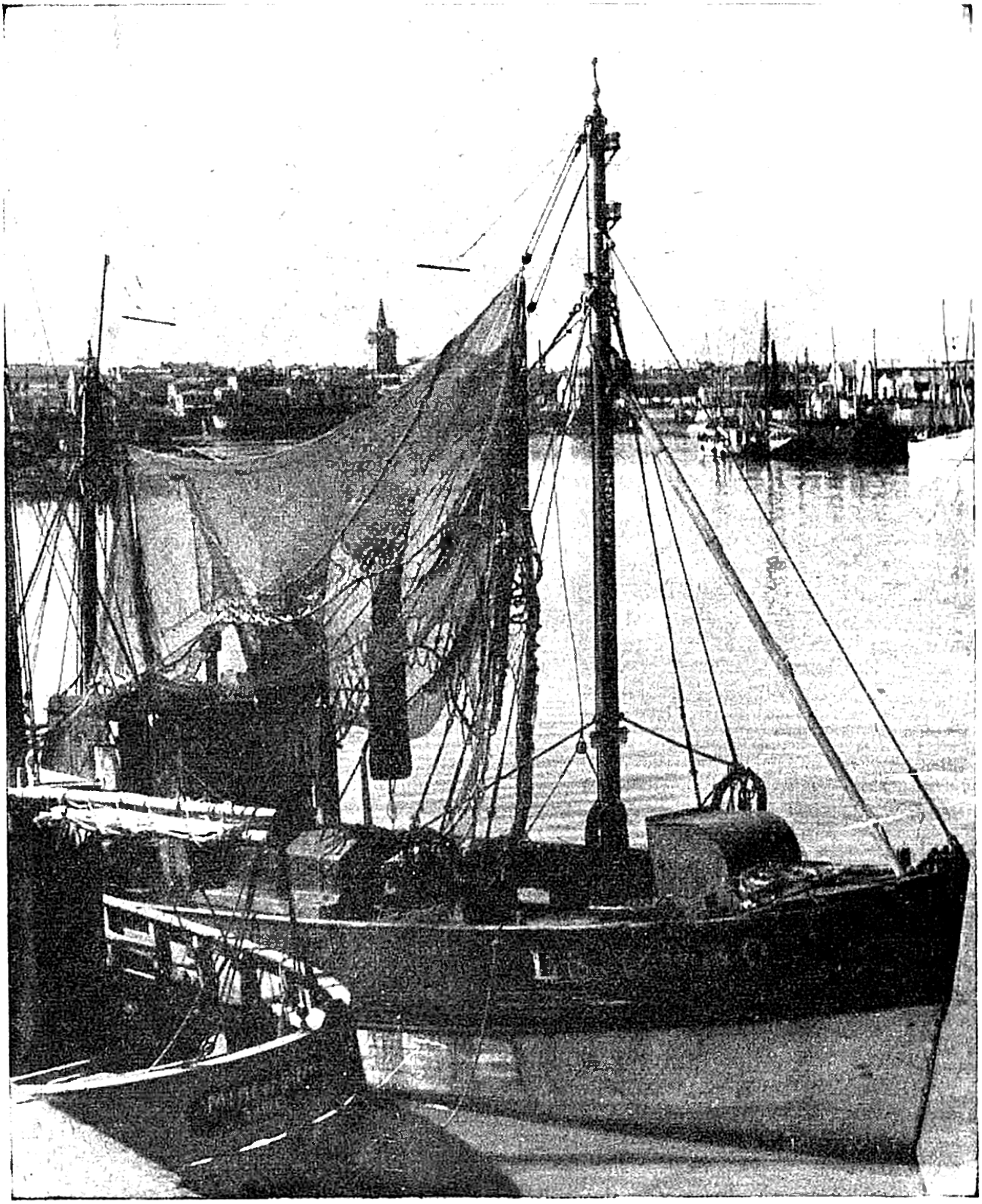


Photo Walter.

BATEAUX DE PÊCHE AUX SABLES-D'OLONNE

Ce soir, les bateaux quitteront le port et gagneront la pleine mer. Pour l'instant, les filets, tendus entre deux mâts, sèchent au soleil.

LECTURE

17. La pêche à la morue

1. A bord, ils ne possédaient en tout que trois couchettes — une pour deux — et ils y dormaient à tour de rôle en se partageant la nuit...

Trois d'entre eux se coulèrent pour dormir dans ces petites niches noires qui ressemblent à des sépulcres[1], et les trois autres remontèrent sur le pont reprendre le grand travail interrompu de la pêche; c'était Yann, Sylvestre et un de leur pays appelé Guillaume...

2. Le navire se balançait lentement sur place, en rendant toujours sa même plainte, monotone comme une chanson de Bretagne, répétée en rêve par un homme endormi. Yann et Sylvestre avaient préparé très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis que l'autre ouvrait un baril de sel, et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.

3. Ce ne fut pas long. A peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide, qu'ils les relevèrent avec des poissons lourds, d'un gris luisant d'acier.

4. Et toujours, et toujours, les morues vives se faisaient prendre; c'était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L'autre éventrait avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait, et la saumure[2] qui devait faire leur fortune au retour s'empilait[3] derrière eux, toute ruisselante de fraîcheur...

Ils continuèrent de pêcher, car il ne fallait pas perdre son temps en causeries : on était au milieu d'une immense peuplade de poissons d'un banc voyageur[4] qui, depuis deux jours, ne finissait pas de passer.

5. Ils avaient tous veillé la nuit d'avant et attrapé, en trente heures, plus de mille morues très grosses; aussi leurs bras forts étaient las, et ils s'endormaient. Leur corps veillait seul et continuait de lui-même sa manœuvre de pêche, tandis que, par instants, leur esprit flottait en plein sommeil. Mais cet air du large qu'ils respiraient était si vivifiant[4] que, malgré leur fatigue, ils se sentaient la poitrine dilatée[5] et les joues fraîches.

Pierre LOTI (*Pêcheur d'Islande*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : **1.** *Sépulcre :* tombeau (rapprocher *sépulture*). **2.** *La saumure :* ici le poisson conservé dans le *sel*. **3.** *S'empilait :* se mettait en *pile*, en tas. **4.** *Un banc voyageur :* les morues vivent en troupes immenses appelées *bancs* et voyageant ensemble; les pêcheurs se rendent aux endroits où les bancs passent d'ordinaire. **5.** *Vivifiant :* qui donne de la *vie*, du mouvement, de l'activité. **6.** *Dilatée :* proprement *élargie ;* qui augmente le volume; — ici, il semble que l'air vif gonfle, élargisse la poitrine.

Les idées : *Une scène de pêche à la morue, que l'auteur fait vivre devant nous.* **1** et **2.** *Comment les pêcheurs ont-ils organisé leur coucher ? et leur travail ?* Relisez la 1re phrase du n° 2; *son rythme berceur* évoque le mouvement même du navire.

3. Comment l'auteur nous montre-t-il que la pêche est *rapide* et *incessante ?* (A peine avaient-ils jeté leurs lignes que... Et toujours, et toujours...)

4. Suivez *les mouvements* du troisième pêcheur (la suite des verbes expressifs).

5. Quels traits nous montrent que *le corps veillait seul ?*

EXERCICES

Construction de la phrase. 27. Un travail fait en commun. (*L'un... tandis que l'autre...*)

« *Yann et Sylvestre avaient préparé les lignes, tandis que l'autre ouvrait un baril de sel, et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.* »

Sur ce modèle, décrivez soit un travail fait en commun, soit des travaux différents faits au même moment par deux personnes : *la ménagère et sa fille, le forgeron et son apprenti, le laboureur et l'enfant ou le laboureur et l'attelage, le chat et le chien près du feu, les occupations au cours de la veillée, etc...* (rapprocher de l'ex. 9, page 13).

Exemple : Le chasseur arpentait la plaine, *tandis que son chien* furetait à travers les haies et les taillis; *ou : Pendant que son chien furetait..., le chasseur...*

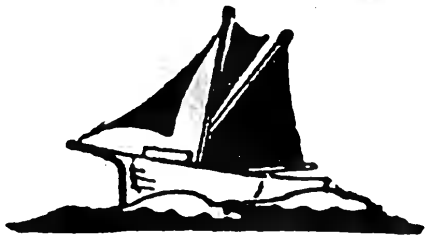
28. Une pêche rapide (*à peine avaient-ils... que...*).

« *A peine avaient-ils jeté leurs lignes* dans cette eau tranquille et froide *qu'ils les relevèrent* avec des poissons lourds, d'un gris luisant d'acier. »

Cette construction met en relief *la rapidité, la promptitude du résultat obtenu ;* vous remarquerez que la phrase s'enrichit de traits qui peignent (l'eau..., les poissons...).

Quelques phrases sur ce modèle : la pêche en rivière ; la pêche en mer ou à marée basse ; le chien à la chasse ; le chasseur ; le chat à l'affût, etc...

Rédaction. 29. La tempête en mer. Le pêcheur est en mer... le vent s'élève... la tempête gronde... La barque va-t-elle sombrer ? Les efforts désespérés du pêcheur..., la mer en furie... Enfin, sauvé !...



LECTURE

18. Le capitaine du " Normandy "

I

1. Dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton à Guernesey[1]. Une brume couvrait la mer. Le capitaine était debout sur la passerelle du steamer[2] et manœuvrait avec précaution à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient.

Le *Normandy* était un grand navire, le plus beau peut-être des bateaux-poste de la Manche : 500 tonneaux, 220 pieds anglais de long, 25 de large; il était « jeune », comme disent les marins, il n'avait pas sept ans.

Le brouillard s'épaississait; on était sorti de la rivière de Southampton, on était en pleine mer. Il était quatre heures du matin.

L'obscurité était absolue, une sorte de plafond bas enveloppait le steamer, on distinguait à peine la pointe des mâts.

2. Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit...

C'était la *Mary*, grand steamer à hélice, venant d'Odessa, avec un chargement de 500 tonnes de blé, vitesse énorme, poids immense. La *Mary* courait droit sur le *Normandy*.

Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres[3] de navires dans le brouillard se dressent vite.

Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort.

3. La *Mary*, lancée à toute vapeur, prit le *Normandy* par le travers et l'éventra.

Du choc, elle-même, avariée[4], s'arrêta.

Il y avait sur le *Normandy* vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service, et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont : hommes, femmes, enfants, demi-nus, courant, criant, pleurant. L'eau entrait, furieuse.

Le navire n'avait pas de cloisons étanches[5]; les ceintures de sauvetage manquaient.

4. Le capitaine Harvey, droit sur la passerelle de commandement cria : « Silence tous, et attention ! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver. »

On était soixante et un, mais il s'oubliait. On détacha les embarcations. Tous s'y précipitaient. Cette hâte pouvait faire chavirer[6] les canots.

Ockleford, le lieutenant, et les trois contremaîtres continrent cette foule éperdue d'horreur[7]. Dormir, et tout à coup et tout de suite mourir, c'est affreux !

(A suivre.)

Les mots : **1.** *De Southampton à Guernesey :* Southampton est un port d'Angleterre sur la Manche, et Guernesey une des îles anglo-normandes. **2.** *Steamer :* bateau à vapeur (mot anglais : prononcez *stimeur*). **3.** *Spectre :* figure d'un mort ou d'un esprit qu'on croit *voir ;* ici, vision vague, étrange, du navire. (Voir page 47, note 3). **4.** *Avariée :* endommagée. **5.** *Cloisons étanches :* que l'eau ne peut traverser (rapprocher *stagnant*). **6.** *Chavirer : virer* par la *tête*, retourner sens dessus dessous. **7.** *Éperdue d'horreur :* égarée, troublée par la frayeur de la mort (*horreur :* voir note 3, page 36).

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

19. Le capitaine du " Normandy " *(fin)*

II

1. Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref[1] dialogue s'échangeait dans les ténèbres :

« Mécanicien Locks ? — Capitaine ?

— Comment est le fourneau ? — Noyé.

— Le feu ? — Éteint.

— La machine ? — Morte. »

2. Le capitaine cria : « Lieutenant Ockleford ? » Le lieutenant répondit : « Présent ! »

Le capitaine reprit : « Combien avons-nous de minutes ?

— Vingt.

— Cela suffit, dit le capitaine. Que chacun s'embarque à son tour.

— Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets ?

— Oui, capitaine.

— Brûlez la cervelle à tout homme qui voudrait passer avant une femme »

3. Tous se turent. Personne ne résista, cette foule sentant au-dessus d'elle une grande âme.

La *Mary*, de son côté, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait...

Harvey, impassible à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de tous, et semblait donner des ordres à la catastrophe. On eût dit que le naufrage lui obéissait.

A un certain moment, il cria : « Sauvez Clément ! »

Clément, c'était le mousse. Un enfant.

4. Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde.

On hâtait le plus possible le va-et-vient des embarcations entre le *Normandy* et la *Mary*.

« Faites vite ! » criait le capitaine.

A la vingtième minute, le steamer sombra[2]...

L'avant plongea d'abord, puis l'arrière.

5. Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre[3], cette statue noire s'enfoncer dans la mer.

Ainsi finit le capitaine Harvey.

Pas un marin de la Manche ne l'égalait.

Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

Victor HUGO (*Pendant l'exil*).

Les mots : 1. *Ce bref dialogue. Bref :* court, de peu de durée; ici, des demandes et des réponses rapides et courtes (rapprocher *brièvement* et *abréger*); un *dialogue* est une conversation *avec d'autres* personnes. **2.** *Sombrer :* couler, être englouti par l'eau. **3.** *Sinistre :* (rapprocher le vieux mot *senestre :* gauche). Proprement, qui est situé *à gauche*, et qui, selon les anciens, annonce un malheur.

Les idées (I et II) : *Une belle figure de héros* mise en lumière au cours *d'un émouvant récit.*

1. Relevez les traits qui nous expliquent pourquoi l'abordage s'est produit, et pourquoi il fut si terrible.

2. Relevez les traits qui montrent, d'abord *le sang-froid, l'autorité, l'énergique volonté du capitaine Harvey* (les mesures prises, les ordres donnés d'une voix brève et ferme, le dialogue rapide et haché; une grande âme qui domine la foule : il semble que le naufrage lui obéisse); puis sa *bonté généreuse :* « Sauvez les femmes... Sauvez Clément ».

3. Représentez-vous *ce tableau d'une beauté émouvante :* le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, qui, sans un geste, sans un mot, *entre immobile dans l'abîme.*

A la gare

L'observation personnelle

1. *Tableaux et scènes :* 1. Le train apparaît. 2. Il entre en gare. 3. Il stationne un moment. 4. Il repart. 5. L'employé délivre les billets. 6. Un voyageur pressé.

2. *Scène à détailler et à jouer :* Je prends un billet... je fais enregistrer mes bagages.

Vocabulaire à étudier

I. La gare est animée : une série de noms, d'adjectifs et de verbes expressifs, qui traduisent *les mouvements et les bruits.*

1. Des voyageurs pressés. Des quais bruyants. Des locomotives fumantes. Des guichets encombrés. Des employés affairés. Des compartiments bondés.

2. Sur le quai, les voyageurs *se pressent et s'interpellent*, les employés se *précipitent*, les coups de sifflets *déchirent* l'air; les trains *arrivent, partent, se croisent, crachent* la fumée et le feu...

II. Le départ du train : *bruits et mouvements.*

« En voiture ! » Les portières *se referment* et *claquent*, le train *siffle, s'ébranle, roule* doucement, *accélère* sa marche, et *disparaît.*

EXERCICES

Construction de la phrase. 30. La gare est animée. Décrivez quelques spectacles animés : *la gare, la foire, le marché ou la fête du quartier, la récréation*, etc. (une suite de verbes et de noms, traduisant les mouvements et les bruits).

Exemple : Sur le champ de foire, les gens s'entassent et gesticulent, les marchands crient, les bœufs mugissent, les porcs grognent (*Élève*).

31. Tableaux et scènes. Rendre chacun d'eux en une phrase (ci-dessus, *l'observation personnelle* n° 1).

Exemple : Au loin un panache de fumée blanche, puis la locomotive débouche du pont et un long sifflement retentit : c'est le train qui arrive. (*Élève.*)

32. La question, la réponse. Vous demandez des renseignements au *chef de gare, au contrôleur, au facteur* qui enregistre les bagages, *à la garde-barrière ;* faites-les répondre.

Exemple : « Est-ce que le train va bientôt arriver, monsieur ?
— Il entrera en gare dans cinq minutes. »

Rédaction. 33. Louisette va voir ses grands-parents.

Le train entre en gare, elle s'installe dans un compartiment...; le train repart : par la vitre, elle voit... Le train s'arrête... *Ce fut un charmant voyage.* (Le sujet peut être traité *sous forme de lettre :* Louisette, arrivée chez ses grands-parents, écrit à sa mère pour lui raconter *son charmant voyage.*)

LECTURE

20. Le retour du père

Trott, accompagné de Jane, sa bonne, est allé à la gare attendre son père qui revient d'un long voyage en mer. Oh ! que ce train est lent à venir !

1. Tout à coup, là-bas, une petite fumée se dresse... Au tournant de la voie, une grosse locomotive surgit[1], crachant et soufflant. Elle grandit, grossit avec un grondement énorme. La voilà ! Un bruit de tonnerre passe devant Trott ahuri[2].

Est-ce que le train ne s'arrête pas ? Ah ! enfin !

2. Aux fenêtres, voilà des têtes qui paraissent. Des vieilles dames... Des Anglais, avec des casquettes. Un bébé et sa nourrice. Un cuirassier.

Où sont-ils donc ?

« Regardez, monsieur Trott ! Regardez donc par là.

— Où ça ? »

Trott a la tête perdue. Il ne voit plus rien. Il se laisse entraîner par Jane qui court. Des gens lui cognent des valises dans le ventre. Il manque de tomber sur un paquet de couvertures.

3. Et ce n'est que quand il est au bas d'un wagon que, tout à coup, en levant les yeux, il aperçoit un monsieur à barbe brune et à casquette bleu et or qui se penche hors de la portière et essaye de l'ouvrir, mais qui est très maladroit, parce qu'en même temps ses yeux ne quittent pas la figure de Trott... Le monsieur saute en bas du wagon, s'empare de Trott, le soulève de terre comme une plume. Une barbe piquante lui écorche plusieurs fois la figure. Comme c'est bon ! Une voix lui parle. Il ne répond pas. Il a oublié les belles phrases qu'il voulait dire...

André LICHTENBERGER (*Mon petit Trott*, Plon, édité).

Les mots : **1.** *Surgir :* proprement sortir de..., se lever; apparaître brusquement. **2.** *Ahuri :* qui a perdu la tête et ne sait plus ce qu'il fait.

Les idées : *Une scène de la vie courante, dont vous goûterez le charme et l'émotion :* **1.** *Enfin, voici le train :* étudiez la suite des verbes expressifs et les traits qui peignent.

2. A quoi reconnaissez-vous que *Trott a perdu la tête ?*

3. Quels traits nous prouvent que *le père, lui aussi, est fort ému ?*

LECTURE 21. Le mécanicien et sa machine

1. Jacques, après être allé chez lui remettre ses vêtements de travail, s'était rendu tout de suite au Dépot[1]. Dans le vaste hangar fermé, noir de charbon, et que de hautes fenêtres poussiéreuses éclairaient, parmi les autres machines au repos celle de Jacques se trouvait déjà en tête d'une voie, destinée à partir la première.

Un chauffeur venait de charger le foyer; des escarbilles[2] rouges tombaient dessous, dans la fosse...

2. Pendant que le foyer ronflait et que la machine, peu à peu, entrait en pression, Jacques tournait autour d'elle, l'inspectant[3] dans chacune de ses pièces. Et il ne trouvait rien; elle était luisante et propre, d'une de ces propretés gaies qui annoncent les bons soins tendres d'un mécanicien.

Sans cesse, on le voyait l'essuyer, l'astiquer. A l'arrivée surtout, de même qu'on bouchonne les bêtes fumantes d'une longue course, il la frottait vigoureusement... Il ne la bousculait jamais non plus, lui gardait une marche régulière... Aussi tous deux avaient-ils fait toujours si bon ménage que, pas une seule fois en quatre années, il ne s'était plaint d'elle...

3. Six heures sonnèrent : Jacques et le chauffeur montèrent sur le petit pont de tôle qui reliait le tender[4] à la machine... Un tourbillon de vapeur blanche envahit le hangar noir. Puis, obéissant au mécanicien, la machine démarra, sortit du Dépôt, siffla pour se faire ouvrir la voie.

4. Presque tout de suite elle put s'engager dans le tunnel des Batignolles. Mais, au pont de l'Europe, il lui fallut attendre; et il n'était que l'heure réglementaire lorsque l'aiguilleur l'envoya sur l'express de six heures trente, auquel deux hommes d'équipe l'attelèrent solidement.

5. Les portières battaient, et Jacques, au signal du conducteur-chef, siffla. On partit.

Émile Zola (*Œuvres*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Dépôt :* lieu où l'on *dépose*, où l'on gare les machines. **2.** *Escarbilles :* fragments de *charbon* incomplètement brûlés et tombant avec les cendres. **3.** *Inspecter :* proprement, *regarder dans* (même idée de regarder dans *aspect, spectacle, circonspect, perspicace*) ; examiner avec une grande attention. **4.** *Tender :* wagon qui suit la locomotive et qui contient l'eau et le charbon.

Les idées : **1.** *Les bons soins tendres du mécanicien :* suivez Jacques dans toutes les dispositions prises pour le départ de sa machine, — ainsi que dans tous les soins attentifs et affectueux dont il entoure sa compagne de chaque jour.

2. *Le départ de la machine :* étudiez la suite des actions et des mouvements (verbes expressifs).

LECTURE

Construction de la phrase. 34. Deux actions qui se suivent.

1. « *Jacques remit ses vêtements de travail, puis se rendit tout de suite au Dépôt.* »

2. « *Jacques, après avoir remis ses vêtements de travail, se rendit tout de suite au Dépôt.* »

Exprimez, sous une de ces formes, deux actions qui se suivent : Le voyageur, le train, le paquebot, le chauffeur, l'ouvrier ou la ménagère, etc... Cinq phrases.

35. L'emploi des deux points.

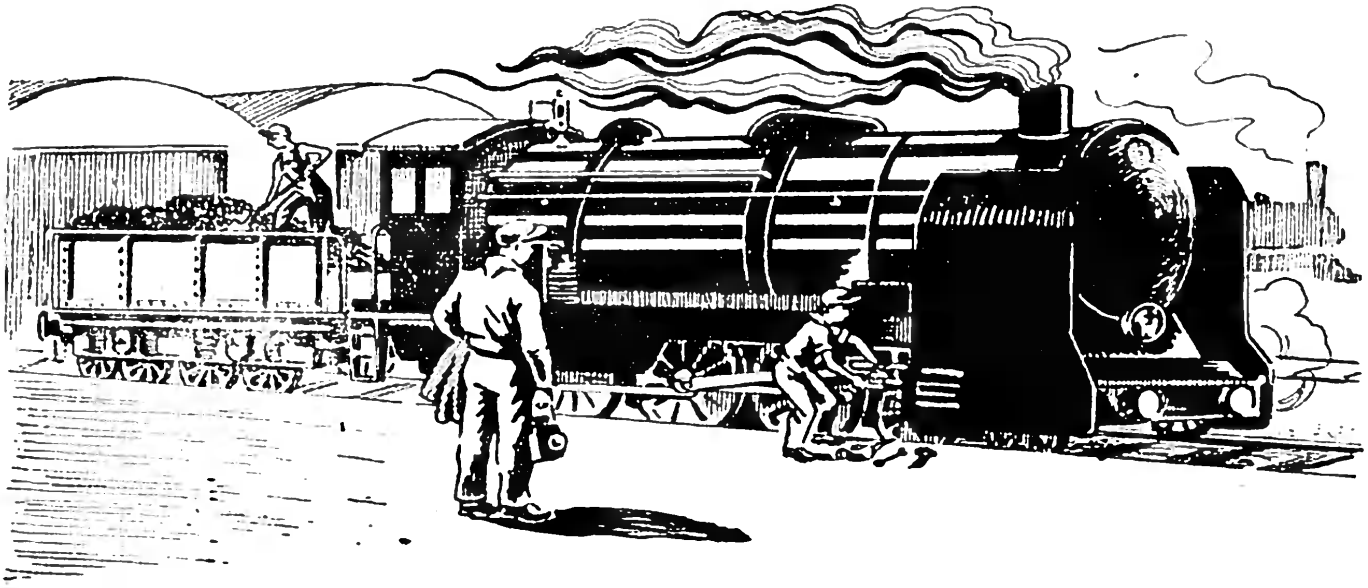
Six heures sonnèrent : Jacques et le chauffeur montèrent sur la machine.

Six heures sonnent : que va-t-il se passer ? Les deux points annoncent que l'explication va être donnée.

Construire d'autres phrases sur ce modèle : *Il est huit heures..., Midi..., Quatre heures sonnent..., Voici l'hiver..., le printemps..., la moisson...*, etc.

Exemple : Voici la nuit : la maison ferme ses portes, et la lampe s'allume. (*Élève.*)

Rédaction. 36. *Le père Jacques et Papillon, son vieux cheval,* sont des compagnons de chaque jour. Montrez-nous *de quels soins attentifs et affectueux* le voiturier entoure la brave bête : à l'écurie et à l'abreuvoir..., à la voiture..., à l'arrivée...



LECTURE

22. Le Cheval et l'Ane

1. En ce monde, il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.
2. Un Ane accompagnait un Cheval peu courtois[1],
Celui-ci ne portant que son simple harnois[2],
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait devant qu'être[3] à la ville.
— « La prière », dit-il, « n'en est pas incivile
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
3. Le Cheval refusa, fit une pétarade[5] :
Tant qu'il[6] vit sous le faix[7] mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture[8],
Et la peau par-dessus encor.

LA FONTAINE.

Les mots : **1.** *Courtois :* aimable et poli, comme l'étaient les gens de la *cour* du roi, les *courtisans*. **2.** *Harnois :* vieille forme, pour *harnais*. **3.** *Devant qu'être :* vieille forme, pour *avant que d'être*, avant d'arriver... **4.** *Incivile :* impolie, grossière, indiscrète (*civil :* proprement, qui a été poli par la vie de la *cité*, par les usages de la société). **5.** *Une pétarade :* un grand bruit accompagné de ruades (rapprocher *pétard, pétiller*). **6.** *Tant que :* si bien que. **7.** *Le faix :* la charge, le fardeau (rapprocher : *portefaix, s'affaisser*...). **8.** *La voiture :* ici, ce que *voiturait*, ce que transportait le baudet.

Les idées : *Il est bien dur et égoïste, bien peu intelligent aussi, ce cheval* qui refuse d'aider le pauvre baudet et laisse mourir son compagnon sous un trop lourd fardeau; comme tous les égoïstes, il comprend mal son intérêt : c'est sur lui que la charge retombe.

Remarquez avec *quelle pitié* La Fontaine nous parle du pauvre baudet, et comment il met en relief *le manque de courtoisie et la dureté de cœur du cheval.*

La lecture expressive. Vous saurez souligner ces sentiments : *de la pitié :* 6e, 7e et 8e vers; *une humble prière* : 9e et 10e vers; *une réponse sèche :* 11e vers; encore *de la pitié :* 12e vers; *les regrets du cheval* (bien accentuer l'avant-dernier vers et surtout le dernier).

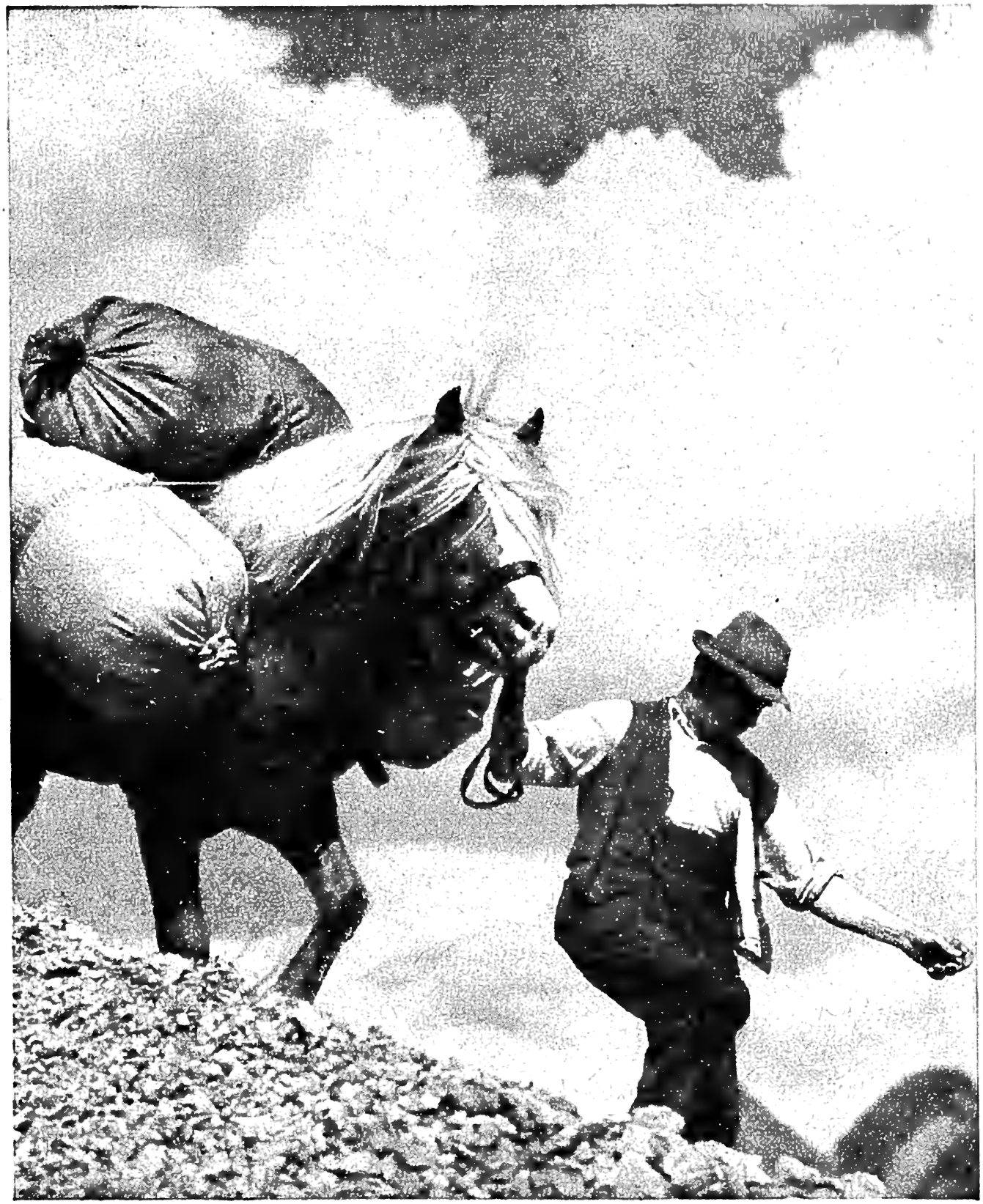


Photo Gany

LE CHEVAL ET SON MAITRE

Le cheval, lourdement chargé, descend la pente caillouteuse, guidé par la main de son maître, attentif à ne pas le laisser trébucher.

LECTURE

23. Le vieux cheval Charles-Eugène

1. La neige était merveilleusement glissante et fuyait sous les patins du traîneau... Le cheval, devinant l'assoupissement[1] habituel du maître, ralentit et finit par prendre le pas.

— Marche donc, Charles-Eugène !...

Le père Chapdelaine s'était réveillé et étendait la main vers le fouet dans son geste habituel de menace débonnaire[2]; mais, quand le cheval ralentit de nouveau, il s'était déjà rendormi, les mains ouvertes sur ses genoux et montrant les paumes luisantes de ses mitaines en cuir de cheval, le menton appuyé sur le poil épais de son manteau.

2. Au bout de deux milles, le chemin escalada[3] une côte abrupte[4] et entra en plein bois... Maria Chapdelaine ajusta sa pelisse autour d'elle, cacha ses mains sous la grande robe de carriole en chèvre grise et ferma à demi les yeux...

Le cheval resta le seul être pleinement conscient[5] sur le chemin. Le traîneau glissait facilement sur la neige dure, frôlant les souches qui se dressaient des deux côtés au ras des ornières; Charles-Eugène suivait exactement tous les détours, descendait au grand trot les courtes côtes et remontait d'un pas lent.

Le bois s'ouvrit de nouveau pour laisser reparaître la rivière. Le chemin dévala la dernière butte du plateau pour descendre presque au niveau de la glace... Charles-Eugène raidit ses jambes de devant pour ralentir dans la pente et s'arrêta net au bord de la glace. Le père Chapdelaine ouvrit les yeux.

— Tenez, fit Maria, voilà les « cordeaux ! »

3. Il prit les guides, mais, avant de faire repartir son cheval, resta immobile quelques secondes, surveillant la surface de la rivière gelée :

— Marche, Charles-Eugène.

Le cheval flaira la nappe blanche avant de s'y aventurer, puis s'en alla tout droit...

Lentement, ils approchèrent de la rive; il ne restait plus que trente pieds à franchir quand la glace commença à craquer de nouveau et ondula[6] sous les pieds du cheval.

4. Le père Chapdelaine s'était mis debout, bien réveillé cette fois, les yeux vifs et résolus sous son casque de fourrure.

— Charles-Eugène, marche ! Marche donc ! cria-t-il de sa grande voix rude.

Le vieux cheval planta dans la neige semi-liquide les crampons de ses sabots et s'en alla vers la rive par bonds, avec de grands coups de collier. Au moment où ils atterrissaient, une plaque de glace vira un peu sous les patins du traîneau et s'enfonça, laissant à sa place un trou d'eau claire.

Samuel Chapdelaine se retourna : « Nous serons les derniers à traverser, cette saison », dit-il.

Et il laissa son cheval souffler un peu avant de monter la côte.

Louis Hémon (*Maria Chapdelaine*, Bernard Grasset, édit.).

Les mots : **1.** *Assoupissement :* état de la personne *endormie* à demi. **2.** *Débonnaire :* d'une *bonne* nature; doux à l'excès. **3.** *Escalader :* voir p. 34, ex. 23. **4.** *Abrupt :* coupé droit, à pic. **5.** *Conscient :* qui *sait*, qui a une pleine connaissance. **6.** *Onduler :* voir p. 34, ex. 23.

Les idées : La scène se passe au Canada; représentez-vous *le père et la fille assoupis dans le traîneau, puis le vieux cheval aux mouvements sûrs et intelligents ;* suivez *les diverses étapes du voyage :* 1° *sur la route* gelée et glissante; 2° *à travers bois* (côtes et descentes); 3° *sur la rivière* dont la glace est peu sûre; 4° *près de la rive :* le danger, l'émotion du père Chapdelaine, l'effort du cheval.

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

24. Le combat de Tristan

I

1. Le roi d'Irlande a envoyé à Marc, roi de Cornouailles, un chevalier géant, le Morholt, que nul n'a jamais pu vaincre en bataille. Le Morholt vient réclamer le tribut[1] dû par la Cornouailles à l'Irlande : trois cents jeunes garçons et trois cents jeunes filles.

Le roi Marc a convoqué à sa cour tous les barons de sa terre pour prendre leur conseil.

2. Au terme marqué, quand les barons furent assemblés dans la salle voûtée de son palais et que Marc se fut assis, le Morholt parla ainsi : « Roi Marc, mon seigneur le roi d'Irlande t'ordonne de me livrer en ce jour trois cents jeunes garçons et trois cents jeunes filles, de l'âge de quinze ans, tirés au sort parmi les familles de Cornouailles. Ma nef[2] les emportera pour qu'ils deviennent nos serfs[3].

Pourtant, si quelqu'un de brave veut combattre pour affranchir son pays, j'accepterai son gage[5]. »

3. Les barons se regardaient entre eux à la dérobée, puis baissaient la tête.

Celui-ci se disait : « Vois, malheureux, la stature[6] du Morholt d'Irlande ; il est plus fort que quatre hommes robustes. Regarde son épée : ne sais-tu point qu'elle a fait voler la tête des plus hardis champions[7], depuis tant d'années que le roi d'Irlande envoie ce géant porter ses défis[8] par les terres vassales ? Chétif, veux-tu chercher la mort ? A quoi bon tenter Dieu ? »

Cet autre songeait : « Vous ai-je élevés, chers fils, pour ces besognes de serfs, et vous, chères filles, pour celles de servantes ? Mais ma mort ne vous sauverait pas. »

Et tous se taisaient.

4. Le Morholt dit encore : « Lequel d'entre vous, seigneurs cornouaillais, veut prendre mon gage ? Je lui offre une belle bataille, car, à trois jours d'ici, nous gagnerons sur des barques l'île Saint-Samson au large de Tintagel. Là, votre chevalier et moi, nous com-

battrons seul à seul, et la louange d'avoir tenté la bataille rejaillira sur toute sa parenté. »

Ils se taisaient toujours, et le Morholt ressemblait au gerfaut[9] que l'on enferme dans une cage avec de petits oiseaux : quand il y entre, tous deviennent muets.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Le tribut :* impôt qu'un État paye à un autre pour marquer sa dépendance. Quel est le tribut dû par la Cornouailles à l'Irlande ? **2.** *Nef :* vaisseau, *navire*. **3.** *Serf :* esclave (rapprocher : *servitude*, *asservir*, etc...). **4.** *Affranchir :* rendre *franc*, c'est-à-dire libre, par opposition à serf. **5.** *Son gage :* sa promesse, la parole qui le lie (qu'est-ce que *donner un gage ?*). **6.** *Stature :* taille (rapprocher : statue). **7.** *Champion :* celui qui combat en *champ* clos pour défendre une cause. **8.** *Ses défis :* ses provocations, ses appels au combat. **9.** *Gerfaut :* oiseau de proie du genre faucon.

Les idées : C'est un chevalier redoutable que le Morholt, un géant que personne n'a pu vaincre encore. *Qui donc consentirait à le combattre ? Ne serait-ce pas chercher la mort ?*

1. Que vient réclamer le Morholt ?

2. Que dit-il au roi Marc ?

3. Pourquoi les seigneurs n'osent-ils se mesurer à lui ? (des traits émouvants).

4. En quels termes le Morholt les invite-t-il au combat ? (une comparaison expressive : le gerfaut et les petits oiseaux).

LECTURE

25. Le combat de Tristan

II

1. Le Morholt parla pour la troisième fois :

« Eh bien ! beaux seigneurs cornouaillais, tirez vos enfants au sort, et je les emporterai ! Mais je ne croyais pas que ce pays ne fût habité que par des serfs. »

2. Alors Tristan s'agenouilla aux pieds du roi Marc et dit :

« Seigneur roi, s'il vous plaît de m'accorder ce don, je ferai la bataille. »

En vain, le roi Marc voulut l'en détourner. Il était si jeune chevalier. De quoi lui servirait sa hardiesse ?

Mais Tristan donna son gage au Morholt, et le Morholt le reçut.

3. Au jour dit, Tristan se fit armer pour la haute aventure. Il revêtit le haubert[1] et le heaume[2] d'acier bruni.

Les barons pleuraient de pitié sur le preux[3] et de honte sur eux-mêmes.

« Ah ! Tristan, se disaient-ils, hardi baron, belle jeunesse, que n'ai-je, plutôt que toi, entrepris cette bataille ? Ma mort jetterait un moindre deuil sur cette terre... »

Les cloches sonnent, et tous, ceux de la baronnie et ceux de la gent menue[4], vieillards, enfants et femmes, pleurant et priant, escortent[5] Tristan jusqu'au rivage. Ils espéraient encore, car l'espérance au cœur des hommes vit de chétive pâture[6].

4. Tristan monta seul dans une barque et cingla[7] vers l'île Saint-Samson. Mais le Morholt avait tendu à son mât une voile de riche pourpre, et, le premier, il aborda dans l'île. Il attachait sa barque au rivage, quand Tristan, touchant terre à son tour, repoussa du pied la sienne vers la mer.

« Vassal[8], que fais-tu ? dit le Morholt, et pourquoi n'as-tu pas retenu comme moi ta barque par une amarre ?

— Vassal, à quoi bon ? répondit Tristan. L'un de nous deux reviendra seul vivant d'ici ; une seule barque ne lui suffit-elle pas ? »

Et tous deux, s'excitant au combat par des paroles outrageuses[9], s'enfoncèrent dans l'île.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Haubert :* chemise de mailles des hommes d'armes du Moyen Age. **2.** *Heaume :* casque des hommes d'armes. **3.** *Preux :* brave, vaillant (on dit Roland *le preux*); rapprocher *prouesse*. **4.** *Gent menue. Gent :* race (rapprocher la *gent* ailée, *gentilhomme :* homme de race noble). *Menue :* petite — l'épithète s'oppose ici à noble (même idée de *petit*, de *moindre*, dans : *minuscule*, *mineur*, *minutie*, *minutieux*, *diminuer*, etc.). **5.** *Escorter :* accompagner pour protéger. **6.** *Chétive pâture. Chétif :* misérable (c'est le doublet de *captif*). *Pâture :* nourriture (rapprocher *paître*, *pâturage*). Belle expression qui signifie : l'espérance ne meurt pas dans le cœur de l'homme, si faibles que soient les raisons d'espérer. **7.** *Cingler :* ici, faire voile, naviguer. **8.** *Vassal :* celui qui doit obéissance à un seigneur; dans la bouche de chacun des deux combattants, c'est là une injure. **9.** *Paroles outrageuses* (*outrage :* proprement, paroles ou actes qui dépassent les bornes, qui vont *outre*, c'est-à-dire au delà); des paroles injurieuses.

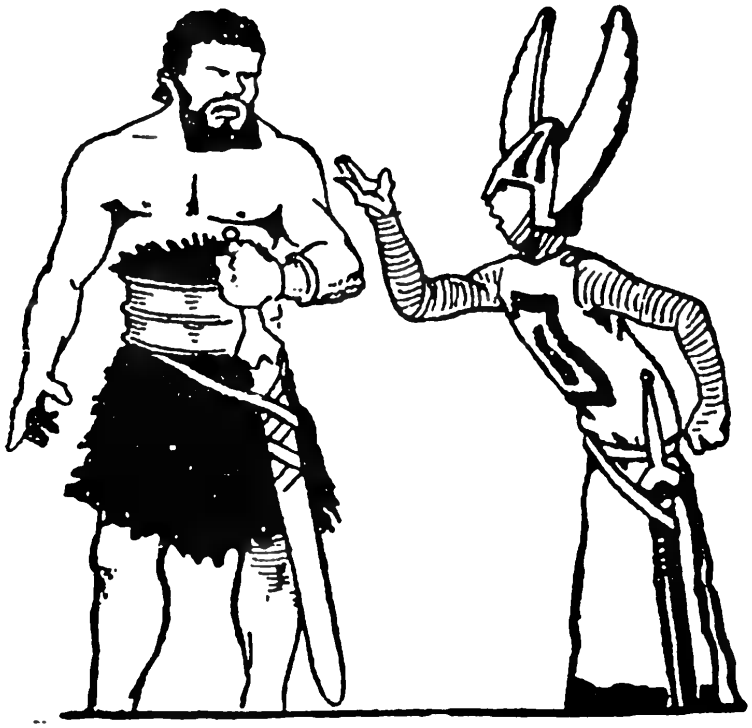
Les idées : *C'est Tristan, un jeune chevalier, presque un enfant, qui va combattre le Morholt. Hélas ! de quoi lui servirait sa hardiesse ! Et chacun pleure la mort prochaine de l'héroïque champion...*

1. Quelles paroles railleuses et blessantes le Morholt adresse-t-il encore aux chevaliers ?

2. Que fait alors le jeune Tristan, neveu du roi Marc ?

3. Pourquoi les seigneurs pleurent-ils ?

4. Pourquoi Tristan repousse-t-il sa barque en touchant l'île ?



LECTURE 26. Le combat de Tristan *(fin)*

III

1. Nul ne vit l'âpre bataille; mais, par trois fois, il sembla que la brise de mer portait au rivage un cri furieux.

Alors, en signe de deuil, les femmes battaient leurs paumes en chœur[1], et les compagnons du Morholt, massés à l'écart devant leurs tentes, riaient.

2. Enfin, vers le soir, on vit au loin se tendre la voile de pourpre; la barque de l'Irlandais se détacha de l'île et une clameur de détresse[2] retentit :

« Le Morholt ! Le Morholt ! »

Mais, comme la barque grandissait, soudain, au sommet d'une vague, elle montra un chevalier qui se dressait à la proue[3]; chacun de ses poings tendait une épée brandie : c'était Tristan.

Aussitôt, vingt barques volèrent à sa rencontre, et les jeunes hommes se jetaient à la nage.

3. Le preux s'élança sur la grève, et, tandis que les mères à genoux baisaient ses chausses de fer, il cria aux compagnons du Morholt :

« Seigneurs d'Irlande, le Morholt a bien combattu. Voyez : mon épée est ébréchée, un fragment de la lame est resté enfoncé dans son crâne. Emportez ce morceau d'acier, seigneurs, c'est le tribut de la Cornouailles ! »

4. Alors, il monta vers Tintagel. Sur son passage, les enfants délivrés agitaient à grands cris des branches vertes, et de riches courtines[4] se tendaient aux fenêtres.

Mais quand, parmi les chants d'allégresse[5], aux bruits des cloches et des trompes, si retentissants qu'on n'eût pas ouï[6] Dieu tonner, Tristan parvint au château, il s'affaissa entre les bras du roi Marc, et le sang ruisselait de ses blessures.

5. Avec grande tristesse, les compagnons du Morholt abordèrent en Irlande. Naguère, quand il rentrait au port de Weisefort, le Morholt se réjouissait à revoir ses hommes assemblés qui l'acclamaient en foule, et la reine, sa sœur, et sa nièce, Iseut la blonde aux cheveux

d'or... Hélas ! maintenant il gisait mort, cousu dans un cuir de cerf et le fragment de l'épée ennemie était encore enfoncé dans son crâne...

D'après Joseph BÉDIER (*Le Roman de Tristan et Iseut*. H. Plazza, édit., 17, rue Bonaparte).

Les mots : **1.** *En chœur :* ensemble (*un chœur* est un ensemble de personnes exécutant des danses ou des chants). **2.** *Une clameur de détresse :* des *cris* d'angoisse et de douleur (*détresse :* proprement, *serrement* de cœur). **3.** *La proue : l'avant* du navire; *l'arrière* se nomme *la poupe*. **4.** *Courtines :* rideaux, draperies. **5.** *Allégresse :* grande joie. **6.** *Ouï :* entendu (rapprocher *ouïe, inouï, oreille, auditeur*).

Les idées : *L'émotion croît : le deuil des femmes... puis une clameur de détresse... enfin des cris et des chants d'allégresse...*

1. Pourquoi les femmes pleuraient-elles et pourquoi les compagnons du Morholt riaient-ils lorsque des cris se faisaient entendre ?

2. Comment expliquez-vous cette clameur de détresse : « Le Morholt ? » Quelle est, en effet, la barque qui s'approche ?

3. Que dit Tristan aux Irlandais ? Que signifie cette parole : « Emportez ce morceau d'acier, c'est le tribut de la Cornouailles ? »

4. Pourquoi tous les habitants sont-ils remplis de joie ? Étudiez les traits qui nous montrent cette allégresse.

5. Le retour en Irlande des compagnons du Morholt : tristesse et deuil.

EXERCICES

Vocabulaire. Le retour des compagnons du Morholt (n° 5).

a. *Avec grande tristesse :* trouvez des expressions de sens approché.

b. *Ils abordèrent :* expliquez. Que signifient les expressions : *aborder* une personne, *aborder* une question ?

c. *Naguère* (il n'y a guère) : expliquez. *Se réjouissait :* expliquez, en retrouvant l'idée de *joie*. *L'acclamaient :* expliquez, en retrouvant l'idée de *cri*, de *clameur*. *Pourquoi* acclamait-on le Morholt ?

d. *Il gisait* (était étendu) : que signifie l'expression *ci-gît ?*

e. *Hélas ! :* quel sentiment exprime ici cette interjection ? Quelle opposition y a-t-il entre *les deux tableaux* présentés dans ces deux phrases ?

Construction de la phrase. **1.** Les barons pleuraient **de pitié...** et **de honte...** (p. 54 n° 3). Pourquoi ?

2. Comment s'explique **l'allégresse** des femmes et des enfants de Cornouailles ?

Rédaction. **1. Livre fermé, reconstituez le passage** qui montre le Morholt invitant orgueilleusement, mais vainement, par trois fois, les seigneurs à se mesurer à lui.

2. L'un des enfants sauvés fait le récit du retour de Tristan.

3. Sujet libre. Une belle aventure, ou un beau rêve.

4. Notre roman d'aventures. Continuons notre travail collectif.

Le forgeron ; le menuisier

L'observation personnelle

1. *Une visite à l'atelier du forgeron et du menuisier :* bruits, outils, travaux.

2. *Mouvements et attitudes ;* les observer, les mimer : 1. Le forgeron tire le soufflet; 2. Il frappe sur l'enclume; 3. Il ferre un cheval; 4. Le menuisier rabote; 5. Il scie, ou assemble, ou cloue.

Vocabulaire à étudier

I. Le forgeron (noms et adjectifs : *les traits qui peignent*).

Son visage bronzé; son torse robuste; ses bras musclés; ses mains calleuses; son travail pénible; son pesant marteau; sa forge étincelante; son énorme soufflet; son enclume sonore.

II. Le travail du forgeron (verbes expressifs).

1. Le forgeron *frappe* le fer, le *martèle*, le *façonne*.
2. Il *forge* les socs, *trempe* les haches, *aiguise* les outils.
3. Le soufflet *ronfle*, l'enclume *tinte*, les étincelles *jaillissent*.

III. Le travail du menuisier (verbes expressifs).

1. Le menuisier *découpe*, *taille* et *scie* le bois; il *polit* et *amincit* les planches; il les *ajuste*, les *assemble*, les *cloue*...

2. Dans son atelier, les maillets *résonnent*, les rabots *sifflent*, les scies *grincent*, les copeaux *voltigent*.

EXERCICES

Construction de la phrase. 37. Les bruits de l'enclume.

Elle *résonne* (son), *tinte*, *retentit* (tinter et retentir : même origine), *vibre* (tremble rapidement et produit un son).

Employer dans une phrase chacun de ces verbes.

Exemple : En tête du troupeau s'avance un énorme bélier, qui fait fièrement *tinter* sa clochette. (*Élève.*)

38. Mouvements et attitudes. Cinq phrases à construire (ci-dessus, *l'observation personnelle*, n° 2).

Exemple : Près du foyer, maître Garcin, le bras levé, tirait la chaînette d'un soufflet de forge, le bras gauche tendu vers le foyer où chauffait une plaque de fer (*René Bazin*).

Rédaction. 39. Au choix. 1. Le forgeron façonne un soc de charrue. Montrez-le qui va du foyer à l'enclume..., frappe..., travaille le fer (*la suite des actions et les attitudes, avec quelques traits pittoresques :* bruits, jeux de lumière; relire le texte de Zola).

2. Le maréchal ferre un cheval : la Grosse Blanche est attachée..., l'ouvrier lui tient le pied relevé, le maréchal ferre la bête (*les personnages, leurs mouvements et leurs gestes, les bruits et les odeurs...*).

LECTURE 27. Le forgeron au travail

1. La forge flambait avec des fusées d'étincelles[1]...

Goujet debout, surveillant une barre de fer qui chauffait, attendait, les pinces à la main. La grande clarté l'éclairait violemment sans une ombre. Sa chemise, roulée aux manches, ouverte au col, découvrait ses bras nus, sa poitrine nue... Il semblait un colosse[2] au repos, tranquille dans sa force.

2. Quand la barre fut blanche, il la saisit avec les pinces et la coupa au marteau sur une enclume, par bouts réguliers, comme s'il avait abattu des bouts de verre, à légers coups.

Puis il remit les morceaux au feu, où il les reprit un à un pour les façonner.

3. Il forgeait des rivets[3] à six pans. Il posait les bouts dans une clouière[4], écrasait le fer qui formait la tête, aplatissait les six pans, jetait les rivets terminés, rouges encore, dont la tache vive s'éteignait sur le sol noir.

Et cela d'un martèlement continu, balançant dans sa main droite un marteau de cinq livres, achevant un détail à chaque coup, tournant et travaillant son fer avec une telle adresse qu'il pouvait causer et regarder le monde.

4. L'enclume avait une sonnerie argentine. Lui, sans une goutte de sueur, très à l'aise, tapait d'un air bonhomme.

Émile ZOLA (*L'Assommoir*, Fasquelle édit.).

Les mots : 1. *Fusées d'étincelles :* gerbes (*fuseaux*) d'étincelles, qui jaillissent en l'air. **2.** *Colosse :* proprement, statue d'une grandeur extraordinaire. **3.** *Rivet :* sorte de clou servant à *river*, à assujettir. **4.** *Clouière ou cloutière :* moule pour fabriquer les *clous*.

Les idées : 1. Étudier le 1er paragraphe : il donne tous les éléments qui permettraient à un peintre de tracer *un tableau précis et coloré* (le forgeron, son attitude, son portrait, les jeux de lumière).

2. Notez dans le texte *la suite des actions et des mouvements du forgeron* (les verbes expressifs, les traits qui peignent).

3. Relevez les traits et les expressions qui montrent *la force et l'adresse du forgeron*.

Exercices sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

28. Le vieux menuisier

1. J'ai un parrain à moi qui habite un village, de l'autre côté de la rivière. Il est menuisier de son état, et, de temps à autre, on m'emmène passer une semaine dans sa maison...

2. Il me raconte une histoire de son jeune temps. A la pâture, il a tué un loup qui attaquait ses poulains :

« Alors le loup se jeta sur moi, la gueule ouverte. Mais j'enfonçai mon poing dans son ventre. J'ai attrapé sa queue. Crac ! je l'ai retourné, comme une vieille moufle[1]. »

Il fait le geste pour bien m'expliquer... On ne sait jamais s'il parle sérieusement. C'est pourquoi je l'aime, mon vieux parrain.

3. Quelles bonnes heures passées dans sa compagnie, au temps des vacances !

De grands rayons de soleil traversent la grange et dorent les copeaux de hêtre qui sortent de sa varlope, en rubans blonds... Il cligne des yeux pour examiner la finesse d'un joint, la solidité d'une mortaise[2].

Au mur sont accrochés des outils dont les formes bizarres font travailler mon esprit : équerres contournées, tarières[3] gigantesques, compas...

Et la vache Rosette, attachée à sa crèche, lève son mufle où filent des baves, tandis que ses yeux jettent dans la nuit des feux verts...

4. Tout en parlant, parrain travaille. Le bois s'amincit, s'allonge sous ses doigts, devient un manche de faux ou un battoir de laveuse. Et ce spectacle me ravit[4], car je sais combien il est difficile d'enfoncer une seule pointe.

Émile Moselly (*Le Rouet d'Ivoire*, Plon, édit.).

Les mots : **1.** *Moufle :* mitaine ou gros gant où il n'y a de séparation que pour le pouce. **2.** *Mortaise :* entaille pratiquée dans l'épaisseur du bois et qui reçoit le tenon. **3.** *Tarière :* grande vrille servant à faire des trous dans le bois. **4.** *Me ravit :* me transporte de joie (proprement, enlever de force : on dit *ravir* le bien d'autrui; rapprocher *ravisseur, rapt, rapine, rapace*).

Les idées : *L'enfant nous fait le portrait vivant d'un vieux menuisier, son parrain.* **1.** *Les histoires qu'invente le parrain :* en quoi l'histoire du loup est-elle invraisemblable ?

2. *Les bonnes heures passées dans l'atelier :* le soleil et les copeaux, les outils, la vache (les traits qui peignent).

3. *La joie de l'enfant :* pourquoi est-il ravi par le travail du parrain ?

EXERCICES

40. Dictée préparée. *Le vieux menuisier* (nº 3).

Exercice sur la dictée : 1. *Sont accrochés :* trouver le sujet et le complément. 2. « Au mur sont accrochés des outils *dont* les formes bizarres... » c'est-à-dire les formes bizarres *des outils ;* le pronom relatif *dont* introduit la proposition subordonnée qui complète le nom *outils. Trois phrases à construire* (le menuisier façonne le bois d'œuvre, *dont* les copeaux...; ...le fer rouge *dont* les étincelles...).

Construction de la phrase. 41. Sous les doigts du menuisier... (*l'œuvre du travailleur*).

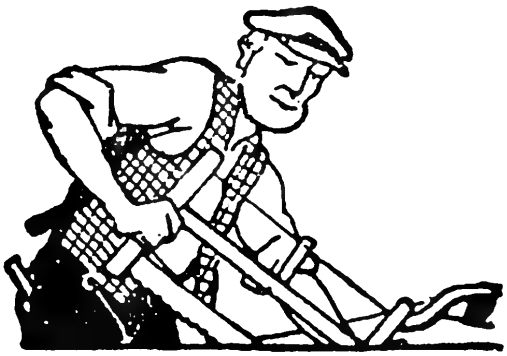
« *Le bois s'amincit, s'allonge sous les doigts du menuisier, devient un manche de faux ou un battoir de laveuse* » (page 60, nº 4).

Sur ce modèle, rendez compte à votre tour du travail du *menuisier* (le bois), du *forgeron* (le fer), du *vannier* (l'osier), du *boulanger* (la pâte), du *cordonnier* ou de la *couturière* ou de la *modiste.*

L'exercice peut se faire sous *une autre forme :* Bois que façonnent les doigts habiles du menuisier, tu deviendras... Brins d'osier que courbent les doigts du vannier, vous serez...

Rédaction. 42. Quelles bonnes heures je passe en compagnie du menuisier ou du forgeron, ou de tout autre ouvrier ! Son atelier..., ses outils..., son travail..., les bruits et les chants... (*Relire page 60, les nºs 3 et 4; choisir et grouper des traits bien observés et vivants.*)

43. Pan! pan! pan! la chanson du forgeron... tu deviendras le soc de charrue..., la bêche..., la faux..., la poutre..., le fer à cheval... (ou la chanson *du menuisier..., du vannier...*).



LECTURE

29. Le tapis (conte oriental)

I

1. Il y a bien des siècles, le sultan de Constantinople s'en alla, dit-on, avec une suite nombreuse, faire une excursion[1] dans le pays des Kurdes[2].

Son fils l'accompagnait. Ils traversèrent des fleuves et des forêts, gravirent des montagnes, et parvinrent à de vastes plateaux, couverts de prés et de cultures.

2. Un jour, ils arrivèrent aux abords d'un grand village entouré de prairies, où ils campèrent[3] pour se délasser de leurs fatigues. Dans le village, il y avait beaucoup de monde : c'était jour de foire. Les gens allaient et venaient, vendaient ou achetaient des chevaux, des moutons, des légumes, des fruits, des ustensiles[4] de ménage, des vêtements, et aussi de magnifiques tapis aux mille nuances, aux curieux dessins que l'on faisait dans le pays.

Le prince vit une jeune fille, qui lui parut tout à fait belle et charmante. Après avoir longuement causé avec elle, il dit à son père qu'il désirait épouser cette jeune fille.

« Mon fils, dit le sultan, ne fais pas cela ! Qu'est-ce que cette fille ? Une simple villageoise et une Kurde. Je te réserve une autre épouse : c'est la fille d'un pacha[5], le plus riche qu'il y ait dans ma capitale. »

3. Tout en répondant à son père avec le plus grand respect, le jeune homme se montra si décidé à épouser celle dont il lui avait parlé, dût-il passer dans ce village le reste de sa vie, que le sultan, à la fin, céda à ses instances[6]. Il envoya chercher la jeune fille.

« Je consens à te recevoir pour ma bru, lui dit-il. Le veux-tu, ou non ?

— Seigneur, répondit-elle sans se troubler, quel métier votre fils a-t-il appris ?

— Voyons, ma fille, que dis-tu ? reprit le sultan. Aurais-tu perdu la tête ? Que parles-tu de métier, lorsqu'il s'agit d'un fils de roi ?

— Seigneur, moi, je ne connais pas de fils de roi. Si le jeune homme sait un métier, je l'épouse; sinon, non ! »

4. Il fut impossible de la faire changer d'idée.

Voyant qu'il en était ainsi, le prince résolut d'apprendre un métier ; et, tandis que le sultan s'en retournait à Constantinople avec sa suite, le jeune homme resta dans le village kurde pour y faire son apprentissage.

Il apprit à tresser des tapis. N'étant pas maladroit et s'instruisant avec ardeur, au bout d'un an il était devenu un habile ouvrier.

Alors la jeune fille consentit de grand cœur à devenir sa femme. Ils se rendirent tous deux à Constantinople, où on les maria. A cette occasion, il y eut de grandes réjouissances dans la ville pendant sept jours.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Excursion : course* au dehors, voyage. **2.** *Kurdes :* peuplade musulmane de la Turquie d'Asie. **3.** *Camper :* dresser un *camp ;* ici, s'installer pour un temps assez court. **4.** *Ustensile :* petit instrument servant aux *usages* de la vie courante (rapprocher *utile, outil*). **5.** *Pacha :* gouverneur de province ou chef militaire en Turquie. **6.** *Ses instances* (action de *se tenir sur*, de presser) : son insistance, ses sollicitations pressantes.

Les idées : « *Quel métier votre fils a-t-il appris ?* » Question qui surprend le sultan et qui nous surprend aussi : mais nous comprendrons bientôt.

1. Où le sultan et son fils s'en allèrent-ils ?
2. Quelle jeune fille le prince voulut-il épouser ?
3. Quelle fut la réponse de la jeune fille ?
4. Que fit donc le jeune homme ?

LECTURE

30. Le tapis *(suite)*

II

1. Quelque temps après, le prince fut informé qu'à tel endroit, près d'un vieux pont, il y avait une auberge où l'on faisait une cuisine plus exquise que partout ailleurs. Comme il était fort curieux, il décida d'y aller voir par lui-même. Il se déguisa en marchand et se rendit à cette auberge.

« Servez-moi, dit-il, ce que vous avez de meilleur. »

2. On lui apporta un plateau garni de toutes sortes de victuailles[1] et on le posa devant lui. Il resta seul en face de son dîner. Tandis qu'il dégustait[2], non sans quelque surprise, les mets fort délicats préparés dans cette auberge d'apparence commune, il s'aperçut tout à coup qu'il commençait à descendre. Le dîner, la table, le plancher, tout s'enfonçait avec lui. Enfin, il se trouva dans un profond cachot, à peine éclairé. Là, quatre ou cinq bandits se jetèrent sur lui, prêts à l'égorger avec leurs poignards.

3. Il ne perdit pas sa présence d'esprit.

« Si vous me tuez, dit-il, de quel profit cela vous sera-t-il ? Prenez ce que j'ai d'or sur moi et gardez-moi ici. Je suis marchand de tapis; avant d'en faire le commerce, j'ai appris à en tisser moi-même, et si vous me donnez de quoi travailler dans cette cave, vous vous ferez de jolis bénéfices en vendant mon ouvrage. »

Ils y consentirent. On lui procura le nécessaire, et il resta dans ce cachot, travaillant sans relâche.

Il dut ainsi la vie à son métier.

4. Cependant, le prince n'étant pas rentré au palais, sa jeune femme en fut cruellement inquiète. Le sultan s'émut à son tour, et il envoya des hommes à la recherche de son fils.

Nulle part on ne trouva le prince, et on n'obtint aucune nouvelle de lui. Le sultan, sa bru, toute la cour, bientôt tout le peuple furent dans une profonde désolation[3].

5. Dans sa prison, le jeune prince, la tête penchée sur son ouvrage, ne perdit pas un instant. Son labeur obstiné[4] le sauva du désespoir

où il serait tombé, s'il avait pu réfléchir à l'horreur[5] de sa situation. A la lueur d'une mauvaise lampe fumeuse, il travaillait tout le jour, ne s'interrompant que pour faire deux chétifs repas, puis encore jusqu'au milieu de la nuit. Enfin, il s'endormait, brisé de fatigue, et s'éveillait pour reprendre sa tâche, au moment où un peu de jour commençait à filtrer par le soupirail de la cave.

« Et ce n'est pas seulement pour moi que je travaille, pensait-il. Si mon espoir se réalise, une affreuse mort sera épargnée à plus d'un qui en est menacé sans le savoir. »

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Victuailles :* provisions servant à la nourriture (rapprocher *vivres* et *ravitailler*). **2.** *Déguster les mets :* les *goûter* en les savourant (rapprocher *goût, dégoût, ragoût*). **3.** *Désolation :* (proprement, *désoler* c'est rendre *solitaire*, dépeupler, ravager) ; grand chagrin ; extrême affliction. **4.** *Obstiné :* (proprement qui *se tient* en face, sans en bouger) ; qui veut fortement. **5.** *Horreur :* page 36, note 4.

Les Idées : Le prince tombe dans un guet-apens, il va être égorgé : c'est à son métier *qu'il doit la vie ;* c'est aussi son métier *qui le sauve du désespoir et de la folie.*

1. Où le prince se rendit-il un jour ?
2. Que lui arriva-t-il au cours du dîner ?
3. Quelle proposition fit-il aux brigands ?
4. Que se passa-t-il au palais lorsqu'on vit que le prince ne rentrait pas ?
5. Comment le prince employait-il ses journées dans sa prison ?

EXERCICES

Vocabulaire. Il s'endormit, brisé de fatigue (n° 5). On est *fatigué, épuisé* (puits, puiser, mettre à sec), *éreinté* (les reins brisés), *accablé, exténué, courbaturé, harassé.*

Exercice. Écrivez ces adjectifs en commençant par ceux qui ont le sens le moins fort. Employez l'un d'eux dans une phrase libre.

Construction de la phrase. 1. Il ne perdit pas sa présence d'esprit : *montrez-le.*

2. Ce n'est pas seulement pour moi que je travaille : *que veut-il dire ?*

Rédaction. 1. Le tapis (*lecture silencieuse :* la suite du conte). Le prince remercie sa femme : « C'est mon métier qui m'a sauvé de *la mort,* puis *du désespoir et de la folie,* enfin qui m'a apporté *la liberté.* » *Faites parler le prince.*

2. Une classe-promenade avec compte rendu. Visite à l'atelier d'un *artisan* (classons nos observations et nos découvertes, mettons-les au net, achevons nos croquis).

3. Lettre. Votre père vous a chargé d'écrire à un artisan (couvreur, plombier, plâtrier, etc.) au sujet d'une réparation urgente. *Faites cette lettre.*

O. F. A. L. A. C.

LE TISSAGE DE LA LAINE (ALGÉRIE)

Attentive et calme, l'ouvrière est toute à son travail. Ses doigts agiles courent sur le métier, préparant un ouvrage aux ingénieux dessins et aux couleurs chatoyantes.

LECTURE

31. Le tapis *(suite)*

III

1. Six mois après son entrée dans le cachot, le fils du sultan achevait enfin un tapis de vastes dimensions.

C'était un splendide[1] ouvrage. Il avait eu soin d'y broder son nom et même d'y indiquer, en quelques mots, l'endroit où il se trouvait prisonnier. Tracés dans un coin du tapis avec des fils un peu sombres, ces mots ne pouvaient frapper le regard de gens aussi peu lettrés que les bandits.

« Voilà un ouvrage qui vaut cher, dit le prince. Allez le vendre à un pacha, ou, de préférence, au sultan lui-même, car il est fort amateur de beaux tapis. Surtout ne le donnez pas à moins de cent livres d'or. »

2. Deux brigands, vêtus comme des colporteurs[2], prirent le pesant tapis et se mirent à parcourir les rues en criant qu'il était à vendre...

Comme les vendeurs passaient devant le palais, ils y entrèrent et furent admis en présence du sultan. Celui-ci fut émerveillé par la beauté de l'objet, et sans hésitation, l'acheta au prix demandé. Les bandits s'en allèrent, bien contents.

3. Le sultan ayant fait étaler le tapis dans une salle du palais, toute la famille vint l'admirer. La jeune femme du prince reconnut, avec une vive émotion, le genre de travail où excellaient[3] les ouvriers de son village, et la pensée de celui qui, pour lui plaire, avait appris leur métier, la saisit avec plus de force que jamais.

« Ce tapis, dit-elle, vient sûrement de mon pays. »

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Splendide :* (rapprocher *splendeur* et *resplendir*) qui *brille* d'un vif éclat; magnifique, somptueux. **2.** *Colporteur :* celui qui *porte* des marchandises à son *cou :* marchand ambulant. **3.** *Exceller :* s'élever au-dessus des autres, leur être supérieur (rapprocher *excellent*).

LECTURE

32. Le tapis *(fin)*

IV

1. Tandis que les uns et les autres faisaient remarquer la beauté de l'ouvrage, ses riches couleurs si agréablement mêlées et l'ingénieux caprice[1] de ses dessins, la jeune femme, retenant ses larmes, l'examinait en silence.

Elle s'écria tout à coup :

« Il y a une inscription ! »

2. Elle ne mit pas longtemps à en déchiffrer les lettres; tous firent de même; et, avec stupeur[2], ils lurent le nom du prince. Ils virent aussi que l'auberge du vieux pont était nommée dans l'inscription.

« C'est lui, dit-elle d'une voix tremblante, c'est lui qui a brodé cette inscription ! Il nous appelle à son secours ! »

Le sultan demanda pourquoi le prince aurait ajouté à son nom celui d'une auberge.

« Quelque malheur, dit la princesse, a dû lui arriver à cet endroit. Croyez-moi, seigneur, il nous appelle, et pas un instant ne doit être perdu pour le secourir !... »

« Peu importe ! dit le sultan; ma bru a raison, c'est bien le cri de mon fils en détresse que nous fait entendre l'inscription de ce tapis. Sa vie est en danger : sauvons-le ! »

3. Sur l'ordre du sultan, une troupe armée se dirigea en toute hâte vers l'auberge du vieux pont. Elle y parvint peu après les deux bandits qui avaient reçu les cent livres d'or.

La maison fut aussitôt cernée, et les brigands, surpris, saisis, garrottés[3], ne purent même pas essayer de se défendre.

On envahit le cachot en enfonçant la porte de fer par où les bandits avaient l'habitude d'y pénétrer, et on trouva le prince assis à terre, commençant un nouveau tapis. On le fit sortir.

4. Le sultan ne tarda pas à arriver, avec sa bru, sa famille et sa suite. Je vous laisse à penser combien il fut ému en serrant son fils entre ses bras. Puis ce fut à la jeune femme de presser sur son cœur

l'époux si merveilleusement retrouvé. Tout le monde pleurait de joie.

5. « Ma chère femme, dit le prince, je te dois la vie; le travail, que j'ai aimé pour l'amour de toi, fut mon salut. Il m'a préservé de la folie comme de la mort, et il m'apporte aujourd'hui ma délivrance. »

Tandis qu'on emmenait les brigands pour les juger, le sultan rentra au palais avec sa famille, et il ordonna une nouvelle fête de sept jours, aux frais de sa cassette[4] royale.

Maurice Bouchor
(*Contes*, d'après la tradition orientale et africaine, Librairie Armand Colin).

Les mots : **1.** *Ingénieux :* où il y a un esprit naturel, une adresse née; habile et inventif (rapprocher *s'ingénier* et *engin :* instrument ingénieux); *caprice :* fantaisie de l'imagination (de *chèvre*, à cause de l'allure capricieuse, irrégulière de cet animal). Il s'agit ici des qualités d'habile et libre fantaisie des dessins formant le tapis. **2.** *Stupeur :* saisissement causé par la douleur ou la surprise, et qui *engourdit le corps et l'esprit* (rapprocher *stupide*). **3.** *Garrottés :* (de *garrot*, petit bâton passé dans une corde pour la serrer en la tordant); attachés avec des liens solides et étroits. **4.** *Cassette :* petite *caisse*, coffret : ici, trésor particulier d'un souverain.

Les idées (textes III et IV) : *C'est enfin à son métier que le prince doit sa délivrance.*

1. Quels mots broda-t-il sur le tapis ?
2. A qui les brigands vendirent-ils le tapis ?
3. Que disait l'inscription que la jeune femme réussit à déchiffrer ?
4. Comment le prince fut-il délivré ?
5. En quels termes remercia-t-il sa femme ?

Le cordonnier et le sabotier

L'observation personnelle

1. *Une visite chez le cordonnier :* 1. Le cordonnier prend une mesure; 2. Il aiguise son tranchet; 3. Il coupe le cuir; 4. Il tire le ligneul.

2. *Petite scène à jouer :* L'achat d'une paire de chaussures dans un magasin (l'enfant et sa mère; le marchand).

Vocabulaire à étudier

I. L'étalage du marchand de chaussures ; *une énumération expressive.*

A la vitrine, s'étalent *les bottines élégantes, les souliers vernis, les brodequins robustes, les lourdes bottes.*

II. Attitudes et mouvements : *les traits qui peignent.*

1. « Dans une chambre aux vitres brouillées, *le vieux savetier,* des besicles sur le nez, *piquait l'alène et tirait le fil* avec ses grosses mains noires de poix. » (C. LEMONNIER.)

2. « *Le sabotier chante* comme un loriot, en touillant le bois tendre, d'où sortent de blancs copeaux fins et lustrés comme des rubans. » (A. THEURIET.)

EXERCICES

Construction de la phrase. 44. Les travailleurs de la chaussure.

— « C'est moi, *nous dit le savetier,* qui, dans mon échoppe, raccommode les chaussures usagées. » (Ou : *le savetier nous dit :* « C'est moi... »; ou « ...les chaussures usagées », *nous dit le savetier.*)

— Chaque travailleur de la chaussure nous explique son travail : *le tanneur, le cordonnier, le savetier, le marchand de chaussures, le sabotier.* Cinq phrases.

45. Une visite chez le cordonnier : *observations personnelles à traduire* (ci-dessus, le n° 1 des exercices d'observation personnelle). Attitudes et mouvements : quatre phrases.

Exemple : Appuyant fortement sur son tranchet, le cordonnier coupe une épaisse semelle de cuir. (*Élève.*)

46. Le sabotier chante en travaillant... Étudiez ce petit tableau animé : vocabulaire, II, 2.

A votre tour, présentez-vous des ouvriers *qui travaillent en chantant :* laboureur, vigneron, faucheur, charretier, vannier, forgeron, cordonnier, menuisier, couturière, etc. (quatre petits *tableaux vivants et joyeux*).

Rédaction. 47. Vous faites réparer vos chaussures. Vous entrez dans l'échoppe du père Guillaume : que voyez-vous ?... Que dites-vous ?... Que répond le père Guillaume ?... Que fait-il ?...

Petite scène à décrire, en faisant parler les personnages.

48. Chand de chiffons! Chand!... Le vieux marchand de chiffons passe dans la rue, poussant sa petite voiture... Il appelle... Les ménagères lui apportent... (Relire les nos 1, 2, 3 du texte : *Le pauvre cameïot*).

LECTURE

33. Le pauvre camelot

1. Jack entendit tout à coup près de lui une voix qui criait sur un ton aigu et monotone :

« Chapeaux ! chapeaux ! chapeaux ! » et après, sur une note beaucoup plus basse : « Panamas ! panamas ! panamas ! »

2. C'était un de ces forains[1] qui courent les campagnes, le dos chargé de leur marchandise. Celui-là portait entre ses deux épaules un large panier rempli de chapeaux de paille commune, empilés, montant très haut.

Il marchait difficilement, péniblement, les jambes cagneuses[2], les pieds posés de côté dans de gros souliers jaunes, avec l'air de souffrance d'un blessé. Il allait aussi vite qu'il pouvait, semblait faire des efforts prodigieux[3], marchait sur l'empeigne[4] de ses souliers, et soulevait ses pieds à chaque pas, comme si les cailloux eussent été de feu.

3. « Vous souffrez ? lui demanda Jack.

— Oh ! oui, toujours... Ce sont mes souliers qui me font mal. J'ai les pieds trop grands, voyez-vous, je ne peux pas trouver de chaussures pour eux... Oh ! si jamais je suis riche, je me ferai faire une paire de souliers tout exprès pour moi, mais là, bien à ma mesure. »

4. Et il s'en allait, suant, geignant[5], jetant de temps en temps par habitude son cri mélancolique[6] : « Chapeaux ! chapeaux ! chapeaux ! »

Alphonse DAUDET (*Jack*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Forain :* marchand venant du dehors et fréquentant les *foires*. **2.** *Les jambes cagneuses :* dont les genoux sont tournés en dedans, comme les pattes de certains *chiens*. **3.** *Des efforts prodigieux :* étonnants, extraordinaires (un *prodige* est un événement imprévu, miraculeux). **4.** *L'empeigne :* la pièce de cuir qui forme le dessus de la chaussure. **5.** *Geignant :* (verbe *geindre*) gémissant, se plaignant. **6.** *Mélancolique :* d'une tristesse douce et habituelle.

Les idées : *Le portrait « en action » d'un pauvre camelot qui parcourt la campagne.* Etudiez les traits qui le font vivre devant nous : son *cri* d'appel; sa *silhouette ;* sa *marche pénible* (les jambes, les genoux, les efforts, les chaussures, les pieds : mimez-la) ; *ses plaintes émouvantes* et *ses vœux ; son départ*.

LECTURE

34. Les sabotiers

1. Les sabotiers sont installés près d'une taille[1] où un ruisseau chante clair comme une flûte. Toute la famille est là : le maître avec son fils et son gendre, les apprentis, la vieille ménagère et les marmots.

Sous les aulnes s'élève la loge de planches où couche la maisonnée. Non loin, les deux mulets sont attachés à des pieux et tirent sur leur longe pour donner çà et là un coup de dent à l'herbe du fossé.

2. Toute la troupe est en mouvement. Sur le haut de la pente, les femmes jasent en reprisant les vêtements déchirés. Les hommes abattent les arbres au ras de terre avec la grande cognée. Chaque corps d'arbre est scié en tronces[2]; et si les billes[3] sont trop grosses on les fend en quartiers.

3. Les premiers sabots, les plus grands, sont fabriqués dans les larges billes, voisines de la souche. Ceux-là chausseront les pieds robustes du travailleur qui, dès l'aube, s'en va par la pluie et le vent vers son atelier. Aux premières heures du matin, ils retentiront sur le pavé de nos rues désertes, aux pieds des balayeurs et des paysans qui viennent au marché.

4. Dans les billes moyennes sont taillées les chaussures des femmes : le sabot solide, toujours en mouvement, de la ménagère, et le sabot plus léger et plus coquet de la jeune fille. Celui-ci, on l'entend partout battre le sol avec un bruit allègre[4], sonore et rapide comme la jeunesse : sur les dalles du lavoir, autour du bassin de la fontaine, et, la nuit, dans le sentier pierreux qui mène au veilloir[5].

5. A mesure qu'on arrive au dernier tiers du fût de hêtre, les billes se raccourcissent; on y taille les sabots du petit pâtre qui s'en va dans les longues friches[6] nues à la suite d'un troupeau de vaches. On y façonne aussi les sabots de l'écolier; lors de l'entrée à l'école, leur bruit lent et mélancolique a l'air de ramper sur les pavés, mais en revanche, à la sortie, quel tapage assourdissant et joyeux !

André THEURIET (*Sous Bois*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Taille :* partie de la forêt dont le bois a été coupé (*taillis*). **2.** *Tronces :* de *tronc*, grosses souches de bois. **3.** *Bille :* bloc de bois non travaillé (rapprocher *billot*). **4.** *Allègre :* vif, joyeux (rapprocher *allégresse*). **5.** *Veilloir :* lieu où on va à la *veillée*. **6.** *Les friches :* terrain qu'on ne cultive pas et où ne croissent que des herbes et des broussailles (rapprocher *défricher*).

Les idées : 1. *L'installation des sabotiers :* un tableau précis et vivant (la famille, la loge en planches, les mulets, la troupe en mouvement). **4.** *Le travail des sabotiers.* Vous remarquerez que l'auteur prête à chaque sabot le caractère et les sentiments de la personne qui le porte : *le sabot matinal et robuste* du paysan; le sabot *toujours en mouvement* de la ménagère; le sabot *coquet, allègre, rapide* de la jeune fille; *le bruit lent et mélancolique* du sabot en classe, puis *son tapage joyeux* à la sortie.

EXERCICES

Dictée préparée. 49. *Les sabotiers*, nos 1 et 2.

Exercice sur la dictée. 1. *Fonction des noms* de la 3e phrase (sous les aulnes...). 2. Modifier la phrase de sorte que les deux verbes soient *à la 3e personne du pluriel.* 3. Construire sur ce modèle *deux phrases*, dont la proposition subordonnée, introduite par *ou*, aura la même valeur (...la forêt où s'installent..., où coule..., où travaille...).

Construction de la phrase. 50. Les gens qui portent des sabots. Sur chacun d'eux, une phrase notant la démarche, les mouvements, le bruit, le travail... (Relire le texte d'André Theuriet, mimer les démarches.)

1. *Le paysan ;* 2. *Le balayeur ;* 3. *La fermière ;* 4. *La jeune fille de la campagne ;* 5. *Le petit pâtre ;* 6. *L'écolier.*

Exemple : En gros sabots, le *paysan* traverse à pas pesants la cour de la ferme. (*Élève.*)

51. Toute la troupe est en mouvement : *les femmes* (que font-elles ?), *les enfants..., le maître et ses fils..., les apprentis...* (Chaque personnage du groupe est décrit dans ses occupations et ses attitudes.)

Décrivez à votre tour soit un groupe d'ensemble faisant un travail commun, soit un tableau d'ensemble. 1. *La ferme s'éveille... ou la rue s'anime...* (le coq..., les poules..., le fermier..., le troupeau...). 2. *Joyeux, les vendangeurs se mettent au travail...*, ou *l'équipe des batteurs..., des moissonneurs...*, ou *tout le chantier est au travail...*

Rédaction. 52. Les bohémiens sont installés près du village : *Toute la famille est là... toute la troupe est en mouvement :* les hommes..., les femmes..., les enfants..., le cheval... *Petite scène à rendre.* (Relisez les nos 1 et 2; choisissez et groupez quelques traits bien vivants et bien observés.)

53. Un sabot ou un soulier usagé raconte son histoire (*le soulier ou le sabot de l'écolier ou du paysan, du berger, de la fermière*, etc...). ...Un jour, je sortis, neuf et robuste, de l'atelier du cordonnier... Que de courses, de jeux, de fatigues et de joies !... (lesquels ?...). Mais aujourd'hui...

54. Je suis la petite aiguille... ou l'alène du cordonnier..., ou la hache du bûcheron... C'est moi qui... (*Faites-les parler...*)

LECTURE

35. Les sabots des petits bergers

I

1. Nous avons dîné ensemble, sur l'herbe. Après le dîner, nous sommes remontés sur nos ânes pour revenir par un autre sentier qui suit, entre des noisetiers sauvages, le faîte de la montagne.

2. Le sabot des ânes sur le rocher, les cris des enfants, le sifflement des merles qui s'envolaient, les coups de fusil de mon mari et du garde qui tiraient sur des volées de perdrix rouges, la conversation des petits garçons, faisaient un grand bruit devant notre caravane[1] : on aurait pu croire que c'était une bande de maraudeurs qui parcouraient la montagne.

Il y avait de quoi épouvanter les petits bergers qui gardent leurs chèvres et leurs moutons sur les lisières des noisetiers que nous traversions.

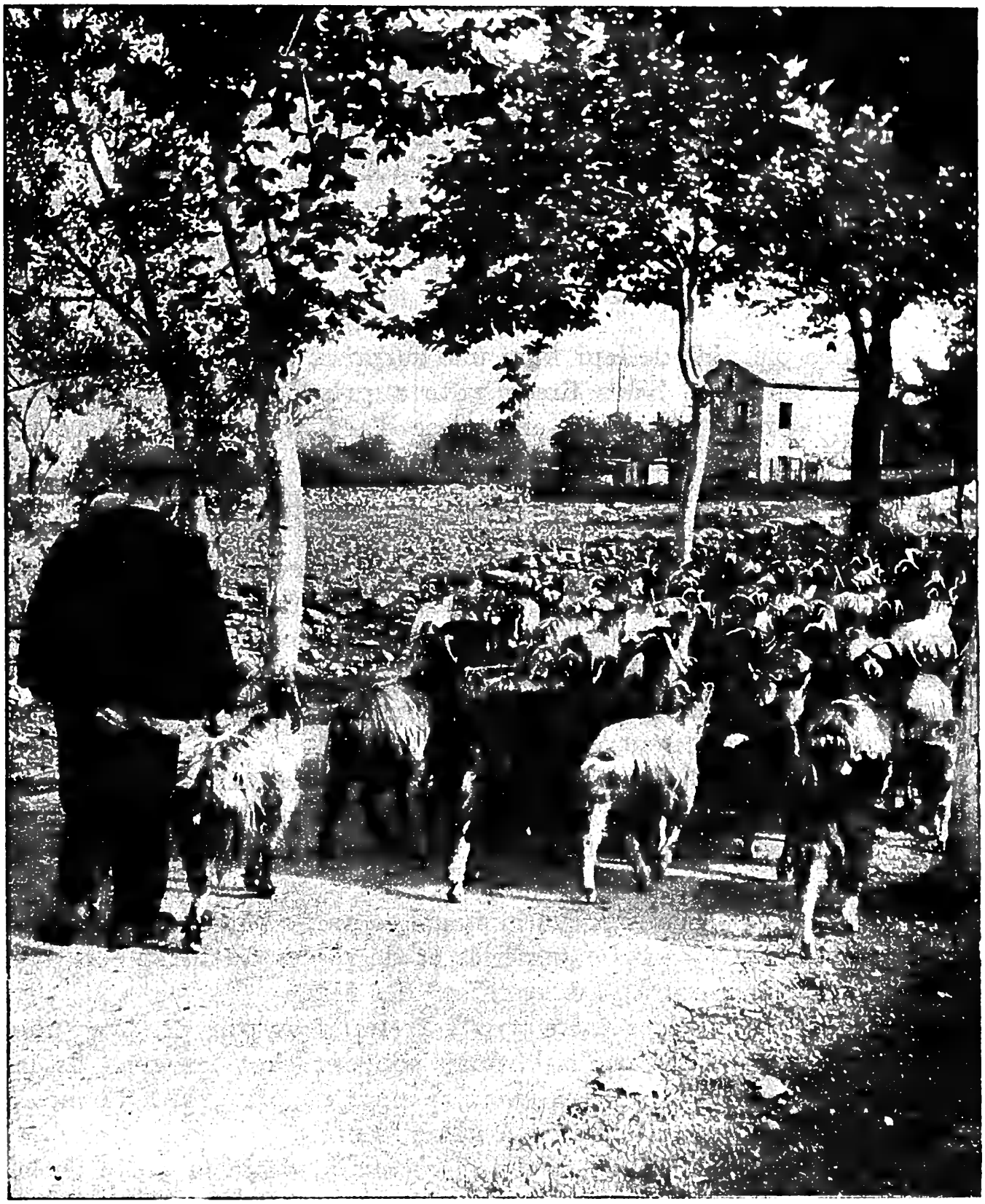
3. C'est ce qui arriva. Nous aperçûmes bientôt, dans une clairière nue [2], au-dessus du sentier, de petits troupeaux de brebis et de chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens noirs qui aboyaient contre nous.

Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un petit feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois, comme en portent les enfants du pays.

4. Nous comprîmes que ces enfants, gardiens des brebis de leur chaumière, n'étaient pas bien loin; nous supposâmes, ce qui se trouva vrai, qu'effrayés par le bruit des voix et des coups de fusil ils s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères, sans avoir eu le temps de chausser leurs petits pieds nus.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Caravane :* troupe de voyageurs réunis pour franchir un désert ou une contrée peu sûre. Il s'agit simplement ici de la troupe de nos voyageurs. **2.** *Clairière :* endroit où la forêt est plus *claire*, parce que les arbres y sont moins touffus; *nue :* sans arbres.



LE DÉPART DU TROUPEAU

Dès le lever du soleil, un tintement de clochettes résonne : c'est le troupeau de chèvres que le berger conduit aux pâturages.

LECTURE

36. Les sabots des petits bergers *(fin)*

II

1. L'idée me vint de leur faire une surprise, qui parut charmante à mes petites filles. Nous fîmes halte auprès des cendres du petit foyer éteint; mon mari plaça une pièce d'argent de douze sols dans chacun des quatre petits sabots; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter.

2. Puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers fugitifs[1] quand, longtemps après que nous aurions passé, ils se rassureraient assez, en n'entendant plus rien, pour revenir à leur poste et pour y reprendre leurs sabots. Ils croiraient sans doute que les fées, qui passent, dans le pays, pour hanter[2] cette montagne, leur avaient fait ce don, en passant dans la brume du soir qu'elles habitent.

La descente par les ravins creux et sonores retentissait des éclats de rire de nos enfants en pensant à la peur des petits bergers, à leur étonnement, puis à leur ravissement, et à tout ce qu'ils raconteraient le soir à leur mère.

3. Ce que nous avions prévu arriva. Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots pleins de sucreries et de pièces de douze sols, s'y trompèrent et crurent à l'intervention[3] des fées.

Mais leur père et leur mère ne s'y trompèrent pas, et, avec une délicatesse de procédé[4] qu'on trouve souvent chez les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise, afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles à notre bonté.

4. Le domestique, en ouvrant le lendemain matin la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil, en dehors, quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes, de fromages de chèvre et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots.

Les enfants, qui avaient déposé là leur présent, s'étaient sauvés

en nous rendant énigme pour énigme[5], mystère pour mystère[6], offrande pour offrande[7].

La délicatesse anonyme[8] de ce présent nous a enchantés; nous ne saurons vraisemblablement jamais à quelle chaumière appartiennent ces enfants, et de qui viennent les remerciements timides comme une reconnaissance qui craint de se tromper d'objet, mais qui aime mieux se tromper que de manquer de retour.

LAMARTINE (*Le Manuscrit de ma mère*. Hachette, édit.).

Les mots : **1.** *Fugitifs :* qui ont *fui*. **2.** *Hanter :* fréquenter. **3.** *Intervention : intervenir* (proprement *venir entre*), action de prendre part, de se mêler à une affaire. **4.** *Une délicatesse de procédé* (*délicat*, idée d'attirer, de séduire); montrez que les bergers ont exprimé leurs sentiments de façon délicate, ingénieuse et fine. **5.** *Énigme :* chose qu'il n'est pas facile de deviner, de comprendre; de quelle énigme s'agit-il ici ? **6.** *Mystère :* ce qui est tenu secret, *caché*. **7.** *Offrande :* don *offert* à Dieu, et, par extension, *ce qu'on offre* à quelqu'un pour lui faire plaisir. **8.** *Anonyme :* qui est sans *nom* d'auteur.

Les idées (I et II) : *Étudiez les diverses parties de ce récit* et *relevez les traits particulièrement délicats et touchants :*

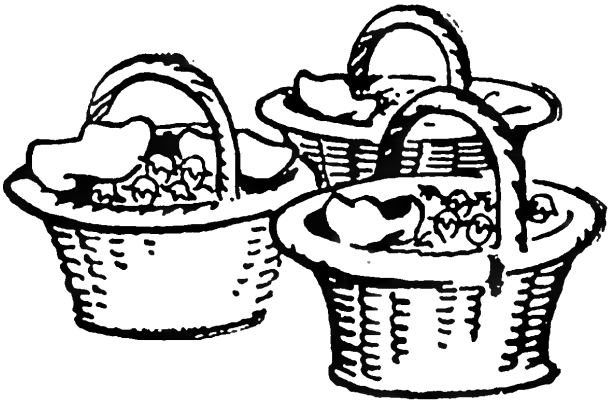
1. *Le retour :* un tableau charmant; les troupeaux et les chiens, le feu éteint et les petits sabots.

2. *Une charmante surprise :* ce qu'il y a d'affectueux dans l'idée de la mère et dans le don du père et des fillettes.

3. *La joie des fillettes :* suivez-les dans leurs réflexions (lesquelles ?) et dans leurs rires (à quelle pensée ?).

4. *Le remerciement des petits bergers*. Comprenez bien ce qu'il y a de délicat, de charmant, dans ce don anonyme : pourquoi les petits bergers font-ils des présents ? Pourquoi leurs pains de beurre sont-ils façonnés en forme de sabots ? Pourquoi s'enfuient-ils aussitôt ?

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.



Le boulanger

L'observation personnelle

1. *Une visite chez le boulanger :* 1. Son fournil; 2. Le four ardent; 3. Un pain doré et croustillant; 4. Les pains à la devanture.

2. *Attitudes et actions à observer et à mimer :* 1. Le boulanger pétrit; 2. Il chauffe le four; 3. Il enfourne le pain; 4. Il le retire; 5. Il fait sa tournée.

3. *Scènes à jouer :* Une commission chez le boulanger. Un client mécontent.

Vocabulaire à étudier

I. Le fournil du boulanger : *noms et adjectifs.*

Une pièce *sombre* et *enfumée*; — le four *ardent* et *étincelant;* — le pétrin *rempli* de pâte; — les corbeilles *rangées, alignées ;* — les miches *saupoudrées* de farine; — les pains *savoureux* et *croustillants.*

II. Attitudes et mouvements : *les traits qui peignent.*

1. Le boulanger au travail : *une suite de verbes expressifs.* « Le boulanger *pétrit* la pâte, la *soulève*, la *bat*, la *remue* à grand effort, la *retourne* encore. »

2. Le boulanger au repos : *les attitudes :* « Debout sur le seuil de sa porte, croisant sur sa large poitrine ses bras blancs de farine, *le boulanger fumant sa pipe* avec satisfaction. » (Émile Moselly.)

Construction de la phrase. 55. Les travailleurs du pain.

Exprimer en une phrase *le travail* de chacun d'eux (actions, attitudes peines). 1. Le *laboureur ;* 2. Le *semeur ;* 3. Le *moissonneur ;* 4. Le *meunier ;* 5. Le *boulanger.*

Exemple : Les mains aux mancherons, le laboureur *creuse* le sillon et *ameublit* la terre. (*Élève.*)

L'exercice peut se faire également sous une des formes suivantes :

— *Brave laboureur, c'est toi* qui, les mains aux mancherons, creuses le sillon et qui ameublis la terre.

— *C'est moi, dit le laboureur,* qui creuse le sillon et qui ameublis la terre.

56. Une visite chez le boulanger : Quatre phrases; ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 1.

57. Les attitudes et les actions du boulanger : Cinq phrases; ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 2.

Exemples : 1. Vocabulaire II, 2.

2. « Courbé sur le pétrin, les jambes écartées, les mains dans la pâte, le boulanger pétrit vigoureusement et geint. » (*Élève.*)

Rédaction. 58. Petit pain doré, conte-nous ton histoire. — Mon histoire ! C'est celle d'une longue suite d'efforts. D'abord le semeur, puis le moissonneur, etc...

59. Un client mécontent : Petite scène libre.

LECTURE

37. Les cherche-pain

1. Les trois enfants faisaient leurs tournées ensemble. Pieds nus, le ventre vide, ils s'en allaient dès le matin par les sentiers de traverse qui conduisent d'une ferme à l'autre. Ils s'arrêtaient à chaque porte.

2. Quand personne ne les avait entendus arriver, ils toussaient, timidement[1] d'abord, puis plus fort, pour avertir la ménagère. Si celle-ci était occupée ailleurs, ils s'asseyaient sur le seuil et tapaient du coude dans la porte, en chantonnant d'une voix traînante :

« Charité, s'il vous plaît ! Charité ! Charité ! s'il vous plaît !

3. — *Qu'est ça ?*

— Les cherche-pain ! Charité, s'il vous plaît !

— Combien ? disait la voix.

— Deux, trois ! »

Parfois ils frappaient en vain; la porte ne s'ouvrait pas, et ils attendaient des heures entières, grelottant[2] aux mauvais jours.

4. Il leur arrivait de *galopiner* le long des routes, mais il fallait ensuite rattraper le temps perdu. Les tournées étaient longues, car il y avait des gens qui fermaient leur porte en disant : « On ne donne plus !... On ne donne plus : vous êtes soutenus par la commune. Aujourd'hui, les plus malheureux ne sont pas les malheureux. Allez-vous-en ! »

5. En revanche, il y avait de bonnes portes; il y avait des gens qui donnaient de la miche et invitaient à entrer pour se réchauffer.

Ernest PÉROCHON (*Les Creux-de-Maisons*. Plon, édit.).

Les mots : 1. *Timidement :* d'une manière *timide, craintive,* peureuse, manquant de hardiesse et d'assurance; en tremblant. 2. *Grelottant :* tremblant de froid (proprement, tremblant comme un *grelot*).

Les idées : C'est une scène qui peint la misère de certaines familles de paysans, dont les jeunes enfants allaient, *autrefois,* chercher leur pain de ferme en ferme.

Relevez *les traits qui vous ont particulièrement émus* (pieds nus, le ventre vide..., ils toussaient timidement..., les cherche-pain..., ils attendaient des heures entières, grelottant...).

Photo Bibl. Nat.

Les paysans travaillent aux champs et dans la forêt sous l'œil vigilant du seigneur : les uns fauchent le blé et le rassemblent en meules, les autres abattent les arbres et les débitent en tronçons.

LECTURE

38. Ballade des pauvres gens

Roi, qui serez jugés à votre tour,
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille[1];
Ayez pitié du peuple tout amour,
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille[2]
Et la charrue, et bon pour la bataille.
Les malheureux sont damnés[3], — c'est ainsi!
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.
Le froid, la pluie, et le soleil aussi,
Aux pauvres gens, tout est peine et misère.

Le pauvre hère[4] en son triste séjour
Est tout pareil à ces bêtes qu'on fouaille[5].
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci;
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met la main comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout, en disant : « Me voici ! »
Aux pauvres gens, tout est peine et misère !

Th. DE BANVILLE (*Gringoire*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : 1. *Maille :* ancienne monnaie de *métal* de très petite valeur; d'où l'expression n'avoir ni sou ni maille. **2.** *Taille :* impôts sur les roturiers avant 1789. **3.** *Damné : condamné* à une peine éternelle. **4.** *Pauvre hère :* homme misérable. **5.** *Fouailler : fouetter* à coups répétés.

Les idées : *Peinture émouvante de la vie douloureuse des serfs du moyen âge.* Le poète exprime tout à la fois *sa tendresse et sa pitié* pour le peuple tout amour (relevez les traits qui peignent les misères des pauvres gens), et *son indignation* à l'égard des seigneurs au cœur dur et aussi des rois qui devraient défendre le peuple (*un véritable drame :* le seigneur qui survient lors des pauvres fêtes des serfs, comme un oiseau de proie...).

Rendre ces sentiments par la voix ; mettre en valeur le vers qui revient à la fin de chaque strophe : la première fois, une tristesse accablée; la seconde fois, une sorte de révolte.

LECTURE

39. La tournée du garçon boulanger

1. Philou, juché[1] sur la jardinière[2] comme sur un char de triomphe[3], partit chaque matin, emportant une belle fournée de pains ronds et lourds comme des meules, dont l'odeur appétissante montait jusqu'à lui...

2. Philou ne tarda pas à devenir populaire. On guettait son passage, et le saluait de quelques mots plaisants, on le hélait[4] du bord des champs. Et lui, loin de s'enorgueillir[5] de sa nouvelle fortune, ne jetait jamais sur les piétons ce regard de pitié méprisante[6] si habituel aux conducteurs de jardinières cossues, peintes en marron clair, qui vont, soulevant des nuées de poussière ou projetant des paquets de boue. Bien au contraire :

— Montez, montez vite, économisez vos souliers, que diable! disait Cantegril avec cette aménité[7] qui lui gagnait tous les cœurs...

Dans les fermes, dans les hameaux, dans les villages, chez toutes les pratiques lointaines, on ne distinguait plus entre Philou et le pain qu'il portait. C'était une même chose également bonne, également indispensable. On les aimait autant l'un que l'autre.

3. « Enfin, te voilà, brigand ! Nous n'avons plus qu'un croûton.

— Que dis-tu ? Quelles nouvelles de Saint-Gaudéric ?

— Tu m'apporteras un paquet de riz de chez ce voleur de Roubil. Je passerai chez lui, le jour du marché.

— Tu diras à Reillac de remplir mon « *barriquot* »[8].

— Té ! tu mettras cette lettre à la poste.

— Tu me prendras du tabac à priser, sans dire que c'est pour moi. »

4. Et Philou, incapable de rien refuser, s'acquittait fidèlement et bénévolement[9] de toutes ces commissions.

Raymond ESCHOLIER (*Cantegril*, Renaissance du Livre, édit.).

Les mots : **1.** *Juché :* installé très haut, comme les poules perchées pour dormir. **2.** *Jardinière :* ici, voiture de jardinier, de maraîcher. **3.** *Char de triomphe :* le général romain victorieux faisait son entrée solennelle sur un char de triomphe; ici, c'est une image qui peint l'allure fière

de Philou. **4.** *Héler :* appeler. **5.** *S'enorgueillir :* avoir de *l'orgueil*, et, ici, éprouver une fierté hautaine et méprisante. **6.** *Méprisant : mépriser*, c'est estimer à vil *prix*, c'est juger une personne comme indigne d'estime et d'égards. (Même idée de *prix* dans *priser, apprécier, déprécier, précieux*). **7.** *Aménité : amabilité*, douceur (rapprocher : *amitié, aimable*). **8.** *Barriquot :* terme local, petite *barrique*, petit fût. **9.** *Bénévolement :* proprement, en *voulant* du *bien ;* à titre *bienveillant* et gracieux, sans faire payer.

Les idées : 1. Étudiez *le portrait si vivant de Philou Cantegril :* Philou juché sur sa voiture..., Philou « bon comme le pain », aimable et complaisant.

2. Évoquez *les petites scènes du n° 3* : comment vous représentez-vous chacun des clients d'après ses paroles ?

EXERCICES

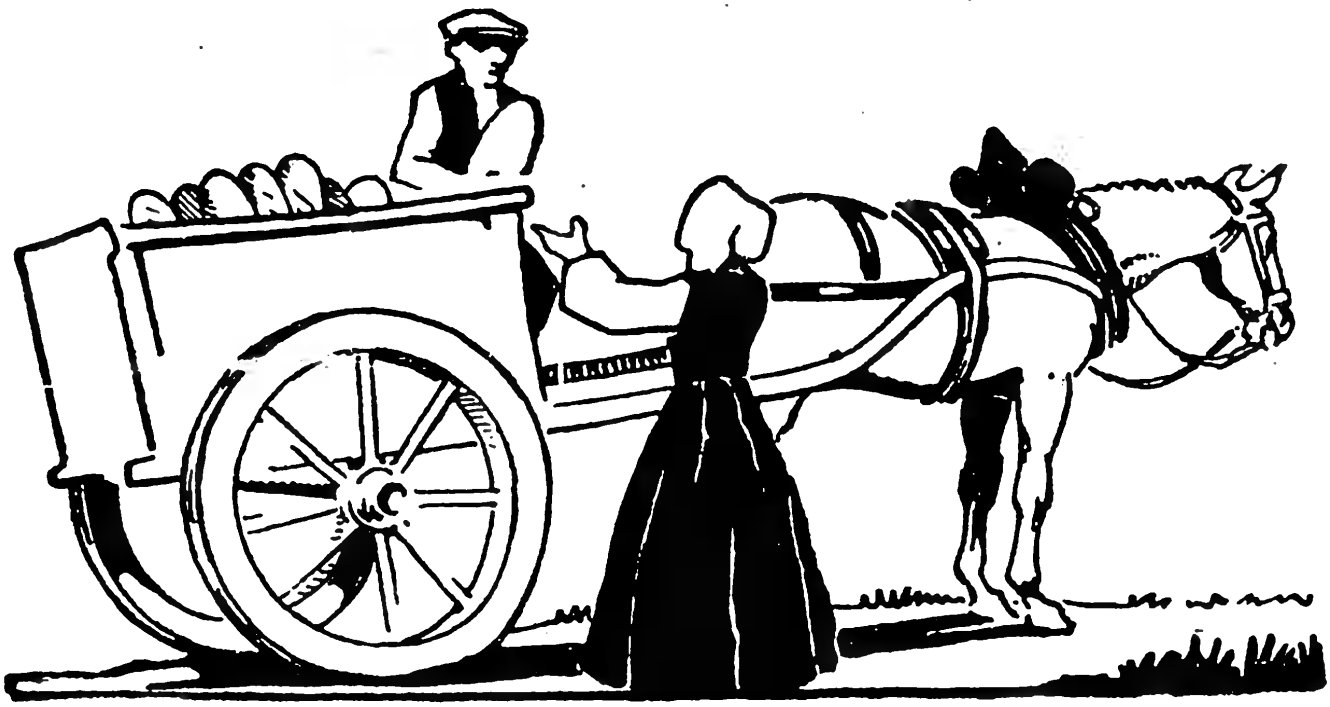
Construction de la phrase. 60. Le dialogue : Reprenez les paroles des clients (n° 3), *et faites les réponses de Cantegril.* Vous lui ferez parler un langage conforme à son caractère : Cantegril est *aimable et jovial.*

Exemple : « Enfin, te voilà, brigand ! Nous n'avons plus qu'un croûton. — Oui, vous l'avez dévoré, mon bon pain blanc, savoureux, croustillant. Mais soyez tranquille, en voilà une pleine fournée... » (*Élève.*)

Rédaction. 61. Au choix : **1.** Au cours de sa tournée dans les villages, le *boulanger, ou le facteur, ou le laitier*, est chargé de toutes sortes de commissions. *Faites parler chaque client* (relisez le n° 3).

2. *Le boulanger ou le porteur de pain fait sa tournée.* Il circule *où... comment ?* Il s'arrête..., appelle..., la ménagère s'approche, choisit son pain... *Décrivez la scène et faites parler les personnages.*

Exercices sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.



LECTURE

40. Jeanne au pain sec

1. Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque; et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite [1] en pleine forfaiture [2],
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois.

2. Tous ceux sur qui, dans ma cité [3],
Repose le salut de la société,
S'indignèrent [4]; et Jeanne a dit d'une voix douce :
« Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet. »
Mais on s'est écrié : « Cette enfant vous connaît :
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche;
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible [5] ! A chaque instant
L'ordre est troublé par vous : le pouvoir se détend [6];
Vous démolissez tout. »

3. Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : « Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec ! — Vous le méritez, certe,
On vous y mettra [7]. »
Jeanne alors, dans son coin noir,

4. M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
« Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures. »

Victor Hugo (*L'art d'être grand-père*).

Les mots : 1. *Proscrite :* condamnée à l'exil; où la fillette a-t-elle été exilée ? **2.** *Forfaiture : forfaire*, c'est *faire* une chose hors du devoir; le nom *forfait* a encore une plus grande force : un *forfait* est un grand crime. (De quel « crime » s'agit-il ici ?) **3.** *Cité :* proprement, réunion de *citoyens ;* ici, la famille. **4.** *S'indigner :* trouver une chose *indigne*, se révolter; ici, quel acte était trouvé indigne et pourquoi ? **5.** *Pas de gouvernement possible :* pas de direction possible; il ne sera plus possible de conduire, de diriger les enfants. **6.** *Se détend :* se relâche, devient moins *tendu*, moins

ferme. (La même idée se répète dans ces trois vers.) **7.** *On vous y mettra :* croyez-vous que le grand-père sera mis au pain sec ? Jeanne, elle, le croit...

Les idées : Remarquez l'exagération plaisante et voulue du poète, qui emploie à dessein de grands mots : *pour un crime... la coupable... en pleine forfaiture... le salut de la société... pas de gouvernement possible... le pouvoir se détend...*

Il est indulgent, le *bon grand-père*, et c'est *en souriant* qu'il parle des « crimes » de sa petite-fille. C'est également *en souriant* qu'il demande qu'on le mette au pain sec.

Et Jeanne nous paraît bien mériter cette tendresse. Son dernier mot vient du cœur, et *il nous émeut :*

« *Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures.* »

La lecture expressive. Poésie aux sentiments nuancés, qu'il vous faudra traduire par la voix.

Glissez vivement et à la dérobée le pot de confitures; prenez *un ton sévère* et *indignez-vous* (le mot « s'indignèrent » mis en valeur au début du vers).

Dites d'*une voix douce* les promesses de Jeanne, d'un *ton sévère* les reproches des parents; puis la réponse du grand-père avec une feinte *résignation* qui dissimule *un sourire.*

Enfin, détaillez lentement, à mi-voix, les derniers vers, en mettant en relief le portrait de l'enfant, ainsi que sa *parole touchante.*

LECTURE 41. Après la paye du samedi

1. C'était mon voisin, cet Arthur... Tous les samedis j'entendais, sans en rien perdre, l'horrible drame[1] qui se jouait dans ce ménage d'ouvriers. Cela commençait toujours de la même façon. La femme préparait le souper; les enfants tournaient autour d'elle. Elle leur parlait doucement, s'affairait. Sept heures, huit heures : personne...

A mesure que le temps se passait, sa voix changeait, roulait des larmes, devenait nerveuse. Les enfants avaient faim, sommeil, commençaient à grogner. L'homme n'arrivait toujours pas; on mangeait sans lui. Puis la marmaille [2] couchée, elle venait sur le balcon de bois, et je l'entendais dire tout bas en sanglotant : « Oh! la canaille[3] ! la canaille !... »

2. Elle persistait dans son espoir, dans son attente, et restait là accoudée, se racontant à elle-même et très haut ses tristesses. C'étaient des loyers en retard, les fournisseurs qui la tourmentaient, le boulanger qui refusait le pain. Comment ferait-elle s'il rentrait encore sans argent ? A la fin, la lassitude la prenait de guetter les pas attardés, de compter les heures. Elle rentrait; mais, longtemps après, quand je croyais tout fini, on toussait près de moi sur le galerie. Elle était encore là, la malheureuse, ramenée par l'inquiétude, se tuant les yeux à regarder dans la ruelle noire.

3. Vers une heure, deux heures, quelquefois plus tard, on chantait au bout du passage. C'était Arthur qui rentrait.

Elle était terrible, cette rentrée... « Ouvre, c'est moi... »

J'entendais les pieds nus de la femme sur le carreau, le frottement des allumettes, et l'homme qui essayait de bégayer une histoire, toujours la même : les camarades, l'entraînement... « Chose, tu sais bien... Chose qui travaille au chemin de fer. » La femme ne l'écoutait pas :

« Et l'argent ?

— Je n'en ai plus, disait la voix d'Arthur.

— Tu mens !... »

4. Il mentait en effet. Même dans l'entraînement du vin, il réservait toujours quelques sous, pensant d'avance à sa soif du lundi; et c'est ce restant de paye qu'elle essayait de lui arracher. Arthur se débattait :

« Puisque je te dis que j'ai tout bu ! » criait-il.

Sans répondre, elle s'accrochait à lui, le secouait, le fouillait, retournait ses poches. Au bout d'un moment, j'entendais l'argent qui roulait à terre, la femme se jetant dessus avec un rire de triomphe. « Ah ! tu vois bien. » Puis un juron, des coups sourds... C'était l'ivrogne qui se vengeait. Une fois en train de battre, il ne s'arrêtait plus. La femme hurlait, les derniers meubles du bouge[4] volaient en éclats, les enfants, réveillés en sursaut, pleuraient de peur. Dans le passage, les fenêtres s'ouvraient. On disait : « C'est Arthur ! c'est Arthur ! »

5. ...Et il y avait là, dans ce bouge, un tas d'autres petits Arthur, n'attendant que d'avoir l'âge de leur père pour manger leur paye, battre leurs femmes... « Ah ! maladie ! » comme disaient mes voisins du passage.

Alphonse DAUDET (*Contes du Lundi*. Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Horrible drame :* événement terrible, particulièrement saisissant et affreux (*horreur ;* page 36, note 3). **2.** *Marmaille* (de *marmot*) : troupe de petits enfants. **3.** *Canaille* (proprement, troupe de *chiens*) : individu profondément méprisable. **4.** *Bouge :* taudis, logement malsain.

Les idées : *Drame émouvant qui se joue dans un pauvre ménage et qui nous serre le cœur :*

1. *La femme préparant le souper entourée de ses enfants :* tableau de bonheur calme; mais, bientôt, c'est l'attente anxieuse.

2. *L'attente douloureuse de la pauvre femme.*

3. *La rentrée de l'ivrogne :* les chants..., l'histoire bégayée... Et l'argent ?

4. *Le drame,* que l'auteur fait vivre sous nos yeux : la femme qui fouille, l'argent qui roule, l'ivrogne qui frappe...

5. *Les réflexions de l'auteur :* un tas d'autres petits Arthur... (pourquoi ?).

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

L'hiver

L'observation personnelle

Petits tableaux de l'hiver : 1. Un enfant qui souffle dans ses doigts; 2. Un malheureux qui grelotte; 3. Un passant emmitouflé; 4. Les petits oiseaux affamés s'approchent; 5. Les jeux dans la neige; 6. L'enfant qui lance une boule de neige; 7. L'enfant qui s'élance et glisse.

Vocabulaire à étudier

I. Les journées d'hiver : les adjectifs qui peignent.

Le ciel livide. *Les arbres nus.* *Les doigts engourdis*
Le froid rigoureux. *La bise glaciale.* *Les oiseaux transis.*
La terre sonore. *Les passants emmitouflés.* *La pluie serrée.*

II. C'est l'hiver : les verbes expressifs.

1. La bise *fouette* et *cingle* les visages, *mord* les doigts, *siffle* sous les portes, *gronde* dans les cheminées, *secoue* les volets.

2. Le givre *décore* les vitres, *étincelle* au soleil.

3. Les flocons de neige, *voltigent, tourbillonnent, se posent, s'amoncellent.*

4. Les passants *s'emmitouflent, se hâtent, soufflent* dans leurs doigts.

EXERCICES

Vocabulaire. 62. Les flocons voltigent, tourbillonnent. *Voltiger,* c'est faire des voltes, des exercices tournants; *tourbillonner,* c'est tournoyer rapidement en forme d'entonnoir.

Cinq phrases à construire, en employant l'un de ces verbes : *les oiseaux ou les insectes, — les flocons de neige, — les feuilles mortes, — la poussière, — la fumée, etc.*

Construction de la phrase. 63. Les journées d'hiver : Enrichir chaque petite phrase en choisissant des traits précis et vivants.

1. *La bise siffle ;* 2. *Le givre étincelle ;* 3. *Les flocons voltigent ;* 4. *La neige recouvre le sol ;* 5. *La pluie crépite ;* 6. *Le poêle ronfle.*

Exemple : Une épaisse *couche de neige recouvre le sol,* ensevelissant les champs et les routes et coiffant les maisons d'un large bonnet blanc. (*Élève.*)

64. Petits tableaux de l'hiver. Ci-dessus, l'exercice d'observation personnelle : cinq phrases, au choix.

Exemple : La neige forme sous la semelle de nos chaussures une couche dure qui s'épaissit à chaque pas et nous grandit; nous rions d'être ainsi perchés. (*Élève.*)

Rédaction. 65. Au choix : **1. C'est moi la Bise d'hiver...** Je cours par les rues..., je siffle..., gronde..., cingle...; à mon approche, les passants..., les oiseaux..., les pauvres gens...

2. Vive la neige ! Les écoliers poussent des cris de joie et organisent leurs jeux... *Vivant petit tableau à décrire.*

LECTURE 42. La cabane du pêcheur

1. Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule[1] obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.

2. Au fond, dans l'encoignure[2] où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut[3] vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.

3. La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.

4. C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre[4] océan jette son noir sanglot.

Victor HUGO
(*La Légende des Siècles, Les Pauvres Gens,* fragment).

Les mots : **1.** *Crépuscule :* lumière qui précède le soleil levant (on dit plutôt aurore), ou suit le soleil couchant jusqu'à la nuit; ici, il s'agit de l'ombre de la pièce où veillent quelques flammes et où étincelle quelque vaisselle. **2.** *Encoignure : coin,* angle formé par deux murailles. **3.** *Bahut :* vieux meuble en forme d'armoire. **4.** *Sinistre :* voir page 43, note 3.

Les idées : Le pêcheur est en mer; la tempête gronde, la femme est seule au logis avec ses petits enfants. *Tableau précis et émouvant :*

1. *Le cadre :* Une humble cabane de pêcheur et son misérable mobilier. (Quels sont les traits qui peignent ?)

2. *Les personnages : cinq petits enfants;* une image délicieuse : *nid d'âmes* (voyez-les, blottis comme des oiseaux dans leur nid), *puis la mère* (deux vers coupés, l'un par des virgules, l'autre par des points, qui arrêtent notre pensée sur ses attitudes et ses sentiments...).

3. *Un autre « personnage » : l'océan.* Il emplit tout l'espace (la suite des noms de l'avant-dernier vers) de son noir sanglot; le dernier vers, avec ses mots évocateurs et ses sonorités sourdes.

LECTURE 43. Première journée d'hiver

1. Un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu. Sa blanche lumière remplissait ma petite chambre; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades[1] et tourbillonnaient contre mes vitres.

2. Dehors régnait le silence; pas une âme ne courait dans la rue; tout le monde avait tiré sa porte. Les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches, et, dans les buissons voisins, les pauvres verdiers[2], grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère qui ne finit qu'au printemps.

3. Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis[3], regardant la neige s'amonceler au bord des petites fenêtres, je me figurais tout cela, et je revoyais aussi les hivers passés : la lueur de notre grand fourneau s'avançant et reculant le soir sur le plancher, l'oncle Jacob et ses amis autour, le dos courbé, fumant leur pipe et causant de choses indifférentes.

J'entendais le rouet de la vieille servante bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit, et son pied marquer la mesure de la complainte[4] que chante la bûche verte au milieu du foyer.

Puis, dehors, je me représentais les glissades sur la rivière, les parties de traîneau, la bataille à pelotes de neige, les éclats de rire, la vitre cassée qui tombe, la vieille grand-mère qui crie du fond de l'allée, tandis que la bande se disperse[5], les talons aux épaules.

4. Tout cela, dans une seconde, me revint à l'esprit, et, moitié triste, moitié content, je me dis : « C'est l'hiver ! »

ERCKMANN-CHATRIAN (*Madame Thérèse*, Hachette, édit.).

Les mots : 1. *Myriades :* (proprement des dizaines de *milliers*, rapprocher *myriamètres*); en quantité innombrable. **2.** *Verdiers :* oiseaux ressemblant aux moineaux, et dont le plumage est *vert*. **3.** *Éblouis :* frappés par une lumière très vive. **4.** *Complainte :* chanson triste; rapprocher *plainte*. **5.** *Se disperser :* se répandre, s'enfuir de côté et d'autre (rapprocher *épars*, *éparpiller*).

Les idées : *Une description vivante de l'hiver, aux traits qui peignent.*

1. A quoi l'enfant reconnaît-il que *l'hiver est venu ?*

2. Quels traits nous montrent que *la rue est déserte et silencieuse ?*

3. *Étudiez les trois longues phrases dont les traits expressifs évoquent les joies* de l'hiver; *je revois* nos soirées auprès du feu... et *j'entends...* (voyez ce tableau de bonheur calme), *je me représente* au dehors... (ici, un tableau animé et amusant : la bataille, la vitre cassée, la bande...).

4. Pourquoi l'enfant est-il *moitié triste, moitié content?*

EXERCICES

Construction de la phrase. 66. La rue est silencieuse et déserte.

« *Dehors régnait le silence; pas une âme..., les poules..., les chiens..., à peine entendait-on...* »

Faites à votre tour le tableau : *de la rue silencieuse, de la campagne silencieuse en hiver, de la classe silencieuse, de la veillée silencieuse,* etc... (Voir p. 144, Vocabulaire II.)

Exemple : Sous le pesant soleil de midi, la forêt s'est assoupie, les oiseaux eux-mêmes se taisent; on n'entend que la cime des arbres qui frémit doucement, et, près de nous, le vol léger d'une ronde de moucherons. (*Élève.*)

Rédaction (le paragraphe). **67. Je revois l'hiver passé...** « Le coude sur l'oreiller, *je revois* l'hiver passé... *j'entends... dehors je me représente* les glissades, la bataille... »

A votre tour, *évoquez les joies de l'hiver passé,* ou *les joies de la belle saison,* ou *les vacances à la campagne* ou *à la mer,* ou *la fête locale,* au choix. (Je me représente..., je me rappelle..., je revois..., j'entends...)

68. Pauvres petits moineaux ! La neige couvre la terre..., les moineaux affamés jettent des cris plaintifs. Petite Jeanne ouvre la porte, balaye la neige, jette des miettes de pain... Voici les petits moineaux qui arrivent... La joie de l'enfant.

LECTURE

44. Petit-Paul (fragment)

Petit-Paul, n'ayant plus de mère, est recueilli par son grand-père : « Oh ! quel céleste amour entre ces deux bonshommes ! » Mais le grand-père vient de mourir. Paul n'a que trois ans : il reste seul au monde, sans affection.

1. Un soir, on le chercha partout dans la maison;
On ne le trouva point; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège;
Dehors, des petits pas s'effaçaient dans la neige...
2. On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint des cris perdus dans le lointain;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées[1],
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées[2],
On ne sait quelle voix du vent crier : « Papa!
Papa ! » Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha. — L'enfant était au cimetière,
Calme comme la nuit, blème comme la pierre.
Il était étendu devant l'entrée, et froid.
3. Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille?
Une de ses deux mains tenait encor la grille;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps; puis il était tombé mort sur la terre
A quelques pas du vieux grand-père, son ami;
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

Victor HUGO (*La Légende des Siècles*).

Les mots : **1.** *Les nuées :* gros *nuages* épais. **2.** *Des huées :* proprement cris des paysans chassant le loup; ici, bruit du vent et de la pluie.

Les idées : *Vous serez émus* à la lecture de ce fragment. Vous vous représenterez *la détresse de ce pauvre enfant* qui n'a plus personne pour l'aimer. Vous le verrez errant dans la nuit glacée, criant : « Papa ! papa ! », arrivant au cimetière, appelant longtemps, puis tombant mort près du vieux grand-père, *son ami :*

N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

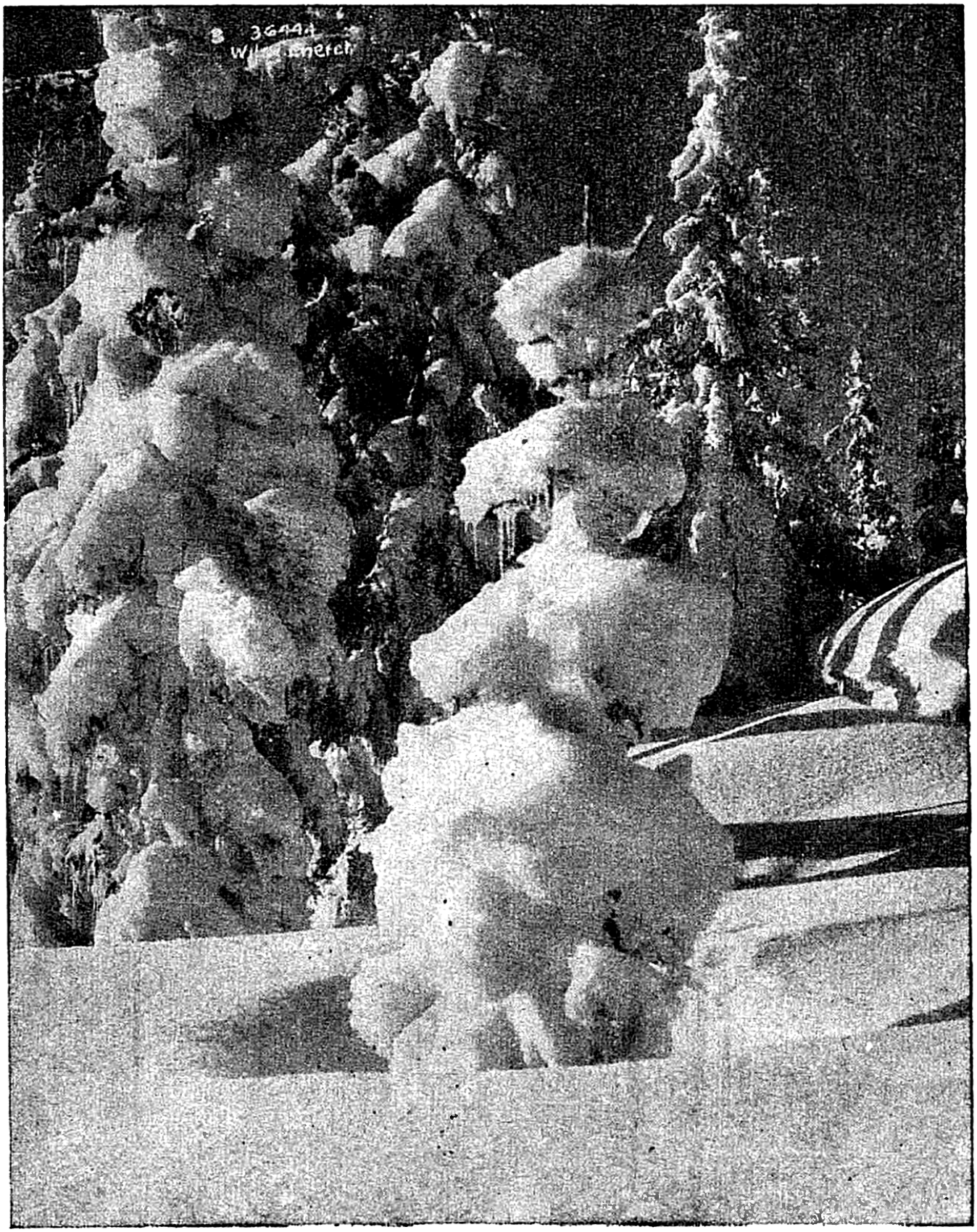


Photo Walter.

PAYSAGE DE NEIGE

L'hiver, la neige recouvre les pentes des montagnes, et les sapins disparaissent sous d'épaisses couches de poudre blanche et glacée.

LECTURE 45. Le Villageois et le Serpent

1. Ésope[1] conte qu'un manant[2],
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi[3], gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
2. Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure.
Et, sans considérer quel sera le loyer[4]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite[5].
3. L'animal engourdi sent à peine le chaud
Que l'âme[6] lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
4. « Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras. » A ces mots, plein d'un juste courroux[7],
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte[8], sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.
Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? C'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

LA FONTAINE.

Les mots : 1. *Ésope :* fabuliste grec que La Fontaine imite en le dépassant. **2.** *Manant :* proprement homme du peuple attaché à la terre et qui *demeure* au lieu natal sans pouvoir le quitter; paysan. (Même idée de *demeure* dans *maison, manoir, ménage, déménager, permanent*). **3.** *Transi :*

pénétré et engourdi par le froid. **4.** *Loyer :* ce qu'on paie pour un objet ou une maison qu'on *loue ;* ici, récompense d'un service rendu. **5.** *Ressusciter :* (proprement *appeler* de nouveau sur terre); rappeler à la vie. **6.** *L'âme :* le souffle, la vie. **7.** *Courroux :* colère, en style élevé. **8.** *L'insecte* proprement *coupé*, divisé en *sections*, en anneaux (rapprocher *scier*, *sécateur*); le serpent n'est pas un insecte, mais, au temps de La Fontaine, on appelait *insectes* les animaux tels que les serpents qui, coupés en plusieurs parties, sautillent encore et gardent la vie un certain temps.

Les idées : 1. *Les traits qui peignent le serpent engourdi par le froid :* leur progression.

2. *Le paysan lui sauve la vie :* relevez la suite des actes qui mettent en action cette *pitié attentive*, mais bien *naïve*.

3. *L'ingratitude du serpent :* étudiez ses mouvements notés en termes précis et expressifs; la progression : bienfaiteur, sauveur, père; ces mots rendent odieuse l'ingratitude du serpent et expliquent la colère du paysan.

4. *La surprise et la colère du paysan.* Sa décision est rapide; que dit-il ? Que fait-il ? Quel est le châtiment de l'ingrat ? Par quelles réflexions se termine la fable ? (La Fontaine déconseille de faire du bien aux ingrats.)

La lecture expressive. Le début sur le ton de la narration; *vous mettez en valeur les traits qui peignent le serpent.*

« Transi, gelé, perclus, immobile, rendu... »

Vous détachez chacune des actions du paysan qui prend le serpent, l'emporte, l'étend, le réchauffe, le ressuscite, *puis chacun des mouvements du serpent* qui lève la tête, siffle, saute...

Ensuite, vous traduisez par la voix la colère du villageois : « Ingrat... ! » et d'un ton énergique et décidé, vous détaillez ses actions : il vous prend... il vous tranche..., il fait...

EXERCICES

Vocabulaire. Les noms qui expriment l'idée de colère (plein d'un juste *courroux*, Les mots, nº 7).

Le *courroux*, l'*exaspération*, la *surexcitation*, la *rage*, l'*emportement*, la *fureur*, l'*irritation*, l'*indignation*.

Exercice. Écrivez ces noms en commençant par ceux qui ont le sens le moins fort et en faisant suivre chacun d'eux de l'adjectif correspondant (*courroux*, *courroucé*).

Construction de la phrase. 1. Les étapes du récit : en une phrase, donnez un titre à chacune d'elles.

2. A quoi voyons-nous que ce paysan est **naïf, irréfléchi, imprudent ?**

Rédaction. 1. Le villageois et le serpent. Le paysan fait le récit de sa mésaventure.

2. Jeu dramatique. Mettons en dialogue *une fable* ou *un conte ;* puis jouons la scène.

3. Sujets libres. Des histoires de bêtes. (Nous pourrons constituer *un album* avec les histoires les mieux réussies et illustrer cet album à l'aide de dessins et de photographies.)

4. Lettre. Votre tante vous a écrit pour vous demander quel jouet vous désirez. *Vous lui répondez.*

5. Enquêtes avec compte rendu (*travail par équipes*). Étalages et magasins à l'époque de Noël. Fêtes de Noël : traditions, usages, légendes.

LECTURE

46. Assiégé par les loups

I

1. Henry et Bill voyagent avec un traîneau et six chiens dans les solitudes glacées de l'Amérique du Nord. Ils ont été poursuivis par les loups. Quatre des chiens ont été dévorés, ainsi que Bill : Henry reste seul avec deux chiens.

Dès que le jour commença à baisser, Henry se hâta d'organiser le campement. Il donna aux chiens leur nourriture, fit cuire et mangea son dîner, et dressa son lit près du feu.

2. Mais il n'avait pas encore fermé les yeux qu'il vit les loups arriver, et, cette fois, s'avancer tellement près qu'il n'y avait pas à songer même à dormir. Ils étaient là, autour du foyer, rampant sur leurs ventres, et tantôt avançant, tantôt reculant. Certains d'entre eux dormaient, couchés en rond dans la neige comme des chiens.

Il ne cessa pas un seul instant d'aviver la flamme, car il savait qu'elle était le seul obstacle entre sa chair et leurs crocs. Les deux chiens se pressaient contre lui, implorant[1] sa protection. De temps à autre, le cercle des loups s'agitait; ceux qui étaient couchés se relevaient, et tous hurlaient...

3. La nuit s'écoula cependant sans accident, et le matin parut. Pour la première fois, la lumière du jour ne dispersa pas les loups. Vainement l'homme attendit leur départ. Ils demeurèrent en cercle autour de lui et de son feu.

Il tenta un effort surhumain pour se remettre en route. Mais à peine avait-il replacé son traîneau sur le sentier et s'était-il écarté de quelques pas de la protection du feu, qu'un loup s'élança vers lui. La bête avait mal calculé son élan; son saut fut trop court. Ses dents se refermèrent sur le vide, tandis qu'Henry, pour se préserver, faisait un bond de côté. Puis, reculant vers le feu, il fit pleuvoir une mitraille de brandons[2] sur les autres loups, qui, excités par l'exemple, s'étaient dressés debout, et s'apprêtaient déjà à se jeter sur lui.

4. Il demeura assiégé toute la journée. Comme son bois menaçait de s'épuiser, il étendit progressivement le foyer vers un énorme sapin mort qui s'élevait à peu de distance, et qu'il atteignit de la sorte. Il abattit l'arbre et passa le reste du jour à préparer pour la nuit branches et fagots.

5. La nuit revint, aussi angoissante[3] que la précédente; le besoin de dormir devenait de plus en plus insurmontable. Henry, dans sa somnolence[4], vit une louve s'approcher de lui, si près qu'il n'eut qu'à saisir un brandon allumé pour le lui planter en plein dans la gueule. La louve hurla de douleur. Il sentit l'odeur de la chair brûlée et regarda la bête secouer sa tête avec fureur.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Implorer :* demander en *pleurant*, humblement, avec instance (rapprocher *éploré*, tout en *pleurs*, et *déplorer*, regretter en *pleurant*). **2.** *Une mitraille de brandons* (*mitraille*, menues ferrailles dont on chargeait jadis les canons); ici, quantité de tisons jetés vigoureusement sur les loups. **3.** *Angoissante :* causant une profonde inquiétude qui *serre* le cœur. **4.** *Somnolence : demi-sommeil.*

Les idées : Représentez-vous *les diverses phases de cette lutte émouvante ;* le danger croît à mesure que les loups s'enhardissent et que l'homme succombe au sommeil.

1. Henry organise le campement.
2. Le cercle étroit des loups autour du foyer; durant la première nuit.
3. Un loup qui s'élance.
4. Le reste du jour : l'homme demeure assiégé.
5. La seconde nuit : le brandon allumé que l'homme plonge dans la gueule de la louve.

LECTURE 47. Assiégé par les loups *(suite)*

II

1. Puis, de crainte de s'abandonner au sommeil, Henry attacha à sa main droite un tison de sapin, afin que la brûlure de la flamme le réveillât lorsque la branche serait consumée. Il recommença plusieurs fois l'opération. Chaque fois que la flamme, en l'atteignant, le faisait sursauter, il en profitait pour recharger son feu et envoyer aux loups une pluie de brandons incandescents [1].

2. Un moment vint pourtant où la branche, mal liée, se détacha de sa main sans qu'il s'en aperçût. Il s'endormit...

Il s'éveilla au moment où les loups hurlants étaient sur lui. Déjà l'un d'eux avait refermé les crocs sur son bras. Henry sauta dans le feu, et le loup lâcha prise, non sans laisser dans la chair une large déchirure.

3. Alors commença une bataille de flammes. Ses épaisses mitaines protégeant ses mains, Henry ramassait les charbons ardents à pleines poignées, et les jetait en l'air, dans toutes les directions. Le campement n'était qu'un volcan en éruption [2]. Henry sentait son visage se tuméfier [3], ses sourcils et ses cils grillaient, et la chaleur qu'il éprouvait aux pieds devenait intolérable. Un brandon dans chaque main, il se risqua à faire quelques pas en avant. Les loups avaient reculé. Il lança ses deux brandons, puis frotta de neige ses mitaines carbonisées, et, dans la neige, il trépigna pour se refroidir les pieds. Des deux chiens, il ne restait plus trace...

« Vous ne m'avez pas encore ! » cria-t-il d'une voix sauvage aux bêtes affamées, qui lui répondirent par des grognements répétés.

4. Mettant à exécution un nouveau plan de défense, il forma un cercle avec une série de fagots, alignés à la file et qu'il alluma. Puis il s'installa au centre de ce rempart de feu, couché sur son matelas, et demeura immobile.

Les loups, ne le voyant plus, vinrent s'assurer, à travers le rideau

de flammes, que leur proie était toujours là. Rassurés, ils reprirent leur attente patiente, se chauffant au feu bienfaisant, en s'étirant les membres et en clignotant béatement des yeux [4].

La louve s'assit sur son derrière, pointa son nez vers une étoile et commença un long hurlement. Un à un, les autres loups l'imitèrent, et la troupe entière, assise sur son derrière, le nez pointé vers le ciel, hurla à la faim.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Incandescent* (proprement, chauffé jusqu'à devenir *blanc*) ; embrasé. (Rapprocher *candeur :* blancheur et pureté d'âme.) **2.** *Éruption :* proprement, sortie violente et soudaine, en brisant (rapprocher *irruption :* entrée soudaine) ; quand dit-on qu'un volcan est en *éruption ?* Pourquoi le camp ressemblait-il à un *volcan en éruption ?* **3.** *Se tuméfier :* se couvrir de *tumeurs*, c'est-à-dire de gonflements de chair. **4.** *Clignotant béatement des yeux :* représentez-vous le bonheur du chat et du chien qui, près du feu, *clignent fréquemment des yeux*, heureux, satisfaits (*béat :* bienheureux).

Les idées : *Le danger va toujours croissant.*

1. La précaution de l'homme : un tison enflammé qu'il s'attache à la main.

2. Il s'endort : le coup de crocs du loup.

3. La bataille de flammes (les traits expressifs et émouvants).

4. Un nouveau plan de défense ; étudiez le tableau : l'homme au centre d'un cercle de feu, les loups se chauffant à la flamme, puis hurlant à la faim.

LECTURE 48. Assiégé par les loups *(fin)*

III

1. L'aube vint, et le jour. La flamme brûlait plus bas. La provision de bois était épuisée, et il fallait la renouveler. Henry tenta de franchir le cercle ardent qui le protégeait, mais les loups surgirent aussitôt devant lui. Il leur lança, pour les écarter, quelques brandons, qu'ils se contentèrent d'éviter, sans en être autrement effrayés. Il dut renoncer au combat.

2. L'homme, vacillant [1], s'assit sur son matelas et ses couvertures. Il laissa tomber sa poitrine sur ses genoux, comme si son corps eût été cassé en deux. Sa tête pendait vers le sol. C'était l'abandon de la lutte. De temps à autre, il relevait légèrement la tête pour observer son feu qui se mourait. Des brèches s'ouvraient dans le cercle de flammes et de braises.

« Je crois, murmura-t-il, que bientôt vous pourrez venir et m'avoir. Qu'importe à présent ? Je vais dormir. »

Une fois encore, il entr'ouvrit les yeux, et ce fut pour voir, par une des brèches, la louve qui le regardait.

3. Combien de temps dormit-il ? Il n'aurait su le dire. Mais, lorsqu'il se réveilla, il lui parut qu'un changement mystérieux [2] s'était produit autour de lui. Les loups étaient partis. Seul le piétinement pressé de leurs pattes imprimées sur la neige lui rappelait le nombre et l'acharnement [3] pressé de ses ennemis. Puis, le sommeil redevenant le plus fort, il laissa retomber sa tête sur ses genoux.

4. Ce furent des cris d'hommes qui le réveillèrent tout à fait, mêlés au bruit des traîneaux.

Quatre traîneaux venaient en effet vers lui. Une demi-douzaine d'hommes l'entouraient quelques instants après. Accroupi au milieu de son cercle de feu qui se mourait, il les regarda comme hébété [4], et balbutia :

« La louve rouge... D'abord elle mangea les chiens... Puis elle mangea Bill... »

5. Bientôt ses yeux se refermèrent, son menton rejoignit sa poitrine, et, tandis que les nouveaux arrivés l'aidaient à s'étendre sur les couvertures, ses ronflements montaient déjà dans l'air glacé.

Une rumeur lointaine répondait à ses ronflements. C'était, affaibli par la distance, le cri de la troupe affamée des loups, à la recherche d'une autre viande, destinée à remplacer l'homme qui leur avait échappé.

D'après Jack London (*Croc Blanc*, traduction Paul Gruyer et Louis Postif, Crès et Cie, édit.).

Les mots : **1.** *Vacillant :* chancelant. Pourquoi l'homme vacille-t-il ? **2.** *Mystérieux :* qui a un *sens caché ;* qui contient un secret. De quel changement s'agit-il ici, et en quoi ce changement semble-t-il *mystérieux*, inexplicable ? **3.** *Acharnement* (proprement, action de s'attaquer à la *chair* d'une proie) : ardeur furieuse (page 6, ex. 1 : famille de *chair*). **4.** *Hébété :* rendu stupide (proprement, *émoussé*).

Les idées : *Continuez à suivre les dernières phases de cette lutte angoissante :*

1. L'homme ne peut rompre le cercle des assiégeants pour renouveler sa provision de bois.

2. Épuisé, il abandonne la lutte : des brèches s'ouvrent dans son rempart de feu; il est perdu...

3. Il s'éveille; les loups sont partis; pourquoi ?

4. C'est qu'ils ont entendu les cris des hommes qui accouraient.

5. Henry, terrassé par le sommeil, continue à dormir.

Le repas en famille

L'observation personnelle

1. *A la cuisine.* 1. L'omelette chante et se boursoufle; 2. Les pommes de terre en train de frire se dorent et grésillent; 3. Le pot-au-feu bout et embaume; 4. La marmite ronronne.

2. *Actions d'ensemble à détailler :* ci-dessous, ex. 70.

Vocabulaire à étudier

I. Un travail d'ensemble accompli par un groupe de personnes : *tandis que, ou pendant que... et que...*

« Tandis que mère Barberin *battait la pâte* pour nos crêpes, et que mon camarade Mattia *cassait la bourrée* afin d'entretenir un beau feu clair, *je disposais les assiettes, les fourchettes et les verres sur la table, et j'allais à la fontaine* emplir la cruche d'eau. » (H. Malot).

II. Un travail d'ensemble à détailler : *la suite des actions, quelques traits pittoresques.*

« Avec la cuiller à pot, mère Barberin *a plongé* dans la terrine, d'où *elle retire* la pâte qui coule en larges fils blancs. *Elle verse* la pâte dans la poêle... *Elle donne* une tape sur la queue de la poêle, puis, d'un coup de la main, *elle fait sauter* la crêpe... » (H. Malot, *Sans Famille*, Flammarion, édit.)

EXERCICES

Construction de la phrase. 69. Les actions d'ensemble de la ménagère. Détailler la suite régulière des actions, en employant *des verbes expressifs* et en enrichissant la phrase *de traits qui peignent* : attitudes, bruits, effets de lumière, etc. (Ci-dessus, vocabulaire II.)

1. *La ménagère met la cuisine en ordre ;* 2. *Elle prépare la soupe,* ou *une côtelette,* ou *la salade,* ou *le café ;* 3. *Elle dispose le couvert...*

Exemple : Accroupie près de la cheminée, la fermière épluche les légumes, les lave à grande eau, puis elle les jette dans la marmite qu'elle suspend à la crémaillère au-dessus d'un feu qui flambe. (*Élève.*)

70. Un travail d'ensemble accompli par un groupe de personnes : « *Tandis que la mère Barberin..., et que mon camarade Mattia..., je disposais...* » (ci-dessus, vocabulaire I). Rapprocher de l'ex. 27, page 39.

Sur ce modèle, rendez compte des travaux et des occupations d'un groupe d'ensemble : *la ménagère et ses enfants ; la famille à table ou à la veillée ; une troupe de bohémiens ; une équipe d'ouvriers ; le troupeau au pâturage.* Trois phrases.

Rédaction (le paragraphe). **71.** Au choix : **1.** Maman prépare *la pâte à crêpes,* puis *vous faites cuire une crêpe,* et vous la retournez dans la poêle. **2.** Maman prépare *le repas du soir ;* vous lui aidez.

72. La mère explique, à mesure, à sa fille comment elle doit s'y prendre pour bien réussir *un gâteau...,* ou *des confitures...,* ou *une omelette* (relire le texte : *Les cèpes à la bordelaise,* n° 2).

LECTURE 49. Les cèpes à la bordelaise

1. Jaquette, la servante, s'est offerte pour préparer les beaux cèpes; mais le maître a souri avec une majesté méprisante [1]. Lui seul est digne d'y porter le couteau.

Gravement, l'aubergiste endosse sa veste de coutil blanc et coiffe son bonnet de chef. Les fourneaux pétillent gaiement. Bien pelés [2], les cèpes blonds et dodus [3] sont en train de suer sur le gril.

2. Le maître des *Trois-Pigeons* se donne à soi-même des conseils, tel un vieux Cantegril instruisant paternellement un jeune Cantegril plein de bonne volonté :

— « Ils ont assez sué, mon ami. Faites-les dégorger [4] entre deux linges. Presse doucement... Ça va bien... Maintenant, verse l'huile dans la poêle et ne la regrette pas...

« Allons ! petit, le hachoir en main, et la persillade [5]... Hache menu... Tu as du goût... Un coup d'œil à la poêle... Entends-moi ça, Philou !... Ils chantent comme des oiseaux; ils deviennent roux comme de l'or, et fermes ! »

3. Un parfum pénétrant et flatteur, que magnifie [6] l'odeur de l'ail, embaume l'air surchauffé...

« Ce sont de fameux [7] cèpes, allez, et du fruit nouveau, les premiers de l'année. Que tout le monde se régale ! »

Raymond ESCHOLIER (*Cantegril*, Renaissance du Livre, édit.).

Les mots : **1.** *Majesté :* idée de *grandeur ;* pourquoi Cantegril prend-il un air de *grandeur ?* (sa fierté d'habile cuisinier). Et pourquoi méprise-t-il l'offre de la servante ? (lui seul...). **2.** *Pelé :* dont on a enlevé la peau (rapprocher *poil, éplucher, pelure*). **3.** *Dodu :* gras, charnu. **4.** *Dégorger :* proprement, rendre par la *gorge ;* ici, rendre l'eau qu'ils contiennent. **5.** *Persillade : persil,* oignon et ail hachés menu. **6.** *Magnifier :* rendre plus *grand,* plus noble. **7.** *Fameux :* page 13, note 6.

Les idées : **1.** Étudiez les traits qui prouvent que *Philou Cantegril aime passionnément son métier :* voyez-le qui, gravement, revêt les insignes de sa fonction, puis qui explique tout haut son travail et fait part de sa joie d'avoir bien réussi.

2. Suivez-le dans *la préparation des cèpes à la bordelaise,* qu'il détaille avec précision et pittoresque.

Photo Walter.

LA CUISINIÈRE

Près du fourneau, la ménagère prépare le repas du soir. Dès que la famille sera rassemblée, on se mettra à table.

LECTURE

50. Une bonne soirée

1. Il faisait tiède dans la maison du vieux Touraille, tiède et paisible... Touraille devisait[1]; Raboliot l'écoutait; les heures passaient sans qu'on s'en aperçût.

2. Par la porte de la salle toujours ouverte, ils pouvaient voir la vieille Norine qui tricotait. Assise près du petit fourneau, elle surveillait par-dessus ses lunettes le manger qui cuisait sur le feu, et ses aiguilles d'acier cliquetaient à petit bruit. Elle se levait : « Allons, les hommes ! c'est temps de venir à la soupe. »

L'omelette grésillait dans la poêle, le lapin mijotait[2] dans le fait-tout de terre vernissée. Ils s'attablaient tous les trois, et Touraille continuait de parler.

3. C'était un bon moment encore; sur l'omelette onctueuse[3], ils secouaient la bouteille de vinaigre au bouchon percé d'un trou. Le vieux, allongeant le bras, coupait au plat de petites bouchées successives[4]. Il se plaignait : « L'estomac ne va plus !... » Mais sa fourchette d'étain piquait toujours, et il avait bonne mine, en somme.

4. Norine mangeait silencieusement, abondamment, les yeux fixés sur son mari, sur ses lèvres moustachues et bavardes. De temps en temps, elle l'approuvait, ainsi qu'elle en avait l'habitude : « C'est bien vrai. Il a bien raison. »

Maurice GENEVOIX (*Raboliot*, Bernard Grasset, édit.).

Les mots : **1.** *Deviser :* détailler un récit; s'entretenir familièrement. **2.** *Mijoter :* cuire lentement et doucement. **3.** *Onctueux :* gras, huileux (rapprocher *oindre* et *onguent*). **4.** *Des bouchées successives :* qui se *succèdent* sans arrêt, viennent l'une après l'autre (rapprocher *précéder*, aller avant ou devant, qui est le contraire de *succéder*).

Les idées : *Un tableau vivant, où les personnages sont peints dans leurs attitudes et leur caractère.*

1 et **2.** *Comment les trois personnages nous sont présentés :* le bonhomme Touraille qui bavarde, le gendre, Raboliot, constamment silencieux, la vieille Norine qui tricote et surveille (étudiez ses attitudes).

3 et **4.** *Un trait local :* la bouteille de vinaigre; puis les portraits si expressifs *du vieux Touraille*, qui continue son bavardage, se plaint de son estomac, pendant que sa fourchette pique toujours, *et de la vieille Norine* qui, elle aussi, mange sans arrêt, mais en écoutant et en approuvant son mari.

LECTURE

51. Le repas du soir

1. Au milieu de la salle à manger est une table ronde de noyer, sous une suspension[1] à lampe de porcelaine blanche. Le carreau est frais lavé, le papier n'a ni déchirures, ni taches.

2. La nuit vient de bonne heure en novembre; la mère et l'aînée allument la lampe, achèvent de mettre le couvert sur une nappe.

Des pas lourds s'entendent dans l'escalier. Le père et les deux fils n'ont pas à heurter : la vive Céline a déjà ouvert, les trois hommes sont entrés.

3. Le père et le fils aîné, Justin, s'assoient, fatigués. Jean va dans l'autre chambre, saisit Cécile, l'embrasse, la fait danser, l'installe sur son épaule. La petite s'épanouit[2], heureuse.

La mère appelle :

« — Finis donc, Jean, la soupe est sur la table. »

La soupe, en effet, fume sur la table.

4. Pauvre repas ! Mais la nappe est propre, les assiettes sont blanches, les cuillers et les fourchettes sont bien frottées. Le linge, la faïence, le métal, éclairés de la douce lumière, paraissent sourire de toute leur blancheur et de tout leur luisant; et les visages, de même, sourient.

Jean fait manger Cécile qui jacasse[3]. Céline va et vient. La mère sert la soupe, partage le pain, verse le vin et l'eau.

G. Geffroy (*L'Apprentie*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Suspension :* ici, support *suspendu* au plafond et soutenant la lampe. **2.** *S'épanouir :* se déplier, s'étendre en parlant d'une fleur; au figuré : s'amuser joyeusement. **3.** *Jacasser :* crier en parlant de la pie; bavarder.

Les idées : *Tableau de bonheur calme, paisible ;* les phrases elles-mêmes se font courtes et simples, comme pour mieux rendre la douceur intime de cette scène de famille.

1. A quoi devine-t-on la présence d'*une ménagère attentive et soigneuse ?*

2. « *Pauvre repas !* » nous dit-on; *qu'est-ce qui en fait cependant le charme ?*

3. Vous expliquez-vous ces « *sourires* » dont il est question dans le dernier paragraphe ?

EXERCICES

Dictée préparée. 73. *Le repas du soir* (nos 3 et 4). *Exercice sur la dictée.* 1. *Céline va et vient.* Conjuguer à toutes les personnes du présent les verbes *aller* et *venir*. 2. Mettre la dernière phrase au *passé simple*; puis, sur ce modèle, construire une phrase notant trois actions successives de la *ménagère*.

Construction de la phrase. 74. Les occupations d'un groupe. « *Jean* fait manger *Cécile* qui jacasse; *Céline*...; *la mère*... »

Notez sur ce modèle les occupations de chaque personne d'un groupe; vous pouvez employer la forme étudiée à l'exercice 71.

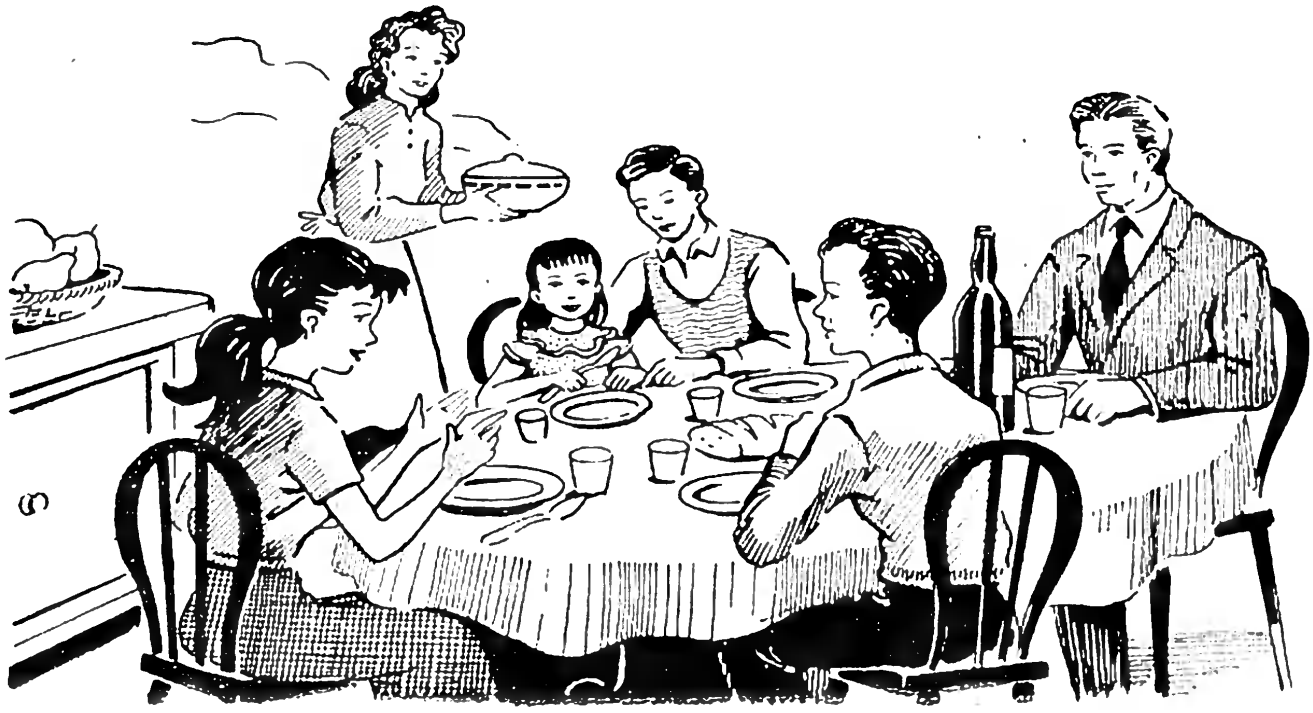
A l'atelier (le forgeron : que fait-il? et son ouvrier? son apprenti?); — *un feu en commun*; — *sur le champ de foire*; — *dans la basse-cour*, etc. (Quatre phrases.)

Rédaction. 75. Le repas du soir. Oh ! la bonne soupe ! chacun se régale... on cause..., puis on s'assoit près du feu. La joie de tous... (*Relire le texte, p. 106, et continuer le récit : quelques traits bien observés, un bonheur calme et paisible.*)

76. La dînette. Vous avez invité quelques camarades à une dînette ou à un goûter : quels camarades ? Où et comment s'installent-ils ? Quels mets sont servis ? Que font, que disent, que pensent les petits convives ?

(*Autre sujet, au choix :* Vous écrivez à un camarade pour l'inviter *à une partie de plaisir qui sera suivie d'une dînette*... Nous irons..., nous nous installerons... quelle bonne journée !...)

77. Votre petit frère — ou votre petite sœur — a désobéi, et votre maman l'a puni : il (ou elle) sera privé de dessert. C'est dimanche, et il y a *une tarte*... Le repas..., la figure du petit frère... Terminez comme vous voudrez.



LECTURE

52. Tableau de misère

Séverin Patureau et sa femme, Delphine, sont de pauvres travailleurs des champs; ils ont quatre enfants : la faim est au logis...

1. Delphine se désole. Elle vient de manger la soupe avec les enfants. Séverin, lui, s'est contenté d'une pomme de terre froide qui restait de midi...

Il regarde manger les petits; il leur coupe le pain; il fait des tartines comme en faisait son défunt père, des tartines épaisses et courtes qui ménagent le fricot [1]... Quand il n'y a rien, ou qu'il y a des choses mauvaises que les petits n'aiment pas, il sort, pour ne pas entendre.

2. Delphine pleure maintenant, et ses paroles arrivent comme des plaintes : « Que faire ? où prendre l'argent à la Toussaint ? Vingt francs de loyer en retard; une corde de bois brûlée et pas payée; le boulanger qui ne veut plus faire crédit... le bois... le pain... Mon Dieu ! Mon Dieu ! il faudra se passer de feu ou bien ne pas manger... ? »

3. Elle se penche, étranglée de sanglots... Les deux bessons [2], essouflés d'avoir couru, arrivent dans le jardin; ils sont tout saisis de voir pleurer leur mère. D'habitude, elle ne pleure pas quand le père est là !

Ils s'asseyent à ses pieds. Ils sont presque nus, ces petits, et la mère, découragée, cachant son front terreux sous ses doigts maigres, la pauvre mère est là qui pleure, qui pleure... Et Séverin, le cœur crevé, baisse la tête devant ce groupe lamentable [3].

Ernest PÉROCHON (*Les Creux-de-Maisons*, Plon, édit.).

Les mots : **1.** *Le fricot :* proprement ragoût de viande *fricassée ;* tout aliment qui se mange avec le pain. **2.** Les *deux bessons* (rapprocher *bis*, deux fois) : les jumeaux. **3.** *Lamentable :* qui mérite d'être plaint, d'être pleuré.

Les idées : Une page qui serre le cœur; *relevez les traits particulièrement émouvants :* **1.** *La faim au logis :* la pomme de terre froide..., les tartines. **2.** *Les plaintes douloureuses de la mère...* **3.** *Un groupe lamentable :* les enfants presque nus, la mère amaigrie, découragée, qui pleure, le père qui baisse la tête... (Voir p. 79 : les enfants de Séverin seront, bientôt, ces pauvres « cherche-pain ».)

LECTURE

53. La Faim

1. Il y avait des moments de gêne très étroite à la maison... Louisa servait les petits : deux pommes de terre à chacun.

Lorsque venait le tour de Christophe, souvent il n'en restait que trois sur l'assiette, et sa mère n'était pas servie. Il le savait d'avance; il les avait comptées avant qu'elles arrivassent à lui. Alors, il rassemblait son courage et disait d'un air dégagé[1] :

« Rien qu'une, maman. »

Elle s'inquiétait un peu : « Deux, comme les autres.

— Non, je t'en prie, une seule.

— Est-ce que tu n'as pas faim ? — Non, je n'ai pas très faim. »

2. Mais elle n'en prenait qu'une aussi, et ils la pelaient avec soin, ils la partageaient en tout petits morceaux, ils tâchaient de la manger le plus lentement possible.

3. Sa mère le surveillait. Quand il avait fini :

« Allons, prends-la donc ! — Non, maman.

— Mais tu es malade, alors ?

— Je ne suis pas malade, mais j'ai assez mangé... »

4. Pourtant Christophe souffrait de ces jeûnes[2] cruels. Son robuste estomac était à la torture[3]; parfois il tremblait; la tête lui faisait mal; il avait un trou dans la poitrine, un trou qui tournait et s'élargissait comme une vrille qu'on enfonçait. Mais il ne se plaignait pas; il se sentait observé par sa mère, et il prenait un air indifférent.

Romain ROLLAND (*Jean Christophe, L'Aube*, Albin Michel, édit.).

Les mots : 1. *Dégagé :* aisé, qui n'est pas embarrassé. Pourquoi Christophe prend-il un air dégagé ? **2.** *Jeûne :* privation d'aliments (rapprocher *à jeun, déjeuner*). **3.** *Torture* (proprement *torsion* physique ou morale), tourments, supplice (même idée de *tordre* dans : *tourment, torticolis, entorse, extorquer :* arracher en tordant).

Les idées : 1. Pourquoi Christophe disait-il : « *Rien qu'une* » ?

2. Pourquoi la mère et l'enfant mangeaient-ils *très lentement ?*

3. Pourquoi Christophe se refusait-il à manger une *seconde pomme de terre ?*

4. Pourquoi prenait-il *un air indifférent ?*

Tous ces traits peignent le courage du pauvre enfant endurant le supplice de la faim.

LECTURE

54. Comment Renard mangea du poisson en hiver

1. C'était au temps de l'hiver. Renard était dans son logis, fort dénué[1] de provisions. Il sortit pour chercher aventure, et il s'assit le long d'une route près d'une haie, tendant le cou de tous côtés pour voir s'il ne lui arriverait pas quelque aubaine[2].

Il vit, de loin, s'avancer une charrette conduite par deux marchands qui venaient de la mer et rapportaient des poissons...

2. Quand Renard les vit, il s'éloigna par des chemins détournés et vint, loin devant eux, se coucher au milieu de la route après s'être bien roulé dans la terre fraîche d'une prairie. Il se donnait l'air d'un mort, les yeux clos, les dents serrées, retenant son haleine. Le premier des marchands qui l'aperçut dit à son compagnon :

« Voilà un chien ou un goupil[3] !

— C'est un goupil, cria l'autre; descends vite, prends-le; gare qu'il ne t'échappe ! »

Tous deux s'élancent et arrivent à Renard, qui, étendu sur le dos, ne bouge pas. Ils le retournent de tous côtés, estimant son dos et sa gorge :

« Il vaut bien trois sous[4], dit l'un.

— Bah ! dit l'autre, il en vaut au moins quatre : vois comme la gorge est belle et blanche. Mettons-le sur notre charrette... »

3. Ainsi parlaient-ils, mais Renard ne faisait qu'en rire. On l'avait jeté sur le ventre, par-dessus les paniers. Tout doucement, il en ouvrit un avec ses dents et en tira bien trente harengs, qu'il mangea de grand appétit, sans y demander sel ni sauce.

Puis il ouvrit le panier d'à côté, et, y fourrant son museau, en tira trois colliers d'anguilles[5]. Il y passa sa tête et son cou, et les fit glisser sur son dos. Il ne s'agissait plus que de descendre; il s'agenouilla pour bien choisir son moment, puis s'avança un peu, et enfin se lança des pattes de devant au milieu de la route, portant son butin[6] à son cou.

4. Une fois en bas, il créa aux marchands :

« Dieu vous garde ! J'emporte un tantinet[7] d'anguilles, et je vous laisse le reste. »

Les marchands furent bien ébahis[8] : « Le goupil ! » s'écrièrent-ils. Ils regardèrent derrière eux, mais il était trop tard; ils descendirent pour l'attraper, mais Renard ne les attendit pas.

Gaston Paris (*Le Roman de Renart*).
(*Poètes et prosateurs du moyen âge*, Hachette, édit).

Les mots : **1.** *Dénué :* privé, dépouillé des choses nécessaires (rapprocher *nu, nudité, dénudé, dénuement*). **2.** *Aubaine :* profit inattendu. **3.** *Goupil :* c'était alors le nom ordinaire de l'animal que l'on a pris, depuis, l'habitude de désigner par son sobriquet de Renard. **4.** *Sou :* le sou était alors une pièce d'argent valant à peu près un franc de notre monnaie. **5.** *Colliers d'anguilles :* anguilles enfilées par les ouïes et réunies *en colliers*. **6.** *Butin :* ce que l'on enlève à l'ennemi. **7.** *Un tantinet :* diminutif de *tant ;* une très petite quantité. **8.** *Ébahis :* étonnés, stupéfaits.

Les idées : Le vieux fourbe a plus d'un tour dans son sac. Étudiez *les moyens qu'il emploie pour tromper les marchands et se procurer des provisions :* il s'éloigne et se roule dans la terre fraîche (pourquoi ?), fait le mort (les traits qui peignent); les marchands (que font-ils ? que disent-ils ?); le repas de Renard (les traits amusants); les colliers d'anguilles (un tableau expressif); ses paroles ironiques et la stupéfaction des marchands.

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

55. La pêche d'Isengrin

I

1. Renard s'en vint tout droit à son logis, où sa famille l'attendait en grande détresse[1]. Ermeline, sa femme, et ses deux jeunes fils, Percehaie et Malebranche, accoururent à sa rencontre, et lui s'en venait en sautillant, bien repu[2], content et joyeux, les anguilles autour du cou.

Une fois rentré chez lui, il ferme solidement la porte. Les siens lui font grand honneur, ses fils lui essuient les jambes et le soignent. Puis ils écorchent les anguilles, les coupent en morceaux et les passent dans les broches de coudrier. On allume le feu, on souffle et on tourne les anguilles pour les bien rôtir.

2. Cependant, Monseigneur Isengrin errait depuis le matin sans rien trouver à mordre; il était épuisé de faim et de fatigue.

Il arriva par hasard devant le logis de son compère; de loin, il vit la fumée, et, s'approchant, il sentit une bonne odeur qu'il ne connaissait pas : il se mit à ouvrir les narines et à se lécher la moustache; il aurait bien voulu entrer. Mais il eut beau tourner tout autour du logis, il ne vit pas moyen d'y mettre les pieds; il se décida à demander à son compère de lui donner peu ou prou[3] de ses provisions.

3. Renard le reconnut bien, mais il fit la sourde oreille. Isengrin se tenait dehors, dévoré de désir :

« Ouvrez-moi, compère ! » cria-t-il.

Renard se mit à rire : « Qui est-ce ? — C'est moi ! — Qui vous ? — Votre compère. — Bah ! je croyais que c'était un voleur.

— Non, non... Dites-moi, vous mangez de la viande ? — Jamais. — Quoi donc ? — Des poissons...

— Je m'en contenterai. Laissez-moi entrer, je ne sais où dîner aujourd'hui...

— Ici, tout est mangé, mais je vais vous conduire où vous pourrez pêcher tous les poissons que vous voudrez. »

4. Il sortit de son logis par une porte de derrière et vint trouver

Isengrin. Les voilà partis tous les deux, Renard en tête et Isengrin à sa suite, et bientôt ils arrivèrent près d'un étang...

Le ciel était clair et plein d'étoiles, et l'étang était si bien gelé qu'on aurait pu danser dessus; les paysans du voisinage y avaient seulement fait un trou où ils menaient boire leurs bêtes le matin; à côté, ils avaient laissé un seau. C'est là que Renard voulait faire pêcher Isengrin.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Détresse :* infortune, misère qui *serre* le cœur. (Cette même idée de *serrer* se retrouve dans : *étreindre, contraindre, étroit, rétrécir, strict,* etc.). **2.** *Repu :* de *repaître ;* rassasié, qui a satisfait sa faim. **3.** *Peu ou prou :* peu ou beaucoup.

Les idées : *Renard n'a point pitié de son compère affamé : au contraire, il va lui tendre un piège...*

1. *Un tableau bien amusant :* le retour de Renard et le repas en famille.

2. *L'arrivée du loup :* étudiez les traits qui peignent Isengrin dévoré de désir...

3. Renard n'ouvre pas... puis il sort par une porte de derrière; pourquoi ?

4. Où conduit-il donc Isengrin ?

Exercice sur la lecture **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

56. La pêche d'Isengrin

II

1. Compère, dit-il, voici l'engin[1] avec lequel nous pêchons ici les anguilles, les barbeaux et quantité d'autres beaux poissons.

— Prenez-le, frère Renard, et attachez-le-moi bien à la queue. »

Renard le lui attacha solidement, et lui dit :

« Bien ! mettez-vous là sur le bord du trou et tenez-vous bien tranquille pour que les poissons s'approchent. »

2. Renard alla s'étendre près d'un buisson, et, son museau entre ses pieds, se mit à regarder ce que faisait son compère.

Isengrin était sur la glace, laissant pendre le seau qui bientôt s'emplit de glaçons. L'eau, se gelant, commença à enserrer la queue, et peu à peu la scella[2] dans la glace. Isengrin voulut se lever et tirer le seau à lui, mais il ne put et commença à s'inquiéter. Il appela Renard, mais l'autre feignait[3] de dormir et ne répondait pas.

Déjà apparaissaient les premières lueurs de l'aube. Enfin Renard releva la tête et ouvrit les yeux.

« Frère, dit-il à Isengrin, quittez le travail, allons-nous-en, vous avez assez pris de poissons. »

Et Isengrin lui cria :

« Renard, il y en a trop. J'en ai tant pris que je ne sais comment faire.

— Ah ! lui répondit Renard en riant, tâchez de vous en tirer ! »

3. Déjà le soleil éclairait la campagne, toute blanche de frimas.

Un chevalier qui demeurait tout près de l'étang s'était levé de bon matin et avait fait sceller ses chevaux pour partir en chasse avec ses gens. Renard entendit le bruit, il se sauva et regagna au plus tôt sa tanière.

Isengrin restait pris dans la glace... Un valet l'aperçut et se mit à crier : « A moi ! Au loup ! Au loup ! » Aussitôt, tous les chasseurs sortirent, criant :

« Lâchez les chiens ! »

4. Voilà les limiers[4] sur Isengrin, qui se hérisse et se défend du mieux qu'il peut. Le chevalier tire son épée, descend sur la glace, s'approche du loup et veut le frapper par derrière; mais il glisse, tombe et n'atteint que la queue qu'il coupe tout ras.

Isengrin se sent libre et file droit devant lui, poursuivi par les chiens qui lui mordent maintes fois la croupe. Enfin il leur échappe et s'en va tout dolent[5] par le bois, jurant qu'il se vengera de Renard.

Gaston PARIS (*Le Roman de Renart*),
(*Poètes et prosateurs du moyen âge*, Hachette, édit.).

Les mots : **1.** *Engin :* proprement, instrument *ingénieux ;* arme, piège; de quel engin s'agit-il ici ? (Voir page 69, note 1.) **2.** *Sceller :* proprement, appliquer un *sceau*, un cachet, un *signe*, une *signature*, qui ferme et cachette; fixer solidement comme avec du ciment ou du mortier, dans une pierre. **3.** *Feindre :* déguiser la vérité pour tromper; faire semblant. **4.** *Limiers :* proprement, chiens tenus en laisse; gros chiens de chasse servant à dépister le gibier. **5.** *Dolent :* souffrant et se plaignant (rapprocher : *douleur, douloureux, deuil*).

Les idées : **1.** Dans ce passage, *étudiez les traits qui peignent la fourberie de Renard*, dans ce qu'elle a tout à la fois d'*habile* et de *cruel :* l'étang, le trou, le seau (quels sont les traits particulièrement amusants ?). Renard attend jusqu'à l'aube : pourquoi ? Comment se moque-t-il de sa victime ?

2. *Relevez les traits qui peignent la convoitise du loup et sa sotte confiance :* il tombe aussitôt dans le piège qui lui est tendu; frère Renard, attachez-la-moi bien... il y en a trop...

3. *L'arrivée du chevalier et des chasseurs :* une scène *dramatique* (pourquoi?), mais où abondent *les traits amusants* (lesquels) ?

EXERCICES

Vocabulaire. Isengrin et les chiens (n° 5).

a. Quels sont les *mouvements successifs* d'Isengrin ? Ses *sentiments ?*

b. Il *se hérisse :* expliquez.

c. La scène est *dramatique* (pourquoi ?), et pourtant *comique* (qu'est-ce qui vous fait rire ?).

d. Il file *droit :* expliquez.

e. *Jurant qu'il se vengera :* faites part de ses réflexions.

Construction de la phrase. A quoi voyons-nous : 1° que Renard est **fourbe et cruel;** 2° qu'Isengrin est **naïf et sot ?**

Rédaction. 1. Livre fermé, reconstituez la scène où nous voyons Isengrin « à la pêche ».

2. Renard fait un malicieux récit du bon tour joué à Isengrin.

3. Isengrin cherche à se venger. Histoire à imaginer.

4. Sujets libres. Des histoires de bêtes « qu'on appelle sauvages ».

La veillée

L'observation personnelle

1. *La soirée en famille :* attitudes et occupations (vocabulaire, nº 1).
2. *Les voisins ou les invités à la veillée :* scènes vécues, traditions locales.

Vocabulaire à étudier

I. La soirée en famille : *les occupations de chacun.*

Papa *lit ;* — maman *coud ;* — grand-mère *tricote ;* — grand-père *fume* ou *sommeille ;* — les enfants *étudient* ou *jouent ;* — le chat *ronronne.*

II. Une veillée dans une grange : *tableau d'ensemble à étudier.*

« Groupées par masses autour de trois ou quatre chandelles, *quelques femmes* cousaient, *d'autres* filaient, *plusieurs* restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés *vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes* se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes profondément silencieux étaient à peine éclairés par *le reflet vacillant des chandelles* dans la clarté desquelles se tenaient les travailleuses. »

(Balzac, *Le Médecin de campagne.*)

Les divers groupes ont l'attention fixée *sur le paysan qui raconte une histoire :* c'est ce qui donne au tableau *son unité.* 1. *Les femmes assises :* les unes..., les autres..., plusieurs... 2. *Les hommes debout ou couchés.* 3. *Les traits pittoresques :* les bottes de foin, les chandelles.

EXERCICES

Construction de la phrase. 78. La soirée en famille : *les occupations de chacun :* Enrichir chacune des petites phrases du *Vocabulaire nº I,* en précisant les attitudes et en notant des traits bien observés et vivants.

Exemple : Allongé près du feu, *le chat ronronne* doucement, les yeux mi-clos. (*Élève.*)

79. Les diverses occupations d'un groupe d'ensemble. « *Quelques* femmes cousaient, *d'autres* filaient, *plusieurs* restaient oisives, la tête et les yeux tournés vers... » Sur ce modèle, rendre *les occupations variées d'un groupe d'ensemble* (quelques-uns ou certains..., d'autres..., plusieurs...), ou *les divers aspects d'un tableau d'ensemble* (ici..., là-bas..., plus loin...). Rapprocher de l'ex. 71, page 102.

La veillée..., les écoliers au jeu ou sur le chemin de l'école..., *les oiseaux* au printemps..., *les animaux* au pâturage ou à l'étable..., *les ménagères* au marché ou *les vendeurs et les acheteurs* à la foire, etc... (Trois scènes ou tableaux.)

Rédaction. 80. Une bonne veillée. Toc, toc ! ce sont les voisins qui viennent passer quelques heures avec nous... *On se groupe autour du feu* pour causer, jouer ou manger des marrons cuits sous la cendre...

Relisez le texte de Balzac, et, à votre tour, *groupez vos personnages autour du feu, ou autour de la lampe,* pour des occupations communes : conversations, jeux, travaux, etc...

LECTURE

57. Une veillée autrefois en Lorraine

1. « Tiens, on veille chez les Lardonnet, se dit Pierre; je vais pousser jusque-là. » Sous la grande cheminée lorraine, dont le manteau était si élevé qu'un homme aurait pu y entrer tout debout, le veilloir était rassemblé. Un feu couvait dans l'âtre, un de ces feux d'hiver faits pour durer longtemps, et qu'on entretient avec des marcs de raisin et des tas de chénevottes[1].

2. Des vieilles, au profil anguleux[2], trempaient leurs doigts dans un gobelet d'étain pour mieux saisir le fil, qu'elles tiraient des quenouilles chargées d'étoupe[3]. Des enfants se promenaient, portant haut dans l'air des croix de chanvre nu, frêles[4] assemblages qu'un mouvement un peu vif éparpillait sur le sol. Des vieux, somnolents, fumaient leur pipe en crachant dans les cendres du foyer d'un air songeur.

Et, sur toute cette scène, le « coupion », un lumignon[5] du temps passé, pendu à la cheminée par une crémaillère de fer, jetait une lumière vacillante, qui ne pénétrait pas dans les coins grouillant d'ombres.

3. Tout le monde s'écarta pour faire place à Pierre, car il ne comptait que des amis dans le village.

On lui offrit un verre de vin cuit, un vin qu'on prépare après la vendange, en mêlant au jus de raisin un peu d'eau-de-vie.

Émile MOSELLY (*Terres Lorraines*, Plon, édit.).

Les mots : **1.** *Chénevottes :* parties du *chanvre* restant après qu'on a enlevé la filasse. **2.** *Profil anguleux : profil,* traits du visage vu de côté (le contour du visage est comparé à un *fil*); *anguleux :* qui présente des *angles*, de fortes saillies, osseux. **3.** *Étoupe :* filasse de chanvre ou de lin. **4.** *Frêle :* cassant, *fragile,* qui se brise aisément. **5.** *Lumignon :* petit bout de chandelle donnant une faible *lumière.*

Les idées : *Ici, c'est la grande cheminée lorraine qui fait l'unité du tableau, et tous se groupent autour d'elle, ou plutôt sous elle.*

1. *La cheminée et le feu :* les traits qui peignent.

2. *Les vieilles* qui filent, *les enfants* qui jouent, *les vieux* qui fument, la lumière du « *coupion* » (la vérité et le pittoresque des gestes, des attitudes...).

3. *L'arrivée de Pierre.*

LECTURE 58. Les contes de Grand-mère

1. « Il était une fois... » On jouait; on s'arrête;
Tous les joujoux lâchés quittent la main distraite :
On s'assoit, bouche bée[1], en faisant des yeux ronds.
Grand-mère, qui tricote à petits gestes prompts,
D'une petite voix commence son ramage,
Et l'on reste, à l'ouïr[2], sage comme une image.

2. Le conte qu'elle dit, certes on le connaissait.
C'est le Chaperon Rouge, ou le Petit Poucet,
La Belle au Bois dormant, le Chat botté, Peau-d'âne,
Cendrillon, les Souhaits, Barbe-Bleue et sœur Anne,
Et Riquet à la Houppe, et bien d'autres encor.
Certe on en sait par cœur l'histoire, le décor,
Les répliques; mais comme on aime à les entendre
Au chevrotement[3] doux monotonement tendre
De grand-mère qui conte en tricotant son bas,
Et semble quelque fée, elle aussi, de là-bas !

3. Soi-même, à ce là-bas, comme on y va, sincère !
Quand c'est le loup qui parle, ou bien l'ogre, on se serre
L'un contre l'autre; on voit leurs yeux rouges ardents,
Le trou blanc qu'ouvrent dans la nuit leurs grandes dents...

4. « Allons, mes chérubins[4], vous devez être las,
Dit grand-mère, voilà longtemps que je conte !
C'est assez pour ce soir. Vous avez votre compte... »

Jean RICHEPIN (*Mes Paradis*, E. Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Bouche bée : béante*, grande ouverte. **2.** *Ouïr : entendre* (voir page 57, note 6). **3.** *Chevrotement :* voix tremblante, comme le bêlement de la *chèvre*. **4.** *Chérubins :* anges, charmants enfants.

Les idées. *Scène familière dont le poète a rendu tout le charme et l'émotion.*

1. *Les petits auditeurs sont attentifs :* étudiez leurs attitudes.

2. *Les contes de grand-mère :* lesquels ? Sa voix tout à la fois chevrotante et douce, monotone et tendre (elle est rendue par les sonorités de ce vers).

3. *Les petits auditeurs sont émus :* qu'est-ce qui nous le montre ?

4. *C'est assez pour ce soir...*

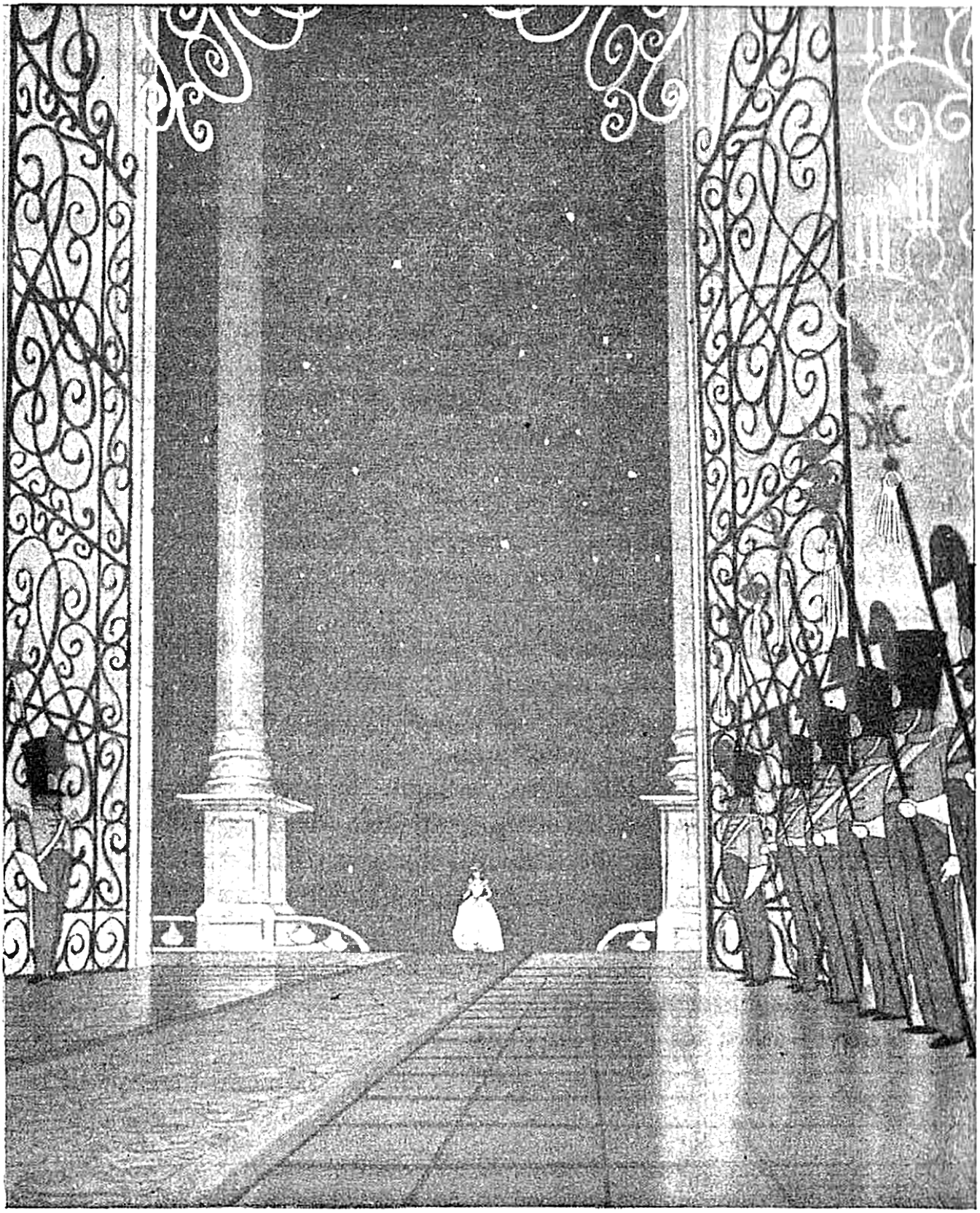


Photo Walt Disney.

CENDRILLON

Cendrillon arrive au palais du roi. Mais à minuit il lui faudra rentrer chez elle, sinon...

LECTURE

59. Un dimanche d'hiver en famille

1. Temps sombre, ténébreux. Il neige, grand vent. Les oiseaux du nord, qui ont passé de bonne heure, nous annoncent un grand hiver. Il n'y aura pas de visite.

Triste dimanche ? Point du tout. Où est la mère qui serait triste ? Ce n'est pas la flamme claire du foyer, le déjeuner chaud, qui réchauffe la maison. C'est elle qui remplit tout, anime[1] tout. Elle pense tellement aux siens, les aime, les enveloppe et les ouate[2] si doucement qu'il n'y a que de la joie au nid.

2. Lui, le père, profite de ce beau jour pour faire quelque chose de son choix... Il lit et relit un livre. Mais, en lisant, il sait là ses enfants, qui, par moments, discrètement[3], disent un petit mot tout bas. Il sent derrière, sans le voir, le mouvement onduleux et doux de la mère et son petit pas.

3. Que font-ils là, ces enfants ? Je suis curieux de le savoir. Ils font une pieuse[4] lecture. Ils lisent les grandes aventures, les audaces et les sacrifices des voyageurs d'autrefois, qui nous ont ouvert le globe et ont tant souffert pour nous :

« Ce café qu'a pris votre père, le sucre, enfants, que vous mettez dans le lait abondamment, trop peut-être, cela a été acheté par l'héroïsme et aussi par la douleur. Soyons donc reconnaissants. »

4. ...Un bruit, un petit « tac tac » a retenti aux carreaux... ; le moineau du toit leur a dit :

« Quoi donc, petits égoïstes[5], dans un aussi mauvais jour, vous vous tiendrez enfermés ?... »

On ouvre et on lui jette du pain.

MICHELET (*La Femme*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : 1. *Animer :* donner la *vie*, exciter, encourager. **2.** *Ouater* . garnir d'*ouate ;* au figuré, entourer de tendresse et de soins délicats **3.** *Discrètement :* avec *discrétion* et retenue, en discernant ce qu'il faut taire; et, ici, sans bruit, afin d'éviter de troubler le père. **4.** *Pieux :* qui marque de l'affection et du respect pour les choses de la religion; ces sentiments peuvent s'étendre à tout ce qui mérite un respect sacré (on dit la *piété filiale*, la *piété nationale*); qu'est-ce donc que faire une *pieuse lecture ?* **5.** *Égoïste :* qui ne pense qu'à *soi*.

Les idées : **1.** Triste dimanche ? interroge l'auteur : pourquoi, en effet, *ce dimanche pourrait-il être triste ?*

2. Relevez, dans le texte, *les traits qui en rendent le charme et la douceur.*

3. Vous expliquez-vous comment la femme anime et réjouit la maison ?

4. Quelles sont les occupations du père ? Pourquoi se sent-il heureux à son foyer ?

5. Quelles sont les occupations des enfants ?

6. Une émotion et une joie nouvelles : que vient demander le moineau du toit ?

EXERCICES

Construction de la phrase. 81. L'emploi des deux points. *Un bruit, un petit tac tac a retenti aux carreaux : c'est le moineau du toit voisin.*

La première partie de la phrase note des bruits, des appels, des mouvements qui préparent ou annoncent une arrivée. (Rapprocher de l'exercice 35, page 47.)

Sur ce modèle, décrire *l'arrivée, l'approche ou le retour d'une personne connue, d'un animal familier, d'une saison, le réveil ou le sommeil des êtres ou des choses,* etc. (Six phrases.)

Exemple : La froide bise siffle, des flocons de neige voltigent en l'air, la gelée durcit le sol : c'est l'hiver qui arrive. (*Élève.*)

82. Un des emplois du pronom relatif « qui ». 1. « Les oiseaux du nord, *qui ont passé de bonne heure,* nous annoncent un grand hiver. » (*Michelet.*)

2. « Grand-mère *qui tricote à petits gestes prompts,*
« D'une petite voix commence son ramage. » (*J. Richepin.*)

Qui ont passé de bonne heure, qui tricote à petits gestes prompts : remarquez que ces propositions subordonnées, placées à l'intérieur de la proposition principale, complètent le nom sujet (oiseaux..., grand-mère), en précisant une attitude, une occupation, un trait physique ou moral. (Ici, *la cause* de l'action principale : parce qu'ils ont passé de bonne heure, — et *une occupation* au cours de l'action principale : pendant qu'elle tricote...)

Sur ce modèle, construisez cinq phrases sur *les repas, la veillée, le dimanche en famille,* etc. (propositions subordonnées : *qui s'assoit..., qui fume..., qui sommeille..., qui lit..., qui raconte..., qui coud..., qui ronronne,* etc...).

Rédaction. 83. Le dimanche en famille. Après le déjeuner, la famille se groupe auprès du foyer, ou sous la tonnelle, lit, joue...; — ou bien elle va se promener au jardin public ou à la campagne... *Quelle délicieuse soirée !*

Faites-nous voir chacun dans ses occupations, ses attitudes, ses réflexions, mais que votre tableau ait *son unité :* la lecture ou les jeux auprès du foyer ou sous la tonnelle, ou les joies calmes d'une promenade en commun.

84. Il était une fois... C'est grand-père (ou grand-mère) qui raconte une histoire; ses petits-enfants se groupent autour de lui... *Tableau à décrire* (gravure page 119).

LECTURE

60. Le jour de Catherine

1. Il est cinq heures. Mlle Catherine reçoit ses poupées. C'est son jour. Les poupées ne parlent pas; le petit génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Pourtant le cercle est animé. Mlle Catherine parle pour ses visiteuses aussi bien que pour elle-même; elle fait les demandes et les réponses :

2. « Comment allez-vous, madame ?

— Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri.

— Ah ! tant mieux !

— Et comment va votre petite ?

— Elle a la coqueluche.

— Ah ! quel malheur ! Elle tousse ?

— Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

3. — Vous savez, madame, j'ai encore eu deux enfants, la semaine dernière.

— Vraiment ? cela fait quatre.

— Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille.

— Vous avez une bien jolie toilette.

— Oh ! j'en ai de bien plus belles encore à la maison.

— Allez-vous au théâtre ?

— Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra, mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

4. — Moi, ma chère, je vais au bal tous les jours.

— C'est amusant.

— Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens, tout ce qu'il y a de mieux : des généraux, des princes, des confiseurs... »

5. Voilà une belle conversation; Mlle Catherine la soutient avec agilité[1]. Je lui ferai pourtant un reproche : elle cause sans cesse avec la même visiteuse, qui est jolie et qui a une belle robe. Elle a tort. Une bonne maîtresse de maison est également affable[2] avec

toutes les invitées. Elle les traite toutes avec sollicitude[3], et, si elle peut montrer quelque préférence, ce n'est qu'aux plus modestes et aux moins heureuses. Il faut flatter le malheur : c'est la seule flatterie qui soit permise.

6. Mais Catherine l'a compris d'elle-même. Elle a deviné la vraie politesse : c'est le cœur qui l'inspire. Elle sert le thé à ses hôtesses et elle n'en oublie aucune. Elle insiste au contraire auprès des poupées qu'elle sait pauvres, malheureuses et timides, pour qu'elles prennent des petits gâteaux invisibles et des sandwichs[4] faits avec des dominos. Catherine aura un jour un salon où fleurira la vieille politesse française.

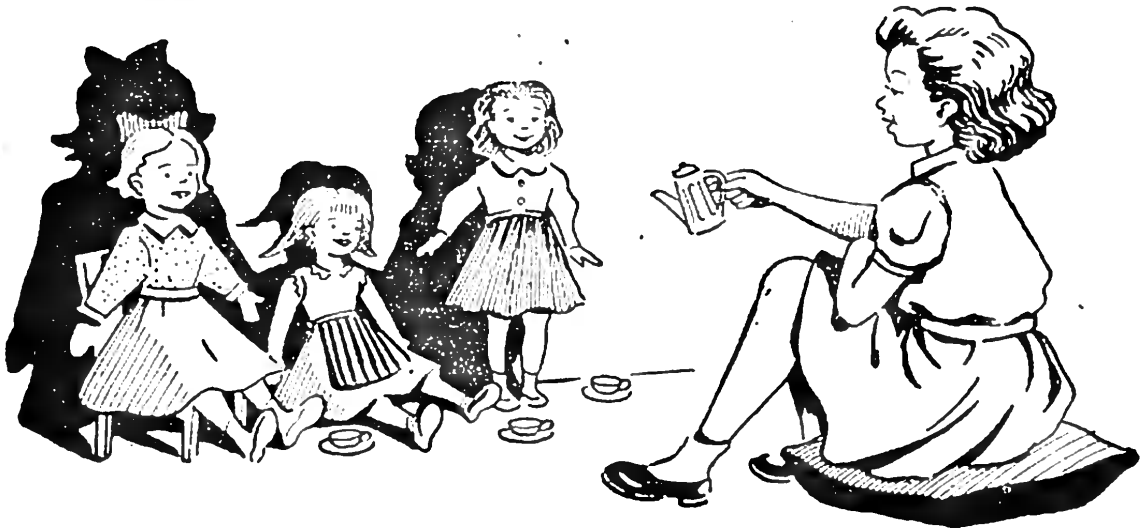
Anatole FRANCE (*Nos Enfants*, Hachette, édit.).

Les mots : 1. *Agilité* (*agile :* qui *agit* facilement) ; légèreté, souplesse, rapidité. **2.** *Affable :* à qui l'on peut facilement *parler* (voir p. 22, note 4). **3.** *Sollicitude :* soin attentif et affectueux dont on entoure quelqu'un. **4.** *Sandwichs* (mot anglais) : minces tranches de pain entre lesquelles on a mis du jambon ou du pâté.

Les idées : 1. *Relevez les traits amusants de cette conversation.* Catherine n'ignore rien des conversations de salon, et, comme ferait *une véritable maîtresse de maison*, elle parle fort sérieusement santé des enfants, toilette, théâtre, danse. Elle est restée cependant *une petite fille*, qui réserve aux gâteaux et aux confiseurs une place d'honneur, et que n'embarrassent ni les contradictions ni les rapprochements inattendus et plaisants : quels sont ceux qui vous font sourire ?

2. *Étudiez les réflexions de l'auteur, et comprenez ce qu'elles ont de sérieux sous une forme aimable et souriante* (une bonne maîtresse de maison..., le seule flatterie..., la vraie politesse...).

Exercices sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. 2. Résumez la lecture en quelques lignes.



LECTURE

61. L'attente du facteur

1. Le facteur passait habituellement à la Marnière peu de temps après le laitier de la Beurrerie coopérative[1].

Ce matin-là, dès que le laitier fut parti, Éveline Mazureau, au lieu de rapporter son seau vide à la maison, fila le long de la cour et alla se poster le long du pailler[2], à un coin du mur. Elle voyait de cet endroit toute la rue du village en enfilade[3].

Souvent, maintenant, elle attendait là. Le facteur apparaissait brusquement au détour; il faisait quatre ou cinq pas et levait son bâton en geste de menace; alors son ennemi personnel et constant, Vainqueur, le chien des Marcireau, donnait de la voix et bondissait furieusement.

2. Ce matin-là, à cause du froid, les femmes s'étaient dispersées aussitôt le laitier parti, et la rue était déserte.

Seul, le vieux Bernou se tenait accoté[4] à la muraille de son écurie dans une petite encoignure[5].

Lui aussi attendait le facteur. Depuis deux mois son fils ne donnait pas de nouvelles; personne n'espérait plus parmi les siens, ni sa femme, ni sa bru, ni ses filles; mais lui, à cause d'un permissionnaire qui avait conté des choses surprenantes, il attendait toujours. Chaque matin, quand le facteur arrivait vers lui, il s'avançait un peu. L'autre disait simplement :

— Rien !

3. Rien ! Éveline, de loin, entendait la dure syllabe, et son cœur battait follement. A elle aussi, si elle restait là, le facteur dirait sans s'arrêter : « Rien ! »

...A l'habitude, elle n'avait pas le courage d'attendre; quand le facteur arrivait à la hauteur du père Bernou, elle se sauvait à la maison.

Ernest PÉROCHON (*La Parcelle 23*, Plon, édit.).

Les mots : 1. *La beurrerie coopérative :* c'est une beurrerie qu'administrent les paysans qui lui fournissent en commun le lait de leurs vaches (*coopérer*, c'est faire un *ouvrage* avec d'autres). **2.** *Pailler :* grosse meule de *paille*. **3.** *En enfilade :* ici, Éveline voyait toute la rue à la *file*, d'un bout à l'autre. **4.** *Accoté :* appuyé d'un côté. **5.** *Encoignure : coin* formé par l'angle de deux murs.

Les idées : *Une page émouvante* qui évoque les deuils de la Grande Guerre : Éveline Mazureau et le père Bernou attendent anxieusement des nouvelles, l'une de son fiancé, l'autre de son fils : « *Ont-ils donc été tués ?* »

Étudiez les traits qui peignent l'angoisse de la jeune fille et l'espoir tenace du vieillard :

1. Pourquoi se postent-ils dans une encoignure ? Comment est annoncée l'arrivée du facteur ?

2. *Mais lui, il attendait toujours.* Quelles choses surprenantes le permissionnaire a-t-il bien pu conter ? Qu'y a-t-il de touchant dans l'espoir farouche de ce vieux père ? Que répète chaque jour le facteur ?

3. Pourquoi Éveline n'a-t-elle plus alors le courage d'attendre ?

LECTURE

85. Construction de la phrase. Le facteur. Relisez la fin du nº 1 : *le facteur et le chien*, et décrivez à votre tour, en une phrase, chacun de ces petits tableaux.

1. *Le facteur porte sa lourde boîte ;* 2. *Le facteur sous l'averse ;* 3. *Le facteur fait sa distribution ;* 4. « *Entrez, facteur !* »

Exemple : Le facteur sort de la poste, cambrant le torse et portant devant lui sa boîte pesamment chargée. (*Élève.*)

Rédaction. 86. Le petit-fils est gravement malade : grand-mère, anxieuse, attend impatiemment le passage du facteur... Le voilà enfin ; il tend une lettre ; grand-mère, tout émue, ouvre l'enveloppe et lit... *Décrivez la scène et terminez comme vous voudrez.*

LECTURE

62. La Noël du bûcheron

Il est nuit. Pernette attend avec impatience son mari, Anthelme le bûcheron, qui est à son travail depuis le matin : « C'est demain Noël, lui avait-elle recommandé. N'oublie pas, au retour, de passer à la ville et d'acheter la dinde pour le repas de Noël et les jouets pour les enfants. »

1. Cependant voici une ombre, là, entre deux mélèzes[1]; elle avance rapidement malgré la montée qui est raide. Eh ! oui. C'est Anthelme. Il a toujours sa hache sur l'épaule. Il ne porte aucun paquet à la main. Où sont les joujoux et la dinde ? Eh ! parbleu, dans le sac qu'il a encore sur le dos et qu'on ne peut voir à l'arrivée.

« Anthelme, c'est toi ? Ne fais pas de bruit. Les enfants sont là. Passe-moi la dinde.

— Ma foi, Pernette, je n'ai pas le moindre dindon sur moi.

— Tu l'as oublié ? Pourtant, c'est Noël. Enfin, cette année, on s'en passera. Où sont les jouets que je les cache bien vite. Cette nuit, nous en remplirons les sabots d'Annette et les sabots de Philibert.

2. — Ne me gronde pas, femme. Si tu savais !

— Anthelme, dis-moi où sont les jouets ?

— Je vais t'expliquer. En deux mots ou en quatre.

— Pas besoin de quatre ni de deux. Anthelme, tu as oublié les enfants.

— Je ne les ai pas oubliés.

— Alors, passe-moi les jouets sans tant de façons.

— Je ne les ai pas oubliés, Pernette, je te jure. Mais j'ai rencontré Péronne.

— Péronne ou une autre, qu'est-ce que ça me fait ?

— Péronne que son homme a quittée pour s'en aller en Italie... Il a laissé quatre gosses la bouche ouverte.

— Nous n'avons pas à les nourrir.

3. — Ils étaient là tous les cinq, les quatre gosses et la mère, devant le marchand de volailles, à Modane. Ils regardaient les belles dindes, luisantes et dodues[2], alignées en rang de bataille et grasses à

faire craquer leur peau. Ils regardaient et ils sentaient. Ils sentaient et ils reniflaient[3] comme si elles étaient déjà rôties.

« Allons, Péronne, décide-toi.

— Nous n'avons rien à manger chez nous.

— Rien à manger ? Pas possible !

— Rien depuis hier, mon pauvre Anthelme.

— Tout le monde mange le jour de Noël.

— Tout le monde peut-être bien, excepté nous. »

— Alors, j'ai pris tout mon argent, mon argent et le tien, Pernette, — mon pauvre argent et le tien qui ne font qu'un, — et je l'ai donné à la femme. Mais ce n'est pas une dinde qu'elle a achetée, c'est du pain et des pâtes, parce que ça bourre et c'est moins cher. Et me voilà, Pernette, un peu honteux...

4. — Qu'est-ce que tu veux ? Quoi ! pas d'injures, pas de gros mots, pas de plaintes ! Tu n'es pas bavarde, ce soir. Allons, bon ! vas-tu pleurer ? Pour des joujoux en bois et pour un dindon !

— Ce n'est pas pour cela que je pleure.

— Alors pourquoi ? le diras-tu ?

— C'est pour ta bonté, grande bête, et pour la misère de Péronne. »

Henry BORDEAUX
(*La Nouvelle Croisade des enfants*, Flammarion, édit.).

Les mots : **1.** *Mélèze :* arbre au suc *mielleux*, qui atteint parfois 40 mètres de hauteur, de la famille des pins, sapins, etc. **2.** *Dodues :* grasses, potelées. **3.** *Reniflaient :* aspiraient fortement par les *narines*.

Les idées : *Deux braves cœurs animés des mêmes sentiments de bonté et de pitié.*

1. *L'arrivée du mari.* Voyez sa silhouette... A quoi pense la femme et que lui demande-t-elle ?

2. *Si tu savais...* Suivez ce dialogue : les reproches de la femme, les paroles embarrassées du mari.

3. *Le geste délicat et généreux du bûcheron.* Étudiez les traits qui peignent et qui émeuvent : les belles dindes, les quatre gosses et la pauvre mère, le bûcheron qui s'approche... (voyez la scène).

4. *Pernette qui pleure :* encore des traits émus...

Le médecin

L'observation personnelle

Un malade. 1. Un malade allongé dans son lit ou dans un fauteuil. 2. Le médecin l'ausculte. 3. Le malade boit une potion. 4. Le convalescent fait sa première sortie. 5. Le dentiste soigne ou arrache une dent.

Vocabulaire à étudier

I. Un malade : *les traits qui peignent.*

1. Il a le front *brûlant*, la toux *rauque*, le sommeil *agité*, les yeux *cernés*, le visage *décharné*.

2. Il *tousse*, *gémit* ou *geint*, *se plaint*, *grelotte* de fièvre.

3. Le médecin l'*ausculte* (*écoute* les bruits du poumon et du cœur), lui *tâte* le pouls, *rédige* une ordonnance, *prescrit* des remèdes.

II. La visite du docteur : *une série d'actions ; des traits expressifs.*

« Le médecin *ausculta* Marthe, la *palpa*, l'*examina* soigneusement... Quand il eut fini son examen, il *borda* la malade et *releva* l'oreiller derrière sa tête... Il se *mit à rédiger* minutieusement une ordonnance... » (E. Moselly.)

EXERCICES

Construction de la phrase. 87. Une série d'actions *venant après une première action qui est achevée.*

« *Quand il eut fini son examen*, il borda la malade et releva l'oreiller. »
Seconde forme : ici, la proposition subordonnée peut être remplacée par la tournure : *son examen fini*, qui donne à la phrase *un tour vif et alerte.*

Construire quelques phrases sur l'un de ces modèles :
1. *Quand le médecin fut parti...* ou le médecin parti... (que firent les parents ?). 2. *Après qu'il eut achevé ses devoirs...* ou ses devoirs achevés... 3. *Aussitôt que la ménagère eut mis son couvert...* 4. *Lorsque le repas fut achevé...*

88. Un malade. *Cinq phrases :* ci-dessus, *l'observation personnelle.* Vous choisirez des traits bien observés et qui font voir.

Rédaction. 89. Après la visite du docteur. Le père est allé bien vite chez le pharmacien; il rapporte une potion : « Prends, mon enfant, dit la mère. » Et Marthe s'accoude sur l'oreiller... Physionomie, attitudes, mouvements, pensées de la mère, du père, de la malade. *Petit tableau à décrire.*

90. *Au choix.* **1. Une lettre au docteur.** Le père de Marthe écrit au docteur. Il lui donne des nouvelles de la malade et le prie de venir une seconde fois. *Rédigez cette lettre.*

2. La seconde visite du docteur. La malade va mieux, et elle sourit au docteur qui entre. Que fait-il ? Que dit-il ? Paroles et réflexions de Marthe et de ses parents.

91. Chez le dentiste. Jacques, qui avait mal aux dents, est allé chez le dentiste; faites-lui raconter la scène.

LECTURE

63. Un mutilé

1. Il trouva sur un lit un homme sans âge, ligoté [1] comme une momie [2], couché sur le dos, immobile, sa maigre figure de paysan tannée, ridée, au grand nez, au poil gris, émergeant [3] de bandelettes blanches. Sous les sourcils en broussailles, les yeux étaient calmes et clairs.

2. Le visiteur s'approcha, s'informa de son état. L'homme d'abord remercia, poliment, sans donner de détails, comme si ce n'était pas la peine de parler de soi :

« Je vous remercie bien, monsieur, ça va bien, ça va bien...

— Mais où êtes-vous blessé ?

— Oh bien ! monsieur, ce serait trop long à raconter. Il y en a un peu partout... »

3. Et pressé de questions : « Il y en a ici et là. Partout où il y a de la place... dix-sept blessures.

— Dix-sept blessures ! » s'exclama le visiteur.

L'homme rectifia [4] : « Pour dire vrai, je n'en ai plus qu'une dizaine.

— Les autres sont guéries ?

— On m'a coupé les jambes. »

Clérambault fut saisi : « Tant de misère ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que la nôtre, cette goutte dans la mer !... » Il mit la main sur la main rude, il la serra...

Romain ROLLAND (*Clérambault*, Albin Michel, édit.).

Les mots : **1.** *Ligoté : lié,* attaché solidement (rapprocher *ligature, lien, liaison, ligament, ligue, alliance, alliage,* etc.). **2.** *Momie :* jadis, les Égyptiens conservaient les cadavres en les embaumant; ils les enveloppaient de bandelettes étroites. **3.** *Émerger :* apparaître au-dessus de l'eau; ici, apparaître au milieu des bandes de pansement (rapprocher *submerger :* recouvrir d'eau). **4.** *Rectifier :* proprement, rendre *droit, correct, corriger.* Quelle erreur avait donc été commise ?

Les idées : Qu'elle est touchante la figure de *ce héros simple et modeste, qui trouve qu'il n'est pas la peine de parler de soi, de ses souffrances, de ses sacrifices !*

Quelques traits particulièrement émouvants : cette momie immobile..., les yeux calmes..., il remercia, poliment, sans donner de détails..., ce serait trop long... je n'en ai plus qu'une dizaine..., on m'a coupé les jambes...

Photo Champagne.

PASTEUR

L'œuvre de ce grand bienfaiteur est immense : ses travaux, sur les fermentations et les maladies contagieuses, ont immortalisé son nom.

LECTURE

64. Un savant au grand cœur : Pasteur

1. Un matin, Pasteur vit arriver à son laboratoire [1] un petit Alsacien de neuf ans. L'enfant lui était envoyé par un médecin de Strasbourg. Il se rendait à l'école de son village, raconta sa mère, quand il fut assailli [2] et terrassé [3] par un chien, qui lui fit quatorze blessures.

2. Pasteur, ayant pris conseil de plusieurs médecins, ses amis, et tremblant comme s'il avait été le père de l'enfant, résolut de faire la première inoculation [4]. Le petit Joseph Meister supporta, sans même pleurer, cette première piqûre, puis les autres. Il dormit toute la nuit, tandis que Pasteur ne dormait pas. Après vingt jours, il repartait pour l'Alsace, et le terrible mal n'avait pas éclaté...

3. Le remède était désormais éprouvé [5]. Depuis lors, c'est-à-dire depuis 1885, les inoculations contre la rage se pratiquent dans le monde entier et ont sauvé des milliers de personnes...

4. Quand on représentait à Pasteur qu'il s'exposait, en manipulant tous les jours tant de germes mortels, en étudiant, sur des animaux ou des hommes, les causes des maladies contagieuses [6], il répondait :

« Eh ! qu'importe ! La vie au milieu du danger, c'est la vraie vie, c'est la grande vie, c'est la vie du sacrifice, c'est la vie de l'exemple, celle qui féconde ! »

René Bazin (*La douce France*, J. de Gigord, édit.).

Les mots : **1.** *Laboratoire* (de *labeur*), lieu où le savant fait ses recherches et ses expériences. **2.** *Assaillir : sauter* sur, attaquer vivement (rapprocher *saut, assaut, sursaut, tressauter, tressaillir, insulter :* sauter sur, au figuré, etc.). **3.** *Terrasser :* jeter de force à *terre*. **4.** *Inoculation :* introduction dans le corps, par des piqûres, de germes vivants destinés à préserver ou à sauver. **5.** *Éprouvé :* qui a été mis à l'*épreuve*, et qui a fait ses *preuves*. **6.** *Maladie contagieuse :* qui se transmet par le *contact*.

Les idées : Pasteur fut non seulement un grand savant, mais aussi *un grand homme :* dans cette page, *deux traits nous le prouvent :*

1. Pour la première fois, il essaie sur des hommes, ou plutôt sur un enfant, son traitement contre la rage : *voyez ses scrupules, son angoisse* (il tremble..., il ne dort pas...).

2. Puis *il est prêt à sacrifier sa vie* pour sauver des vies humaines.

LECTURE

65. Le bon docteur

1. La bonté du docteur Rivals avait quelque chose de divin[1]. Les paysans l'adoraient et le dupaient également.

« C'est un homme bien charitable, disaient-ils en parlant de lui... Ah ! s'il avait voulu, en voilà un qui serait devenu riche ! »

2. Mais, tout de même, ils s'arrangeaient pour ne pas payer de note, et ce n'était pas difficile avec un caractère comme le sien. Quand il sortait d'une maison, sa consultation finie, il était entouré d'une nuée tenace[2] et bruyante. Jamais souverain en tournée ne vit son carrosse assailli[3] comme l'humble cabriolet du docteur au moment du départ.

3. « — Monsieur Rivals, qu'est-ce qu'il faut que je donne à ma petite ?

— Et mon pauvre homme, monsieur Rivals, n'y a-t-il donc rien à faire pour lui ?

— *C'est-y* pour manger ou pour se frotter, cette poudre que vous m'avez donnée ? Est-ce *qu'y* vous en reste encore une pincée ? *V'là que je sommes* sur la fin. »

4. Le docteur répondait à tout le monde, faisait tirer la langue à l'un, tâtait le pouls à l'autre, distribuait des petits paquets de poudre, donnait du vin de quinquina, tout ce qu'il avait, et s'en allait enfin, vidé, tondu, exprimé[4], au milieu des acclamations, des bénédictions de tout ce brave peuple de la terre, qui s'essuyait un œil attendri en s'écriant : « Quel digne homme ! »

Bien heureux encore si, au dernier moment, quelque petit courrier en sabots ne venait le quérir[5] « bien vite » pour un malade à quatre lieues de là.

Alphonse DAUDET (*Jack*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Divin :* qui appartient à *Dieu ;* Dieu étant toute *bonté,* que signifie l'expression *bonté divine ?* **2.** *Une nuée tenace : nuée :* gros *nuage* épais, et, au figuré, multitude; *tenace :* qui *tient,* s'attache fortement et longtemps; représentez-vous autour du docteur cette foule qui ne le lâche pas. **3.** *Assaillir :* proprement, *sauter* sur..., attaquer vivement; ici, le docteur était harcelé par la foule des paysans (voir p. 131, note 2). **4.** *Exprimer :* proprement, *presser hors ;* extraire le suc, le jus, en pressant; comment peut-on dire que le docteur s'en allait *exprimé ?* **5.** *Quérir :* chercher, être en *quête* de...

Les idées : **1.** Quels sont les traits qui *peignent la bonté divine* du docteur ?

2. Quels sont les traits qui nous montrent que les paysans l'*adoraient* et le *dupaient* tout à la fois ? Ne serait-ce point avec une intention malicieuse que l'auteur nous montre ce *brave peuple qui s'essuie un œil attendri*... mais qui s'arrange pour ne point payer la note ?

3. Comprenez-vous pourquoi *le docteur n'est pas devenu riche ?* Quels passages nous le montrent ? (Voyez-le qui donne..., distribue... et s'en va vidé, tondu, exprimé.)

EXERCICES

Dictée préparée. 92. *Le bon docteur*, n° 4.

Exercice sur la dictée. 1. Mettre la 1re phrase de la dictée à la 3e personne du pluriel du *futur simple* (les docteurs...).

2. Construire une phrase notant une suite d'actions, et dont les verbes auront également pour sujet *docteur*.

Construction de la phrase. 93. Le dialogue entre le docteur et la mère.

— Monsieur Rivals, qu'est-ce qu'il faut que je donne à ma petite ?
— Vous...

Continuez ce dialogue entre le médecin et la mère (quelques questions et réponses, formant une conversation complète). — Rapprocher de l'ex. 20, page 25.

94. Le dialogue entre le docteur et le petit courrier en sabots. Conduisez le dialogue (fin du n° 4 du texte).

Rédaction. 95. La première sortie de Jacques. Jacques est convalescent, et il fait sa première sortie au jardin; sa mère lui donne le bras; l'enfant est tout joyeux (le soleil, les arbres, les fleurs, les forces qui reviennent...); il embrasse sa maman. Vous ferez parler vos deux personnages.

LECTURE

65. Sgnanarelle médecin

Thibault et son fils Perrin, deux paysans, viennent demander conseil au bûcheron Sgnanarelle, devenu médecin malgré lui.

THIBAULT. — Monsieur, nous venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE. — Qu'y a-t-il ?

THIBAULT. — Sa pauvre mère, qui a nom Perrette, est dans un lit, malade il a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.* — Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAULT. — Nous voudrions, monsieur, que vous nous donniez quelque petite drôlerie pour la guérir.

SGANARELLE. — Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAULT. — Elle est malade d'hypocrisie[1], monsieur.

SGANARELLE. — D'hypocrisie ?

THIBAULT. — Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout, et l'on dit que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrez l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait que de l'eau... Elle a des lassitudes et des douleurs dans les jambes; parfois il lui prend des syncopes[2] et des convulsions[3], et nous croyons qu'elle est passée.

SGANARELLE, *tendant toujours la main.* — Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAULT. — Le fait est, monsieur, que nous venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que nous fassions.

SGANARELLE. — Je ne vous entends[4] point du tout.

PERRIN. — Monsieur, ma mère est malade, et voilà deux écus que je vous apporte pour nous donner quelque remède.

SGANARELLE. — Ah ! je vous entends, vous ! Voilà un garçon qui parle clairement et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ?

PERRIN. — Hé ! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE. — J'ai compris d'abord[5] vos paroles. Vous avez un père qui ne sait pas ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?

PERRIN. — Oui, monsieur.

SGANARELLE. — Un remède pour la guérir ?

PERRIN. — C'est comme nous l'entendons.

SGANARELLE. — Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. — Du fromage, monsieur ?

SGANARELLE. — Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, des perles, et quantité de choses précieuses.

PERRIN. — Monsieur, nous vous sommes bien obligés, et nous allons lui faire prendre ça tout à l'heure[6].

SGANARELLE. — Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

MOLIÈRE (*Le Médecin malgré lui.*)

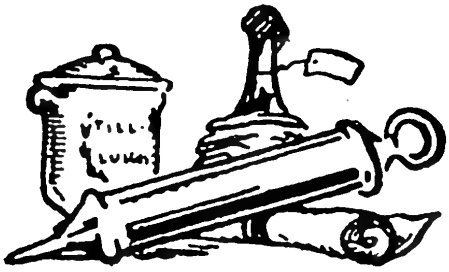
Les mots : **1.** *Hypocrisie* (proprement, rôle joué), vice qui consiste à affecter une vertu qu'on n'a pas; le paysan veut dire *hydropisie*, accumulation *d'eau* dans le ventre. **2.** *Syncope :* défaillance, évanouissement. **3.** *Convulsions :* les muscles se contractent et se tordent violemment, comme s'il y avait arrachement. **4.** *Entendre :* ici, comprendre. **5.** *D'abord :* tout de suite. **6.** *Tout à l'heure :* tout de suite.

Les idées : *Relevez les traits qui peignent les personnages et qui nous font rire :*

1. *L'ignorance et la confiance naïve du paysan :* drôlerie... hypocrisie... hé ! oui, c'est justement ça... nous vous sommes bien obligés...

2. *Les moyens employés par Sganarelle pour soutirer de l'argent à ses dupes :* ses mains tendues; son mot : au fait ! au fait ! (quelle méprise nous fait rire ?), je ne vous entends point... je vous entends, vous...

3. *Les remèdes conseillés par Sganarelle.* C'est un charlatan qui se moque de ses dupes : un remède pour guérir..., un morceau de fromage, et de fromage fait de choses précieuses..., si elle meurt, ne manquez pas...



LECTURE

67. Le père qui sanglote

1. Avec toute la famille Bauchet, nous attendions des nouvelles de Solange, de cette fille de seize ans perdue dans la bagarre[1] d'Alençon. Les nouvelles sont arrivées à la fin d'une après-midi. Très désolantes[2] nouvelles. Solange est allée mourir à Vannes, après deux semaines d'agonie.

2. Il va falloir porter ce message au père qui est à peu près de mon âge, qui a des cheveux gris, comme moi, et qui souffre, un père seul, de son côté, entre deux petits garçons qui sont ses petits-enfants. Il est triste et silencieux. Il ne se mêle jamais aux palabres[3] de ses voisins. Il a l'air d'attendre quelque chose et je sais bien ce qu'il attend.

3. Je l'aperçois dix fois le jour et lui donne, au passage, des nouvelles de sa couvée. Or, quand il me voit arriver un papier aux doigts, à peine ai-je passé le seuil, il devine que je viens pour lui, que j'apporte la nouvelle, la nouvelle redoutée.

4. Je m'assieds à côté de lui. Je vois son visage changer de couleur et, tout de suite, il demande, d'une voix imperceptible :

« Alors ? Alors ? Elle est morte ? »

Comme je ne réponds rien, il se met à sangloter. Il oublie ses autres enfants, toute cette smala[4] souffrante et, peut-être parce que Solange était la dernière fille non mariée, il crie, dans son désespoir :

» Je vais rester seul ! Ma femme est morte. Maintenant me voilà tout seul ! »

5. Je lui serre les mains. Je cherche des mots. Il n'y a pas de mots. Par bonheur, tante Blanche arrive et le vieil homme pleure longuement, la tête contre la blouse noire de la pauvre consolatrice.

6. Je m'en vais sur la pointe des pieds. En chemin, je relis la lettre. Elle est tapée à la machine ; c'est une lettre « officielle ». Mais elle n'en est pas moins dictée par une humanité sincère. Elle recommande notamment d'annoncer la nouvelle « avec de grands ménagements... ». J'en conclus que Solange a dû beaucoup souffrir pendant les deux longues semaines de son agonie.

Georges DUHAMEL (*Lieu d'Asile*, Paul Hartmann, édit.).

Les mots : **1.** *Bagarre :* violent désordre; il s'agit ici du terrible bombardement d'Alençon par les avions ennemis. **2.** *Désolant :* qui désole, afflige, cause une grande peine. **3.** *Palabre :* discours prolongé, comme dans les conférences avec un chef nègre. **4.** *Smala :* ensemble des équipages et de la maison d'un chef arabe, en Algérie et au Maroc; famille nombreuse.

Les idées : L'auteur, qui fut chirurgien dans un hôpital durant l'exode de 1940, narre simplement, mais *avec une discrète émotion et une humaine pitié, cette scène douloureuse :* il fait part à un père de la mort de sa fille.

1. De quelle mission est chargé *le chirurgien ?* Comprenez-vous pourquoi le père reste toujours triste et silencieux ?

2. *Le père a deviné :* tableau émouvant, où abondent les traits d'une humanité profonde (*lesquels ?*).

EXERCICES

Vocabulaire. La nouvelle redoutée (nº 3).

a. Pourquoi est-elle *redoutée ?* A quoi voyons-nous que le père *s'attendait* à cette nouvelle ?

b. On dit : une nouvelle *attendue*, une nouvelle *espérée*, une *heureuse* nouvelle; donnez des exemples.

Construction de la phrase. 1. En une phrase, donnez un titre à chaque étape du récit.

2. « Il n'y a pas de mots » (nº 5) : que veut dire l'auteur ?

3. A quoi se reconnaît **l'âme compatissante et tendre** de l'auteur ?

Rédaction. 1. Une famille, peut-être la famille Bauchet, rentre chez elle après les douloureuses et tragiques épreuves de l'exode. *Faites le récit de son arrivée au foyer.*

2. Une lettre « officielle » (nº 6). Reconstituez cette lettre, adressée par le médecin-chef d'un hôpital au médecin-chef de l'hôpital d'Alençon, et « dictée par une humanité sincère ».

3. Quelques télégrammes *pour donner des nouvelles de famille.* Vous les rédigerez en « style télégraphique » : quelques mots précis et clairs (une grave maladie, une sérieuse amélioration ou un décès, un voyage retardé ou une arrivée prochaine, etc.; vous n'oublierez pas l'adresse et la signature).

4. Lettre. Faites une lettre à la grand-mère pour lui donner des nouvelles de votre petit frère malade.

5. Lettre. Vous deviez aller passer quelques jours chez un ami ou un parent. Un incident malheureux vous en empêche. Vous écrivez à la personne qui vous attend.

6. Sujet libre. Scènes locales de l'exode, ou de l'invasion, ou de la libération (d'après des récits qui vous ont été faits.)

LECTURE

68. Boum-Boum

I

1. L'enfant restait étendu, pâle dans son petit lit blanc, et, de ses yeux agrandis par la fièvre, regardait devant lui, toujours, avec la fixité étrange des mourants [1] qui aperçoivent déjà ce que les vivants ne voient pas.

La mère, au pied du lit, mordant ses doigts pour ne pas crier suivait, anxieuse [2], poignardée de souffrances [3], les progrès de la maladie sur le pauvre visage aminci du petit être; et le père, un brave ouvrier, renfonçait dans ses yeux rouges les pleurs qui lui brûlaient les paupières.

2. Et le jour se levait, clair et doux, un beau matin de juin, entrant dans l'étroite chambre où se mourait le petit François. Il avait sept ans. Il était gai comme un passereau, il n'y avait pas trois semaines; mais une fièvre l'avait saisi, et depuis il était là, dans ce lit de douleur.

Dans son délire, le pauvre enfant disait, en regardant ses petits souliers bien cirés placés sur une planche :

« On peut bien les jeter, maintenant, les souliers du petit François ! Petit François ne les mettra plus jamais, jamais ! »

Alors le père disait, criait : « Veux-tu bien te taire ! », et la mère allait enfoncer sa tête toute pâle dans son oreiller, pour que le petit François ne l'entendît pas pleurer.

3. Cette nuit-là, l'enfant n'avait pas eu le délire, mais, depuis deux jours, il inquiétait le médecin par une sorte d'abattement bizarre, qui ressemblait à de l'abandon, comme si, à sept ans, le malade eût éprouvé déjà l'ennui de vivre. Il était las, silencieux, triste, ne voulant rien prendre, et, les yeux hagards [4], cherchant, voyant on ne savait quoi, là-bas, très loin...

« Là-haut ! peut-être », pensait la mère qui frissonnait.

Quand on voulait lui faire prendre une tisane, un sirop, un peu de bouillon, il refusait.

Il refusait tout.

« Veux-tu quelque chose, François ?

— Non, je ne veux rien !

— Il faut pourtant le tirer de là, avait dit le docteur. Cette torpeur[5] m'effraye !... Vous êtes le père et la mère, vous connaissez bien votre enfant... Cherchez ce qui pourrait ranimer ce petit corps, rappeler à terre cet esprit qui court après les nuages ! »

Et il était parti...

4. Jacques Legrand avait acheté à François des images, des soldats dorés, des ombres chinoises; il les découpait, les mettait sur le lit de l'enfant, les faisait danser devant les yeux égarés du petit, et, avec des envies de pleurer, il essayait de le faire rire...

« Non, répétait l'enfant, de la voix sèche que donne la fièvre...

— Veux-tu un pistolet, des billes..., une arbalète ?

— Non », répondait la petite voix, nette et presque cruelle.

(*A suivre.*)

Les mots : **1.** *La fixité étrange des mourants : étrange, en dehors* de l'usage, extraordinaire, bizarre; pourquoi nous semble-t-il extraordinaire que les regards des mourants restent *fixés*, attachés au même point ? Quelle explication nous est donnée par l'auteur ? **2.** *Anxieux :* le cœur *serré* par la crainte et la douleur morale. **3.** *Poignardée de souffrances :* frappée profondément et douloureusement, comme avec un *poignard.* **4.** *Hagard :* égaré, sauvage. **5.** *Torpeur :* engourdissement profond.

Les idées : *Une page profondément émouvante. Étudiez les traits qui peignent :*

1. Les progrès de la maladie.
2. Le désespoir des parents.
3. La torpeur inquiétante du malade.
4. Les efforts touchants du père.

LECTURE

69. Boum-Boum *(suite)*

II

1. Et, à tout ce qu'on lui disait, à tous les pantins, à tous les ballons qu'on lui promettait, la petite voix répondait : « Non... non... non ! »

« Mais qu'est-ce que tu veux enfin, mon François ? demanda la mère. Voyons, il y a bien quelque chose que tu voudrais avoir. Dis, dis-le moi ! à moi... ta maman ! » Et elle coulait sa joue sur l'oreiller du malade, et elle lui murmurait cela à l'oreille, gentiment, comme un secret.

2. Alors l'enfant, se redressant sur son lit, répondit tout à coup d'un ton ardent, à la fois suppliant et impératif [1] :

« Je veux Boum-Boum !...

Oui, Boum-Boum ! Boum-Boum ! je veux Boum-Boum ! »

La mère avait saisi nerveusement la main de Jacques, disant tout bas, comme une folle : « Qu'est-ce que signifie ça, Jacques ? Il est perdu. »

3. Mais le père avait sur son visage rude de travailleur un sourire presque heureux.

Boum-Boum ! Il se rappelait bien la matinée du lundi de Pâques où il avait conduit François au cirque. Il avait encore dans l'oreille les grands éclats de joie de l'enfant, son bon rire de gamin amusé, lorsque le clown[2], le beau clown tout pailleté d'or, gambadait à travers la piste.

Boum-Boum ! Et, à chaque fois qu'il arrivait, Boum-Boum, le cirque éclatait en bravos, et le petit partait de son grand rire. Boum-Boum ! C'était ce Boum-Boum-là, c'était le clown du cirque, qu'il voulait avoir, le petit François, et qu'il n'aurait pas et ne verrait pas, puisqu'il était là, couché sans forces, dans son lit blanc...

4. Le père prend l'adresse du clown ; il monte une à une les marches qui mènent à l'appartement de l'artiste, et, bien timidement, il lui explique : « François veut vous voir... il ne pense qu'à vous...

— Il veut voir Boum-Boum, votre garçon, répond le clown; eh bien ! il va voir Boum-Boum ! »

5. Lorsque la porte s'ouvrit devant le clown, Jacques Legrand cria joyeusement à son fils : « François, sois content ! Tiens, le voilà, Boum-Boum ! »

Et l'enfant eut sur le visage un éclair de joie. Il se souleva sur le bras de sa mère, chercha un moment, à côté de son père, quel était ce monsieur en redingote, dont la bonne figure gaie lui souriait, et qu'il ne connaissait pas; et quand on lui dit : « C'est Boum-Boum ! » il laissa retomber lentement, tristement son front sur l'oreiller, et resta encore les yeux fixes :

« Non, répondit l'enfant, non, ce n'est pas Boum-Boum ! »

6. Le clown, debout près du petit lit, regarda le père anxieux, la mère écrasée, et dit en souriant : « Il a raison, ce n'est pas Boum-Boum ! »

Et il partit.

« Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus, Boum-Boum ! répétait maintenant l'enfant; Boum-Boum est peut-être là-bas, là-bas, où petit François ira bientôt ! »

(*A suivre.*)

Les mots : **1.** *Un ton impératif* : un ton de commandement (rapprocher *impérieux, empereur*...). **2.** *Clown :* personnage amusant du cirque, et qui fait rire par ses tours et ses grimaces.

Les idées : **1.** Comment s'y prend la mère pour obtenir de l'enfant une demande précise ?

2. Pourquoi est-elle effrayée par ce mot : Boum-Boum ?

3. Qui est-ce, Boum-Boum ? Comprenez-vous pourquoi l'enfant désire ardemment voir Boum-Boum ?

4. Quelle démarche le père fait-il alors ?

5. Vous expliquez-vous la réponse de l'enfant : « Non, *ce n'est pas Boum-Boum* » ?

6. Comprenez-vous le sourire du clown, et son mot : « *Il a raison* » ?

LECTURE

70. Boum-Boum *(fin)*

III

1. Et, tout à coup, — il n'y avait pas une demi-heure que le clown avait disparu, — brusquement la porte se rouvrit, comme tout à l'heure; et, dans son maillot noir pailleté [1], la houppette [2] jaune sur le crâne, le paillon d'or sur la poitrine et dans le dos, un large sourire ouvrant comme une bouche de tirelire sa bonne figure animée, Boum-Boum, le vrai Boum-Boum du cirque, le Boum-Boum du petit François, Boum-Boum parut ! Et, sur son petit lit blanc, une joie de vie dans les yeux, riant, pleurant, heureux, sauvé, l'enfant frappa de ses maigres petites mains, cria bravo et dit, avec sa gaîté de sept ans :

« Boum-Boum ! c'est lui, c'est lui cette fois ! Voilà Boum-Boum ! Vive Boum-Boum ! Bonjour, Boum-Boum ! »

2. Quand le docteur revint, ce jour-là, il trouva, assis au chevet du petit François, un clown à face blême, qui faisait rire encore et toujours rire le petit, et qui lui disait, en remuant un morceau de sucre au fond d'une tasse de tisane :

« Tu sais, si tu ne bois pas, toi, petit François, Boum-Boum ne reviendra plus ! »

Et l'enfant buvait.

— « N'est-ce pas que c'est bon ?

— Très bon !... Merci, Boum-Boum !

— Docteur, dit le clown au médecin, ne soyez pas jaloux... Il me semble pourtant que mes grimaces lui font autant de bien que vos ordonnances ! »

Le père et la mère pleuraient; mais, cette fois, c'était de joie.

3. Et, jusqu'à ce que le petit François fût sur pied, une voiture s'arrêta tous les jours devant le logis d'ouvrier de la rue des Abbesses, à Montmartre, et un homme en descendit, enveloppé dans un paletot le collet relevé, et, dessous, costumé comme pour le cirque, avec un gai visage enfariné.

« Qu'est-ce que je vous dois, Monsieur ? dit à la fin Jacques au maître clown, lorsque l'enfant fit sa première sortie. Car, enfin, je vous dois quelque chose ! »

Le clown tendit aux parents ses deux larges mains :

« Une poignée de main », dit-il...

Pui, posant deux gros baisers sur les joues redevenues roses de l'enfant :

« Et, fit-il en riant, la permission de mettre sur mes cartes de visite : « Boum-Boum, docteur-acrobate [3], médecin ordinaire du petit François ! »

Jules CLARETIE (*Jean Mornas*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Pailleté :* parsemé de *paillettes*, ou petites lames dorées qui scintillent sur une étoffe. **2.** *Houppette :* petite *houppe*, ou touffe de cheveux sur le devant de la tête. **3.** *Acrobate :* qui danse sur la corde et fait des tours dans un cirque; pourquoi le clown peut-il dire — en plaisantant — qu'il mettra sur sa carte de visite : *docteur-acrobate ?*

Les idées : 1. Relevez les traits qui peignent « *le vrai Boum-Boum* », puis la joie de l'enfant.

2. Étudiez ce *délicieux tableau :* le clown faisant rire l'enfant et lui tendant la tasse de tisane.

3. *Que trouvez-vous de touchant dans cette tendre sollicitude du clown et dans sa réponse au père ?*

Exercice sur la lecture 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

Les bruits et le silence

L'observation personnelle

1. *Observer et noter les bruits* de la gare, — de la foire ou du marché, de la fête foraine, — de la rue ou du village, — du vent, — de la cuisine...
2. Observer des *sifflements* (ex. 98), des *grincements*, des *craquements*, etc...
3. *Le silence* (ex. 97).

Vocabulaire à étudier

I. Les bruits de l'hiver : *phrase expressive qui traduit un ensemble de bruits.*

« On entend *le vent siffler* dans la grange, *la grande porte craquer, le chien tirer* sur sa chaîne en hurlant. »
(G. Dros.)

2e *forme :* On entend le vent *qui siffle*, la porte *qui craque*, etc.
3e *forme :* On entend *les sifflements du vent, les craquements*, etc...
4e *forme :* Dehors, le vent *siffle*, la porte *craque*, etc...
Chacune de ces phrases énumère les divers bruits qui s'ajoutent pour former un « tableau d'ensemble ».

II. Le silence : *comment le mettre en valeur.*

1. « Rien ne bougeait dans la maison : *on n'entendait que* le souffle paisible de l'enfant endormi. » (Émile Moselly.)
2. « Un silence profond règne dans la campagne : *on n'entend plus guère que* le croassement des corbeaux et de plaintifs pépiements de moineaux sautillant sur les talus neigeux... » (A. Theuriet.)

Pour mettre en valeur le silence, il suffit de noter *quelques bruits légers*, qui seuls viennent le troubler (on n'entend que... ou à peine entend-on..., — ou rien, pas même... ne trouble...).

EXERCICES

Construction de la phrase. 96. Les bruits. *Cinq phrases*, au choix, traduisant un ensemble de bruits entendus : *l'observation personnelle*, n° 1. (S'inspirer des exemples du *vocabulaire n° I.*)

97. Le silence. *Cinq phrases :* le silence *de l'étable* ou *de la maison endormie, de la nuit dans la rue, de la forêt, de l'hiver, de la classe*, etc... (S'inspirer des exemples du *vocabulaire n° II.*)

98. Le sifflement. Cinq phrases sur les sifflements que vous avez observés; *le vent, le merle, la lanière du fouet, le chasseur, le train, la fusée, la faux*, etc. : choisissez les traits qui peignent.

Exemple : Un coup de sifflet aigu déchire l'air, et le train apparaît au tournant de la voie. (*Élève.*)

Rédaction. 99. C'est le matin; le jour se lève et la vie reprend son activité après le sommeil; vous venez de vous réveiller : *quels sont les bruits qui vous parviennent ?* (Relisez *Le réveil de Christophe*, n° 4.)

100. La classe est tranquille, les fenêtres sont ouvertes; *quels bruits entendez-vous ?*

LECTURE 71. Le réveil de Christophe

1. Le matin... Ses parents dorment. Il est dans son petit lit, couché sur le dos. Il regarde les raies lumineuses[1] qui dansent au plafond. C'est un amusement sans fin. A un moment, il rit tout haut... Sa mère se penche du lit vers lui, et dit : « Qu'est-ce que tu as donc, petit fou ? »

2. Alors il rit de plus belle, et peut-être même il se force à rire parce qu'il a un public[2]. Maman prend un air sévère et met un doigt sur sa bouche, pour qu'il ne réveille pas le père ; mais ses yeux fatigués rient malgré elle. Ils chuchotent ensemble.

3. Brusquement, un grognement furieux du père. Ils tressautent tous les deux. Maman tourne précipitamment le dos, comme une petite fille coupable ; elle fait semblant de dormir. Christophe s'enfonce dans son lit et retient son souffle. Silence de mort.

4. Après quelque temps, la petite figure blottie sous les draps revient à la surface. Sur le toit, la girouette grince. La gouttière s'égoutte. L'angélus tinte. Quand le vent souffle de l'est, de très loin lui répondent les cloches des villages sur l'autre rive du Rhin. Les moineaux, réunis en bande dans le mur vêtu de lierre, font un vacarme assourdissant... Un pigeon roucoule au sommet d'une cheminée.

5. L'enfant se laisse bercer par tous ces bruits. Il chantonne tout bas, puis moins bas, puis très haut, jusqu'à ce qu'à nouveau la voix exaspérée[3] du père crie : « Cet âne-là ne se taira donc jamais ? Attends un peu, je vais te tirer les oreilles ! »

Romain ROLLAND (*Jean-Christophe, L'Aube*, Albin Michel, édit.).

Les mots : **1.** *Les raies lumineuses :* ce sont les bandes *de lumière* qui, lors du lever du soleil, filtrent à travers les persiennes. **2.** *Un public : le peuple,* les personnes réunies ; quel est ici le public ? Pourquoi Christophe se force-t-il à rire ? **3.** *Exaspéré :* violemment irrité.

Les idées : Représentez-vous *les divers tableaux de cette scène vivante :*

1. Le rire de l'enfant à son réveil.
2. Le fils et la mère qui chuchotent ensemble.
3. Le grognement furieux du père : que font les deux coupables ?
4. Les bruits du matin : relevez les verbes qui les traduisent.
5. Christophe chante... la colère du père... Comment vous représentez-vous ce père ? et la mère ? et l'enfant ?

LECTURE 72. Les cloches de l'Armistice

1. Un grand événement, ce fut l'armistice, en 1918. J'avais treize ans et demi. Depuis un mois, le roulement ne s'arrêtait guère, et, quand le temps était calme, l'orage des hommes vous faisait frémir, tandis qu'on labourait pour les semailles d'automne...

Un jour, je retournais sur la semaille de blé le vieux sainfoin de la pièce des Sœurettes, et je me rappelle un tas de détails : le soc que je nettoyais, Alexis[1] qui, en bas, déchargeait du fumier, et le grand soleil rouge qui venait seulement de percer.

2. J'entendis, en me relevant, un hennissement : Pierrot saluait un son de cloche qui arrivait d'en bas. La main au-dessus des yeux, je regardai. Non, ce n'était pas un incendie, ni un office [2]. Voici que les deux cloches s'y mettaient, les deux belles cloches du pays qui ont le plus beau son de toutes les églises à la ronde, et c'était la grande volée.

3. Je ne sais quoi traversa tout moi-même, ma tête, mes yeux, ma poitrine, et je me sentis pris d'une émotion profonde, d'une joie que je ne sais pas décrire. Je criai tout haut :

— La guerre est finie ! La guerre est finie !

Au loin, du fond des plis de la plaine, Aubeterre répondait, puis ce fut le tour de Luyères et celui de Monsuzain : partout de légers frémissements parcouraient l'air, et toutes les cloches de la région s'appelaient dans le matin.

4. Moi je serrais le cou de mes deux chevaux en sanglotant.

— Hue Pierrot ! hue Pierrot ! La guerre est finie !

Alors je vis Alexis qui faisait comme moi, et il fallait que ce fût une bien grande chose pour arracher les paysans à la terre en temps de semailles. Tout le village était dans les rues, sur la place, outils sur l'épaule, car l'instituteur venait d'afficher un télégramme jaune qui arrivait de la Préfecture : *L'armistice a été signé le* 11 *novembre.* Il avait ajouté : « Vive la France ! »

5. Je craignais, en rentrant, d'être grondé pour avoir quitté le travail, et je me proposais de repartir. Mais mon oncle me dit :

— Non; aujourd'hui va avec les autres t'amuser. Nous, malheureusement...

Il n'acheva pas. Le vieux Dupré se cacha les yeux dans ses mains : dix-huit mois que son fils était mort ! Pour lui, hélas ! le grand armistice[3] était signé depuis longtemps.

Gabriel MAURIÈRE (*Peau-de-Pêche*, Collection Aurore, Gédalge, édit.).

Les mots : 1. *Alexis :* c'est le compagnon de travail et de jeu de Peau-de-Pêche; Peau-de-Pêche, ainsi appelé à cause de ses joues rondes et vermeilles, est un orphelin recueilli par son oncle Dupré, un fermier champenois. **2.** *Office :* proprement, fonction utile, emploi que l'on exerce; il s'agit ici du service religieux. **3.** *Armistice :* proprement, *arrêt des armes ;* interruption de la guerre par accord entre les combattants. De quel armistice s'agit-il dans cette phrase ?

Les idées : *Une page qui nous traduit toute l'émotion de cette journée inoubliable du 11 novembre 1918 :*

1. Comprenez-vous pourquoi l'enfant se rappelle tous les détails de cette matinée ?

2. Qu'annonçait la grande volée de cloches ? Représentez-vous toutes ces voix joyeuses qui s'appellent et se répondent de village en village, à travers toute la plaine et toute la France...

3. Comment l'enfant exprime-t-il son émotion ?

4. Et comment se traduit la joie profonde des paysans ? Pourquoi l'auteur dit-il : « Il fallait que ce fût une bien grande chose... » ?

5. Pourquoi les cloches de l'armistice font-elles pleurer le vieux Dupré ? (elles ravivent la douleur de tous ceux à qui la guerre a pris un être cher qu'ils ne reverront plus...).

EXERCICES

Vocabulaire. 1. L'allégresse générale. Relevez les phrases ou les membres de phrases qui peignent la grande joie de tous.

2. De légers frémissements parcouraient l'air (fin du n° 3) : de petits mouvements, une légère agitation ; on dit : *le frémissement* des feuilles. L'orage des hommes vous faisait *frémir* (n° 1) : on *frémit* de crainte, de terreur, d'angoisse, de joie, de colère; on dit aussi : *frissonner, trembler, tressaillir...*

Employez ces verbes dans quelques phrases.

Construction de la phrase. 1. Les étapes du récit. Donnez en une phrase un titre à chacune d'elles.

2. Nous, malheureusement... (n° 5). *Achevez la phrase.*

3. Les cloches s'appelaient (n° 3), *se répondaient... :* comment vous expliquez-vous cela ?

Construction du paragraphe. L'émotion de tous (n° 4). Livre fermé, reconstituez ce paragraphe en vous aidant des mots suivants : Je sanglotais... Alexis, les paysans, le village, l'instituteur.

Rédaction. 1. Le retour d'un absent (prisonnier, combattant, déporté, etc.) après une longue absence : **1.** Depuis de longs mois. **2.** Voici le village ou le quartier. **3.** La maison. **4.** Les parents : émotion, larmes, baisers. **5.** Les coins familiers, les souvenirs.

2. Au choix : lettre à un absent, ou lettre d'un absent.

3. Sujet libre Un jour de grande allégresse nationale.

LECTURE

73. Le vieil aveugle

1. — Oh! non, jamais, dit-il, le temps ne me dure. Quand il fait beau hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil contre un mur, contre une roche, et je vois en idée [1] la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux.

2. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel [2] qui commencent à bourdonner. J'entends les lézards glisser dans les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi.

3. Je me dis : « Voilà le coucou qui chante : c'est le mois de mars, et nous allons avoir du chaud; voilà le merle qui siffle : c'est le mois d'avril; voilà le rossignol : c'est le mois de mai; voilà le hanneton : c'est la Saint-Jean; voilà la cigale : c'est le mois d'août; voilà la grive : c'est la vendange, le raisin est mûr; voilà la bergeronnette, voilà les corneilles : c'est l'hiver. »

4. Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits des feuilles qui s'élèvent ou s'éteignent [3] dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai; à midi, tout baisse; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court; puis tout tombe et tout finit. Oh! jamais je ne m'ennuie.

LAMARTINE (*Œuvres*, Hachette, édit.).

Les mots : **1.** *Je vois en idée :* je me représente dans mon esprit comme si je voyais avec mes yeux. **2.** *Les mouches à miel :* les abeilles. **3.** *S'éteignent :* ici, s'émoussent, décroissent et se meurent.

Les idées : **1.** *Oh ! jamais je ne m'ennuie,* dit le vieil aveugle d'un ton tout à la fois résigné et souriant : représentez-vous comment il passe ses journées et comment il remplace les yeux par les autres sens.

2. Comment peut-il dire : *Je vois en idée, j'ai des yeux dans les oreilles, sur les mains, sous les pieds ?*

3. Comment reconnaît-il *les saisons de l'année et les heures du jour ?*

4. Comprenez *quel effort d'observation, d'attention et d'imagination* il lui faut faire pour tout entendre et tout comprendre; comprenez aussi que le vieil aveugle sait goûter *le charme de la vie rurale* (sinon les jours lui paraîtraient bien longs) et qu'il nous le traduit en *traits expressifs* (lesquels ?).

EXERCICES

Dictée préparée. 101. *Le vieil aveugle*, le n° 3.

Exercice sur la dictée. 1. « *Je me dis* » : à mettre à la 2e personne du pluriel des *quatre temps simples de l'indicatif*, ainsi qu'au *passé composé* et au *plus-que-parfait.*

2. « *Voilà le coucou qui chante : c'est le mois de mai, et nous allons avoir chaud.* » Sur ce modèle, construire quatre phrases sur les mois de l'année ou les heures du jour.

Construction de la phrase. 102. « **Je vois en idée** *la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent...* » (Rapprocher de l'ex. 68, page 91.)

A votre tour, voyez en idée : 1° *votre village ou votre ville ;* 2° *votre maison :* 3° *votre école ;* 4° *le printemps ;* 5° *l'hiver...*, et construisez *cinq phrases* sur le modèle ci-dessus (Je vois en idée..., ou je me représente, ou je me rappelle...); vous enrichirez votre phrase de traits qui peignent.

Exemple : Je revois mon petit village, ses rues tortueuses, ses maisons basses, les marronniers qui ombragent la place, le joli ruisseau qui serpente dans la vallée. (*Élève.*)

Rédaction (le paragraphe). **103.** « **Je vois en idée...,** disait un aveugle; *j'ai des yeux dans les oreilles...* » Cet aveugle fait une promenade dans les champs et dans la forêt. Faites-le parler (les oiseaux..., les abeilles..., le ruisseau..., les grands arbres..., le vent..., le bûcheron..., le faucheur... et le moissonneur, etc.).

104. Voyez en idée votre père, votre mère, vos grands-parents, vos frères et sœurs, — et *suivez-les dans leurs occupations actuelles ;* représentez-vous la joie que vous éprouverez à les retrouver bientôt.

LECTURE

73. Les revenants

1. Quand Claudillon mourut, sa maison resta close pendant cinq ou six mois. Un locataire, à la fin, vint l'habiter, et les fenêtres se rouvrirent.

Mais il courait dans Maillane une rumeur étrange : la maison de Claudillon était hantée[1]. Les locataires entendaient ravauder[2] et farfouiller toute la nuit : un bruit particulier, comme si on remuait du papier, du parchemin...

Ils eurent beau, les locataires, fureter, virer, tourner dans tous les coins de la maison, nettoyer le buffet, regarder sous le lit, sous l'escalier, sur les planches de l'évier, ils ne virent rien; et ce bruit renaissait toutes les nuits; à ce point, vous dirai-je, que ces gens prirent peur et qu'ils déménagèrent...

2. Dans le village on ne parlait que de revenants. Les hommes, le dimanche, près du puits de la place, s'entretenaient tous de la chose et disaient : « Claudillon, le pauvre Claudillon était pourtant un brave homme : il n'est pas croyable que ce soit lui.

— Mais alors, qui serait-ce ? »

Le grand Charles, un pince-sans-rire[3], dit après avoir toussé :

« N'est-ce pas clair ? Du moment qu'on remue des papiers, ce doit être des notaires. »

Tout le monde s'écria : « Le grand Charles a raison, ce doit être des notaires, puisqu'ils remuent des papiers.

— Ce sont des notaires! Ce sont des notaires! »

L'on n'entendait plus que cela dans les rues de Maillane. Les Maillanais n'en dormaient plus et, lorsqu'ils en parlaient, en avaient la chair de poule.

3. « — Ha ! nous le verrons bien si ce sont des notaires ! » dit flegmatiquement[4] M. Jérôme, un ancien dragon des guerres de l'Empire. Le soir, M. Jérôme chargea ses pistolets, et, tranquille comme quand il allait à la pipée[5], il vint, à la nuit close, se blottir dans la maison du pauvre Claudillon. Muni d'une lanterne sourde, qu'il recouvrit de son manteau, il s'étendit sur deux chaises, attendant que les notaires remuassent leurs papiers.

4. Tout à coup, frou-frou! cra-cra! voilà les papiers qui se froissent. M. Jérôme découvre rapidement sa lanterne, et que voit-il ? Deux rats, deux gros rats qui s'enfuient là-haut, sous la soupente[6].

Le pauvre Claudillon, avant de mourir, avait rentré ses raisins et les avait étendus sur les ais[7] de la soupente, sur un lit de feuilles de vigne. Lorsqu'il fut mort, les rats mangèrent les raisins, et, les raisins finis, ces lurons[8], toutes les nuits, venaient fureter sous les feuilles pour y ronger le grain qu'il pouvait y avoir encore. M. Jérôme enleva les feuilles et s'en revint coucher.

5. Le lendemain matin, lorsqu'il alla sur la place : « Eh bien ! monsieur Jérôme, lui dirent les paysans, vous avez l'air bien pâle ! Les notaires sont revenus ? » M. Jérôme répondit : « Vos notaires, c'est un couple de rats qui remuaient des feuilles sèches au-dessus de la soupente, des feuilles de vignes sèches. »

Un immense éclat de rire prit les bons Maillanais; et, depuis ce jour-là, les gens de mon village n'ont plus cru aux revenants.

Frédéric MISTRAL (*Mémoires et Récits*, Plon, édit.).

Les mots : **1.** *Maison hantée :* qu'on croit visitée par des revenants, c'est-à-dire par les esprits ou fantômes des morts, qui reviendraient de l'autre monde. **2.** *Ravauder :* réparer des hardes; ici, retourner et manier de menues choses. **3.** *Pince-sans-rire :* celui qui plaisante et raille, sans en avoir l'air. **4.** *Flegmatiquement*, froidement, avec calme. **5.** *Pipée :* chasse où l'on imite le cri des oiseaux, à l'aide du *pipeau*, sorte de flûte. **6.** *Soupente :* petit réduit en planches en haut d'une chambre et servant de grenier (de *suspendre*, *pendre* en haut. Même idée de *pendre* dans *suspension*, *pendaison*, *pendentif*, *appendice*, *dépendant* et *indépendant*). **7.** *Ais :* planches. **8.** *Luron :* personne hardie et joyeuse.

Les idées : *Un récit bien amusant qui se termine par un éclat de rire.* Claudillon vient de mourir, et cependant on entend du bruit dans sa maison. Et les conversations vont leur train dans le village : ce sont des revenants..., ce sont des notaires qui remuent leurs papiers... Jérôme veut tirer la chose au clair... Que fait-il ?... Que voit-il ?... Comment se termine l'histoire ?

LECTURE

75. Le réveil de l'étable

1. L'étable dormait lourdement, chaude de la respiration des douze vaches couchées sur la litière humide. Rien, pas même un léger cliquetis [1] de chaîne, ne troublait la torpeur [2] des bêtes reposant la tête sous la crèche, leur bon mufle rose immobile.

Rentrées avec le soleil couchant sous la garde du vieux coq Chantegrave, les poules s'éveillaient, silencieuses encore...

2. Résolument, le coq poussa son cri de guerre. Se redressant sur ses pattes, cambrant [3] le poitrail, allongeant le cou, il lança aux quatre murs de l'étable un chant martelé [4], aigu...

3. Alors l'étable s'agita de rumeurs. Les muscles des bêtes craquèrent, des chaînes grincèrent, des respirations soufflèrent, et le grattement de souris, comme sourd et lointain, des vaches qui commençaient à ruminer [5], se mêla aux claquements d'ailes étouffés des poules se secouant de leur engourdissement. L'étable était éveillée. Des lapins frappèrent du pied dans leur cage; une brebis bêla.

4. De minute en minute, le clairon de Chantegrave emplissait l'espace... Alors la porte vigoureusement claqua, et les poules, reconnaissant la maîtresse, s'envolèrent de tous côtés, sur les jougs, les harnais, le rebord de la fenêtre, les marches de l'escalier de la grange, pour être prêtes à gagner la basse-cour...

5. Les vaches, comme à un commandement de la femme, se levèrent, s'agenouillèrent d'abord, puis s'étirèrent en dos bossus, faisant bruire l'acier de leurs chaînes.

Quelques-unes meuglèrent de nouveau, puis elles attendirent toutes passivement [6] l'heure où on les mènerait en troupeau à l'abreuvoir.

Pendant ce temps, dans une hutte basse, les brebis tournaient, impatientes de manger, et, dans leurs cages garnies de treillis, les lapins, tous rassemblés, dardaient sur la patronne des yeux ronds à reflets rouges.

Louis PERGAUD
(*La Revanche du Corbeau*, Mercure de France, édit.).

Les mots : 1. *Cliquetis :* bruit produit par des corps sonores entrechoqués (des chaînes, des armes). **2.** *Torpeur :* engourdissement profond.

3. *Cambrant :* courbant un arc, en voûte. **4.** *Un chant martelé :* dont les notes sont détachées et nettement frappées, comme des coups de *marteau.* **5.** *Ruminer :* remâcher les aliments ramenés de l'estomac dans la bouche. **6.** *Passivement :* en supportant une action sans agir (ici, les vaches attendaient, immobiles). Rapprocher *patient* et *impassible.*

Les idées : *Suivez les diverses étapes de ce réveil et relevez les traits qui en rendent les bruits et les mouvements :*

1. *Le sommeil lourd de l'étable silencieuse.* (Rien, pas même...)

2. *Le chant du coq :* quels sont les traits qui peignent ses attitudes et ses mouvements ?

3. *Les bruits de l'étable,* rendus par des mots qui peignent par le son et par le sens : écoutez les muscles qui craquèrent, les chaînes qui grincèrent, les respirations qui soufflèrent, le grattement de souris des vaches..., les lapins..., les brebis...

4. *Les poules s'envolèrent :* pourquoi ? où étaient-elles perchées ?

5. *Les vaches se levèrent :* suivez leurs mouvements et leurs attitudes, qui sont rendus avec un grand souci d'exactitude et de précision. *Les brebis, les lapins :* quels sont les traits qui peignent ?

EXERCICES

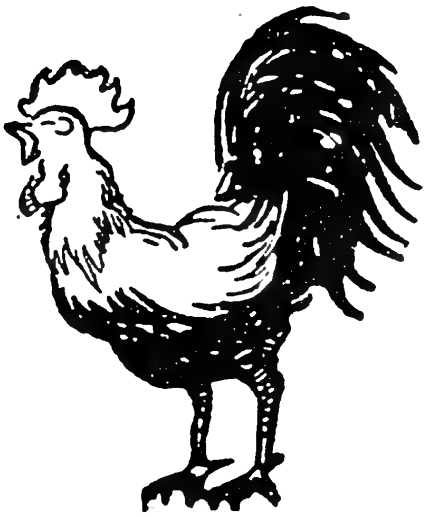
Construction de la phrase. 105. Le coq qui chante (n° 2). Quels sont ses mouvements et ses attitudes ? *Il se redresse* sur ses pattes, *cambre* le poitrail, *allonge* le cou... Remarquez que l'auteur met au participe présent la suite des verbes qui détaillent comment s'accomplit l'action principale : *Redressant..., cambrant..., allongeant...,* le coq lance son cri martelé, aigu...

— A votre tour, dites quels sont les mouvements et les attitudes *du coq qui chante, de l'oie qui siffle, de la vache qui beugle, du chien furieux qui aboie, du chat en colère* qui se défend contre un chien. Cinq phrases.

106. Les bruits et les mouvements de la ferme dès le matin. Les observer et les noter. 1. *Le coq ;* 2. *Les poules ;* 3. *Les vaches ;* 4. *Les moutons ;* 5. *La fermière,* ou *le fermier,* ou *le berger.*

Exemple : Le berger rassemble le troupeau, siffle son chien, et, son sac à provisions sur l'épaule, il gagne le pâturage. (*Élève.*)

Rédaction. 107. Cocorico ! Voici le jour, chante le coq. *Quels bruits entendez-vous dans la ferme* (basse-cour, étable, maison) *et dans le village* (troupeaux, bergers, travailleurs) ?



LECTURE

76. La chèvre savante

1. Dans un vaste espace resté libre, une jeune fille dansait... Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse jeté négligemment sous ses pieds : et, chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair...

2. La jeune fille, essoufflée, s'arrêta enfin, et le peuple l'applaudit avec amour.

« Djali », dit la bohémienne.

Alors on vit s'avancer une jolie petite chèvre blanche, alerte, éveillée, lustrée[1], avec des cornes dorées, avec des pieds dorés, avec un collier doré, et qui était restée jusque-là accroupie sur un coin du tapis et regardant danser sa maîtresse.

3. « Djali, dit la danseuse, à votre tour. » Et, s'asseyant, elle présenta gracieusement à la chèvre son tambour de basque[2].

« Djali, continua-t-elle, à quel mois sommes-nous de l'année ? » La chèvre leva son pied de devant et frappa un coup sur le tambour. On était, en effet, au premier mois. La foule applaudit.

« Djali, reprit la jeune fille en tournant son tambour de basque d'un autre côté, à quel jour du mois sommes-nous ? » Djali leva son petit pied d'or et frappa six coups sur le tambour.

4. « Djali, poursuivit l'Égyptienne, toujours avec un nouveau manège de tambour, à quelle heure du jour sommes-nous ? » Djali frappa sept coups. Au même moment, l'horloge de la Maison-aux-Piliers[3] sonna sept heures. Le peuple était émerveillé.

Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*).

Les mots : **1.** *Lustré*, qui a de l'éclat, qui *brille*. (Même idée de *briller* dans *luire*, *lueur*, *lucide*, *lustre*, *illustre*). **2.** *Tambour de basque :* petit tambour garni d'une seule peau et muni de grelots, et qu'on frappe avec la main. **3.** *La Maison-aux-Piliers :* le premier Hôtel de ville de Paris (la scène se passe en 1482, sous le roi Louis XI).

Les idées : **1** et **2.** *Le portrait de la jeune danseuse*, puis *le portrait de la chèvre :* relevez les traits qui les rendent *expressifs* et *vivants*.

3. Comment Djali montre-t-elle son talent ? Ne croyez-vous pas que sa maîtresse la guide un peu ? (le manège du tambour).

4. Quels sont les sentiments de la foule ?

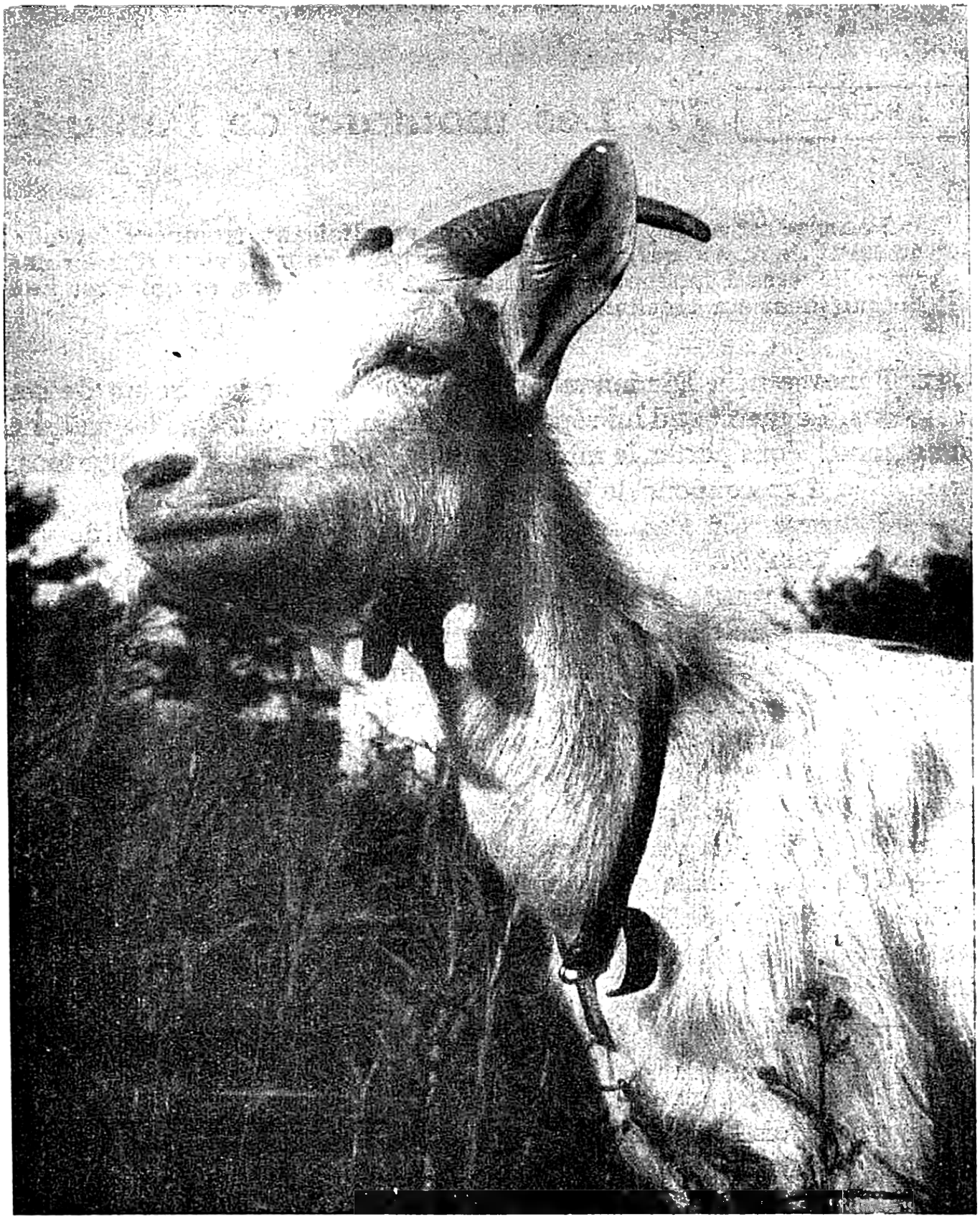


Photo Walter.

La chèvre savante

Alors on vit s'avancer une jolie chèvre blanche, alerte, éveillée, lustrée, avec des cornes dorées, avec des pieds dorés...

LECTURE 77. Les moutons de Panurge

Panurge est un joyeux compagnon, « malfaisant, trompeur, buveur, traîneur de rues », qui, au cours d'un voyage en mer, vient d'avoir une querelle avec Dindenault, le marchand de moutons, et qui s'est juré de lui jouer un méchant tour.

1. Panurge pria Dindenault de bien lui vouloir vendre un de ses moutons. Le marchand lui répondit : « Vraiment, vous êtes un vaillant marchand! Vous portez le minois [1] non pas d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses [2].

— Patience, dit Panurge. Mais, de grâce, vendez-moi un de vos moutons. Combien ?

— Ce sont moutons à la grande laine, moutons de haute graisse, répondit le marchand. Je vous fais un pari, ami Panurge. Mettez-vous dans ce plateau de balance et ce mouton sera dans l'autre; je gage un cent d'huîtres que, en poids, en valeur, en prix, il vous emportera haut et court, ainsi que vous serez un jour suspendu et pendu.

2. — Patience, dit Panurge... S'il vous plaît, vendez-m'en un : voici de l'argent comptant. Combien ? » Disant cela, il montrait son escarcelle [3] pleine de pièces d'or toutes neuves.

— Notre ami, dit le marchand, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen. Et, quand je vous aurai loué dignement les épaules, les gigots, la poitrine, le foie, la rate, les côtelettes, la tête...

3. — Allons, allons, dit le patron du bateau, c'est trop hésiter. Vends-le-lui, si tu veux; si tu ne veux pas, ne l'amuse plus.

— Je le veux, répondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il le payera trois livres tournois.

— C'est beaucoup, dit Panurge. En nos pays, j'en aurais bien cinq pour le même prix. Prenez garde que ce ne soit trop. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance qui, à vouloir devenir trop riche, s'est au contraire appauvri, ou même rompu le cou. »

4. Panurge, ayant payé le marchand, choisit dans le troupeau un beau et grand mouton, et l'emporta, criant et bêlant, tandis que

tous les autres ensemble bêlaient et regardaient de quel côté on emmenait leur compagnon :

« Oh! qu'il a bien choisi! gémissait le marchand, il s'y entend, le coquin ! Sans mentir, je le réservais pour un prince ! »

5. Soudain, Panurge, sans rien dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant sur le même ton, commencèrent à sauter dans la mer les uns après les autres, à la suite du premier. Ils se bousculaient pour se précipiter plus vite et nul ne pouvait les en empêcher. Le marchand, tout effrayé de voir périr le troupeau devant ses yeux, s'efforçait de les retenir de tout son pouvoir, mais c'était en vain. Tous à la file sautaient dans la mer et périssaient.

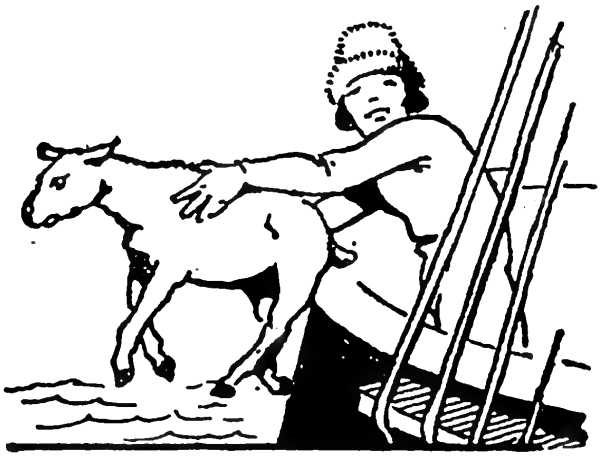
Finalement, il en prit un grand et fort par la toison, pensant ainsi le retenir et sauver le reste du troupeau. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer le marchand et le noya.

RABELAIS (*Pantagruel*).

Les mots : **1.** *Minois : mine*, air du visage. **2.** *Coupeur de bourses :* qui volait la bourse en coupant les cordons l'attachant à la ceinture. **3.** *Escarcelle :* grande bourse pendue à la ceinture.

Les idées : *Un récit vivant et amusant.* **1.** *Les deux personnages : Dindenault*, qui raille Panurge avec insolence, craint d'être dupé par le coquin, et fait un éloge comique de ses incomparables moutons, afin de les vendre plus qu'ils ne valent; *Panurge*, qui, pas un seul instant, n'oublie qu'il a juré de se venger (il reste calme devant les moqueries..., son mot « patience »).

2. *L'imitation moutonnière, aveugle et sotte :* un tableau tout à fait comique et pitoyable : le geste rapide de Panurge...; les moutons criant et bêlant qui sautent à la file, les efforts désespérés et la mort du marchand.



Les sens : odeurs et saveurs

L'observation personnelle

1. *Odeurs et saveurs :* ci-dessous vocabulaire I, et ex. 109.
2. *Les étalages,* observés par les sens : ci-dessous, ex. 110.

Vocabulaire à étudier

I. Les odeurs et les saveurs : *quelques traits expressifs.*

Le fumet appétissant du rôti.
La saveur succulente d'une côtelette.
L'arome pénétrant du café.
Le goût exquis des confitures.
Les fruits *sucrés et savoureux.*
Le délicieux parfum des fleurs.

II. L'étalage du charcutier : *une énumération qui peint.*

« Mon grand-père étudiait du regard *les bonnes choses exposées à l'étalage :* les champignons, les saucisses *truffées,* les galantines *enveloppées* d'un manchon de gelée *transparente,* les andouillettes *appétissantes et dodues.* » (A. Theuriet.)

L'auteur décrit l'étalage *en énumérant* les divers comestibles qui y figurent, chacun d'eux *peint d'un trait :* aspect, odeur, saveur...

EXERCICES

Vocabulaire. 108. La précision du sens : les saveurs. Préciser le sens des mots suivants, en vous aidant du dictionnaire : *savourer, goûter, déguster, se restaurer, se régaler, dévorer...*

Exemple : Savourer (de *saveur*), c'est manger lentement, avec attention et plaisir : je *savoure* mon chocolat au lait.

Construction de la phrase. 109. Les odeurs et les saveurs : *le pot-au-feu ; — un plat appétissant ; — une fleur ; — un fruit ; — un gâteau ; — des confitures...* Cinq phrases, au choix.

Exemple : « C'était l'heure du souper; une bonne odeur de soupe aux choux, exquise et chaude, flottait dans l'air. » (*E. Moselly.*)

110. Les étalages et les magasins, observés par les sens. Vous ferez l'énumération des divers objets, en caractérisant d'un trait chacun d'eux. (Exemple : *Vocabulaire n° II.*) *Chez le charcutier, le pâtissier, le fruitier, la fleuriste* (ou le parterre fleuri), *sous les Halles, dans une cuisine un jour de fête,* etc. (Cinq phrases, au choix.)

Rédaction. 111. Vous avez accompagné votre mère **sous le marché couvert.** Qu'y avez-vous vu ? entendu ? touché ? senti ? goûté ? (Vous insisterez sur quelques sensations caractéristiques.)

112. Une marmite bout sur le feu : que voyez-vous ? qu'entendez-vous ? que sentez-vous ? à quoi pensez-vous ?

LECTURE

78. L'Ile des plaisirs

1. Poum trouvait que l'Ile des Plaisirs était le plus merveilleux des pays.

« — Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi [1] et de caramel [2], et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands [3], léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves.

2. « Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres [4], que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. »

Si peu qu'elle fût ouverte ! Poum écartait à peine les lèvres, croyait sentir le vol tiède des gaufres, fermait les yeux de peur que le sucre n'y entrât, soufflait d'avance de peur que ce ne fût trop chaud !

3. « Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin quand le temps est chargé; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc. »

Poum étendait le doigt, touchait le mur, s'imaginait la belle croûte de pâté, dorée, cannelée [5], avec une épaisse couche blanche incrustée [6] de gelée. Et il disait : « Mur, deviens croûte tout de suite ! » Mais le mur restait mur.

Paul et Victor MARGUERITTE (*Poum*, Plon, édit.).

Les mots : **1.** *Sucre candi :* sucre cristallisé et à demi transparent. **2.** *Caramel :* sucre fondu et durci. **3.** *Friand :* qui aime les morceaux délicats (rapprocher *friandise*). **4.** *Gaufre :* proprement, gâteau d'abeille; gâteau léger cuit entre deux fers quadrillés. **5.** *Cannelé :* garni de *cannelures* ou rainures creusées du haut en bas. **6.** *Incruster :* mettre comme dans une *croûte*, ou garnir comme d'une *croûte*.

Les idées : **1.** Par quels traits de la description Poum a-t-il été particulièrement charmé ?

2. Représentez-vous Poum qui, *en imagination*, voit, goûte, savoure toutes ces choses si appétissantes.

3. Quels sont les traits qui vous ont fait sourire ? Dites pourquoi.

LECTURE 79. Voyage à l'Ile des Plaisirs

1. On nous assura qu'il y avait, à dix lieues de là, une île où se trouvaient des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait, comme on creuse les mines d'or dans le Pérou[1]. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin quand le temps est chargé; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc.

2. A peine fûmes-nous arrivés dans cette île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit; car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent; et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher.

3. Mais à peine fus-je dans mon lit que j'entendis un grand bruit : j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir, avec grand effort, des ruisseaux bouillants de chocolat mousseux et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai.

4. A peine fus-je éveillé qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, et si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets[2] de taffetas[3] que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs pour digérer sans peine douze grands repas en un jour.

5. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait. Mais, le soir, je fus lassé

d'avoir passé toute la journée à table, comme un cheval à son râtelier...

6. Fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent[4] et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses, et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs[5] pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère[6] et la variété des plaisirs.

FÉNELON (*Fables*).

Les mots : **1.** *Pérou :* pays de l'Amérique du Sud, riche en mines d'or. **2.** *Sachet :* petit *sac* (rapprocher : *sacoche*, *bissac* et *besace : sac* à *deux* poches). **3.** *Taffetas :* étoffe de soie très mince. **4.** *Avilissent :* rendent *vil*, méprisable. **5.** *Mœurs :* habitudes, coutumes relatives à la pratique du bien ou du mal (rapprocher *morale*). **6.** *Bonne chère :* faire *bonne chère* à quelqu'un a d'abord signifié lui faire bonne mine, bon accueil, d'où lui offrir une bonne nourriture.

Les idées : *Un conte fort amusant qui renferme une leçon de sagesse. Dans cette île merveilleuse, tout est prévu pour satisfaire les plaisirs des sens ; mais vous comprendrez que le vrai bonheur n'est pas là.*

1. Que trouvait-on dans cette île ?
2. Que vendaient les marchands ?
3. Que se produisait-il pendant la nuit ?
4. Qu'acheta notre voyageur dès qu'il fut éveillé ?
5. Pourquoi se sentit-il fatigué le soir ?
6. Pourquoi notre voyageur n'est-il pas heureux dans l'Ile des Plaisirs ? Où trouvera-t-il le bonheur et la santé ?

Exercices sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

80. Une table bien servie

1. Est-il rien de plus agréable que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères? Et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe qui embaume et de passer les assiettes en disant :

« Goûtez-moi cela, mes amis; vous m'en donnerez des nouvelles ! »

Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps et de l'automne !

2. Et, quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper des tranches de gigot fondantes, ou la truelle d'argent[1] pour diviser tout du long, avec délicatesse, un magnifique[2] brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement[3] les autres vous regardent.

3. Puis quand vous saisissez derrière votre chaise une bouteille, et que vous la placez entre vos genoux pour en tirer le bouchon sans secousse, comme ils rient en pensant :

« Qu'est-ce qui va encore bien venir, à cette heure! »

Ah! je vous le dis, c'est un grand plaisir de recevoir ses vieux amis!...

4. « Allons, buvons, disait Kobus : encore un coup ! La bouteille est encore à moitié pleine. »

C'est en ce moment que le vieux David Sichel entra. L'on peut deviner les cris d'enthousiasme qui l'accueillirent : « Hé! David!... Voici David!... A la bonne heure! Il arrive!

— David, il était temps, s'écria Kobus tout joyeux; encore dix minutes, et je t'envoyais chercher par les gendarmes; nous t'attendons depuis une demi-heure. »

La servante, après avoir débarrassé la table, arrivait alors de la cuisine avec un plateau chargé de tasses, et Katel suivait, portant sur un autre plateau la cafetière et les liqueurs.

ERCKMANN-CHATRAIN (*L'ami Fritz*, Hachette, édit.).

Les mots : 1. *La truelle d'argent :* ici, large couteau triangulaire pour servir le poisson à table. **2.** *Magnifique :* idée de *grandeur ;* ici, le brochet

excite l'admiration, parce qu'il est beau et bien préparé. 3. *Recueillir* : se *recueillir*, c'est *rassembler* toute son attention pour la fixer sur une seule pensée. (Ici, sur quelle pensée l'attention se concentre-t-elle ?)

Les idées : *Est-il rien de plus agréable que de recevoir à table ses vieux amis ?* C'est à la fois *une joie pour les sens et une joie pour le cœur.*

Étudiez *les traits qui peignent cette joie :* les amis qui s'attablent..., le menu du dîner..., une bouteille... l'arrivée de David (quels sont les mots et les tableaux expressifs ?).

Remarquez que l'auteur emploie *la forme exclamative*, qui met en valeur les émotions, heureuses ou pénibles, l'admiration, la surprise...

EXERCICES

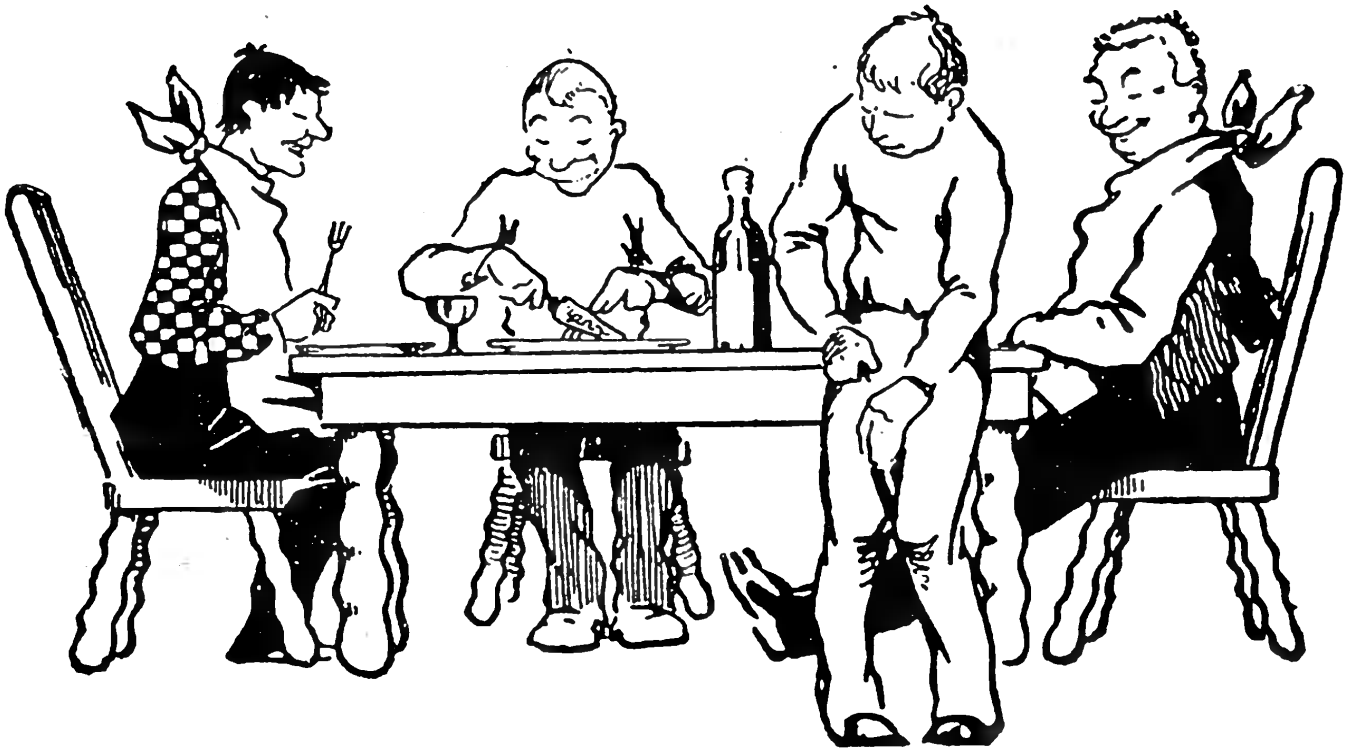
113. Construction de la phrase. La phrase exclamative; elle met en valeur *les sentiments joyeux ou tristes, l'admiration, la surprise...*

« *Qu'il est agréable* de s'asseoir devant une table... ! *Qu'on est heureux... ! Ah ! c'est un grand plaisir !...* »

A votre tour, *traduisez en phrases exclamatives quelques joies que vous avez éprouvées...* (un fruit ou un gâteau délicieux, un spectacle charmant ou émouvant, une fête de famille, etc., etc.).

Exemple : Ah ! quelle chose charmante qu'une dînette entre camarades ! On savoure des confitures, des fruits, des gâteaux, on bavarde, on joue, on se taquine un peu. (*Élève.*)

Rédaction. 114. Est-il rien de plus agréable qu'un repas de fête en famille ! Vous direz de quelle fête il s'agit, et vous décrirez à votre tour, en *traits précis*, ce repas qui fut pour tous *une joie des sens et une joie du cœur :* les convives à table..., le menu..., le dessert..., conversations, rires, bonheur... Vous emploierez de temps à autre *la forme exclamative.*



LECTURE 81. Le jugement de Jean le fou

1. Devant la boutique d'un rôtisseur, à Paris, un portefaix mangeait son pain à la fumée du rôt et le trouvait, ainsi parfumé, fort savoureux. Le rôtisseur le laissait faire.

Quand tout le pain fut mangé, le rôtisseur le happe au collet et veut qu'il lui paye la fumée de son rôt. Le portefaix répond qu'il n'a en rien endommagé ses viandes, n'a rien pris au rôtisseur, qu'il ne lui doit rien : la fumée s'évaporait au dehors ; d'une façon ou de l'autre, elle se perdait ; jamais on n'avait entendu dire qu'à Paris quelqu'un eût vendu en rue de la fumée de rôti. Le rôtisseur répliquait qu'il n'était pas tenu de nourrir les gens de la fumée de son rôt, et menaçait, s'il n'était payé, d'ôter au portefaix ses crochets[1]. Ce dernier tira son bâton et se mit en défense.

2. Les badauds[2] de Paris accoururent de toutes parts. Parmi la foule se trouva fort à propos Seigneur Jean le fou[3]. Le rôtisseur, l'ayant aperçu, demanda au portefaix :

« Veux-tu, sur notre différent, prendre pour Juge ce noble Jean ?

— Oui », répondit le portefaix.

3. Donc Seigneur Jean, après avoir entendu les parties, ordonna au portefaix de tirer de sa bourse une pièce d'argent et de la lui remettre. Le portefaix obéit et lui remit un tournois philippus[4]. Seigneur Jean le prit et le mit sur son épaule gauche pour vérifier s'il avait bien son poids ; puis il le fit sonner sur la paume de sa main comme pour voir s'il était de bon aliiage ; puis il le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il était bien frappé. Tandis qu'il faisait cela, les badauds gardaient un profond silence, le rôtisseur croyait fortement être payé, et le portefaix était au désespoir.

4. Enfin il le fit sonner plusieurs fois sur l'étal de la boutique. Alors, majestueux comme un président[5], toussant préalablement deux ou trois fois, il rendit à haute voix la sentence[6] suivante :

« La cour[7] dit que le portefaix qui a mangé son pain à la fumée du rôt a payé le rôtisseur au son de son argent, ordonne, ladite cour, que chacun se retire chez soi, sans dépens et pour cause[8]. »

Ce jugement du fou parisien a semblé si équitable [8], si admirable, qu'on doute fort que, si pareille cause avait été portée devant le Parlement de Paris, elle eût été mieux tranchée et plus juridiquement formulée [10].

D'après RABELAIS (*Pantagruel*, livre III).

Les mots : **1.** *Ses crochets :* instruments servant au portefaix à porter les fardeaux. **2.** *Badauds :* personnes qui, dans la rue, regardent tout et vont bouche *bée*. **3.** *Seigneur Jean le fou :* bouffon, amuseur public. **4.** *Un tournois philippus :* pièce de monnaie frappée à Tours, à l'effigie du roi *Philippe*. **5.** *Président :* avec l'air de *grandeur* d'un président de tribunal. **6.** *Sentence :* formule d'un jugement. **7.** *Cour :* le tribunal. **8.** *Sans dépens et pour cause :* pour une bonne raison : c'est un procès pour rire, et le juge ne veut pas se faire payer. **9.** *Équitable :* qui a de l'*équité*, c'est-à-dire une justice *égale* pour tous. (Contraire : *inique, iniquité ;* cette idée d'*égal* se trouve aussi dans *égalité, équation, équilibre*.) **10.** *Juridiquement formulée :* énoncée dans les *formes* consacrées par *la justice*.

Les idées : *Un récit amusant :* **1.** *Un rôtisseur* qui cherche injustement querelle à un *pauvre portefaix ;* que pensez-vous des arguments de chacun ?

2. *Jean le fou choisi comme juge :* il tient longuement en haleine les deux plaideurs et les badauds. (Suivez ses mouvements, des traits amusants qui excitent fortement notre curiosité.)

3. *Le jugement du fou.* Vous remarquerez qu'il prend un ton solennel, majestueux, qu'il emploie les formes mêmes de la justice, et que le jugement prononcé par le fou est fort équitable : c'est que l'auteur a voulu se moquer des juges de son temps.

LECTURE 82. Mowgli chez les Loups

I

Au fond d'une caverne de l'Inde habitée par des loups, un tout petit enfant est venu s'égarer : il va être recueilli et adopté par la famille des loups.

1. Il était sept heures, par un soir très chaud, sur les collines de Seeonee. Père Loup s'éveilla de son somme journalier, se gratta, bâilla et détendit ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qui en raidissait encore les extrémitiés.

Mère Louve était étendue, son gros nez gris tombé parmi ses quatre petits qui se culbutaient en criant, et la lune luisait par l'ouverture de la caverne où ils vivaient tous.

2. Père Loup écouta. En bas, dans la vallée qui descendait vers une petite rivière, il entendit la plainte dure, irritée, hargneuse[1] et chantante d'un tigre qui n'a rien pris.

« Chut ! ce n'est ni le bœuf, ni le chevreuil qu'il chasse cette nuit, dit mère Louve, c'est *l'Homme.* »

Le ronron grandit et se résolut[2] dans le « aaarh ! » à pleine gorge du tigre qui charge[3]. Alors on entendit un hurlement, un hurlement bizarre, indigné d'un tigre, poussé par Shere Khan[4].

« Il a manqué son coup », dit mère Louve.

Père Loup sortit à quelques pas de l'entrée ; il entendit Shere Khan grommeler sauvagement.

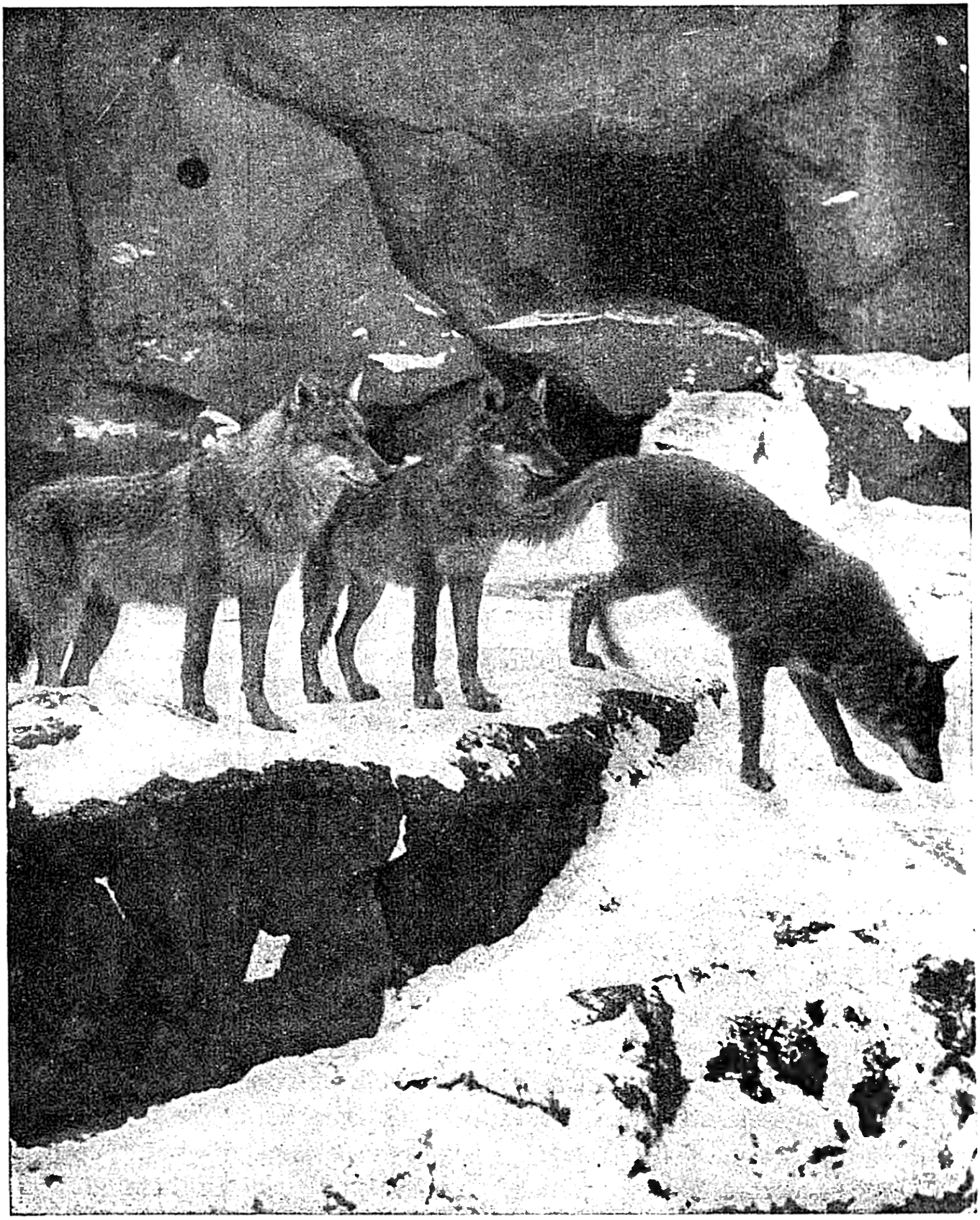
3. « Quelque chose monte la colline, dit mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt. »

Il y eut un petit froissement de buissons dans le fourré. Père Loup se ramassa, prêt à sauter. Il prit son élan, mais s'arrêta à mi-bond.

« Un Homme, dit père Loup. Un petit d'Homme. Regarde ! »

(A suivre.)

Les mots : 1. *Hargneux :* d'une humeur querelleuse (ancien français *irgne :* mauvaise humeur). **2.** *Se résolut :* ici, sens spécial : se changea, transforma. **3.** *La charge :* ici, sens spécial, attaque impétueuse, au 's de course. **4.** *Shere Khan :* le tigre.



UNE FAMILLE DE LOUPS

Si le loup ressemble au chien par son corps et par son pelage, il s'en distingue nettement par sa férocité : poussé par la faim, il peut s'attaquer à l'homme.

LECTURE 83. Mowgli chez les Loups *(fin)*

II

1. En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun, tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux, le plus potelé petit d'Homme qui fût jamais venu la nuit à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder père Loup en face et se mit à rire.

2. « Est-ce bien un petit d'Homme ? dit mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici... Qu'il est mignon ! qu'il est nu ! Et qu'il est brave ! »

Le bébé se poussait entre les petits, contre la chaleur du flanc tiède : « Ah ! ah ! il prend son repas avec les autres... Ainsi, c'est un petit d'Homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'Homme parmi ses enfants ?... »

3. Le clair de lune s'éteignit à l'entrée de la caverne, car la grosse tête carrée de Shere Khan en bloquait l'ouverture et tentait d'y pénétrer.

« Shere Khan nous fait grand honneur, dit père Loup, les yeux mauvais. Que veut Shere Khan ?

— Ma proie. Un petit d'Homme a pris ce chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le moi !

— Les Loups sont un peuple libre, dit père Loup. Ils ne prennent d'ordre que du Conseil supérieur du clan[1], et non d'un tueur de bœufs plus ou moins rayé. Le petit d'Homme est à nous. »

4. Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Louve secoua ses petits de son flanc et s'élança, ses yeux, comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan... Shere Khan se recula hors de l'ouverture, en grondant ; et, quand il fut à l'air libre, il cria :

« Nous verrons ce que dira le clan, comment il prendra cet élevage du petit d'Homme. Le petit est à moi ; et sous ma dent il faudra bien qu'à la fin il tombe, ô voleurs à queues touffues !... »

5. Mère Louve se laissa retomber, pantelante[2], parmi ses petits, et père Loup lui dit gravement :

« Là, Shere Khan a raison, le petit doit être montré au clan. Veux-tu encore le garder, mère ? »

Elle haletait[3] : « Si je veux le garder!... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur. Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué!... Si je le garde? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite grenouille... O toi, Mowgli[4], car Mowgli la Grenouille je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere Khan, comme il t'a fait la chasse à toi! »

Rudyard KIPLING (*Le Livre de la Jungle*. Traduction Louis Fabulet et Robert d'Humières, Mercure de France, édit.).

Les mots : **1.** *Clan :* tribu formée d'un certain nombre de familles. L'auteur imagine que les loups s'organisent en société formant un clan qu'administre un conseil. **2.** *Pantelant :* haletant et palpitant. **3.** *Haleter :* être hors *d'haleine*, ici, à cause de l'émotion (rapprocher *exhaler :* pousser au dehors, répandre son haleine). **4.** *Mowgli :* la grenouille; c'est le nom que mère Louve donne à l'enfant, qui a la peau nue comme une grenouille, — alors que les petits loups sont velus.

Les idées : *Récit merveilleux qui fait vivre sous nos yeux des animaux sauvages et un jeune enfant adopté par une famille de loups ;* l'auteur prête à tous ces animaux des *sentiments humains*.

1. *La famille des loups*. C'est un tableau vivant : quels sont les traits qui peignent chaque personnage ?

2. *La plainte, puis le hurlement du tigre :* quelles sont les réflexions de la louve ?

3. *L'arrivée du petit d'Homme :* relevez les traits délicieux qui le peignent.

4. *Les paroles de la mère Louve :* qu'ont-elles de doux et d'ému ?

5. *Les menaces du tigre :* qu'y a-t-il de fier dans la réponse du loup ? Quels traits peignent la colère de la louve ?

6. *La tendresse toute maternelle de la louve :* qu'y a-t-il de touchant dans ses paroles ?

Le chien

L'observation personnelle

1. *Un chien bien connu :* faisons en commun son portrait (ex. 116).
2. *Le chien et le troupeau :* attitudes et mouvements (ex. 121).
3. *Petites scènes :* Le chien et le chemineau; — le chien à la chasse; — le chien et le chat; — le chien de l'aveugle... (ex. 117).

Vocabulaire à étudier

I. Le chien : *quelques traits d'ensemble.* Son flair *délicat.* Ses crocs *solides.* Ses pattes *agiles.* Ses yeux *vifs.* Son corps *souple.* Sa queue *frétillante.*

II. Le portrait d'un chien : *les traits caractéristiques* qui en font une bête *magnifique.*

« C'était un *magnifique épagneul* noir et blanc, aux longs poils, aux muscles souples, qui comprenait tous les gestes et qui en inventait lui-même : ses yeux luisaient dans une large tache de neige. » (Albert THIERRY.)

III. Une attitude : *le chien et le chemineau.*

« Tout au fond de la cour, un mâtin, sortant de sa niche, tirait sur sa chaîne en poussant un aboiement féroce. » (Émile MOSELLY.)

EXERCICES

Vocabulaire. 115. Les qualités du chien. Il est *intelligent, vigilant* (qui veille), *affectueux, fidèle* (foi et confiance), *dévoué.* — Mettre en valeur, en *une phrase,* chacune de ces qualités.

Exemple : Le chien comprend et même devine les ordres de son maître : il est *intelligent.*

Construction de la phrase. 116. Quelques portraits de chiens. Sur ce modèle ci-dessus : *Vocabulaire n° II,* groupez les traits qui peignent : *un vigoureux chien de garde, — un chien de chasse souple et agile, — un chien de berger rustique mais vigilant, — un misérable chien errant, — un joli petit chien d'appartement.*

Exemple : C'est un chat maigre et farouche, au poil ras irrégulièrement tacheté de roux et de blanc, aux yeux sauvages, aux longues griffes acérées toujours prêtes à entrer en danse. (*Élève.*)

117. Petites scènes : rendre chacune d'elles en une ou deux phrases vivantes (ci-dessus : *l'observation personnelle,* n° 3).

Exemple : La queue agitée, les oreilles droites, l'œil en feu, Camarade grogne et se précipite sur Minet en montrant des crocs menaçants. (*Élève.*)

Rédaction. 118. *Un chemineau,* besace au dos, entre dans la cour : *Médor, attaché à sa niche, s'élance... Scène à décrire.*

119. *Deux compagnons de misère.* Par une journée de pluie et de froid, un vieux mendiant et son chien partagent leur maigre repas sous une porte cochère. *Scène à décrire.*

LECTURE

84. Les deux amis

1. Un soir, après une longue course, j'aperçus, comme je revenais à grands pas afin de ne point me mettre en retard, un chien qui galopait vers moi. C'était une sorte d'épagneul[1] rouge, fort maigre, avec de longues oreilles frisées.

2. Quand il fut à dix pas, il s'arrêta. Et j'en fis autant. Alors il se mit à agiter sa queue, et il s'approcha à petits pas, avec des mouvements craintifs de tout le corps, en fléchissant sur ses pattes comme pour m'implorer[2] et en remuant doucement la tête. Je l'appelai.

Il fit alors mine de ramper avec une allure si humble[3], si triste, si suppliante, que je me sentis les larmes aux yeux.

3. J'allai vers lui, il se sauva, puis revint, et je mis un genou par terre en lui débitant[4] des douceurs afin de l'attirer. Il se trouva enfin à portée de ma main et, tout doucement, je le caressai avec des précautions infinies.

4. Il s'enhardit, se releva peu à peu, posa ses pattes sur mes épaules et se mit à me lécher la figure. Il me suivit jusqu'à la maison.

5. Ce fut vraiment le premier être que j'aimai passionnément, parce qu'il me rendait ma tendresse.

Guy DE MAUPASSANT (*Contes*, Albin Michel, édit.).

Les mots : 1. *Épagneul :* chien de chasse à longs poils. **2.** *Implorer :* demander en *pleurant*, humblement et avec insistance (rapprocher : *éploré*, tout en *pleurs ; déplorer :* regretter amèrement en *pleurant*). **3.** *Humble :* proprement, courbé *vers la terre ;* qui s'abaisse volontiers; rapprocher *s'humilier, humilité* et *humiliation.* (La racine *humus* se trouve dans *inhumer*, mettre en terre, et dans *exhumer.*) **4.** *Débiter :* réciter longuement et *en détail.*

Les idées : *C'est un malheureux qui parle*, un malheureux que personne n'aime et qui n'a personne à aimer; *il adopte un autre malheureux,* — un pauvre chien abandonné, — *et une tendresse commune va unir les deux amis.*

1. Le chien galope vers l'homme.
2. Il s'arrête, implore, rampe... (*suivez ses mouvements, ses attitudes*).
3. L'homme s'approche, appelle, caresse...
4. Le chien s'enhardit, le lèche et le suit.
5. L'affection commune qui les unit.

LECTURE

85. Jeanne et Courard

1. Jeanne reçut de sa mère un ordre qui l'obligea à changer de jeux. Les foins étaient rentrés depuis la veille, lorsque maîtresse Fruytier, après la tartine du matin, lui dit :

« Tu vas aller au pré garder les vaches.

— Et Pierre ? — Il a demandé à suivre le père, il dit qu'il est un homme à présent.

2. — Oh! un petit, maman! Nous nous sommes mesurés : j'ai un centimètre de plus que lui... Alors je serai toute seule avec les bêtes ?

— Tu auras Courard avec toi.

— C'est une bête, puisque c'est un chien.

— Il a de l'esprit autant que toi.

— Oh! il faudrait voir!

3. — Si les bœufs veulent passer dans le pré du voisin, tu enverras Courard, qui saura les ramener.

— Oui, maman. — Fais attention aux serpents : il y en a, des fois, près de la mare. — Oui, maman.

— Et si tu étais en danger, crie, comme je fais pour annoncer le dîner aux hommes : Ouh, ouh ! oh là hou ! J'aurai toujours l'oreille de ton côté. — Oui, maman ! Hou ! hou ! Oh là hou ! — C'est cela. Va, ma fille, et emporte ta baguette. »

4. La plus jeune de la maison se plaça donc en face de la grande porte de l'étable, sa baguette de houx à la main. Les vaches, les génisses[1], les veaux, les quatre grands bœufs défilèrent[2] devant elle comme une troupe devant le général...

Quand tout fut en bon chemin, Jeanne se mit à l'arrière, accompagnée de Courard, qui sautait à sa gauche, à sa droite, devant elle. Il aboyait de plaisir, ouvrant une large gueule frangée de poils gris...

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Les génisses :* les jeunes vaches; **2.** *Défilèrent :* passèrent à la *file*, à la suite les uns des autres. (L'idée de *fil*, ou *à la file*, se retrouve dans : *enfiler, faufiler, effilé, défilé, enfilade, profil, etc.*)

Photo Dimont.

BERGER DE BRIE

Le chien de berger est le gardien du troupeau. Si les bêtes s'éloignent, il sait les ramener au lieu du pâturage.

LECTURE

86. Jeanne et Courard *(fin)*

II

5. ...Jeanne ne bougeait pas. La chaleur était grande. Le chien, immobile aux pieds de sa maîtresse, et non pas couché, mais assis, les oreilles droites, le nez dans le vent, dans l'attitude enfin d'un bon chien de berger en service de guet, commençait à donner des signes d'impatience, en observant que Rougeaud allait commettre un délit[1] de vagabondage. Ses yeux bleu pâle et blancs interrogeaient ceux de la bergère et semblaient lui dire :

« Maîtresse, vous ne le voyez donc pas ? »

— Mais si, chien, je le vois.

— Faut-il mordre ? »

6. Du bout de sa petite main, qu'elle remuait à peine, juste pour que Courard pût comprendre, elle répondait :

« Pas encore !

— Mais enfin, Maîtresse, voilà ce grand encorné qui fait semblant de brouter l'herbe du talus[2] et qui s'avance vers la brèche !

— Il n'est encore qu'à trois ou quatre pas du mauvais passage, mon bon Courard.

— Le voici sur le talus ! Il a commencé de descendre ! Il a les deux pieds de devant sur la pente, de l'autre côté, et la croupe en l'air !

— Va, mon Courard, ramène-le !

7. Il avait suffi, pour dire tout cela, du geste menu de cinq doigts roses. En un instant, Courard fut près de la haie, la sauta, apparut, la gueule ouverte, devant le front de Rougeaud, qui recula, en roulant ses yeux et orientant ses cornes à droite et à gauche, selon que le chien avait l'air d'attaquer d'un côté ou de l'autre. Trois minutes plus tard, Courard, content de lui, flatté[3] par la main de Jeanne, s'asseyait de nouveau à son poste, près de sa maîtresse, et reprenait la surveillance du troupeau rassemblé.

René Bazin (*Il était quatre petits enfants*, Mame et fils édit.).

Les mots : **1.** *Délit :* le vagabondage, le maraudage, sont des *délits*, ou infractions à la loi. De quel délit s'agit-il dans le texte ? **2.** *Talus :* ici, pente du fossé le long du champ voisin. **3.** *Flatté :* caressé du plat de la main.

Les idées : **1.** Quel ordre maîtresse Fruytier donne-t-elle à sa fillette ?
2. Pourquoi assure-t-elle que Courard a de l'esprit ?
3. Quelles recommandations fait-elle à l'enfant ?
4. Le défilé du troupeau : petite scène vivante.
5. Représentez-vous l'attitude du chien *en service de guet*, puis son impatience, ses yeux qui interrogent...
6. Suivez *cette muette conversation* entre le chien et la bergère.
7. Étudiez *la scène vivante* du n° 7 : les mouvements de Courard, ceux du bœuf, le retour de Courard.

EXERCICES

Dictée préparée. 120. *Jeanne et Courard*, n° 3.

Exercice sur la dictée : 1° « *Tu enverras* Courard *qui saura* les ramener. » A mettre aux autres temps simples de l'indicatif et au présent du conditionnel.

2° Sur ce même *modèle, compléter les trois phrases :* tu enverras Courard *qui*... Tu prendras Courard *qui*... Tu caresseras Courard *qui*... (*une proposition principale, puis une proposition subordonnée* introduite par le pronom relatif *qui*).

121. Mouvements et attitudes du chien. *Observations personnelles.* Étudiez le n° 5 : *le chien qui surveille*, puis le n° 7 : *le chien de berger qui ramène le bœuf Rougeaud.* — Puis rendez à votre tour, en une ou deux phrases, les attitudes et les mouvements du chien : *quand il rassemble le troupeau ; — quand une brebis s'écarte ; — quand il attend son déjeuner ; — quand on le caresse*, etc...

Exemple : Le cou tendu, les oreilles rabattues, le ventre à ras de terre, Médor escalade le coteau ; puis, doucement, il ramène la brebis indocile. (*Élève.*)

Rédaction. 122. Le chien et la bergère : la bergère garde le troupeau ; son chien, assis près d'elle, *veille ;* ses regards semblent dire..., la bergère répond..., commande..., le chien court. — *Petite scène à décrire* (relire les n°s 5 et 6).

123. Jeanne, accompagnée de Courard, ramène son troupeau ; au carrefour, voici qu'on rencontre le troupeau de Jacques, accompagné de Castor : mêlée, beuglements, aboiements, appels, cris. Enfin... *Décrire la scène avec animation.*

LECTURE

87. Le braconnier Raboliot

1. Raboliot enfourcha la clôture, et, pour aller plus vite, passa Aïcha dans ses bras; elle frémissait, les narines battantes :

— Allez! Allez!

2. Il l'avait lâchée; elle était partie à fond de train, galopant le long du grillage. Il y eut aussitôt, en tous sens, des piétinements menus, affolés, et tout à coup un choc grattant de griffes, un cri effilé[1], suraigu. Raboliot marcha vers sa chienne, noire, et boulée contre le treillis, les ongles plantés raides en terre, un lapin pantelant[2] dans la gueule.

— Allez! Allez!

Aïcha desserra les mâchoires. Elle repartait déjà, pendant que Raboliot, pattes d'une main, oreilles de l'autre, disloquait d'une traction appuyée la colonne vertébrale du lapin.

3. Et dans l'instant cela recommença : les fuites désordonnées, le choc sourd de la chienne se ruant contre le grillage, freinant des pattes et labourant le sol, et le cri suraigu du lapin capturé.

Raboliot ne courait pas : il avait fort à faire pour soutenir l'allure d'Aïcha; mais il prévoyait chaque fois le point juste où elle allait bondir; dès que les crocs entraient dans le poil, la main de Raboliot était là. Dans sa musette de toile, les petits cadavres chauds s'amoncelaient : la bretelle commençait de lui tirer fort sur la nuque.

4. — Allez! Allez!

Une nuit d'or, une besogne bien faite ! La petite noire avait le diable dans la peau. Étrangement muette, elle virevoltait[3], fonçait soudain en flèche vertigineuse[4], bondissait à travers le champ, ainsi qu'un ténébreux follet[5].

De temps en temps, par-dessus l'épaule, Raboliot regardait vers l'ouest, vers la maison du garde... Et cependant ses mains n'arrêtaient pas de travailler, arrachaient à la gueule d'Aïcha les lapins qui gigotaient, empoignaient les oreilles et les pattes, et tiraient : les vertèbres fragiles[6] craquaient, la bête pesait, inerte et molle, comme une loque tiède. Au sac ! Il y en avait déjà sept ou huit, et

la noire galopait toujours, et Raboliot l'encourageait toujours, d'une voix basse et pressante, poussée raide entre ses dents :

« Allez! Allez! »

Maurice GENEVOIX (*Raboliot*, Bernard Grasset, édit.).

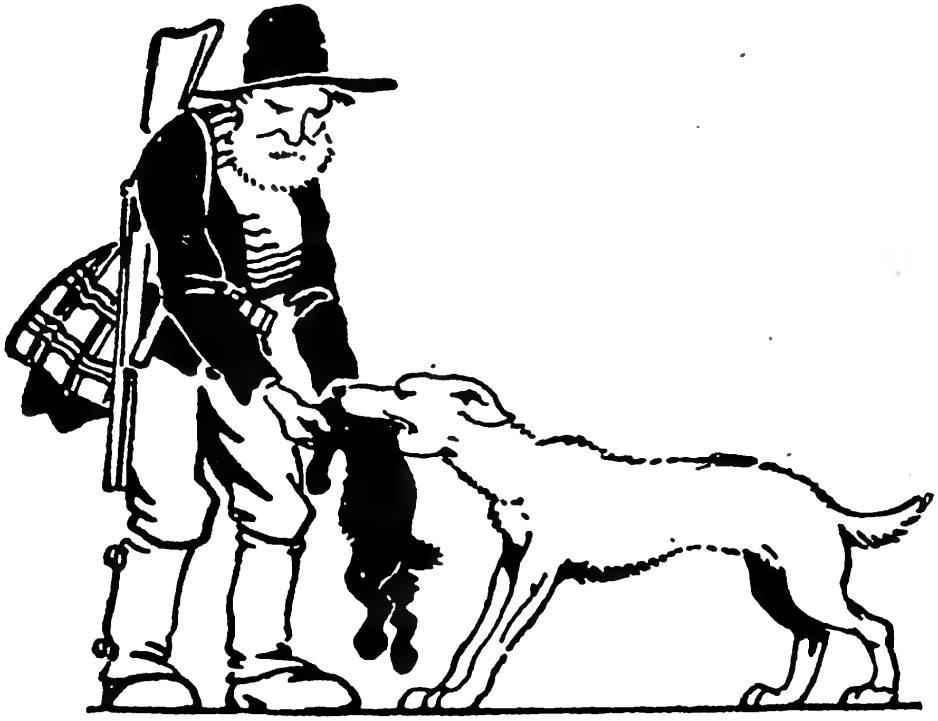
Les mots : **1.** *Effilé :* proprement, mince et allongé comme un *fil :* ici, très aigu, perçant et prolongé. **2.** *Pantelant :* qui respire avec peine et palpite. **3.** *Virevolter :* tourner et retourner vivement sur soi-même (rapprocher *virer* et *volte-face*). **4.** *Vertigineux :* qui donne le *vertige*, qui fait *tourner la tête*, ici à cause de sa vitesse. **5.** *Follet :* un feu follet est une flamme légère qui se dégage des marécages et des cimetières et qui se déplace vivement au souffle de l'air; pourquoi Aïcha est-elle comparée à un ténébreux follet ? **6.** *Fragile :* qui se *brise* aisément. (Même idée de *briser*, de *casser*, dans : *frêle, fragment, fraction, fracture, infraction, enfreindre, effraction, naufrage*, etc.)

Les idées : Le braconnier Raboliot et sa chienne noire Aïcha chassent le lapin dans un clos, par une belle nuit de lune.

Étudiez avec quelle sûreté ils conduisent leur chasse coutumière : les bonds rapides et silencieux d'Aïcha..., les piétinements affolés, le cri du lapin capturé..., puis les mains de Raboliot qui, sans arrêt, empoignent..., tuent..., sa voix qui encourage toujours.

Tous *ces mouvements sont sûrs, rapides, mécaniques*, parce qu'il s'agit d'un braconnage de toutes les nuits : l'auteur, pour renforcer cette impression, *nous les décrit trois fois :* n°s 2, 3 et 4.

Exercice sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.



LECTURE

88. Le retour de Miraut

Le braconnier Lisée, après une série de désagréments avec les gardes, et pour se débarrasser des criailleries de sa femme, s'est décidé à vendre son chien Miraut. Mais Miraut s'enfuira pour retrouver Lisée.

1. Lisée n'avait pu dormir la nuit du jour où partit Miraut. C'était un homme accablé : un de ses parents serait mort qu'il n'en aurait pas été plus triste...

Toute la semaine, Lisée traîna languissant[1], désœuvré[2], d'une pièce à l'autre, de la remise à l'écurie, du jardin au verger, bricolant[3] un peu, incapable de se donner à quelque travail sérieux ou suivi. Sa femme, triomphante, se moquait de lui et haussait les épaules, — en silence toutefois, car, si d'aventure elle se fût hasardée à aller trop loin dans cette voie, elle aurait pu craindre un éclat de colère dont son derrière et ses côtes eussent pu se ressentir fortement.

2. Cette après-midi-là, plus triste et plus sombre que jamais, le braconnier, devant sa maison, s'occupait à scier quelques rondins qu'il avait récemment ramenés de la coupe et qui encombraient un peu le bas de sa grange.

Courbé en deux, un pied sur le bois du chevalet, il tirait et poussait lentement la scie, d'un air accablé, lorsque, tout à coup, sans qu'il s'y attendît le moins du monde, il sentit deux pattes brusquement s'appliquer sur ses reins en même temps qu'un aboi de joie et de tendresse, un aboi bien connu, retentissait, roucoulait[4] à ses oreilles.

3. Du coup, il en lâcha la scie et le morceau de bois, et, comme électrisé[5], avec la rapidité de l'éclair, il se retourna.

Miraut était là qui le léchait, se tordait, se tortillait, l'embrassait, lui parlait, lui disait sa joie de le retrouver, sa peine de l'avoir quitté, son ennui là-bas, sa longue attente.

Et lui aussi, fou de joie, s'était baissé et se laissait embrasser et entourait son chien de ses bras, le cajolant et ne trouvant à lui dire que ces mots d'enfant ou de mère :

— C'est toi, Miraut, mon vieux Miraut ! Ah ! mon bon chien, je savais bien que tu reviendrais! C'est toi!

Louis PERGAUD (*Le Roman de Miraut*, Mercure de France, édit.).

Les mots : 1. *Languissant :* abattu comme s'il était malade et souffrant. **2.** *Désœuvré* . qui n'a pas d'*ouvrage*, de travail, qui ne sait pas s'occuper. (Même idée d'*œuvre* ou d'*ouvrage* dans : *manœuvrer, ouvrier, ouvroir, opérer, opération, coopérer*, etc.) **3.** *Bricoler :* faire toute espèce de petits travaux. **4.** *Roucouler :* les pigeons *roucoulent*, poussent des cris ou murmures doux et tendres; n'est-il pas vrai que les abois du chien semblent à Lisée aussi doux et aussi tendres que des *roucoulements ?* **5.** *Électrisé :* animé, excité, comme par une secousse *électrique*.

Les idées : *L'affection qui unit le braconnier et son chien* est aussi étroite que *l'affection qui unit la mère et son enfant;* relevez les traits qui rendent :

1. *La tristesse et le désespoir* du braconnier séparé de son chien;

2. *Sa joie* de le revoir; ses gestes, ses paroles d'*émotion* et de *tendresse :* roucoulait, ces mots d'enfant ou de mère...;

3. *La joie de Miraut* (ses abois, ses mouvements...).

EXERCICES

Construction de la phrase. 124. Une suite rapide de verbes qui expriment une vivante action d'ensemble :

« *Miraut léchait son maître, se tordait, se tortillait, l'embrassait, lui parlait...* »

— A votre tour, exprimez en une phrase rapide et vive la suite des actions *du chien qui fait fête à son maître, — qui s'élance sur un étranger, — qui chasse, — du chat qui s'empare d'une proie..., etc...*

Exemple : D'un bond, Minet s'élance sur la petite souris grise, la saisit, lui brise les reins d'un coup de dents et la croque. (*Élève.*)

Rédaction. 125. Vous rentrez de l'école; votre chien, couché sur le seuil, vous aperçoit; il se dresse, accourt à votre rencontre et *vous fait fête. Petite scène à décrire.* (Relire le n° 4 du texte.)

126. *Miraut accompagne son maître à la chasse :* suivez-les dans leurs recherches à travers champs à la poursuite du gibier.

127. Médor, couché près du feu, a senti la bonne odeur du déjeuner. *Il se lève, s'approche de la table, s'assoit, attend...* Décrivez la scène.

LECTURE

89. Le chien du charcutier

1. Louison et Frédéric s'en vont à l'école par la rue du village. Le soleil rit, et les deux enfants chantent. Ils chantent comme le rossignol, parce qu'ils ont comme lui le cœur gai. Ils chantent une vieille chanson qu'ont chantée leurs grand-mères quand elles étaient des petites filles, et que chanteront un jour les enfants de leurs enfants; car les chansons sont de frêles immortelles[1], elles volent de lèvre en lèvre[2] à travers les âges. Les lèvres, un jour décolorées[3], se taisent les unes après les autres, et la chanson vole toujours...

2. Louison et Frédéric chantent; leur bouche est ronde comme une fleur, et leur chanson s'élance, aigrelette[4] et claire, dans l'air matinal. Mais voici que soudain le son hésite dans le gosier de Frédéric.

Quelle puissance invisible a donc étranglé la chanson dans la gorge de l'écolier? C'est la peur. Chaque jour, il rencontre fatalement[5], au bout de la rue du village, le chien du charcutier, et chaque jour il sent à cette vue son cœur se serrer et ses jambes mollir[6].

Pourtant le chien du charcutier ne l'attaque ni le menace. Il est paisiblement assis sur le seuil de la boutique de son maître. Mais il est noir, il a l'œil fixe et sanglant; des dents aiguës et blanches lui sortent des babouines[7]. Il est effrayant. Et puis il repose au milieu de chair à pâté et de hâchis de toute sorte. Il en semble plus terrible. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait tout ce carnage, mais il y règne. C'est une bête farouche[8] que le chien du charcutier.

Aussi, du plus loin que Frédéric aperçoit l'animal sur le seuil, il saisit une grosse pierre, à l'exemple des hommes qu'il a vus s'armer de la sorte contre les chiens hargneux[9], et il va rasant le mur opposé à la maison du charcutier.

3. Cette fois encore il en a usé pareillement. Louison s'est moquée de lui.

Elle ne lui a tenu aucun de ces propos violents auxquels on répond d'ordinaire par des propos plus violents encore. Non, elle ne lui a

rien dit : elle n'a pas cessé de chanter. Mais elle a changé de voix, et elle s'est mise à chanter d'un ton si railleur que Frédéric en a rougi jusqu'aux oreilles. Alors il se fit un grand travail dans sa petite tête. Il comprit qu'il faut craindre la honte plus encore que le danger. Et il eut peur d'avoir peur.

Aussi, quand, au sortir de l'école, il revit le chien du charcutier, il passa fièrement devant l'animal étonné.

Anatole FRANCE (*Nos enfants*, Hachette, édit.).

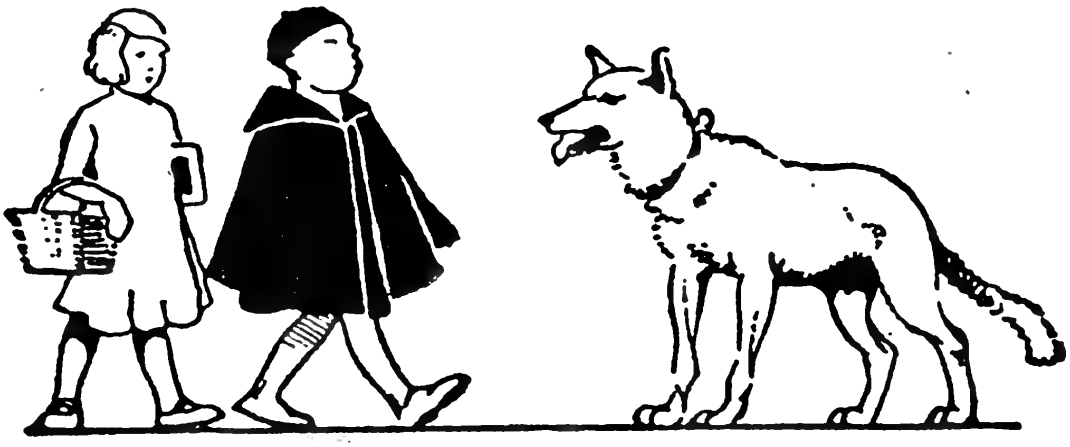
Les mots : **1.** *De frêles immortelles :* les chansons sont des *immortelles*, parce qu'elles vivent à travers les âges; elles sont *fragiles*, délicates, légères (*Frêle*, page 177, note 6). **2.** *Elles volent de lèvre en lèvre :* elles se transmettent aisément de la personne qui les répète à la personne qui les apprend (dans la belle expression : elles *volent*, nous retrouvons cette même idée de légèreté et de délicatesse déjà exprimée par l'adjectif *frêles*). **3.** *Les lèvres décolorées :* qui ont perdu leur *couleur* par l'effet de la mort. **4.** *Aigrelette :* diminutif d'*aigre ;* les enfants chantent d'une voix aiguë et perçante. **5.** *Fatalement :* (*fatal*, proprement, qui est fixé par le *destin*, le sort), inévitablement. **6.** *Mollir :* devenir *molles*, manquer de force pour porter le corps. **7.** *Babouines :* ou *babines*, lèvres pendantes du chien et de certains autres animaux. **8.** *Farouche :* qui est encore *féroce*, sauvage, qui n'a pas été apprivoisé, domestiqué. **9.** *Chien hargneux :* de mauvaise humeur, toujours prêt à mordre (page 166, note 1).

Les idées : *Tout un petit drame qui se passe dans un cœur d'enfant, et que l'auteur nous narre en une page délicieuse et souriante.*

1. *La gaîté des deux enfants et les vieilles chansons de France :* les traits qui peignent; de l'émotion et de la poésie.

2. *La peur de Frédéric.* C'est *une bête farouche* (ou plutôt qui *semble* farouche), que le chien du charcutier : quels traits le rendent particulièrement effrayant ?

3. *Comment Louison s'est moquée de Frédéric :* représentez-vous le ton railleur de la fillette, Frédéric qui rougit (pourquoi ?), ses réflexions (que penserait-on de moi si je montrais moins de courage qu'une fille ?). La dernière phrase : pourquoi passe-t-il *fièrement ?* Pourquoi l'animal est-il *étonné ?*



L'hirondelle

L'observation personnelle

1. *A observer :* 1. Une hirondelle sur le toit (son portrait, nº I); 2. Les hirondelles sur les fils télégraphiques; 3. L'hirondelle au vol (ses mouvements : nº II); 4. L'hirondelle construit son nid; 5. L'hirondelle qui apporte la becquée...

2. *Étude de la gravure,* p. 185.

Vocabulaire à étudier

I. Son portrait : *les traits caractéristiques.*

Sa robe *noire et blanche*
Ses longues ailes *en faux.*
Son bec *large.*
Sa queue *fourchue.*
Son cri *aigu.*
Son vol *capricieux.*

II. Le vol des hirondelles : *une suite de verbes qui peignent leur vol rapide et capricieux.*

« *Elles se jouaient* sur l'eau, au tomber du soleil, *poursuivaient* les insectes, *s'élancaient* ensemble dans les airs, *se rabattaient* à la surface du lac, puis *venaient se suspendre* aux roseaux qu'elles *remplissaient* de leur ramage confus. »

(CHATEAUBRIAND.)

EXERCICES

Vocabulaire. 128. Etude du sens d'un mot. Son vol *capricieux :* irrégulier comme l'allure de la *chèvre.* — *Cinq phrases* à construire : 1. *La chèvre et son allure capricieuse ;* 2. *L'hirondelle ou le papillon et leur vol capricieux ;* 3. *Le chat et son humeur capricieuse ;* 4. *L'enfant capricieux ;* 5. *Une saison capricieuse.*

Construction de la phrase. 129. L'hirondelle : *petits tableaux et scènes.* Rendre chacun d'eux en une phrase (ci-dessus, *l'observation personnelle,* nº 1). Cinq phrases.

Exemple : Au-dessus du ruisseau, une hirondelle plane, boit une gouttelette, passe sous l'eau, rapide, et s'envole à tire-d'aile. (*Élève.*)

130. Quand les hirondelles apparaissent... : *un petit tableau de printemps.*

1. « *Quand les hirondelles apparaissent,* les chatons des saules jaunissent, les pêchers ouvrent leurs fleurs, les jours de pluie semblent déjà reculer très loin » (p. 183, nº 1). 2. Autre forme : *Voici les hirondelles :* les chatons..., les pêchers..., etc.

— Construire cinq phrases sur l'un de ces modèles : *voici le printemps..., l'été..., l'automne..., l'hiver..., le soir..., la nuit..., le matin...,* etc.

Rédaction. 131. Une hirondelle se pose sur l'appui de votre fenêtre : *décrivez-la ;* puis elle repart : *suivez-la des yeux et décrivez ses mouvements.*

132. Une hirondelle a fait son nid à l'angle de votre fenêtre; un mauvais sujet s'apprête à détruire le nid : *que faites-vous ? que lui dites-vous ?*

133. Un dénicheur puni : *scène amusante à narrer.*

LECTURE 90. Le retour des hirondelles

1. Leur venue annonce la clôture de l'hiver. Quand elles apparaissent, les chatons[1] des saules jaunissent au long des ruisseaux, les pêchers roses ouvrent leurs fleurs aux pentes des vignobles; les jours de neige et de pluie semblent déjà reculer très loin, et le paysan, las du coin du feu, se sent tout gaillard[2] quand il voit les premières voyageuses déboucher[3] du fond de la vallée et saluer de cris joyeux l'ancien nid retrouvé.

2. Elles arrivent d'abord timidement[4]; le gros de la troupe en envoie comme avant-garde une vingtaine pour préparer les logements. « Une hirondelle ne fait pas le printemps », dit le proverbe, et la saison n'est pas encore tout à fait sûre. Parfois, tandis qu'elles vont et viennent, un peu inquiètes, des flocons de neige s'éparpillent sur leurs robes noires.

3. Mais ces derniers retours d'hiver ne tiennent pas; le soleil devient plus chaud, les jours s'allongent, les arbres ont toutes leurs feuilles, et, des quatre coins de l'horizon, le reste de la bande accourt au gîte. Le ciel, qui tout à l'heure semblait désert, devient tout vibrant d'ailes agitées, tout retentissant de cris aigus. On visite les nids de l'an passé, on répare ceux que les gros temps ont endommagés, on en bâtit de nouveaux.

Et nous voyons passer, rasant nos toits, les jolies bêtes à l'aile vive et à la queue fourchue; la lumière met des reflets bleus sur leur plumage d'un noir lustré[5].

André THEURIET (*Les Enchantements de la Forêt*, Hachette, édit.).

Les mots : **1.** *Les chatons :* touffes de petites fleurs de certains arbres, rappelant la queue d'un *chat*. **2.** *Gaillard :* tout joyeux, réconforté (rapprocher *regaillardir*). **3.** *Déboucher :* sortir par la *bouche* (ouverture) d'un défilé, d'une rue... **4.** *Timidement :* avec crainte, en manquant d'assurance; — que craignent donc les hirondelles ? **5.** *Lustré :* qui brille, *luisant* (voir page 154, note 1).

Les idées : *Un tableau charmant du retour des hirondelles :*

1. *C'est le printemps :* quels traits rendent la poésie et la joie du renouveau ?

2. *L'avant-garde :* pourquoi le gros de la troupe envoie-t-il une avant-garde ? Un gracieux petit tableau : des flocons de neige s'éparpillent sur leurs robes noires.

3. *Les hirondelles sillonnent le ciel :* relever quelques traits qui peignent.

LECTURE

91. Fanchon et les oiseaux

1. La mère-grand donne à Fanchon une pomme avec du pain et lui dit : « Va, mignonne, va jouer et goûter dans le clos [1]. »

Et Fanchon va dans le clos, où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs et des oiseaux... Fanchon ne croit point qu'il y ait au monde un plus joli clos. Déjà elle a tiré son couteau de sa poche pour couper son pain à la mode du village. Elle a d'abord croqué la pomme, ensuite elle a commencé de mordre au pain.

2. Alors un petit oiseau est venu voltiger près d'elle. Puis il en est venu un second, et un troisième. Et dix, et vingt, et trente sont venus autour de Fanchon. Il y en avait des jaunes, et des verts, et des bleus. Et tous étaient jolis, et ils chantaient tous.

Fanchon ne savait point d'abord ce qu'ils voulaient. Mais elle s'aperçut bientôt qu'ils voulaient du pain et que c'étaient des petits mendiants. C'étaient en effet des mendiants, mais c'étaient aussi des chanteurs. Fanchon avait trop bon cœur pour refuser du pain à qui le payait par des chansons.

3. Elle était une petite fille des champs, et elle ne savait pas qu'autrefois, dans un pays où de blancs rochers se baignent dans la mer bleue, un vieillard aveugle[2] gagnait son pain en chantant aux bergers des chansons que les savants admirent encore aujourd'hui. Mais son cœur écouta les petits oiseaux, et elle leur jeta des miettes qui ne tombèrent point à terre, car les oiseaux les saisissaient en l'air... Miette à miette, la tartine passa tout entière dans le bec des petits chanteurs. Et Fanchon rentra contente dans la maison de sa grand-mère.

Anatole FRANCE (*Nos enfants*, Hachette et Cie, édit.).

Les mots : 1. *Le clos :* le jardin *clos*, c'est-à-dire entouré d'une *clôture*. (Même idée de *clore*, de fermer, dans : *cloison, cloître, éclore, exclure, écluse, réclusion*, etc.) **2.** *Un vieillard aveugle :* il s'agit d'Homère qui, aveugle et pauvre, parcourait les côtes et les îles de la Grèce ancienne, en chantant les hauts faits de la guerre de Troie.

Les idées : *Représentez-vous ce charmant tableau :*

1. Où va la fillette ? Que fait-elle ?

2. *Les oiseaux qui voltigent, mendient et chantent.*

3. *Que fait alors la petite fille ?* Goûtez *cette phrase* au rythme berceur : elle ne savait pas... *et ces traits délicieux :* son cœur écouta..., miette à miette...

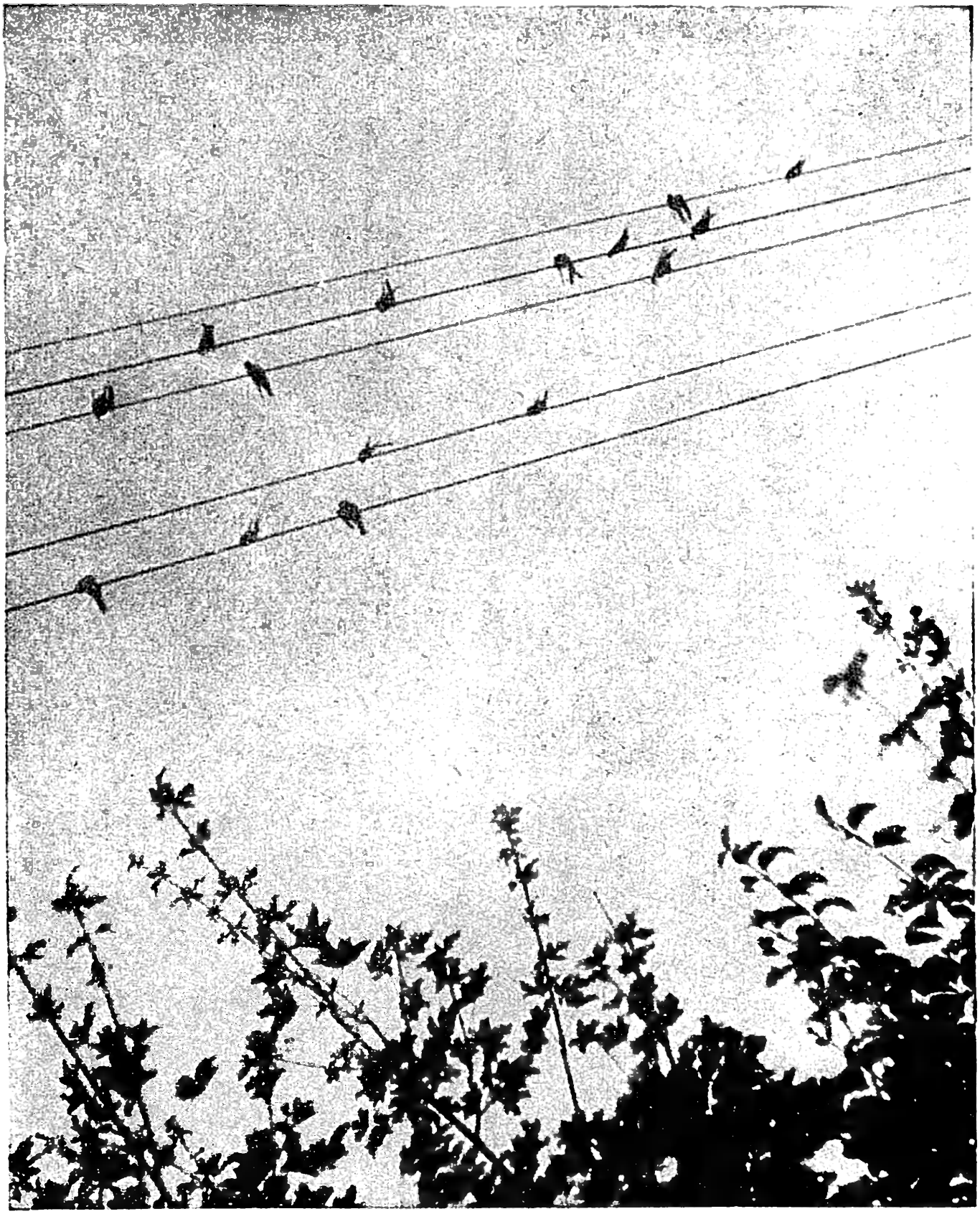


Photo Joy Armène.

LES HIRONDELLES

Interrompant un instant leur vol tournoyant et leurs cris dans l'air pur du matin, les hirondelles se reposent sur les fils électriques et lissent leurs plumes tout en babillant.

LECTURE

92. Mélissa

1. La nuit s'achève, et le soleil lance à travers les feuillages ses premières flèches d'or. Déjà, quelques abeilles sont sorties. Elles ont exploré les alentours et reviennent en hâte. La ruche apprend de bonnes nouvelles. Aujourd'hui fleurissent les tilleuls qui bordent l'étang; le trèfle blanc éclaire l'herbe des prés; le mélilot et la sauge vont s'ouvrir; les sureaux ruissellent de pollen. Vite, il faut s'organiser. Cinq mille des plus robustes iront vers les tilleuls; trois mille des plus jeunes animeront[1] les aubépines...

2. Aussitôt des flots de travailleuses sortent par l'étroite ouverture... Suivons dans sa course l'une de ces buveuses de rosée. Bourdonnante et légère, elle s'enivre d'air et de soleil.

C'est Mélissa, la blonde, née depuis quinze jours. Quand la primevère commençait à fleurir, la reine, sa mère, pondit dans une étroite cellule de cire blanche un tout petit œuf allongé et courbé. De l'œuf sortit une larve qui, bien nourrie de pollen et de miel, grossit, se tissa un voile transparent, dans lequel elle s'endormit, puis s'éveilla abeille.

Mélissa était née.

3. Sous ses efforts, le couvercle de la cellule se fendit, et elle montra ses deux grands yeux noirs et graves, surmontés d'antennes[2] qui palpaient déjà; en même temps, ses actives mâchoires achevaient d'élargir l'ouverture. Une nourrice accourut, l'aida à sortir de prison, la soutint, la brossa, la nettoya, et lui offrit, au bout de la langue, le miel de sa nouvelle vie.

4. Sans perdre un instant, Mélissa s'est mise au travail, à l'intérieur de la ruche. Maintenant, la voilà butineuse[3] affairée.

A toutes les fleurs épanouies, elle doit sa visite : les ajoncs, les noisetiers, les tilleuls surtout attendent sa venue. C'est pour elle qu'ils parfument ainsi l'air autour d'eux. D'un mouvement vif et gracieux, elle plonge rapidement dans les calices entr'ouverts; sa tête disparaît une seconde et se relève chargée d'une grosse goutte de nectar[4], qui glisse dans son jabot.

D'après Maurice MAETERLYNCK (*La Vie des Abeilles*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Animeront :* donneront la *vie*, le mouvement. **2.** *Antennes :* nom des cornes mobiles que l'abeille et d'autres insectes portent sur la tête. **3.** *Butineuse :* qui *butine ;* le *butin* est ce qu'on enlève à l'ennemi, — d'où le sens : ce qu'on amasse en quêtant çà et là. **4.** *Nectar :* breuvage des dieux de la Fable, — puis, au figuré, boisson délicieuse, — et, ici, suc distillé par certaines fleurs et dont les abeilles font leur miel.

Les idées : C'est en *poète* que l'auteur *fait vivre* sous nos yeux la jolie butineuse et ses compagnes; il leur prête *des pensées humaines* et des *sentiments humains*. Relevez les traits délicats et charmants qui nous peignent :

1. *L'exploration autour de la ruche ;*
2. *La naissance de Mélissa* (c'est-à-dire les métamorphoses de l'insecte) ;
3. *Sa sortie de la cellule :* suivez ses efforts, l'aide de la nourrice;
4. *La jeune abeille déjà au travail ;* un tableau gracieux : l'abeille qui butine.

EXERCICES

Dictée préparée. 134. *L'abeille*, le n° 3.

Exercice sur la dictée. 1. Mettre la dernière phrase de la dictée *au futur simple*, puis *au passé composé*. 2. Sur le modèle de cette même phrase, décrivez la suite des actions de *l'abeille au travail*, de *la mouche dans la classe*, de *l'hirondelle dans l'air* (trois phrases).

Construction de la phrase. 135. Les insectes. Relisez attentivement la dernière phrase qui peint les mouvements et les attitudes de l'*abeille au travail*.

A votre tour, observez quelques insectes — *l'abeille, le papillon, la fourmi, la mouche, la guêpe, la libellule*, et décrivez chacun d'eux en une ou deux phrases (des traits vivants et pittoresques).

Exemple : « *Les demoiselles* aux ailes bleues et vertes voletaient çà et là sur les bords des iris, dont les feuilles semblaient des baïonnettes. » (Eug. Le Roy.)

Rédaction. 136. *Au choix :* **1. Mélissa la blonde raconte sa journée :** faites-la parler.

2. La chasse aux papillons : Prenons notre filet..., en chasse..., une poursuite mouvementée..., la capture..., notre prisonnier...

LECTURE

93. Abeille (conte)

I. Abeille et Georges.

1. Abeille et Georges montèrent un jour, sans qu'on les vît, l'escalier du donjon[1] qui s'élevait au milieu du château des Clarides. Parvenus sur la plate-forme, ils poussèrent de grands cris et battirent des mains.

Leur vue s'étendait sur des coteaux coupés en petits carrés bruns ou verts de champs cultivés. Des bois et des montagnes bleuissaient l'horizon lointain.

2. « Petite sœur, s'écria Georges, petite sœur, regarde la terre entière !

— Elle est bien grande, dit Abeille.

— Mes professeurs, dit Georges, m'avaient enseigné qu'elle était grande; mais, comme dit Gertrude, notre gouvernante, il faut le voir pour le croire. »

Ils firent le tour de la plate-forme.

« Vois une chose merveilleuse[2], petit frère, s'écria Abeille. Le château est situé au milieu de la terre, et nous, qui sommes sur le donjon qui est au milieu du château, nous nous trouvons au milieu du monde. Ha! ha! ha! »

En effet, l'horizon formait autour des enfants un cercle dont le donjon était le centre.

« Nous sommes au milieu du monde, ha! ha! ha! », répéta Georges.

3. Puis tous deux se mirent à songer :

« Quel malheur que le monde soit si grand! dit Abeille : on peut s'y perdre et être séparé de ses amis. »

Georges haussa les épaules :

« Quel bonheur que le monde soit si grand ! on peut y chercher des aventures. Abeille, je veux, quand je serai grand, conquérir ces montagnes qui sont au bout de la terre. C'est là que se lève la lune; je la saisirai au passage et je te la donnerai, mon Abeille.

— C'est cela, dit Abeille, tu me la donneras, et je la mettrai dans mes cheveux. »

4. Puis ils s'occupèrent à chercher, comme sur une carte, les endroits qui leur étaient familiers.

« Je me reconnais très bien, dit Abeille (qui ne se reconnaissait point du tout), mais je ne devine pas ce que peuvent être toutes ces petites pierres carrées semées sur le coteau.

— Des maisons, lui répondit Georges; ce sont des maisons. Ne reconnais-tu pas, petite sœur, la capitale du duché des Clarides? C'est pourtant une grande ville : elle a trois rues, dont une est carrossable. Nous la traversâmes la semaine passée pour aller à l'Ermitage. T'en souvient-il?

5. — Et ce ruisseau qui serpente?

— C'est la rivière. Vois, là-bas, le vieux pont de pierre.

— Le pont sous lequel nous pêchâmes des écrevisses?

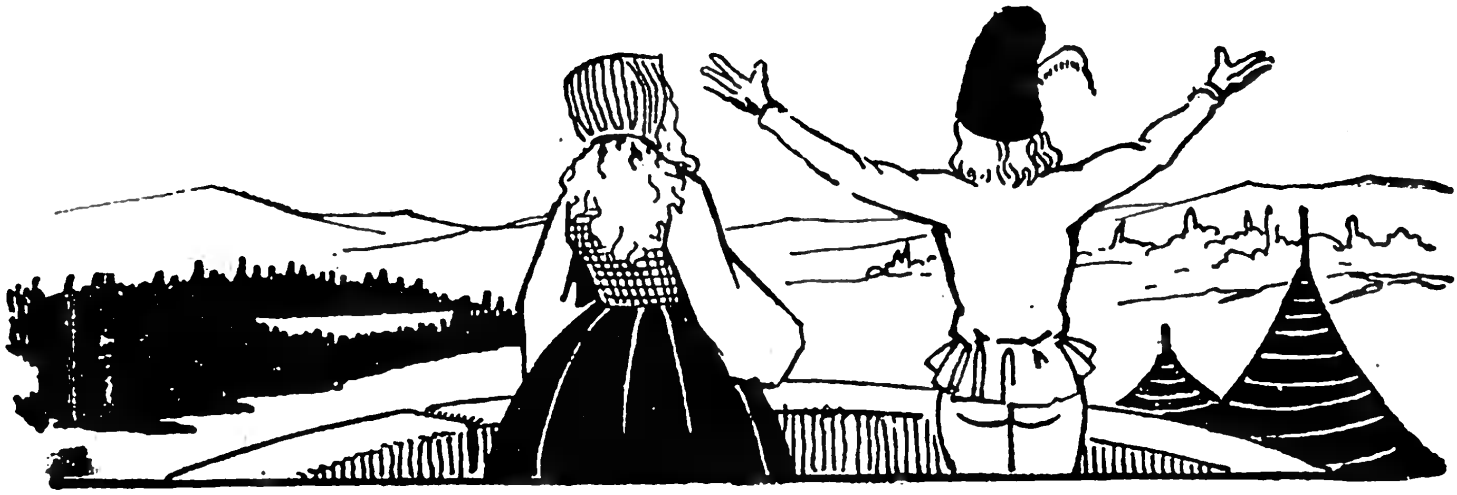
— Celui-là même, et qui porte dans une niche[3] la statue de la « Femme sans tête ». Mais on ne la voit pas d'ici, parce qu'elle est trop petite.

— Je me rappelle. Pourquoi n'a-t-elle pas de tête?

— Mais probablement parce qu'elle l'a perdue. »

(*A suivre.*)

Les mots : **1.** *Donjon :* grosse et haute tour d'un château fort. **2.** *Merveilleux :* qui excitent l'*admiration* et l'étonnement. (Même idée de regarder et d'admirer dans : *miroir, mirage, miroiter, miracle, miraculeux, s'émerveiller, admirable,* etc.). **3.** *Niche :* petit réduit aménagé dans un mur pour y placer une statue.



LECTURE

94. Abeille (conte)

II. Abeille et Georges *(suite)*.

1. Sans dire si cette explication la contentait, Abeille contemplait l'horizon :

« Petit frère, petit frère, petit frère, vois-tu ce qui brille du côté des montagnes bleues? C'est le lac!

— C'est le lac ! »

Ils se rappelèrent alors ce que la duchesse leur avait dit de ces eaux dangereuses et belles, où les Ondines[1] avaient leur manoir[2].

— « Allons-y ! »

2. Cette résolution bouleversa[3] Georges, qui, ouvrant une grande bouche, s'écria :

« La duchesse nous a défendu de sortir seuls, et comment irions-nous à ce lac qui est au bout du monde?

— Comment nous irons, je ne le sais pas, moi. Mais tu dois le savoir, toi qui es un homme et qui as un maître de grammaire. »

3. Georges, piqué[4], répondit qu'on pouvait être un homme et même un bel homme sans savoir tous les chemins du monde. Abeille prit un petit air dédaigneux[5] qui le fit rougir jusqu'aux oreilles, et elle dit d'un ton sec :

« Je n'ai pas promis, moi, de conquérir les montagnes bleues et de décrocher la lune. Je ne sais pas le chemin des lacs, mais je le trouverai bien, moi !

— Ah! ah! ah! s'écria Georges en s'efforçant de rire.

— Vous riez comme un cornichon, monsieur.

— Abeille, les cornichons ne rient ni ne pleurent.

— S'ils riaient, ils riraient comme vous, monsieur. J'irai seule au lac. Et, pendant que je découvrirai les belles eaux qu'habitent les Ondines, vous resterez seul au château comme une petite fille. Je vous laisserai mon métier et ma poupée. Vous en aurez grand soin, Georges, vous en aurez grand soin. »

4. Georges avait de l'amour-propre. Il fut sensible à la honte

que lui faisait Abeille. La tête basse, très sombre, il s'écria d'une voix sourde :

« Eh bien! nous irons au lac. » *(Suite page 198.)*

Anatole FRANCE (*Abeille, Conte*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : 1. *Les Ondines :* créatures fantastiques qui habitent les *ondes*, les eaux des lacs, des rivières, de la mer. **2.** *Manoir : demeure* d'un châtelain (voir page 94, note 2). **3.** *Bouleverser* (à la fois *rouler* et *verser*) : mettre en grand désordre, et, ici, au figuré, troubler fortement. **4.** *Piqué :* (rapprocher *piqûre ;* percé avec une pointe) ; au figuré : blessé, irrité dans son amour-propre. **5.** *Dédaigneux :* qui néglige et méprise, trouve *indigne* de soi. (Rapprocher *dignité, indigne, daigner, dédain, dédaigner.*)

Les idées : *Suivez Abeille des Clarides et son cousin Georges, lorsqu'ils contemplent l'horizon du haut du donjon, puis lorsqu'ils discutent et se décident à aller au lac.*

Relevez ce qu'il y a de délicieux et d'amusant dans leurs paroles et dans leurs réflexions d'enfants : lui, un garçon *d'esprit aventureux*, certes : « Je veux conquérir ces montagnes... décrocher la lune et te la donner », mais qui ne se décide que parce *qu'il est blessé dans sa vanité.* Abeille est une petite fille déjà *coquette* (« Je la mettrai dans mes cheveux ») et elle sait bien prendre *un air dédaigneux* et trouver *les paroles qui piquent au vif l'amour-propre* (lesquelles ?).

EXERCICES

Vocabulaire. Cette résolution bouleversa Georges (Les mots : n° 3). Mots de sens approché qui expriment l'idée de *trouble :* on est *bouleversé, troublé, décontenancé, désorienté, embarrassé, interdit, égaré, stupéfait, abasourdi, éperdu, confondu.*

Exercice. Écrivez ces adjectifs en commençant par ceux qui ont le sens le moins fort. Employez deux d'entre eux dans des phrases libres.

Construction de la phrase. 1. En une phrase, donnez un titre à chaque étape du récit.

2. Montrez que Georges décide d'aller au lac d'abord parce qu'il est *aventureux*, ensuite parce qu'il est *blessé dans son amour-propre.*

Rédaction. 1. Imaginez ce que la duchesse leur avait dit (n° 1).

2. Désobéissance et châtiment. *Histoire à imaginer.*

3. Une lettre à un camarade ou à un cousin. Viens passer quelques jours chez nous... Jeux et promenades... Nous visiterons le lac (ou la forêt, ou le vieux château)... De délicieuses parties.

4. A l'école, nous avons un jardin (ou un petit élevage, ou une cantine, une coopérative). *Récit vivant.*

5. Classe-promenade de printemps. Classons nos observations, mettons au net les croquis et le compte rendu.

6. Monographie *d'un animal familier* de la maison, ou de la ferme, ou des champs; *d'une plante cultivée au jardin* ou *d'une plante cultivée importante* telle que le blé, la vigne, la pomme de terre, etc.

7. Continuons notre album d'histoires de bêtes et notre roman scolaire.

La basse-cour

L'observation personnelle

1. *Les poules :* ci-dessous, exercice 137.
2. *Petits tableaux et petites scènes de la basse-cour :* 1. Les canards barbotent ou nagent. 2. Les oies sifflent et menacent. 3. Le coq fait la police. 4. Les lapins grignotent.

Vocabulaire à étudier

I. Les canards qui barbotent : *traits qui les peignent dans leurs attitudes, leurs mouvements et leurs cris.* « Une bande de canards *descendit en se dandinant* gravement vers le ruisseau, et, tout d'un coup, avec des cris de joie, *tous se lancèrent dans l'eau, qui rejaillit* sous le choc de leurs ailes et de leurs pattes palmées »

(André THEURIET.)

II. Comme la basse-cour est vivante et animée ! *Un tableau d'ensemble.*

Entendez *le coq qui chante, les poules qui caquettent* joyeusement, *les dindons qui gloussent.* Voyez *les canards qui marchent en se dandinant ou qui barbotent* dans la mare, *les oies qui paissent l'herbe,* et qui, le cou tendu, *s'approchent en sifflant.*

Un ensemble qui donne une impression *de vie et de mouvement ;* chaque oiseau est décrit dans ses actions et ses cris.

EXERCICES

Construction de la phrase. 137. Les poules. *Quatre phrases à construire :* vous choisirez les traits qui peignent les mouvements et les cris : 1. *Les poules descendent du perchoir ;* 2. *Cot ! cot ! la poule a pondu ;* 3. *Cot ! cot ! elle conduit ses poussins ;* 4. *Cot ! un chat s'approche.*

Exemple : la poule qui couve. Immobile, les yeux fermés, elle couve et réchauffe de son corps les œufs qui vont éclore. (*Élève.*)

138. Petits tableaux et petites scènes de la basse-cour. *Quatre phrases :* ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 2.

Exemples : 1. Dès la pointe du jour, le coq se perche sur les barreaux de la vieille échelle, d'où il lance son joyeux cocorico. (*Élève.*)
2. Le pigeon mordoré se rengorge et roucoule sur le toit. (*Élève.*)

Rédaction. 139. Le repas de la basse-cour. Voici la fermière qui arrive et appelle : « Petits ! petits ! » Elle distribue le grain. Quelle mêlée ! *Scène à décrire.*

140. Je porte l'herbe à mes lapins : attitudes et physionomies amusantes.

141. Cot ! cot ! cot ! Gloussette, la bonne poule, promène ses poussins. Minet apparaît brusquement : il voudrait se régaler, mais... *Scène à décrire.*

LECTURE 95. Le repas de la basse-cour

1. Déjà les poules se rassemblaient autour de Charlotte et faisaient à sa robe courte une traîne mouvante... Elle jetait le grain par poignées, s'amusant de l'animation des bêtes, de la hâte des poules impatientes.

Dans le remous[1] des vagues jaunes, grises, pailletées[2], jaillissaient par moments des coups d'aile blancs et des cris, tandis que les canards goulus ramassaient le grain à la pelle. Des pigeons descendaient des toits en vols bleu cendré, avec des sifflements d'ailes.

2. Autour de Charlotte pareille à une divinité bienfaisante, accourait le peuple des bêtes; et les moineaux et les pinsons descendaient prendre leur part de pauvres et de chemineaux... Elle souriait, chassant les canards trop hardis, appelant les oies méfiantes[3] qui sifflaient, le cou tendu.

3. Les dindes tournaient autour du festin accaparé[4] par les poules nerveuses et pressées : elles n'avaient point de place; de temps en temps, leur cou se détendait pour happer une graine dans un espace libre.

4. Le nez des lapins remuait d'espoir derrière les grillages. Charlotte leur jeta quelques choux qu'ils se mirent à brouter à petit travail assidu[5], graves comme des lecteurs de manuscrits...

Gabriel MAURIÈRE
(*A la Gloire de la Terre*, Éditions de la Vraie France, Dunod, édit.).

Les mots : **1.** *Remous :* mouvement de l'eau qui *se meut en arrière* en rencontrant un obstacle. Et dans le texte ? **2.** *Pailletés :* brillants comme des *paillettes* (petites *pailles*) ou lames minces de métal ou de verre qu'on applique sur une étoffe. **3.** *Méfiant :* qui n'a pas *confiance* (rapprocher : *foi, fidèle, se fier, se défier*, etc.). **4.** *Accaparé :* pris pour soi au détriment des autres. **5.** *Assidu* (même famille que *asseoir* et *siège*) : qui se tient auprès, continu, constant.

Les idées : *Un tableau vivant de la basse-cour au moment du repas.* Etudiez *les traits qui peignent* les attitudes et les mouvements de chaque bête (les poules, les pigeons, les moineaux, les canards, les oies, les dindes, les lapins...). Quelques *expressions particulièrement heureuses :* les poules faisant à sa robe une traîne mouvante..., des coups d'aile blancs..., leur part de chemineaux..., les lapins qui broutent...

LECTURE

96. Du mouron pour les p'tits oiseaux

1. Grand-mère, fillette et garçon
Chantent tour à tour la chanson.
Tous trois s'en vont levant la tête :
La vieille à la jaune binette[1],
Les enfants aux roses museaux.
Que la voix soit rude ou jolie,
L'air est plein de mélancolie[2] :
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

2. Le mouron vert est ramassé
Dans la haie et dans le fossé.
Au bout de sa tige qui bouge
La fleur bonne est blanche et non rouge.
Il sent la verdure et les eaux;
Il sent les champs et l'azur libre[3]
Où l'alouette vole et vibre :
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

3. Les petits, trouvant le temps long,
Traînent en allant leur talon.
La sœur fait la grimace au frère
Qui, sans la voir, pour se distraire,
Trempe ses pieds dans les ruisseaux,
Tandis qu'au cinquième peut-être
On demande par la fenêtre
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

4. Mais la grand-mère a vu cela.
Un sou par-ci, deux sous par-là !
C'est elle encore, la pauvre vieille,
Qui le mieux des trois tend l'oreille.

Et dont les jambes en fuseaux [4],
Quand à monter quelqu'un l'invite
Savent apporter le plus vite
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

5. Un sou par-là, deux sous par-ci !
La bonne femme dit merci.
C'est avec les gros sous de cuivre
Que l'on achète de quoi vivre,
Et qu'elle, la peau sur les os,
Peut donner, à l'heure où l'on dîne,
A son bambin, à sa bambine,
Du mouron pour les p'tits oiseaux [5] *!*

Jean RICHEPIN
(*La Chanson des Gueux*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *A la jaune binette :* le visage jauni et fatigué des vieillards opposé au visage rose et joyeux des enfants (*binette :* terme familier). **2.** *Mélancolie :* tristesse douce et habituelle. **3.** *L'azur libre :* le bleu du ciel où les oiseaux volent librement. Il semble qu'ici la vieille marchande vante son mouron et qu'elle explique pourquoi les petits oiseaux en sont si friands. **4.** *Les jambes en fuseaux :* maigres et minces comme un fuseau. **5.** *Du mouron pour les p'tits oiseaux :* le mouron est une plante que l'on recueille pour nourrir les oiseaux en cage. Le cri d'appel se répète comme un refrain. A la fin de la poésie, il a le sens suivant : ce qu'il faut aux petits pour vivre.

Les idées : Poésie dont vous saurez rendre par la voix l'émotion douce et souriante.

Étudiez la suite de ces tableaux pris sur le vif et relevez les traits familiers et émus qui peignent la vigilance et le dévouement de la vieille grand-mère :

1. Tous les trois levant la tête dans la rue...
2. Le mouron dans la haie et le fossé (description pleine de poésie).
3. Les petits qui traînent la jambe (traits bien observés.)
4. La grand-mère montant au cinquième.
5. Les réflexions du poète.

LECTURE 97. Le nid de chardonnerets

1. Il y avait, sur une branche fourchue de notre cerisier, un nid de chardonnerets, joli à voir, rond, parfait, tout crin au dehors, tout duvet au dedans, et quatre petits venaient d'y éclore. Je dis à mon père : « J'ai presque envie de les prendre pour les élever. »

Mon père m'avait expliqué souvent que c'est un crime de mettre des oiseaux en cage. Mais, cette fois, las sans doute de répéter la même chose, il ne trouva rien à répondre.

2. Quelques jours après, je lui dis :

« Si je veux, ce sera facile. Je placerai d'abord le nid dans une cage, j'attacherai la cage au cerisier, et la mère nourrira les petits par les barreaux, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle. »

Mon père ne me dit pas ce qu'il pensait de ce moyen.

3. C'est pourquoi j'installai le nid dans une cage, la cage sur le cerisier, et ce que j'avais prévu arriva : les vieux chardonnerets, sans hésiter, apportèrent aux petits des pleins becs de chenilles, et mon père observait de loin, amusé comme moi, leur va-et-vient fleuri[1], leur vol teint de rouge-sang et de jaune-soufre.

4. Je dis un soir :

« Les petits sont assez drus[2]. S'ils étaient libres, ils s'envoleraient. Qu'ils passent une dernière nuit en famille, et demain je les porterai à la maison, je les pendrai à ma fenêtre, et je te prie de croire qu'il n'y aura pas beaucoup de chardonnerets au monde mieux soignés. »

Mon père ne me dit pas le contraire.

5. Le lendemain, je trouvai la cage vide. Mon père était là, témoin de ma stupeur[3].

Jules RENARD (*Histoires Naturelles*, Flammarion, édit.).

Les mots : **1.** *Leur va-et-vient fleuri :* en volant, les oiseaux promènent leur plumage rouge et jaune et ressemblent à *des fleurs* qu'emporterait le vent. **2.** *Drus :* forts, vigoureux. **3.** *Stupeur :* voir page 69, note 2.

Les idées : **1.** Le nid de chardonnerets : relevez *les traits charmants* qui le peignent. **2.** Que fit l'enfant ? Pourquoi le père ne lui avait-il pas répondu ? **3.** Étudiez *ce gracieux tableau :* la cage sur le cerisier, les vieux chardonnerets et leur va-et-vient fleuri. **4.** Quelles étaient les intentions de l'enfant ? **5.** Le père ne dit rien, mais que pensait-il ? Que fit-il ?

EXERCICES

Dictée préparée. 142. *Le nid de chardonnerets*, nos 4 et 5.

Exercice sur la dictée : 1° *Si j'étais libre, je m'envolerais :* à conjuguer à toutes les personnes. 2° Construire deux phrases sur ce modèle, — le verbe de la proposition subordonnée à *l'imparfait*, le verbe de la principale au *conditionnel présent*. 3° Continuez le récit : *l'enfant interroge, le père répond.* (Quelques phrases.)

Construction de la phrase. 143. Les moineaux. Observez à votre tour « leur va-et-vient fleuri », et décrivez : *Les moineaux qui picorent ; — une volée d'alouettes ou une bande de corbeaux ; — une pie qui sautille ou se perche ; — une mésange ou un rouge-gorge s'approche ; — un serin ou un bouvreuil en cage*, etc. (Cinq phrases.)

Exemple : « La pie sautille à pieds joints par terre, puis, de son vol droit et mécanique, elle se dirige vers un arbre. » (Jules Renard.)

Rédaction. 144. Un enfant tout joyeux attrape un petit oiseau et le **met en cage.** Que se passe-t-il ? (La tristesse de l'oiseau..., les soins de l'enfant..., la mort de l'oiseau..., les réflexions de l'enfant...)

145. « Que ferais-tu si je te donnais la clef des champs ? » *L'oiseau en cage répond :* « Je chanterais..., je ferais mon nid..., ma couvée..., mes oisillons... Donnez-moi la liberté !... »

LECTURE

98. Abeille (conte) *(suite)*

I. Vers le lac.

I

1. Le lendemain, après le dîner de midi, tandis que la duchesse était retirée dans sa chambre, Georges prit Abeille par la main. — Allons! lui dit-il.

— Où? — Chut!

Ils descendirent l'escalier et traversèrent les cours. Quand ils eurent passé la poterne [1], Abeille demanda pour la seconde fois où ils allaient.

— Au lac! répondit résolument Georges.

2. Demoiselle Abeille ouvrit une grande bouche et resta coite [2]. Aller si loin sans permission, en souliers de satin ! Car elle avait des souliers de satin. Était-ce raisonnable ?

— Il faut y aller, et il n'est pas nécessaire d'être raisonnable.

Telle fut la sublime [3] réponse de Georges à Abeille. Elle lui avait fait honte, et maintenant elle faisait l'étonnée... C'est lui, cette fois, qui la renvoyait dédaigneusement à sa poupée. Les filles poussent aux aventures et s'y dérobent. Fi! le vilain caractère! Qu'elle reste! Il irait seul. Elle lui prit le bras; il la repoussa. Elle se suspendit au cou de son frère.

— Petit frère! disait-elle en sanglotant, je te suivrai.

Il se laissa toucher par un si beau repentir.

— Viens, dit-il, mais ne passons pas par la ville, car on pourrait nous voir. Il vaut mieux suivre les remparts et gagner la grand'route par le chemin de traverse.

3. Et ils allèrent en se tenant par la main. Georges expliquait le plan qu'il avait arrêté.

— Nous suivrons, disait-il, la route que nous avons prise pour aller à l'Ermitage; nous ne manquerons pas d'apercevoir le lac comme nous l'avons aperçu l'autre fois, et alors nous nous y rendrons à travers champs, en ligne d'abeille.

En ligne d'abeille est une agreste [4] et jolie façon de dire en ligne

droite; mais ils se mirent à rire à cause du nom de la jeune fille, qui venait bizarrement dans ce propos...

4. Abeille cueillit des fleurs au bord du fossé : c'étaient des fleurs de mauve, des bouillons blancs, des asters et des chrysanthèmes dont elle fit un bouquet; dans ses petites mains, les fleurs se fanaient à vue d'œil, et elles étaient pitoyables à voir quand Abeille passa le vieux pont de pierre. Comme elle ne savait que faire de son bouquet, elle eut l'idée de le jeter à l'eau pour le rafraîchir, mais elle aima mieux le donner à la « Femme sans tête ».

Elle pria Georges de la soulever dans ses bras pour être assez grande, et elle déposa sa brassée de fleurs agrestes entre les mains jointes de la vieille figure de pierre.

Quand elle fut loin, elle détourna la tête et vit une colombe sur l'épaule de la statue.

5. Ils marchaient depuis quelque temps, Abeille dit :

— J'ai soif.

— Moi aussi, dit Georges, mais la rivière est loin derrière nous, et je ne vois ni ruisseau ni fontaine.

— Le soleil est si ardent qu'il les aura tous bus. Qu'allons-nous faire ?

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Poterne :* petite porte donnant sur le fossé d'un château fort. **2.** *Coi :* en repos; tranquille, sans rien dire (rapprocher *quiétude*, *inquiet*). **3.** *Sublime :* très grand, élevé en parlant des choses morales; ici, c'est en souriant que l'auteur parle de la réponse sublime de Georges; cependant cette réponse ne témoigne-t-elle pas d'un réel mépris du danger ? **4.** *Agreste :* (idée de *champ ;* rapprocher *agricole*); campagnard; ici, gracieux comme une fleur des champs ou une scène champêtre.

Les idées : Continuez à relever ce qu'il y a d'amusant et de délicieux dans les paroles et dans les réflexions des deux enfants.

Étudiez leur discussion (n° 2) et rapprochez-la de leur précédente discussion (page 190, n° 4) : cette fois, c'est Abeille qui hésite (pourquoi ?) et c'est Georges qui insiste (pourquoi ?) et qui prend un air dédaigneux (comment ?).

Suivez-les dans leur voyage aventureux; quelques traits charmants : en ligne d'abeille..., le bouquet, la vieille statue, la colombe...

LECTURE

99. Abeille (conte) *(suite)*

II. Vers le lac.

II

1. Ainsi ils parlaient et se lamentaient[1] quand ils virent une paysanne qui portait des fruits dans un panier.

« Des cerises! s'écria Georges. Quel malheur que je n'aie pas d'argent pour en acheter !

— J'ai de l'argent, moi ! », dit Abeille.

Elle tira de sa poche une bourse garnie de cinq pièces d'or, et s'adressant à la paysanne :

« Bonne femme, dit-elle, voulez-vous me donner autant de cerises que ma robe en pourra tenir ? » Ce disant, elle soulevait à deux mains le bord de sa jupe.

2. La paysanne y jeta deux ou trois poignées de cerises. Abeille prit d'une seule main sa jupe retroussée, tendit de l'autre une pièce d'or à la femme et dit : « Est-ce assez cela ? »

La paysanne saisit cette pièce d'or, qui eût payé largement toutes les cerises du panier avec l'arbre qui les avait portées et le clos[2] où cet arbre était planté. Et la rusée répondit : « Je n'en demande pas davantage pour vous obliger, ma petite princesse.

— Alors, reprit Abeille, mettez d'autres cerises dans le chapeau de mon frère et vous aurez une autre pièce d'or. »

3. Ce fut fait. La paysanne continua son chemin, en se demandant dans quel bas de laine, au fond de quelle paillasse elle cacherait ses deux pièces d'or. Et les deux enfants suivirent leur route, mangeant les cerises et jetant les noyaux à droite et à gauche. Georges chercha les cerises qui se tenaient deux à deux par la queue, pour en faire des pendants d'oreille à sa sœur, et il riait de voir des beaux fruits jumeaux[3], à la chair vermeille, se balancer sur la joue d'Abeille.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Se lamenter :* se plaindre, se désoler. **2.** *Le clos :* page 184, note 1. **3.** *Jumeau :* proprement. *double*.

Les idées : 1. Étudiez *ces délicieux tableaux :* l'achat des cerises, les pendants d'oreilles. **2.** *Le portrait de la paysanne* rusée et avide : quelques traits vivants et bien observés.

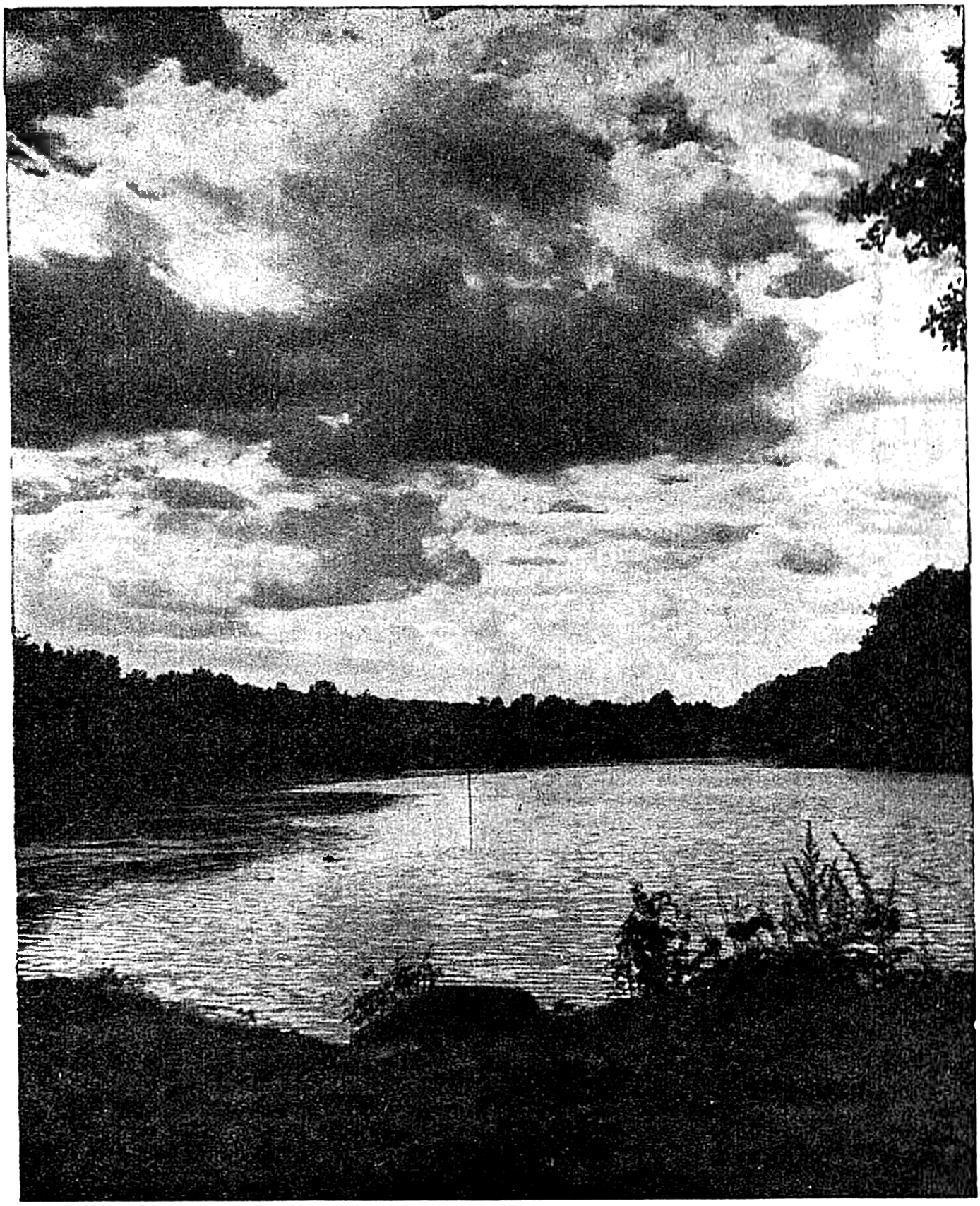


Photo Viollet

LE LAC

A peine ridé par un vent léger, le lac, entre les grands arbres sombres de la forêt, reflète le ciel et la lumière du soleil qui illumine les nuages.

LECTURE

100. Abeille (conte) *(suite)*

III. Vers le lac.

III

1. Un caillou arrêta leur marche. Il s'était logé dans le soulier d'Abeille, qui se mit à clocher[1]. A chaque saut qu'elle faisait, ses boucles blondes s'agitaient sur ses joues, et elle alla, ainsi clochant, s'asseoir sur le talus de la route. Là, son frère, agenouillé à ses pieds, retira le soulier de satin : il le secoua, et un petit caillou blanc en sortit.

Alors, regardant ses pieds, elle dit :

— Petit frère, quand nous retournerons au lac, nous mettrons des bottes.

2. Le soleil s'inclinait déjà dans le firmament radieux[2]; un souffle de brise caressa les joues et le cou des jeunes voyageurs, qui, rafraîchis et ranimés[3], poursuivirent hardiment leur voyage.

Pour mieux marcher, ils chantaient en se tenant par la main, et ils riaient de voir devant eux s'agiter leurs deux ombres unies. Ils chantaient :

Marian' s'en allant au moulin,
Pour y faire moudre son grain,
Ell' monta sur son âne.
Ma p'tite mam'sell' Marianne !
Ell' monta sur son âne Martin
Pour aller au moulin...

3. Mais Abeille s'arrête : elle s'écrie :

— J'ai perdu mon soulier, mon soulier de satin !

Et cela était comme elle le disait. Le petit soulier, dont les cordons de soie s'étaient relâchés dans la marche, gisait[4] tout poudreux sur la route.

Alors elle regarda derrière elle et, voyant les tours du château des Clarides effacées dans la brume lointaine, elle sentit son cœur se serrer et des larmes lui venir aux yeux.

— Les loups nous mangeront, dit-elle; et notre mère ne nous verra plus, et elle mourra de chagrin.

4. Mais Georges lui remit son soulier et lui dit :

— Quand la cloche du château sonnera le souper, nous serons de retour aux Clarides. En avant !

Le meunier qui la voit venir
Ne peut s'empêcher de lui dire :
Attachez là votre âne,
Ma p'tite mam'sell' Marianne,
Attachez là votre âne Martin
Qui vous mène au moulin.

Anatole FRANCE (*Abeille, Conte*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : **1.** *Clocher :* boiter (rapprocher : *clopin-clopant, clopiner, éclopé*). **2.** *Le firmament radieux :* le firmament est la voûte des cieux (proprement *support*, appui des astres; rapprocher *affermir* et l'adjectif *ferme*); *radieux : qui rayonne* de lumière. **3.** *Ranimé :* qui a repris de la *vie*, des forces. **4.** *Gisait : vieux verbe gésir*, était étendu (rapprocher *ci-gît, gîte, gisement*).

Les idées : *Continuez à suivre les deux enfants dans leur voyage ;* encore *quelques scènes délicieuses :* le soulier de satin, — les chants joyeux des enfants, — les craintes de la fillette.

(*Suite page* 210.)

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

La forêt

L'observation personnelle

1. *En forêt :* une classe-promenade ou des promenades libres (étude *des aspects de la forêt,* vocabulaire nº I).
2. *Les bruits et mouvements :* ci-dessous, II.
3. *Les habitués de la forêt :* ex. 147.

Vocabulaire à étudier

I. Quelques aspects de la forêt : *les traits qui peignent.*

La lisière *sombre.* La clairière *ensoleillée.* Les troncs *vigoureux.*
Le sentier *ombragé.* La *haute* futaie. Le taillis *touffu.*

II. Les bruits et les mouvements : *le choix des verbes.*

Les feuilles *chuchotent.* Un écureuil *grimpe.*
Un lapin *bondit.* Les oiseaux *gazouillent.*
Le garde *surveille.*
Les promeneurs *flânent.*

III. Les habitués de la forêt : *silhouettes et attitudes.*

1. La canne à la main, le carnier en bandoulière, *le chasseur de champignons* parcourt la forêt, fouillant du regard les herbes et les taillis.

2. « *Les charbonniers,* assis en cercle sur des sacs, préparaient leur repas du soir autour de leur feu de souches où bouillait la marmite. » (A. THEURIET.)

EXERCICES

Construction de phrase. 146. Les bruits et les mouvements : enrichir chaque petite phrase du nº II par des traits observés et expressifs.

Exemple : Soudain, *un lapin bondit* à travers le taillis, sa petite queue en l'air. (*Élève.*)

147. Les habitués de la forêt. Tracer quelques silhouettes : *le bûcheron* qui part (sa hache ou sa serpe), ou qui travaille, — *le chasseur ou le braconnier,* — *le pêcheur,* — *le garde,* — *la ramasseuse de bois mort,* — *le flâneur,* etc... (*Exemple :* Vocabulaire nº III.)

Rédaction. 148. Le fagot de la mère Magloire. La pauvre vieille s'en revient péniblement de la forêt, courbée sous le fagot (son portrait, sa démarche) ; deux braves enfants la rencontrent : que font-ils ? (paroles, actions)...

149. La journée du bûcheron. De bon matin, il se rend dans la forêt, sa hache sur l'épaule; tout le jour, il abat les arbres, coupe les branches, fait des fagots...

150. « Bon chêne , que nous donneras-tu ? » *Faites-le répondre...* — Vivant, mon ombrage..., mes glands..., les nids et les chants d'oiseaux...; mort, la poutre, le meuble, la bûche...

LECTURE 101. La Panthère noire (fragment)

La reine de Java[1], la noire chasseresse,
Avec l'aube revient au gîte où ses petits,
Parmi les os luisants, miaulent de détresse[2],
Les uns sous les autres blottis.

Inquiète, les yeux aigus comme des flèches,
Elle ondule[3], épiant[4] l'ombre des rameaux lourds.
Quelques taches de sang, éparses[5], toutes fraîches,
Mouillent sa robe de velours.

Elle traîne après elle un reste de sa chasse,
Un quartier du beau cerf qu'elle a mangé la nuit;
Et sur la mousse en fleur une effroyable[6] trace,
Rouge et chaude encore, la suit.

Sous la haute fougère, elle glisse en silence,
Parmi les troncs moussus s'enfonce et disparaît.
Les bruits cessent, l'air brûle et la lumière immense[7]
Endort le ciel et la forêt.

LECONTE DE LISLE (*Poèmes barbares*, Lemerre, édit.).

Les mots : **1.** *Java :* Une des îles de la Sonde, colonie hollandaise. **2.** *Détresse :* souffrance ou frayeur *qui serre* le cœur; ici, les petits miaulent parce qu'ils ont faim et craignent d'être abandonnés (Voir page 113, note 1). **3.** *Onduler :* le corps de la panthère s'élève et s'abaisse comme font les flots de la mer (*onde*). **4.** *Épiant :* observant en secret (rapprocher *espion*). **5.** *Éparses :* répandues çà et là (rapprocher *disperser, éparpiller*). **6.** *Effroyable :* qui cause de l'*effroi*, de la *frayeur*; — pourquoi ? **7.** *Immense : sans mesure ;* — ici, cet adjectif peint l'étendue sans bornes du ciel et de la forêt endormis sous l'éclatant soleil.

Les idées : Le poète nous décrit *le retour de la panthère à son gîte après une nuit* de chasse :

1. *Elle revient au gîte* (voyez ses petits : tableau expressif).
2. *Ses mouvements.*
3. *Sa proie* (une impression d'effroi et d'horreur).
4. *La forêt endormie* (le calme et le silence après le passage du fauve).

Relevez à mesure *les traits qui peignent les couleurs, les formes, les attitudes* (la noire chasseresse, les os luisants, les yeux aigus, etc..., etc...) *et les mots mis en valeur par le poète* (blottis, inquiète..., la suit..., endort...).

LECTURE 102. Un avion dans la nuit

Anxieusement, des « résistants » attendent l'avion allié qui doit « parachuter » des armes. La scène se passe en 1944.

1. Minuit, minuit et demi, une heure, une heure et demie. On attend, on attend, personne...

C'est alors qu'on entendit le ronron. Tout le monde, debout!

« Lumière! cria le docteur. Les porteurs de torches, aux quatre coins du champ, doivent envoyer au ciel un faisceau lumineux. Mais il n'y en a que trois! Où est le quatrième, où est le quatrième?

« Albert! hurla le docteur d'une voix énorme, sans respect ni pour le silence nocturne, ni pour la conspiration. Albert! allume! »

Le ronron devient plus sonore, on dirait un train qui monte sur un pont. L'avion, un seul, tourne autour du champ. Il y a là, en bas, quelqu'un qui le guide avec un appareil mystérieux.

2. Et le miracle va s'accomplir : parti d'Alger, dans une obscurité illimitée, l'avion va livrer sur ce champ, sur ce point minuscule de France, de quoi nous défendre et de quoi attaquer... Le savoir miraculeux des hommes ! L'ombre grondante de l'avion plane au-dessus du champ muet, obscur. Il y a dans le ciel passionnément surveillé une pâle voie lactée et de grosses étoiles brillantes. Et là-dedans apparaissent, brusquement, des taches noires; on dirait les mouches qui flottent devant vos yeux.

3. L'avion est déjà loin, il est oublié, et les objets flottent toujours, de plus en plus bas, de plus en plus près. Ils arrivent au-dessus des têtes, ils vont écraser ces têtes ! Les habitués savent qu'on peut se trouver à n'importe quel endroit du champ, on aura toujours l'impression que les « containers »[1] viennent droit sur vous et vont vous tomber sur la tête ! Silencieux et lents comme des chats noirs, les objets dépassent les têtes et disparaissent dans la nuit.

4. Maintenant, il s'agit de les trouver. Le blé lacté fouette les jambes qui courent, des pierres roulent, des caniveaux dérobent la terre sous les pieds, des herbes hautes, des lianes solides font des crocs-en-jambe... Une haie d'arbres en velours noir indique la limite du champ. Courir de-ci, courir de-là, jusqu'à ce qu'une tache blafarde, ronde, immense et molle méduse[2], apparaisse sur le sol. Un de trouvé!

Et ça ? Quel est cet amas de blancheur ?... C'est, en réalité, un immense parachute blanc, strié de noir. Courons à droite, courons à gauche, cherchons... Un, et encore un, et encore, et encore...

5. Mollement étalés, comme d'énormes mouchoirs tombés d'une poche, comme de rondes toiles d'araignées dont les fils minces et solides tiennent un cylindre noir, lourd, insoulevable : un coffre-fort ! Vingt, vingt-trois, vingt-cinq... Les femmes font les chiens de chasse, les hommes chargent les containers dans la camionnette. Une petite voiture enlève les colis délicats.

Elsa TRIOLET (*Le premier accroc coûte 200 francs*, Denoël, édit.).

Les mots : **1.** *Containers :* mot anglais qui désigne des cylindres métalliques où sont entassées les armes que l'on parachute. **2.** *Méduse :* à terre, le parachute avait l'apparence d'une méduse, masse molle et gélatineuse qu'on trouve dans la mer et sur les côtes.

Les idées : *Parachutages d'armes en vue de la libération française :* tableau animé, vivant, qui nous fait assister à la scène... Le récit est simple et familier, il abonde en phrases brèves, en paroles directes; puis le mouvement se précipite, l'émotion se fait plus intense... Ce sont des traits expressifs et des images qui peignent.

1. *On entend le ronron :* tous se précipitant...

2. *Et le miracle va s'accomplir :* quel miracle ? Quelques traits particulièrement évocateurs...

3. *Les objets au-dessus des têtes.*

4 et **5.** *A la recherche des parachutes :* des détails pris sur le vif, des images pittoresques.

EXERCICES

Vocabulaire. Etude du n° 2 du texte.

a. De quel *miracle* s'agit-il ? Pourquoi, en effet, est-ce là une *chose merveilleuse ?*

b. Le champ *muet, obscur :* expliquez.

c. Pourquoi le ciel est-il *passionnément surveillé ?* Qu'aperçoit-on au ciel ? Puis, soudain, *apparaissent...* A quoi l'auteur compare-t-il les avions ?

Construction de la phrase. Livre fermé, reconstituez le passage où est décrit la recherche des containers dans le champ.

Rédaction. 1. Parachutages d'armes. Suivez ces parachutes depuis le moment où ils sont jetés de l'avion jusqu'au moment où le groupe d'hommes charge les cylindres dans la camionnette.

2. Un épisode local de la résistance ou de la libération.

3. Sujets libres. a. *En forêt.*

b. Aimeriez-vous être aviateur, ou voyager en avion ? Ou préféreriez-vous...

LECTURE

103. La Biche et l'Enfant

Ce soir, je regardais Laurence à la clarté
Du foyer flamboyant sur son front reflété[1],
Pendant qu'assis à terre il regardait lui-même
Jouer entre ses pieds le jeune faon[2] qu'il aime.
Jamais rien de si doux et de si gracieux[3]
Que la biche et l'enfant ne s'offrit à mes yeux.
Repliant ses pieds blancs sous son ventre, la biche,
Comme dans l'herbe molle où le jour elle niche,
S'arrangeait confiante entre ses deux genoux,
Levait sur lui son œil intelligent et doux,
Broutait entre ses doigts de tendres jets[4] de saule,
Allongeait et posait le col sur son épaule,
Et, me jetant de là son regard triomphant,
Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant.

LAMARTINE (*Jocelyn*, Hachette, édit.).

Les mots : **1.** *Reflété :* le front de l'enfant reflétait la clarté du foyer, c'est-à-dire renvoyait en *reflet* les rayons qui l'illuminaient. **2.** *Faon : petit* d'une biche ou d'un chevreuil. **3.** *Gracieux :* qui *plaît* par le charme des attitudes et l'harmonie des mouvements. (Même idée de plaire dans : *gré, agrément, agréer, grâce, gratitude*, etc.) **4.** *Jets de saule :* ici, de jeunes pousses de saule; on dit le plus souvent des *rejets*.

Les idées : *Une jeune biche apprivoisée jouant aux pieds d'un enfant :* étudiez les traits qui rendent ce tableau « *si doux et si gracieux* ».

Suivez la *période* qui nous décrit *les attitudes et les mouvements* du faon; *les verbes qui peignent* sont mis en valeur au début de chaque vers (lesquels ?).

Remarquez ce que ces attitudes ont de *grâce délicate et tendre :* ce ne sont pas les caresses sournoises et équivoques du chat, ni les mouvements pétulants et désordonnés du chien...; le poète prête à la biche *les sentiments affectueux et les mouvements harmonieux d'une fillette jouant avec son frère.*

Photo A. L. I.

LA BICHE ET L'ENFANT

L'enfant a trouvé un ami et une oreille attentive pour recueillir ses secrets.

LECTURE

104. Abeille (conte) *(suite)*

I. Les Ondines du Lac.

I. Les Ondines du Lac

1. « Le lac! Abeille, vois : le lac, le lac, le lac!

— Oui, Georges, le lac! »

Georges cria : « *Hourra !* » et jeta son chapeau en l'air. Abeille avait trop de retenue pour jeter semblablement sa coiffe; mais, ôtant son soulier qui ne tenait guère, elle le lança par-dessus sa tête en signe de réjouissance.

Il était là, le lac, au fond de la vallée, dont les pentes circulaires[1] faisaient aux ondes argentées une grande coupe de feuillage et de fleurs. Il était là, tranquille et pur, et l'on voyait un frisson passer sur la verdure encore confuse[2] de ses rives. Mais les deux enfants ne découvraient dans la futaie aucun chemin qui menât à ces belles eaux.

2. Tandis qu'ils en cherchaient un, ils eurent les mollets mordus par des oies qu'une petite fille, vêtue d'une peau de mouton, suivait avec sa gaule. Georges lui demanda comment elle se nommait.

« Gilberte.

— Eh bien! Gilberte, comment va-t-on au lac?

— On n'y va pas.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Mais si on y allait ?

— Si on y allait, il y aurait un chemin, et on prendrait ce chemin. »

3. Il n'y avait rien à répondre à la gardeuse d'oies.

« Allons, dit Georges, nous trouverons sans doute plus loin un sentier sous bois.

— Nous y cueillerons des noisettes, dit Abeille, et nous les mangerons, car j'ai faim. Il faudra, quand nous retournerons au lac, emporter une valise pleine de choses bonnes à manger.

— Nous ferons ce que tu dis, petite sœur. Mais hâtons-nous, car il semble que le jour s'avance, quoique je ne sache pas l'heure.

— Les bergères la savent en regardant le soleil, dit Abeille; mais je ne suis pas bergère. Il me semble pourtant que le soleil, qui était sur notre tête quand nous partîmes, est maintenant là-bas, derrière la ville et le château des Clarides. Il faudrait savoir s'il en est ainsi tous les jours et ce que cela signifie. »

4. Tandis qu'ils observaient ainsi le soleil, un nuage de poussière se leva sur la route, et ils aperçurent des cavaliers qui s'avançaient à bride abattue et dont les armes brillaient. Les enfants eurent grand'peur et s'allèrent cacher dans les fourrés[3].

« Ce sont des voleurs ou plutôt des ogres », pensaient-ils.

En réalité, c'étaient des gardes que la duchesse des Clarides avait envoyés à la recherche des petits aventureux.

(*A suivre.*)

Les mots : **1.** *Circulaire :* en forme de cercle. (Même idée de *cercle* dans *cirque, circuler, circulation, cerceau*). **2.** *Confus : fondu* ensemble, brouillé, peu net. (Même idée de *verser*, de *répandre*, dans *fusion, confusion, confondre, diffusion, profusion, à foison, effusion*, etc.) 3. *Fourré :* bois épais et serré (rapprocher *fourrure*).

Les idées : **1.** Quels sont les traits qui peignent *la joie des enfants* lorsqu'ils aperçoivent le lac ? Comment vous expliquez-vous cette joie ? *Le tableau charmant de ce lac :* les ondes argentées dans une grande coupe de feuillage et de fleurs..., la verdure qui frissonne (les *r* qui traduisent ce frisson).

2. Suivez les deux enfants *dans la dernière étape de leur voyage :* la gardeuse d'oies et sa réponse, le soir qui approche, le passage des gardes.

LECTURE

105. Abeille (conte)

II. Les Ondines du Lac. *(suite)*

1. Les deux petits aventureux trouvèrent dans le fourré un sentier étroit. On y voyait seulement le creux laissé par une infinité de petits pieds fourchus.

« Ce sont des pieds de diablotins, dit Abeille.

— Ou de biches, » dit Georges.

La chose n'a point été éclaircie. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le sentier descendait en pente douce jusqu'au bord du lac, qui apparut aux deux enfants dans sa languissante [1] et silencieuse beauté. Des saules arrondissaient sur les bords leur feuillage tendre. Des roseaux balançaient sur les eaux leurs glaives [2] souples et leurs délicats panaches; ils formaient des îles frissonnantes, autour desquelles les nénuphars étalaient [3] leurs grandes feuilles en cœur et leurs fleurs à la chair blanche. Sur ces îles fleuries, les demoiselles [4], au corsage d'émeraude ou de saphir et aux ailes de flamme, traçaient d'un vol strident [5] des courbes brusquement brisées.

2. Abeille s'avança sur le sable entre deux bouquets de saules, et, devant elle, le petit Génie du lieu sauta dans l'eau en laissant à la surface des cercles qui s'agrandirent et s'effacèrent. Ce Génie était une petite grenouille verte au ventre blanc. Tout se taisait; un souffle frais passait sur ce lac clair, dont chaque lame avait le plis gracieux [6] d'un sourire.

3. « Ce lac est joli, dit Abeille; mais mes pieds saignent dans mes petits souliers déchirés, et j'ai grand faim. Je voudrais bien être dans le château.

— Petite sœur, dit Georges, assieds-toi sur l'herbe. Je vais, pour les rafraîchir, envelopper tes pieds dans des feuilles, puis j'irai te chercher à souper. J'ai vu là-haut, proche de la route, des ronces toutes noires de mûres. Je t'apporterai dans mon chapeau les plus belles et les plus sucrées. Donne-moi ton mouchoir : j'y mettrai des

fraises, car il y a des fraisiers ici près, au bord du sentier, à l'ombre des arbres. Et je remplirai mes poches de noisettes. »

Il arrangea au bord du lac, sous un saule, un lit de mousse pour Abeille, et il partit.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Languissant :* malade, souffrant, sans forces. *La languissante beauté du lac :* d'un calme délicat, que rien n'anime, ni flots, ni barques, ni pêcheurs, ni oiseaux. **2.** *Glaive :* épée tranchante ; rapprocher *glaïeul*, plante dont la feuille a la forme d'un *glaive*. **3.** *Étaler :* proprement, exposer à l'*étalage* ou sur l'*étal ;* déployer largement (rapprocher *installer*, *détaler :* enlever rapidement l'*étalage*, fuir au plus vite). **4.** *Les demoiselles :* nom vulgaire *des libellules ;* leur corps a des reflets verts et bleus, et leurs ailes des reflets rouges. **5.** *Strident :* aigu, perçant, sifflant. **6.** *Gracieux :* voir page 208, note 3.

Les idées : **1.** Étudiez les images qui rendent *la beauté calme du lac*. Remarquez le choix des *mots expressifs* et le choix des *sonorités :* balancent leurs glaives souples (les *b*, *gl*, *pl*), des îles frissonnantes, un vol strident, des courbes brusquement brisées (les *s*, les *br*), chaque lame...

2. De quels *soins affectueux et attentifs* Georges entoure-t-il sa petite cousine ?

LECTURE

106. Abeille (conte)

III. Les Ondines du Lac.

1. Abeille, étendue, les mains jointes, sur son lit de mousse, vit des étoiles s'allumer en tremblant dans le ciel pâle, puis ses yeux se fermèrent à demi; pourtant il lui sembla voir en l'air un petit Nain monté sur un corbeau. Ce n'était point une illusion[1]. Ayant tiré les rênes que mordait l'oiseau noir, le Nain s'arrêta au-dessus de la jeune fille et fixa sur elle ses yeux ronds; puis il piqua des deux[2] et partit au grand vol. Abeille vit confusément ces choses et s'endormit.

2. Elle dormait quand Georges revint avec sa cueillette, qu'il déposa près d'elle. Il descendit au bord du lac en attendant qu'elle se réveillât. Le lac dormait sous sa délicate couronne de feuillage. Une vapeur légère traînait mollement sur les eaux. Tout à coup, la lune se montra entre les branches; aussitôt les ondes furent jonchées d'étincelles.

3. Georges vit bien que ces lueurs qui éclairaient les eaux n'étaient pas toutes le reflet brisé de la lune, car il remarqua des flammes bleues qui s'avançaient en tournoyant avec des ondulations[3] et des balancements, comme si elles dansaient des rondes. Il reconnut bientôt que ces flammes tremblaient sur des fronts blancs, sur des fronts de femmes. En peu de temps, de belles têtes couronnées d'algues[4] et de pétoncles[5], des épaules sur lesquelles se répandaient des chevelures vertes, des poitrines brillantes de perles, et d'où glissaient des voiles, s'élevèrent au-dessus des vagues. L'enfant reconnut les Ondines et voulut fuir. Mais déjà des bras pâles et froids l'avaient saisi, et il était emporté, malgré ses efforts et ses cris, à travers les eaux, dans des galeries de cristal et de porphyre[6].

4. La lune s'était élevée au-dessus du lac, et les eaux ne reflétaient plus que le disque émietté[7] de l'astre. Abeille dormait encore. Le Nain qui l'avait observée revint vers elle sur son corbeau. Il était suivi cette fois d'une troupe de petits hommes. Une barbe blanche

leur pendait jusqu'aux genoux. Ils avaient l'aspect de vieillards avec une taille d'enfant...

Déjà ils construisaient un brancard... L'ayant recouvert de mousse et de feuillée, ils y firent asseoir Abeille; puis ils saisirent à la fois les deux montants, ohé! se le mirent sur l'épaule, hop! et prirent leur course vers la montagne, hip!

Anatole FRANCE (*Abeille, Conte,* Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : **1.** *Illusion :* impression fausse, erreur, dont nous sommes le *jouet* et qui nous trompe. **2.** *Piquer des deux :* piquer vivement le cheval à coups d'éperons. **3.** *Ondulations :* mouvements rappelant ceux des *ondes* ou des vagues, qui s'abaissent puis s'élèvent. (Même idée d'*onde* dans *ondine, ondée, ondoyer, abonder :* proprement déborder; *abondance, inonder :* couvrir d'eau.) **4.** *Algues :* plantes qui vivent dans les eaux. **5.** *Pétoncles :* sorte de coquillages. **6.** *Porphyre :* sorte de roche très dure, de couleur pourpre ou verte et tachetée. **7.** *Le disque émietté :* (*disque,* sorte de lourd palet que les anciens lançaient dans leurs jeux; objet plat et circulaire); de quel *disque* s'agit-il ici ? Pourquoi est-il *émietté ?* (réduit en *miettes*) ; rapprocher plus haut : le reflet brisé de la lune.

Les idées : **1.** Quelle vision confuse eut alors la fillette ? Où le Nain s'en alla-t-il ?

2. *Un tableau délicieux :* le lac qui dort sous la lumière de la lune.

3. *L'apparition des Ondines :* que font-elles de Georges ?

4. *L'arrivée des Nains :* où emportent-ils Abeille ?

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

La pluie

L'observation personnelle

1. *Pendant l'averse :* Les feuilles des arbres; — les toitures; — la vitre; — les bulles qui crèvent dans les flaques d'eau; — les ruisseaux de la rue; — la rivière...
2. *Bêtes et gens sous la pluie :* ci-dessous, ex. 157.

Vocabulaire à étudier

I. La pluie tombe : *adjectifs et verbes.*

1. L'averse est *subite, brusque, violente.* La pluie peut être *fine* et *pénétrante,* ou *drue, serrée, battante, torrentielle.*

2. Elle *fouette et cingle* les visages, *transperce* les vêtements, *tinte et crépite* sur les vitres, *s'écrase* et *ruisselle* sur les pavés; les gouttelettes *scintillent* au soleil.

II. Petits tableaux : *les traits qui peignent.*

1. Un passant sous l'averse : « Son pantalon collait à ses cuisses; il luttait, tête baissée, contre le vent. » (P. DE QUERLON.)

2. Après la pluie : « Le soleil reparut, les poules chantèrent, et les moineaux battaient des ailes dans les buissons humides. » (G. FLAUBERT.)

EXERCICES

Vocabulaire. 155. La précision du sens. Verbes qui sont synonymes et que séparent seulement des nuances de sens : *luire* (idée de lumière); *briller* (avoir l'éclat d'une pierre précieuse); *illuminer* (jeter une vive lumière); *étinceler* (étincelles); *scintiller* (même idée d'étincelles : briller par éclats rapides).

Cinq phrases à construire : *les étoiles, la goutte d'eau, la rivière, la vitre, les casseroles,* etc.

Exemple : Les étoiles *luisent* au ciel comme des clous d'or. (*Élève.*)

Construction de la phrase. 156. Pendant l'averse. Cinq phrases : ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 1.

Exemple : Les feuilles des arbres frissonnent et pleurent sous l'ondée. (*Élève.*)

157. Bêtes et gens sous la pluie. Cinq phrases, traduisant les attitudes et les mouvements : 1. *Un passant sous son parapluie ;* 2. *Un cycliste surpris ;* 3. *Les poules à l'abri ;* 4. *Les canards qui barbotent ;* 5. *Le chien et le chat...*

Exemple : Les enfants, surpris par l'averse, pataugent dans les flaques d'eau et s'éclaboussent en riant. (*Élève.*)

Rédaction. 158. Vous regardez passer **le facteur** (ou la bergère et son troupeau, p. 220) sous la pluie : décrivez-le.

159. Pleut-il encore ? Non, c'est bien fini. Je me risque sur le pas de la porte, et j'examine les alentours : les champs, la route, la ferme, ou la rue, les passants, etc.

LECTURE

107. La pluie

Il pleut. J'entends le bruit égal[1] des eaux;
Le feuillage, humble[2], et que nul vent ne berce,
Se penche et brille en pleurant sous l'averse.
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

La bourbe[3] monte et trouble la fontaine,
Et le sentier montre à nu ses cailloux.
Le sable fume, embaume, et devient roux;
L'onde à grand flots le sillonne et l'entraîne.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes,
Sur le pavé sonore et bleu des routes
Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste[4],
Trottent mouillés de grands bœufs en retard;
La terre est boue et le ciel est brouillard,
L'homme s'ennuie. Oh ! que la pluie est triste !

SULLY PRUDHOMME (*Poésies*, Lemerre, édit.).

Les mots : 1. *Égal :* semblable, le même (pour l'oreille), donc régulier. **2.** *Humble :* proprement, courbé vers *la terre* (rapprocher *humus, humilier :* voir page 171, note 3); le feuillage se penche sous l'averse. **3.** *Bourbe :* amas de *boue* noire (rapprocher *bourbier*). **4.** *A leur piste :* la piste est la trace laissée par les pieds d'un être qui marche; *à leur piste :* à leur suite, sur la trace même de leurs pas.

Les idées : Le poète décrit la *pluie triste, monotone et ennuyeuse.* Tous les traits de ce tableau — couleurs, bruits, ainsi que le rythme même du poème et le choix des mots aux syllabes sourdes, — *renforcent cette impression générale de tristesse et d'ennui.* Écoutez « *le bruit égal des eaux* »; voyez le « *feuillage humble* », qui « *pleure sous l'averse* », puis le « *deuil de l'air* », le « *blême rideau* « que forme l'*horizon,* enfin le *chien triste,* les *bœufs mouillés.*

Cette lassitude des êtres et des choses est bien rendue par les deux derniers vers, qui résument la poésie.

LECTURE

108. Les jeux de La Puce

1. Dès que les premières gouttes des averses commençaient à s'écraser sur le pavé, je voyais son petit visage sortir du guichet de la loge maternelle, comme la tête d'un jeune lapin sort de son trou.

Puis tout à coup, au plus fort de la pluie, il prenait sa course jusqu'au bout de la rue.

2. C'est que le ruisseau de cette rue est magnifique. Il suit une belle pente, bien régulière, assez raide, et n'aboutit à une bouche d'égout que fort loin, à l'une des extrémités : il y coule des torrents, des torrents houleux[1], bourbeux, pleins de ressacs[2] et de rapides...

3. La Puce, précipitamment, y déposait un vieux bouchon. Et puis il suivait son navire ! Le bouchon allait, tournait, bondissait, parfois s'engageait à demi dans un cul-de-sac, entre deux pavés, où les remous[3] le faisaient valser.

Alors La Puce serrait les lèvres. Est-ce que le navire n'irait pas plus loin ? Mais non, le bouchon repartait, léger, élastique, frappant la falaise abrupte[4] du caniveau, jeté dans le grand courant cette fois, voguant sur les profondeurs. Et vite, vite, vite!...

4. Quelquefois, nous prenions un parapluie, Caillou et moi, et nous allions regarder le jeu. Et Caillou était plein d'envie.

Pierre MILLE (*Caillou et Till*, Calmann-Lévy, édit.).

Les mots : **1.** *Houleux :* agité par la *houle*, mouvement des vagues après un coup de vent. **2.** *Ressac :* retour violent des vagues sur elles-mêmes quand elles ont frappé un obstacle. **3.** *Remous :* mouvement de l'eau qui tournoie, ou revient en arrière quand elle frappe un obstacle. (Même idée de *mouvoir* dans *mouvement, mobile, meuble* et *immeuble, ameublir, moteur, motif, émotion, meute*, etc.) **4.** *Abrupt :* proprement *rompu*, coupé droit, à pic; cette *falaise abrupte*, c'est le rebord vertical du caniveau. (L'idée de *rompre*, de briser, se retrouve dans *rupture, corrompre :* briser dans son ensemble, décomposer; *interrompre ; éruption :* sortie en éclatant au dehors; *irruption :* entrée violente et soudaine.)

Les idées : La Puce, fils d'une concierge parisienne, aime la pluie qui lui permet de jouer à *un jeu passionnant :*

1. Voyez-le qui sort la tête dès les premières gouttes (une image qui peint : comme la tête d'un jeune lapin...); mais il ne prend sa course qu'au plus fort de la pluie : pourquoi ?

2. Pour La Puce, le ruisseau de cette rue est magnifique : pourquoi donc ?

3. Voyez La Puce qui suit son « navire » (la suite des verbes)... ; quels traits peignent les craintes de l'enfant..., puis sa joie... ?

4. Pourquoi le jeune Caillou est-il plein d'envie ? A-t-il la permission, lui, de jouer dans le ruisseau, sous la pluie ?

EXERCICES

Construction de la phrase. 160. Il pleut. Que pensent et que disent : 1. *l'enfant ;* 2. *le facteur ;* 3. *le promeneur ;* 4. *le jardinier ;* 5. *le cultivateur ;* 6. *les canards.* (Vous pouvez faire parler.)

Exemple : « Quelle pluie ennuyeuse ! Je ne pourrai pas jouer de la journée ! »

Seconde forme : L'enfant trouve la pluie bien ennuyeuse, *parce qu'elle dérange et trouble ses jeux* (la proposition subordonnée explique pour quelle raison il déteste la pluie).

Troisième forme : une question, une réponse.

— Savez-vous pourquoi l'enfant trouve la pluie ennuyeuse ?
— C'est qu'elle dérange et trouble ses jeux.

Rédaction. 161. Voici qu'il pleut. Jean, Pierre et Lucette proposent chacun un jeu différent, dont ils expliquent les agréments... On choisit... *Petite scène avec dialogue.*

162. *Il pleut. Un enfant ne peut aller se promener comme il l'avait projeté. « Que la pluie est ennuyeuse ! » dit-il. Une goutte de pluie lui répond :* **« Je suis ennuyeuse, c'est vrai, mais... »**

Continuez en imaginant le reste de la réponse... (les jardins et les champs... la fraîcheur..., les fleurs..., les herbes..., la source..., le ruisseau...).

Photo A. P. L.

L'INONDATION

La rivière a débordé et l'eau est montée si haut dans les rues du village qu'il faut porter secours aux habitants, qui doivent sortir de leur maison par les fenêtres du premier étage où ils se sont réfugiés.

LECTURE

109. L'inondation

I

1. Nous finissions de dîner, bavardant gaîment, lorsqu'un cri retentit : « La Garonne ! »

En deux sauts, nous étions dans la cour. Sur le chemin, nous vîmes fuir deux hommes et trois femmes, qui criaient, affolés[1], galopant à toutes jambes, le visage terrifié[2], comme si une bande de loups les eût poursuivis.

« Qu'ont-ils donc, grand-père ? »

2. Je parlais encore lorsqu'une exclamation nous échappa.

Derrière les fuyards, entre les troncs des peupliers, nous venions de voir apparaître comme une meute[3] de bêtes grises qui se ruaient. De toutes parts elles pointaient à la fois, des vagues poussant des vagues...

« Vite ! vite ! criai-je. Il faut rentrer... La maison est solide. Nous ne craignons rien. »

3. Par prudence, nous nous réfugiâmes tout de suite au premier étage. L'eau envahissait la cour, doucement, avec un petit bruit. Nous n'étions pas très effrayés.

... Mais bientôt l'eau atteignit un mètre. Je la voyais monter avec une rapidité effrayante.

4. Dans nos étables les bêtes ruaient. Il y eut tout à coup des bêlements, des beuglements de troupeaux affolés. Puis un craquement terrible, les animaux furieux venaient d'enfoncer les portes des étables. Ils passèrent dans les flots jaunes, emportés par le courant. Les moutons étaient charriés comme des feuilles mortes, tournoyant au milieu des remous[4]. Les vaches et les chevaux luttaient, marchaient, puis perdaient pied.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Affolés :* rendus *fous* par une trop forte émotion. **2.** *Terrifiés :* frappés de *terreur*. **3.** *Une meute :* (idée de *mouvement*) une troupe de chiens de chasse; le mouvement des vagues qui se poussent, se succèdent, pointent, est comparé à la course d'une meute de chiens qui se ruent, c'est-à-dire se précipitent furieusement (voir page 218, note 3). **4.** *Remous :* page 218, note 3.

LECTURE

110. L'inondation *(fin)*

II

1. L'eau s'élevait toujours; il fallut monter sur le toit. C'est là que tout le monde se réfugia. Appuyé contre la lucarne, j'interrogeais les quatre points de l'horizon.

« Des secours ne peuvent manquer d'arriver, disais-je. Tenez ! là-bas, n'est-ce pas une lanterne sur l'eau ? »

Mais personne ne me répondait.

Le flot n'était plus qu'à un mètre du toit. En moins d'une heure, l'eau perdit sa tranquillité de nappe dormante; elle devint menaçante, se ruant sur la maison, charriant des épaves [1], tonneaux défoncés, pièces de bois; des maisons s'écroulaient...

2. Maintenant l'eau atteignait les tuiles; le toit n'était qu'une île étroite, émergeant [2] de la nappe immense. Alors commença l'assaut [3]. Jusque-là, le courant avait suivi la rue, mais les décombres qui la barraient le détournèrent sur nous. Dès qu'une épave, une poutre passaient à proximité, il la prenait, la balançait, puis la précipitait [4] contre la maison, comme un bélier [5]. Bientôt, dix, douze poutres nous attaquèrent ainsi à la fois de tous côtés. Par moments, à certains chocs plus durs, nous pensions que c'était fini, que les murailles s'ouvraient et nous livraient à la rivière.

3. Le village détruit ne montrait plus autour de nous que quelques pans de murailles. Au loin ronflait la coulée énorme des eaux.

Un instant nous crûmes surprendre, à gauche, un bruit de rames... Ah ! quelle musique d'espoir, et comme nous nous dressâmes pour interroger l'espace ! Nous retenions notre haleine. Et nous n'apercevions rien. Des épaves nous causèrent de fausses joies, nous agitions nos mouchoirs jusqu'à ce que, notre erreur reconnue, nous retombions dans l'anxiété [6] de ce bruit, sans que nous puissions découvrir d'où il venait.

4. « Ah ! je la vois, cria Gaspard, brusquement. Tenez ! là-bas, une grande barque ! »

Et il nous désignait, le bras tendu, un point éloigné, Moi, je ne voyais rien; Pierre non plus. Mais Gaspard s'entêtait. C'était bien une barque. Les coups de rames nous arrivaient plus distincts. Alors nous finîmes aussi par l'apercevoir... C'était le salut.

Émile ZOLA (*Le Capitaine Burle*, Fasquelle, édit.).

Les mots : 1. *Épaves :* débris rejetés par la mer et dont on ne connaît pas le propriétaire. **2.** *Émerger :* sortir de l'eau après y avoir été plongé (*ex = hors*); rapprocher *immerger* (*in = dans*) et *submerger* (*sub = sous*). **3.** *Assaut :* proprement, *saut* vers; attaque violente (rapprocher *sursaut, soubresaut, tressaillement*). **4.** *Précipiter :* proprement, pousser la *tête* en avant, d'où lancer, jeter. (Rapprocher *précipice* et *précipitation ;* même idée de *tête* dans : *chef, chevet, cheveux, capiteux :* qui porte à la tête, *capitale, décapiter, capitaine, capital, chavirer, chapitre :* en-tête d'un ouvrage, etc.) **5.** *Bélier :* ancienne machine de guerre pour battre et renverser les murailles. **6.** *Anxiété :* attente douloureuse qui *serre* le cœur.

Les idées : Étudiez *cette progression dans le danger ;* le drame se fait de plus en plus poignant, et, à mesure, *croît l'émotion qui nous étreint :* le dîner joyeux, les vagues qui apparaissent, puis envahissent la cour; un mètre; les bêtes; sur le toit; les épaves; l'assaut; un espoir; l'anxiété; le salut...

EXERCICES

Vocabulaire. 1. De fausses joies (n° 3) : contraires à la vérité, qui trompent (on dit aussi des joies *trompeuses*). Expliquez ou indiquez l'adjectif de sens contraire, ou bien employez dans de courtes phrases les expressions : un *faux* bruit; une voix *fausse ;* un esprit *faux ;* de *fausses* dents; un caractère *faux ;* distinguer le vrai du *faux*.

2. Alors commença l'assaut : (*saut vers...*) l'attaque, pour emporter la place. Retrouver l'idée de *saut* dans les mots suivants : *sursauter, assaillir, tressaillir, sautiller, tressauter, insulter* (sauter sur...).

Construction de la phrase. 1. En une phrase, donnez un titre à chaque étape du récit (lectures 109 et 110).

2. A quel moment le danger est-il particulièrement poignant ? Pourquoi ? (*Un paragraphe.*)

Rédaction. 1. Une lettre. L'un des réchappés que la barque a sauvés écrit à sa famille qui habite au loin pour la rassurer et lui raconter la scène.

2. Le danger va croissant... Enfin, sauvés ! Imaginez la scène (baignade, ou canotage, ou accident imprévu).

3. Un procès-verbal de sinistre ou d'accident, destiné à l'assurance, ou à la police, ou à la mairie (*avec croquis joint au rapport*).

4. Continuons notre roman scolaire.

LECTURE

111. Une mère

Mme des Arcis revient en voiture d'un bal d'enfants où elle a conduit sa fillette Camille. Il lui faut traverser la rivière qui a débordé. Elle insiste auprès du passeur, qui consent enfin à prendre la voiture dans son bateau. Mais, malgré les efforts du passeur et du cocher, le bateau ne peut gagner la rive, et le courant le pousse vers l'écluse.

1. A mesure que le bruit de l'écluse[1] se rapprochait, le danger devenait plus effrayant.

Mme des Arcis, qui était restée dans la voiture avec l'enfant, ouvrit la glace avec une terreur affreuse.

« Est-ce que nous sommes perdus ? » s'écria-t-elle.

2. En ce moment, la perche se rompit. Les deux hommes tombèrent dans le bateau, épuisés et les mains meurtries.

Le passeur savait nager, mais non le cocher. Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Père Georgeot, dit Mme des Arcis au passeur (c'était son nom), peux-tu sauver ma fille et moi ? »

Le père Georgeot jeta un coup d'œil sur l'eau, puis sur la rive : « Certainement, répondit-il en haussant les épaules.

— Que faut-il faire ? dit Mme des Arcis.

— Vous mettre sur mes épaules, répliqua le passeur. Empoignez-moi[2] le cou à deux bras, mais n'ayez pas peur, et ne vous cramponnez pas[3], nous serions noyés, ne criez pas, ça vous ferait boire. Quant à la petite, je la prendrai d'une main par la taille, je nagerai de l'autre...

— Et Jean ? dit Mme des Arcis, désignant le cocher.

— Jean boira un coup, mais il en reviendra. Qu'il aille à l'écluse et qu'il attende. Je le retrouverai. »

3. Le père Georgeot s'élança dans l'eau, chargé de son double fardeau. Mais il n'était plus jeune, tant s'en fallait.

La rive était plus loin qu'il ne disait, et le courant plus fort qu'il ne l'avait pensé. Il fit cependant tout ce qu'il put pour arriver à terre, mais bientôt il fut entraîné. Le tronc d'un saule, couvert par l'eau et qu'il ne pouvait voir dans les ténèbres, l'arrêta tout à coup;

il s'y était violemment frappé son front. Son sang coula, sa vue s'obscurcit : « Prenez votre fille et mettez-la sur mon cou, dit-il, ou sur le vôtre, je n'en puis plus.

— Pourrais-tu la sauver si tu ne portais qu'elle ? demanda la mère.

— Je n'en sais rien, mais je crois que oui », dit le passeur.

4. Mme des Arcis, pour toute réponse, ouvrit les bras, lâcha le cou du passeur et se laissa aller au fond de l'eau.

Lorsque le passeur eut déposé à terre la petite Camille saine et sauve, le cocher, qui avait été tiré de la rivière par un paysan, l'aida à chercher le corps de Mme des Arcis. On ne le retrouva que le lendemain matin, près du rivage.

Alfred DE MUSSET (*Pierre et Camille*).

Les mots : **1.** *Écluse : clôture* avec porte mobile, établie sur une rivière et permettant de retenir ou de lâcher les eaux (voir page 184, note 1). **2.** *Empoigner :* saisir avec le *poing*, en fermant la main. (Retrouver l'idée de *poing* dans : *poigne, poignée, poignet, poignard, pugilat, inexpugnable :* qui ne peut être pris de force; *répugner :* lutter contre, d'où ressentir ou inspirer un violent dégoût). **3.** *Se cramponner :* s'attacher fortement à quelque chose ou à quelqu'un, comme avec des *crampons*.

Les idées : Le danger est de plus en plus effrayant; notre émotion va croissant, et le drame s'achève par le sacrifice de la mère.

1. *Le danger :* la dérive du bateau, la perche qui se rompt...
2. *A la nage :* le sang-froid du passeur...
3. *Les vains efforts du passeur :* pourquoi ne peut-il gagner la rive ?
4. *L'héroïque sacrifice de la mère...*

La prairie et les faucheurs

L'observation personnelle

1. *Les attitudes et les mouvements du faucheur;* les observer, les mimer (ci-dessous, ex. 164).
2. *La faucheuse mécanique au travail.*

Vocabulaire à étudier

I. La prairie : *verbes expressifs.*

1. La prairie *frissonne* et *ondule* au souffle du vent.
2. Les herbes coupées *chancellent, s'inclinent, tombent, s'abattent* en longues jonchées odorantes.
3. Le faneur les *éparpille* et les *étale* au soleil; il *charge* le foin.

II. Les attitudes et les mouvements du faucheur : *les traits qui peignent.*

1. *Le faucheur qui abat l'herbe.* « Les faucheurs, à petits pas, s'avancent, les jambes écartées, avec une régularité parfaite. » (J. et J. Tharaud.)
2. *Le faucheur fatigué rentre à la ferme.* « Par le sentier, je vois revenir le soir les faneurs silencieux, traînant les pieds, las d'une interminable journée de labeur. » (M. Audoux.)
3. *La faucheuse : les mouvements de l'herbe coupée.* « L'herbe coupée se coucha, glissa sur le plancher de la machine, puis retomba toute luisante sur le sol. » (René Bazin.)

EXERCICES

Vocabulaire. 163. Etude du sens d'un mot. Chanceler : ne pas se tenir sur ses jambes, vaciller sur ses pieds; l'enfant, le vieillard, le convalescent, l'ivrogne, l'arbre abattu, l'herbe coupée... *chancellent :* on dit aussi une santé *chancelante.* — *Quatre phrases à construire.*

Exemple : Bébé, d'un pas incertain et *chancelant,* se dirige tout joyeux vers sa mère qui lui tend les bras. (*Élève.*)

Construction de la phrase. 164. Les attitudes et les mouvements du faucheur : rendre chacun d'eux en une ou deux phrases : 1. *Le faucheur au travail ;* 2. *Le faucheur aiguise sa faux ;* 3. *Il se désaltère* (112e lecture, nº 3); 4. *Il fait la sieste* (112e lecture, nº 4); 5. *La faucheuse tond la prairie ;* 6. *La faneuse éparpille l'herbe.*

Exemple : Assis sur un sac, son enclumette enfoncée en terre jusqu'aux boucles, il pose la lame de sa faux et la bat à coups réguliers de son marteau en forme de quartier de lune. (*Élève.*)

Rédaction. 165. Comment dans votre région fauche-t-on la prairie ? Dites-le en traits bien observés et vivants (*les faucheurs :* mouvements, attitudes, travail pénible, etc.; ou *la faucheuse mécanique :* l'attelage, le conducteur, la scie, l'herbe coupée).

LECTURE

112. Les faucheurs

1. Voici venir les faucheurs. Dès l'aube, dans la rosée, ils se mettent à l'œuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux, des jonchées[1] d'herbe tombent aux pieds des travailleurs.

2. La besogne avance avec la matinée; les visages hâlés[2] se mouillent de sueur; les bras et les reins commencent à se lasser. Midi sonne au lointain clocher, et, par le sentier qui longe la rivière, les femmes de la ferme paraissent, portant dans des gamelles de fer battu le repas des faucheurs, la miche de pain de ménage et la fromagée toute fraîche.

3. Alors la besogne s'interrompt, les hommes accotent[3] à quelque tronc de saule leurs reins rompus[4], et, lentement, mâchent de copieuses bouchées[5] de nourriture, tandis que la gourde ventrue de grès bleu, remplie de piquette, passe de main en main, et que chacun, la tête renversée, les yeux au ciel, boit à la régalade[6].

4. Puis les hommes s'étendent de leur long sur le pré, le dos à plat, dans les jonchées d'herbe odorante, le chapeau de paille sur les yeux; et bientôt ils dorment à poings fermés pendant les heures brûlantes du milieu de la journée.

André THEURIET (*Contes à la primevère*, Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Jonchées :* (*joncher*, proprement, couvrir de *jonc ;* couvrir de débris végétaux), ici, amas d'herbe coupée par la faux et couvrant le sol. **2.** *Hâlés :* brunis, flétris, desséchés par l'ardeur du soleil. **3.** *Accoter :* appuyer d'un côté. **4.** *Rompus : brisés*, ici par la fatigue (même idée de *rompre* dans *rupture, abrupt, corrompre, interrompre, éruption, irruption*). **5.** *De copieuses bouchées :* des bouchées abondantes, à la fois fortes et nombreuses. **6.** *Boire à la régalade :* boire en se versant la boisson dans la bouche, sans que le vase touche les lèvres.

Les idées : Étudiez *chacun de ces tableaux* si précis, si animés, et relevez les traits, pris sur *le vif*, qui font voir :

1° *Les faucheurs au travail ;*
2° *L'arrivée des femmes :*
3° *Le repas des faucheurs ;*
4° *Leur sieste.*

LECTURE

113. La rentrée des foins

1. Le vent du nord-ouest souffla trois jours de suite, fort et continu, assurant une période de temps sans pluie. Les faux avaient été aiguisées longtemps d'avance, et les cinq hommes se mirent à l'ouvrage le matin du troisième jour...

Vers le soir, tous les cinq prirent des fourches et firent les « veilloches[1] », hautes et bien tassées, en prévision[2] d'une saute de vent possible. Mais le temps resta beau...

2. Trois ou quatre fois par jour, une femme leur apportait un seau d'eau qu'ils cachaient sous les branches; et, quand la chaleur, le travail et la poussière de foin leur avaient par trop desséché le gosier, ils allaient, chacun à son tour, boire de grandes lampées[3] d'eau et s'en verser sur les poignets ou sur la tête.

3. En cinq jours, tout le foin fut coupé, et, comme la sécheresse persistait, ils commencèrent, au matin du sixième jour, à ouvrir et retourner les « veilloches » qu'ils voulaient granger avant le soir. Les faux avaient fini leur besogne et ce fut le tour des fourches. Elles démolirent les « veilloches », étalèrent le foin au soleil, puis, vers la fin de l'après-midi, quand il eut séché, elles l'amoncelèrent de nouveau en tas de la grosseur exacte qu'un homme peut soulever en une seule fois au niveau d'une haute charrette déjà presque pleine.

4. Charles-Eugène[4] tirait vaillamment entre les brancards : la charrette s'engouffrait[5] dans la grange, s'arrêtait, et les fourches s'enfonçaient une fois de plus dans le foin rudement foulé, qu'elles enlevaient en galettes épaisses, sous l'effort des poignets et des reins, et déchargeaient au côté.

5. A la fin de la semaine, tout le foin était dans la grange, sec et d'une belle couleur, et les hommes s'étirèrent et respirèrent longuement, comme s'ils sortaient d'une bataille.

Louis HÉMON (*Maria Chapdelaine*, Bernard Grasset, édit.).

Les mots : 1. *Veilloche :* terme local : petite meule. **2.** *Prévision :* action de *prévoir*, c'est-à-dire de *voir à l'avance ;* quel danger possible pouvaient craindre les faucheurs ? (Même idée de *voir* dans : *vue, clair-*

voyant, apercevoir, prévoir, pourvoir, prévoyance, visage, envisager, aviser, se raviser, vision, visible, viser, évident, vedette.) **3.** *Lampées :* grandes gorgées (rapprocher *laper*). **4.** *Charles-Eugène :* c'est le nom du cheval (23e lecture, p. 50). **5.** *S'engouffrait :* pénétrait dans la grange et y disparaissait comme dans un *gouffre*.

Les idées : Suivez dans leur précision *les étapes de ce rude travail et les mouvements et les attitudes des travailleurs :* **1.** *Les faucheurs à l'ouvrage ;* **2.** *Les faucheurs se désaltèrent ;* **3.** *Ils ouvrent et retournent les « veilloches », et ils amoncellent le foin en petits tas ;* **4.** *Ils déchargent le chariot ;* **5.** *Ils respirent longuement ;* pourquoi l'auteur dit-il : « comme s'ils sortaient d'une *bataille* » ?

La scène se passe *au Canada :* qu'a-t-elle *de commun* avec une scène de fenaison dans votre localité ? En quoi en diffère-t-elle ?

EXERCICES

Construction de la phrase. 166. Ce fut le tour des fourches.

« *Les fourches démolirent..., étalèrent..., amoncelèrent...* (n° 3). *Elles s'enfonçaient..., enlevaient..., déchargeaient...* (n° 4). »

A votre tour, rendez en phrases alertes et expressives : 1° *Le travail de la faux ou de la fourche ;* 2° *Le travail de la faucheuse, ou de la charrue ;* 3° *Le travail de l'aiguille, ou de la hache, ou du marteau...*

Exemple : « La faux *coupe* de droite à gauche, d'un trait rapide et sûr, puis elle *revient*, la pointe levée, et, du dos, elle *caresse l'herbe* suivante qui va tomber. » (*Jules Renard.*)

Rédaction. 167. Sous le chaud soleil, **faneurs et faneuses sont à l'œuvre :** costumes, attitudes, mouvements, travail joyeux, mais pénible...

167 *bis.* **Les enfants** ont accompagné les faucheurs à la prairie; ils ont travaillé un peu, et beaucoup joué; le soir, ils rentrent à la maison, fatigués, mais heureux. *Racontez leur journée.*

Photo Walter.

LA CHARRETTE DE FOIN

Chargée de lourdes bottes de foin, la charrette avance lentement sur la route, sous une voûte de branches, qui laisse filtrer les chauds rayons du soleil d'été.

LECTURE

114. Maol (conte)

I

1. Maol avait des yeux clairs comme l'eau des sources,
Un sourire aussi doux que celui du printemps.
Le libre vent de mars, moins vif que ses vingt ans
N'aurait pu l'atteindre à la course.

Un matin, dans les prés où l'on séchait le foin,
Cheveux flottants, pieds nus, en robe purpurine[1],
Elle emplissait sa jeune et robuste poitrine
Du souffle parfumé de juin.

2. Voilà qu'elle rencontre un géant. Bonnes âmes,
Quel géant! Il n'avait qu'un œil, juste en plein front,
Mais large comme un plat à barbe, un œil tout rond,
Tout rouge, et qui lançait des flammes.

Lorsqu'il riait, farouche[2] et de sang barbouillé,
Sa bouche se fendait de l'une à l'autre oreille.
Sa barbe aux rudes crins tordus était pareille
A de vieux fil de fer rouillé.

3. La jeune fille, donc, dans les fraîches prairies
Rencontre ce buveur de sang humain, monté
Sur un dragon[3] poussif[4], dont le souffle empesté
Flétrissait les sauges fleuries.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Robe purpurine :* de couleur *pourpre*, c'est-à-dire rouge tirant sur le violet. **2.** *Farouche :* page 181, n° 8. **3.** *Dragon :* monstre fabuleux ayant des ailes d'aigle, des griffes de lion et une queue de renard. **4.** *Poussif :* qui est obligé de « *pousser* » sa respiration, qui respire péniblement et est essoufflé.

Les idées : 1. Quels sont les traits gracieux qui peignent Maol ?
2. Quels sont les traits qui peignent le terrible géant ?
3. Comprenez quel danger court l'enfant rencontrant ce buveur de sang humain.

LECTURE

115. Maol (conte)

(fin)

II

1. Quelle aubaine[1] pour le géant! Maître glouton
Darde[2] un feu sombre par sa prunelle sanglante,
Met pied à terre, sa monture étant trop lente.
Vous l'attache au premier buisson.

2. Maol ne l'attend pas, et lui poursuit la belle :
Vous diriez un château courant par les vallons.
La terre tremble sous ses pieds, dont les talons
Sont aussi larges que des pelles.

« Maol, n'espère pas m'échapper! hurle-t-il.
Tu vas, dans un instant, rencontrer la rivière :
Alors, que feras-tu de ta beauté si fière,
De ton esprit vif et subtil[3] ? »

3. Au bord de l'eau Maol en un clin d'œil arrive :
Hop! et d'un bond léger comme celui d'un faon[4],
Sans mouiller ses pieds nus, la gracieuse enfant
Saute en riant sur l'autre rive.

Elle voit s'avancer, plus massif qu'une tour,
Mon géant fort déçu[5], qui beugle de colère.
« Oh! ne pouvoir, dit-il, franchir une eau si claire!
Ainsi, tu m'as joué le tour ?

4. — Tu vois, dit-elle. — Et quand reviens-tu ? — Pas si bête
Que de t'en avertir à l'avance, lourdaud!
— Pourtant, me régaler de ton beau sang tout chaud,
Ton sang de pourpre, ah! quelle fête!

« Y renoncer m'est dur. Qu'est-ce que tu ferais
A ma place ? Dis-le. — Ma foi, géant stupide[6],
Je crois que, pour sécher cette eau bleue et limpide
Si j'étais toi, je la boirais.

5. — Tiens, c'est vrai ! j'ai grand soif, et je bois comme un crible[7]. »
Vite, il se penche vers la rivière, et boit tant,
Tant et tant, que, la peau de son ventre éclatant,
Il crève avec un bruit terrible.

Maurice Bouchor (*Contes populaires* transcrits et rimés, Delagrave, édit.).

Les mots : **1.** *Aubaine :* ici, occasion inattendue. **2.** *Darder :* lancer avec force (comme si l'on jetait un *dard*, trait garni d'une pointe de fer). **3.** *Subtil :* fin, délié, habile (rapprocher *subtiliser*). **4.** *Faon : petit* de la biche. **5.** *Déçu :* qui a éprouvé une *déception*, qui est trompé dans une espérance qu'il avait *conçue*. **6.** *Stupide :* dont l'esprit est engourdi et lourd (rapprocher *stupeur*, p. 69, note 1). **7.** *Crible :* instrument percé de trous et servant à nettoyer le blé. Que signifie l'expression : *boire comme un crible ?*

Les idées : *Le géant poursuit la jeune fille :* représentez-vous sa marche pesante, alors que la gracieuse enfant saute la rivière en riant : la masse puissante du monstre, ses hurlements, sa colère ne peuvent rien contre la souplesse, la grâce, le sourire de la jeune fille.

Suivez le dialogue, et voyez comment *la jeune fille se moque du géant stupide :* comme dans tous les contes, c'est l'esprit qui triomphe de la force brutale.

LECTURE

116. Le dévouement de M. Madeleine

Le cheval du père Fauchelevent s'est abattu, et le vieillard est pris sous la charrette. On a essayé de le tirer, mais en vain. Il faudrait soulever la voiture. M. Madeleine se trouve alors à passer.

1. M. Madeleine se tourna vers les assistants : « A-t-on un cric[1] ?

— On en est allé quérir[2] un, répondit un paysan.

— Dans combien de temps l'aura-t-on ?

— On est allé au plus près, mais il faudra bien un bon quart d'heure. »

Il avait plu la veille, le sol était détrempé, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait[3] de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées.

2. « Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit Madeleine aux paysans qui regardaient.

— Il faut bien !

— Mais il ne sera plus temps ! Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ? Écoutez, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Y a-t-il quelqu'un qui ait des reins et du cœur[4] ? Cinq louis d'or à gagner ! »

Personne ne bougea dans le groupe.

« Dix louis », dit Madeleine.

Les assistants baissaient les yeux. L'un d'eux murmura :

« Il faudrait être diablement fort. Et puis on risque de se faire écraser !

— Allons, recommença Madeleine, vingt louis ! »

Même silence.

3. Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait :

« J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! »

Madeleine, sans dire une parole, tomba à genoux, et, avant que la foule eût le temps de jeter un cri, il était sous la voiture.

Il y eut un anxieux[5] moment d'attente et de silence.

On vit Madeleine, presque à plat ventre sous ce poids effrayant, essayer deux fois en vain de rapprocher ses deux coudes de ses genoux. On lui cria : « Père Madeleine ! retirez-vous de là ! »

Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit : « Monsieur Madeleine! allez-vous-en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous ! Laissez-moi ! Vous allez vous faire écraser aussi ! »

Madeleine ne répondit pas.

4. Les assistants haletaient[6]. Tout à coup, on vit l'énorme masse s'ébranler; la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait : « Dépêchez-vous ! aidez ! » C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevent était sauvé.

Victor Hugo (*Les Misérables*).

Les mots : **1.** *Cric :* machine à crémaillère et à manivelle servant à soulever les fardeaux. **2.** *Quérir :* chercher (rapprocher *quête :* recherche; *question :* recherche par interrogation; *enquête, inquisition, perquisition :* recherche à travers de; *requérir :* rechercher, réclamer; *requête*, etc.). **3.** *Comprimait :* pressait (rapprocher *pression, compresse, compression, dépression, impression, imprimer, opprimer, réprimer, supprimer*, etc.). **4.** *Des reins et du cœur :* de la force et du courage. **5.** *Anxieux :* page 223, note 6. **6.** *Haletaient :* respiraient difficilement et à coups précipités; c'est l'émotion qui leur coupait la respiration.

Les idées : *Une scène dramatique, et notre émotion va croissant :*

1. *Qu'est-ce qui rend la situation du père Fauchelevent si critique ?* (Vous remarquerez, au cours du récit, les phrases courtes et haletantes.)

2. *Les offres de M. Madeleine :* pourquoi ne les accepte-t-on pas ?

3. *Le dévouement de M. Madeleine.* Suivez ses mouvements; comprenez pourquoi il cherche à rapprocher ses coudes de ses genoux; l'anxiété de tous.

4. *Fauchelevent est sauvé :* la charrette qui se soulève..., un dernier effort..., l'aide de tous.

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

Juin

L'observation personnelle

Une classe-promenade, ou des promenades libres : les aspects caractéristiques de juin (vocabulaire I et ex. 168); petits tableaux de juin (vocabulaire II et ex. 169).

Vocabulaire à étudier

I. Une promenade en juin : *la campagne dans toute sa beauté et sa richesse.*

Le soleil *riant et chaud.*
Les hautes herbes *fleuries.*
Les chants *joyeux* des oiseaux.
Les roses *épanouies.*
La nappe *onduleuse* des blés.
L'eau *miroitante* du ruisseau.

II. Petits tableaux de juin : *les traits qui peignent.*

1. La campagne en juin : « *Les foins* blondissent. *Les blés* s'étendent au loin dans la plaine onduleuse. *Les colzas* éblouissent la vue comme des carrés d'or. *Les hirondelles* remplissent l'air... »
(E. FROMENTIN.)

2. La chute du jour : *Voici le soir ; un grand silence* tombe sur la campagne : les *oiseaux* s'endorment; les *feuilles* se taisent; les *étoiles,* une à une, s'allument au ciel, et bientôt la pleine *lune* monte à l'horizon.

Vous remarquerez que tous les traits sont choisis pour donner *la même impression d'ensemble :* 1. La campagne est belle; 2. C'est le calme du soir.

EXERCICES

Construction de la phrase. 168. Les promenades en juin. Vous choisirez les traits qui peignent la richesse et la beauté des champs en juin. 1. *Le soleil ;* 2. *La prairie ;* 3. *Les blés ;* 4. *La forêt ;* 5. *Le sentier ;* 6. *Les fleurs du jardin ;* 7. *Les oiseaux.*

Exemple : Une alouette, en chantant, monte vers le ciel, et bientôt elle n'est plus qu'un point, tout là-haut. (*Élève.*)

169. Quelques petits tableaux. Sur le modèle ci-dessus (Vocabulaire, nº II : *Voici le soir et le silence :* les oiseaux..., les feuilles..., les étoiles..., la lune...).

1. *Voici le jour* (animation et joie); 2. *C'est midi* (chaleur lourde et repos); 3. *Voici l'été* (beauté et richesse des champs); 4. *Voici l'époque des foins, ou de la moisson* (aspects, bruits, mouvements).

Exemple : Voici le beau mois de mai . la campagne s'égaye et s'anime, les oiseaux bâtissent leurs nids dans la verdure en voletant et en chantant, le sentier et le jardin s'embaument de mille fleurs. (*Élève.*)

Rédaction. 170. Je suis l'été; j'apporte avec moi... le riant soleil..., les frais ombrages..., les roses épanouies..., les blés..., les fruits..., l'abondance et la joie...

LECTURE

117. Images de la France captive

1. Des hommes étrangers à nos manières d'être et à nos façons de penser circulaient dans nos campagnes, bottant nos routes, blessant les échos des vallées sous les coups de leurs chants martelés.

2. Ils traquaient dans nos granges et dans nos pressoirs les garçons de culture pour en faire des fondeurs de canons en de lointaines usines. Ils jetaient des cris de colère quand ils voyaient quelques arpents de notre sol livrés aux herbes folles et aux lézards; ils disaient que la terre devait produire, produire et surproduire; ils n'avaient que ce mot de production à la bouche, comme si nos plaines et nos coteaux n'avaient plus droit désormais aux boqueteaux de hasard, aux mares à grenouilles, aux sentiers en lacets et aux coins ombragés des déjeuners sur l'herbe.

3. Il n'y avait plus de place en France pour le sourire et pour les libres propos, à peine pour la respiration. La vie était fragile. Les hommes venus du pays de la loi de violence n'avaient de cesse qu'ils n'eussent dépouillé, déporté ou mis à mort tout ce qui était en armes devant eux; ils se réjouissaient dans la souffrance des autres...

4. Oui, en chacun de nous s'animait la résistance nationale : celle du preux Roland avec déjà ses Ganelon; celle de Jeanne devant ses juges et dans les flammes; celle de tout le long de notre histoire, de ceux qui ont dit *non* à la défaite, *non* à la trahison, *non* au désespoir de la patrie mourante.

Maurice BEDEL (*Les Lettres françaises*, 1945).

Les idées : Page qu'anime une tendresse ardente *pour la France et pour la liberté.*

1 et **2.** Pourquoi « l'occupant » disait-il que notre terre devait *produire ?* Relevez des traits pleins d'esprit et de fantaisie, et aussi de vérité.

3. *La vie était fragile :* un tableau de l'occupation; l'âme allemande mise à nu.

4. *La résistance :* une phrase fortement charpentée où revit tout à la fois la France de jadis et celle d'hier; la France qui, depuis de longs siècles, lutte et triomphe.

LECTURE

118. Retour de promenade

1. Un souffle léger passe dans l'air et Catherine frissonne : c'est le soir qui vient.

— J'ai faim, dit petit Jean.

Mais Catherine n'a pas un morceau de pain à donner à son petit frère. Elle lui dit :

— Mon petit frère, retournons à la maison.

Et ils songent tous deux à la soupe aux choux qui fume dans la marmite pendue à la crémaillère, au milieu de la grande cheminée. Catherine amasse ses fleurs sur son bras, et, prenant son petit frère par la main, le conduit vers la maison.

2. Le soleil descendait lentement à l'horizon rougi. Les hirondelles, dans leur vol, effleuraient[1] les enfants de leurs ailes immobiles. Le soir était venu. Catherine et Jean se pressèrent l'un contre l'autre.

Catherine laissait tomber une à une ses fleurs sur la route. Ils entendaient, dans le grand silence, la crécelle[2] infatigable du grillon. Ils avaient peur tous deux, et ils étaient tristes parce que la tristesse du soir pénétrait leurs petites âmes. Ce qui les entourait leur était familier[3], mais ils ne reconnaissaient plus ce qu'ils connaissaient le mieux...

3. Il semblait tout à coup que la terre fût trop grande et trop vieille pour eux. Ils étaient las, et ils craignaient de ne jamais arriver à la maison où leur mère faisait la soupe pour toute la famille. Le petit Jean n'agitait plus son fouet. Catherine laissa glisser de sa main fatiguée sa dernière fleur. Elle tirait son petit frère par le bras, et tous deux se taisaient.

Enfin, ils virent de loin le toit de leur maison qui fumait dans le ciel assombri. Alors ils s'arrêtèrent et, frappant ensemble des mains, poussèrent des cris de joie. Catherine embrassa son petit frère, puis ils se mirent ensemble à courir de toute la force de leurs pieds fatigués. Quand ils entrèrent dans le village, des femmes qui revenaient des champs leur donnèrent le bonsoir. Ils respirèrent. La mère était sur le seuil, en bonnet blanc, la cuillère à la main.

4. — Allons, les petits, allons donc! leur cria-t-elle.

Et ils se jetèrent dans ses bras. En entrant dans la salle où fumait la soupe aux choux, Catherine frissonna de nouveau. Elle avait vu la nuit descendre sur la terre; Jean, assis sur la bancelle, le menton à la hauteur de la table, mangeait déjà sa soupe.

Anatole FRANCE (*Filles et garçons*, Hachette, édit.)

Les mots : 1. *Effleurer :* proprement, enlever la *fleur*, la superficie, d'où toucher à peine. (Même idée de *fleur* dans *affleurer :* être à fleur, à niveau; *déflorer :* enlever la fleur; *efflorescence :* en voie de floraison; *floraison ; florissant.*) **2.** *Crécelle :* moulinet de bois qui fait un bruit aigu; le cri du grillon est comparé à un bruit de crécelle. **3.** *Familier :* (rapprocher *famille*); *un lieu familier* est un lieu auquel on est habitué, parce qu'on vit près de lui, comme *en famille.*

Les idées : 1. Quels traits nous peignent *le soir qui vient* et la *tristesse des deux enfants ?* Comment vous expliquez-vous cette tristesse ? (la fatigue, la pensée de la soupe, le soir assombri qui donne aux choses un aspect nouveau).

2. Quels traits nous peignent ensuite *la joie des enfants ? De délicieux tableaux :* la traversée du village, — la mère sur le seuil, — Jean sur la bancelle.

EXERCICES

Dictée préparée. 172. *Retour de promenade*, n° 1.

Exercice sur la dictée. 1. *Retourner à la maison*, au passé composé. 2. « Ils songent à la soupe aux choux *qui fume dans la marmite* » : construire *trois phrases* sur ce modèle (proposition subordonnée introduite par un pronom relatif et qui est complément d'un nom : les oiseaux *qui voltigent...*, les fleurs *qui s'épanouissent...*, etc.).

Construction de la phrase. 173. Un souffle léger *passe dans l'air et Catherine frissonne : c'est le soir qui vient.* (*Autre forme :* voici le soir : un souffle léger...) Rapprocher de l'ex. 81, page 121, et de l'ex. 169, page 236.

Construire *cinq phrases* sur ce modèle pour décrire l'*approche de la nuit, du jour, de l'été, de l'automne...*, etc..., *de la moisson, des vendanges..., l'arrivée du facteur, du train, d'une automobile, du troupeau*, etc...

Exemple : Un pas vif et joyeux retentit dans le couloir : c'est l'écolier qui rentre dans la classe. (*Élève.*)

Rédaction. 174. Le soir tombe : sur votre seuil, écoutez les derniers bruits, les chariots, les travailleurs, les troupeaux, les oiseaux, les feuilles... Puis tout se tait, c'est le calme et le silence de la nuit...

Photo Campagne.

LA MAISON DU MATIN

La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.

LECTURE

119. La maison du matin

1. La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair;
Derrière un pâle écran de frêle mousseline [1],
Le soleil luit, voilé comme une perle fine;
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
2. Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore [2],
Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux, mal fixés sur son cou...
3. Mais déjà les enfants s'échappent; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : enivrés [3] du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille [4] dans l'air.
La maison du matin rit au bord de la mer.

Albert SAMAIN (*Aux Flancs du Vase*, Mercure de France, édit.).

Les mots : 1. *Un écran de frêle mousseline. Écran :* éventail ou meuble qui garantit de l'ardeur du feu; *frêle : fragile*, délicat, qui se brise aisément. (Voir page 177, note 6.) Il s'agit ici d'une brume légère qui voile les rayons du soleil comme ferait un tissu peu serré et à demi transparent. **2.** *Aurore :* lueur *dorée* qui précède le lever du soleil. **3.** *Enivré :* rendu *ivre*, ici, au figuré, rendu joyeux, transporté, exalté. **4.** *S'éparpille :* se disperse çà et là, se répand de tous côtés. (Rapprocher *disperser* et *épars*.)

Les idées : Des vers harmonieux et purs, un délicat tableau : voyez, dans la clarté du matin, *la mère qui sourit et les enfants qui jouent au seuil de la maison et sur la plage.*

Les traits particulièrement gracieux : **1.** *La maison* qui rit... : la gaîté de ses couleurs; *la lumière* douce : 3e et 4e vers (les syllabes musicales aux sons mouillés : *l*); le *vent* frais (les *fr.*).

2. Dans ce cadre, *Lyda debout sur le seuil* (étudiez les traits précis qui peignent *et les enfants qui courent* (le rejet) et *qui rient* (les *r* répétés de ce vers).

LECTURE

120. Une soirée au jardin

1. Neuf heures, l'été, un jardin que le soir agrandit, le repos avant le sommeil.

Des pas pressés écrasent le gravier, entre la terrasse et la pompe, entre la pompe et la cuisine. Assise près de terre sur un « petit banc de pied » meurtrissant [1], j'appuie ma tête, comme tous les soirs, contre les genoux de ma mère, et je devine, les yeux fermés :

« C'est le gros pas de Morin qui revient d'arroser les tomates... C'est le pas de Mélie qui va vider les épluchures... Un petit pas à talons : voilà Mme Bruneau qui vient causer avec maman... »

2. Une jolie voix tombe de haut, sur moi :

« Minet-Chérie, si tu disais bonsoir gentiment à Mme Bruneau ?

— Elle dort à moitié, laissez-la, cette petite...

— Minet-Chérie, si tu dors, il faut aller te coucher.

— Encore un peu, maman, encore un peu ? Je n'ai pas sommeil... »

Une main fine, dont je chéris les trois durillons [2] qu'elle doit au râteau, au sécateur et au plantoir, lisse mes cheveux, pince mon oreille :

« Je sais, je sais que les enfants de huit ans n'ont jamais sommeil. »

3. Je reste, dans le noir, contre les genoux de maman. Je ferme, sans dormir, mes yeux inutiles. La robe de toile que je presse de ma joue sent le gros savon, la cire dont on lustre [3] les fers à repasser et la violette.

Si je m'écarte un peu de cette fraîche robe de jardinière, ma tête plonge tout de suite dans une zone de parfum [4] qui nous baigne comme une onde sans plis : le tabac blanc ouvre la nuit ses tubes étroits de parfum et ses corolles en étoile.

Un rayon, en touchant le noyer, l'éveille : il clapote, remué jusqu'aux basses branches par une mince rame de lune [5].

COLETTE (*La Maison de Claudine*, Ferenczi, édit.).

Les mots : **1.** *Meurtrissant :* qui *meurtrit,* blesse la chair en y laissant une trace livide. **2.** *Durillon : dureté* produite aux doigts par le frottement des outils. **3.** *Lustrer :* faire briller, faire *luire* (même idée de briller dans *luire, lueur, lumière, illustre, illuminer,* etc.). **4.** *Une zone de parfum :* il s'agit ici de tout l'espace qui entoure le tabac blanc aux fleurs odorantes. **5.** *Rame :* sous le rayon de lune, qui s'étale comme une rame, on voit les feuilles remuer, et il semble que le noyer vienne d'être éveillé.

Les idées : *Charmant tableau d'une soirée d'été au jardin :*

1. Une phrase dont les noms tracent *le cadre du tableau* (la 1re phrase) ; puis *le personnage essentiel,* la fillette assise près de terre et appuyant sa tête contre les genoux de sa mère. A quoi reconnaît-elle le jardinier ? la servante ? Mme Bruneau, la voisine ?

2. *La visite de Mme Bruneau :* les paroles et les caresses de la mère.

3. *Quelques impressions des sens :* des images qui peignent : ses yeux inutiles..., les parfums..., la lune et les branches du noyer...

EXERCICES

Vocabulaire. Une main fine (nº 2) : petite, menue (le contraire est *grosse, épaisse*).

On dit : une écriture *fine,* une pluie *fine,* une taille *fine,* du vin *fin,* de *fines* herbes, avoir l'oreille *fine,* c'est un *fin* renard.

Donnez le contraire de l'adjectif dans chacune de ces expressions, ou bien employez l'expression dans une phrase.

Construction de la phrase. 1. En une phrase, donnez un titre à chaque étape du récit.

2. Je devine, les yeux fermés. C'est... c'est... (fin du nº 1). *Donnez une suite au récit* (C'est le père... la sœur... le chat... un voisin).

3. Un jardin que le soir agrandit... Je ferme mes yeux **inutiles...** Dites cela à votre façon.

Rédaction. 1. Une soirée au jardin, en juin. *Sujet libre.*

2. Notre jardin en juin. Faites un compte rendu des cultures et accompagnez-le d'un petit croquis.

3. Lettre pratique. Consultez un catalogue de graines et faites une commande pour l'été et pour l'automne.

4. Carnet d'enquêtes. Dressez un calendrier des semis, des plantations et des récoltes concernant votre jardin.

5. Une classe-promenade en juin. Classons nos observations, achevons les croquis, rédigeons le compte rendu.

6. Monographie d'une culture de la localité : blé, pomme de terre, vigne, etc.

7. Sujet libre. Les beaux dimanches d'été.

LECTURE

121. Ballade de celui qui chante dans les supplices *(Fragment)*

1. « Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin... »
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains.

2. On dit que, dans sa cellule,
Deux hommes, cette nuit-là,
Lui murmuraient : « Capitule[1],
De cette vie es-tu las ?

Tu peux vivre, tu peux vivre,
Tu peux vivre comme nous !
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux[2]. »

— « Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin... »
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains.

3. « Rien qu'un mot : la porte cède,
S'ouvre et tu sors ! Rien qu'un mot.
Le bourreau se dépossède...
Sésame[3] ! Finis, tes maux...

Rien qu'un mot, rien qu'un mensonge
Pour transformer ton destin...
Songe, songe, songe, songe
A la douceur des matins ! »

— « Et si c'était à refaire,
Je referais ce chemin... »
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain.

4. J'ai dit tout ce qu'on peut dire :
L'exemple du Roi Henri[4]...
Un cheval pour mon empire...
Une messe pour Paris...

Rien à faire! « Alors qu'il parte[5]!
Sur lui retombe son sang!
C'était son unique carte[6]! »
Périsse cet innocent!

Et si c'était à refaire,
Referait-il ce chemin?
La voix qui monte des fers
Dit : « Je le ferai demain. »

Louis ARAGON (*La Diane française*, Paul Seghers, édit.).

Les mots : 1. *Capituler :* traiter avec l'ennemi en vue de rendre une place forte ou une armée; ici, les geôliers allemands exigent les aveux du détenu : « Accepte la loi du vainqueur, livre tes amis qui résistent, et tu seras libre. » **2.** *Vivre à genoux :* comme un esclave qui accepte la loi du vainqueur, comme un Allemand qui accepte de vivre sans liberté. **3.** *Sésame :* le mot magique qui ouvrira la prison : « Sésame, ouvre-toi ». **4.** *Roi Henri :* Henri IV abjura sa religion et déclara, dit-on : « Paris vaut bien une messe ! » **5.** *Qu'il parte :* qu'il parte au poteau d'exécution. **6.** *Son unique carte :* accepter de trahir, c'était son unique chance de vivre.

Les idées : *Un poème simple et touchant,* qui célèbre *l'héroïsme du Français en proie à ses bourreaux,* mais qui se refuse à céder, à capituler, à trahir, malgré les menaces, malgré les supplices. Il répète avec une obstination douce et inlassable :

Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin.

Remarquez comme la voix des tortionnaires se fait *tentatrice et alléchante :* tu peux vivre... rien qu'un mot, et la porte s'ouvre... songe à la douceur de vivre. Mais le héros refuse d'accepter la loi du vainqueur; il préfère mourir.

Remarquez comme la voix des geôliers impuissants se fait ensuite *sèche et dure* comme une rafale de mitrailleuse : *Rien à faire ! Qu'il parte ! Qu'il périsse !*

EXERCICES

Vocabulaire. Une voix monte des fers. On dit : avoir les *fers* aux pieds, c'est-à-dire les chaînes ou les menottes. Expliquez ou employez dans de courtes phrases les expressions : jeter dans les *fers ;* gémir dans les *fers ;* croiser le *fer ;* une santé, une volonté, une discipline de *fer ;* l'âge du *fer.*

Construction de la phrase. 1. Pourquoi cet homme se refuse-t-il à dire **le mot qui le délivrerait ?** (*Un paragraphe.*)

2. Cette voix parle aux hommes de demain : que leur dit-elle ?

Rédaction. 1. Un bel acte d'héroïsme tel qu'il vous a été raconté (récit de la Résistance ou de la libération, par exemple) ou que vous avez lu.

2. Un héros auquel je voudrais ressembler (héros de l'histoire, ou d'un livre).

3. Un beau livre que je me plais à lire (faites-le connaître).

LECTURE 122. Une journée à la ferme

I

Fritz Kobus passe quelques semaines chez son fermier Christel (lecture 121, p. 244). Il est fort bien soigné par Sûzel, la fille du fermier.

1. FRITZ. — Je suis ici bien tranquille... Je me promène, je vais à la pêche... sans parler de tes bons soins, Sûzel, car, on peut le dire, tu as soin de moi.

SUZEL. — Oh! monsieur Kobus, je fais ce que je peux. Vous savez, nous n'avons pas grand'chose à la maison, ce n'est pas comme à Clairefontaine, où mademoiselle Catherine trouve ce qu'elle veut sur le marché.

FRITZ (*s'asseyant*). — Bah ! bah ! tu t'y connais aussi bien que Catherine. Tu me gâtes[1]. J'ai envie de rester ici. (*Il la regarde en riant*).

SUZEL. — Vous dites cela pour rire, monsieur Kobus.

2. FRITZ. — Non, je parle sérieusement. Voyons, qu'est-ce que tu dirais si je m'installais à la ferme ?

SUZEL. — Oh! le père et la mère seraient bien contents.

FRITZ. — Et toi, Sûzel !

SUZEL. — Moi aussi, monsieur Kobus.

FRITZ. — Oui... oui... tu dis cela... mais ça t'ennuierait bien vite... (*Elle secoue la tête sans rien dire.*) Je ne suis pas toujours de bonne humeur, va. Tiens, le premier jour, quand ce gueux[2] de coq m'a réveillé le matin, si je l'avais tenu je lui aurais tordu le cou ! Ce n'était pourtant pas sa faute, n'est-ce pas? c'est dans sa nature de chanter, mais il m'empêchait de me rendormir ! Eh bien ! vois un peu ce que c'est que l'habitude : à présent, je ne l'entends même plus, je dors aussi bien et mieux qu'à Clairefontaine.

SUZEL. — Mais, monsieur Kobus, c'est qu'il ne chante plus.

FRITZ. — Comment, tu l'as tué, Sûzel ! Un si beau coq !

SUZEL. — Oh ! non ! Il chantait le matin, comme tous les coqs, quand le petit jour se glisse dans la lucarne du poulailler... J'ai bouché

la lucarne avec du foin. Vous comprenez, il croit toujours qu'il fait encore nuit... Je ne lui ouvre que quand vous êtes levé.

FRITZ. — Ah ! Ah ! ah ! la bonne farce[3] ! C'est lui qui doit être étonné quand il voit le soleil ! Ah ! ah ! ah ! pendant que le coq guette le jour, moi je dors comme un bienheureux... (*Il rit.*)

SUZEL. — Justement, monsieur Kobus ; ça me fait penser que je ne lui ai pas encore ouvert.

FRITZ. — Eh bien ! va lui ouvrir, Sûzel ; dépêche-toi.

3. SUZEL. — Oui, monsieur Kobus, et je lèverai les œufs en même temps. Est-ce que vous voulez manger des œufs frais, ce matin, à votre déjeuner ?

FRITZ. — Je veux bien, Sûzel ; oui, j'aime beaucoup les œufs frais, c'est une nourriture saine et délicate.

SUZEL. — Nous avons aussi des radis bien tendres, avec du beurre tout frais, que je battrai tout à l'heure, si vous voulez.

FRITZ. — Volontiers, Sûzel, volontiers.

SUZEL. — Et puis, des cerises.

FRITZ. — Des cerises ! est-ce qu'elles sont déjà mûres ?

SUZEL (*montrant le cerisier à droite*). — Oui !... Regardez là sur le petit cerisier.

FRITZ. — Eh bien ! si tu veux en cueillir, Sûzel.

SUZEL. — J'y vais tout de suite, monsieur Kobus. (*Elle sort toute joyeuse par la porte du jardin.*)

4. FRITZ. — Cette petite m'étonne ; elle devine tout ce qui peut me faire plaisir... Ce matin, en écoutant les rossignols, je me disais : je mangerais bien des œufs à la coque, avec des radis et du beurre frais battu. Et voilà qu'elle a la même idée, sans parler des cerises que tous les Kobus aiment de père en fils... C'est une enfant remplie de bon sens.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Gâter :* proprement, détériorer (rapprocher *dégât* et *dévaster*), et, ici, choyer à l'excès (d'où *gâterie*). **2.** *Gueux :* ce mot a le sens de mendiant, et aussi de mauvais sujet, de coquin. C'est en plaisantant que Kobus traite le coq de gueux. **3.** *Farce :* grosse plaisanterie.

LECTURE 123. Une journée à la ferme *(fin)*

II

1. (*Sûzel paraît au haut de l'échelle, de l'autre côté du mur, son tablier relevé en poche.*)

SUZEL. — Est-ce que vous voulez les goûter, monsieur Kobus ?

FRITZ. — Volontiers, Sûzel; jette-m'en quelques-unes.

SUZEL. — Attendez que j'attrape ce gros bouquet là-bas. (*Elle allonge le bras pour saisir le bout d'une branche qui dépasse le mur.*)

FRITZ. — Est-ce que ton échelle tient ferme ?

2. SUZEL. — Oui, oui... Ah ! le voilà... Regardez le beau bouquet! Maintenant, tendez vos mains. (*Elle s'accoude sur le mur et regarde Fritz qui mange gravement. Silence.*) Eh bien ?...

FRITZ. — Délicieuses.

SUZEL. — N'est-ce pas ?

FRITZ. — Délicieuses ! Je n'en ai jamais mangé d'aussi bonnes. (*Il s'assied sur le banc au fond, à droite*). Comme c'est frais à la bouche, ces cerises qui viennent de l'arbre ! C'est encore plein de rosée, ça conserve tout son goût naturel, toute sa force et toute sa vie. (*Silence. Il mange.*) Dis donc, Sûzel, n'est-ce pas sur ce cerisier que le rossignol chante tous les matins ?

3. SUZEL. — Oui, monsieur Kobus.

FRITZ. — Ah! le gueux! il s'en donne, il s'en donne!... celui-là peut se vanter de me faire joliment plaisir. Hein, Sûzel, si on pouvait comprendre ce qu'il dit ?

SUZEL. — C'est bien facile.

FRITZ. — Facile !

SUZEL. — Eh ! oui... Il dit qu'il est content de vivre, qu'il fait un beau soleil, que l'air est doux, la terre toute verte et les haies couvertes de fleurs. Il dit qu'il a son nid là-bas dans un buisson bien touffu [1], un nid bien chaud où les petits reposent après avoir reçu la becquée, pendant qu'il leur chante un air pour les réjouir [2].

4. FRITZ (*riant*). — Ah! ah! ah! comme tu arranges cela, Sûzel, tu me fais du bon sang. On dirait que c'est la vérité.

SUZEL. — N'est-ce pas tout naturel ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien dire autre chose ?

FRITZ. — Ah! voilà (*Il la regarde en ouvrant de grands yeux, tous deux se mettent à rire.*) Jette-moi encore une bonne poignée de cerises, Sûzel.

SUZEL. — Mais, monsieur Kobus, vous n'aurez plus faim pour déjeuner.

FRITZ. — Au contraire, ça m'ouvre l'appétit; jette toujours, Sûzel, va...

ERCKMANN-CHATRIAN (*L'ami Fritz*, Hachette, édit.).

Les mots : *Touffu :* de *touffe ;* épais. **2.** *Réjouir :* rendre *joyeux.*

Les idées : **1.** Pour quelles raisons Fritz se trouve-t-il si bien à la ferme ?

2. Quelles *attentions délicates* Sûzel a-t-elle pour lui ? Étudiez notamment les réflexions de Fritz (fin de la 1re partie).

3. Que trouvez-vous d'amusant dans *l'histoire du coq ?*

4. Quelques traits charmants : *la cueillette des cerises ;* le rossignol...

Exercice sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

La rivière

L'observation personnelle

Classe-promenade ou promenades libres. 1. Mouvements, teintes et bruits de la rivière (ci-dessous I).
2. Bêtes et gens (ci-dessous II).

Vocabulaire à étudier

I. Mouvements, teintes et bruits : *petits tableaux* (les verbes expressifs).

1. Elle *serpente, glisse.*
2. Elle *frissonne.*
3. Elle *étincelle.*
4. Les peupliers *se mirent.*
5. Elle *gazouille, chuchote.*
6. Elle *se gonfle, grossit.*

II. Bêtes et gens près de la rivière :

1. Les oiseaux *se baignent.*
2. Les bestiaux *se désaltèrent.*
3. Les poissons *frétillent.*
4. Le pêcheur *jette* sa ligne.
5. La lavandière *savonne.*
6. La barque *glisse.*

III. Attitudes et mouvements :

1. « *Agenouillées* dans leurs caisses bourrées de paille, *les lavandières martelaient* le linge à coups de battoir. » (E. Moselly.)

2. « *Campé* solidement sur ses jambes écartées, *le pêcheur relevait son filet* d'un vigoureux tour de reins. » (E. Moselly.)

EXERCICES

Construction de la phrase. 177. Mouvements, teintes et bruits de la rivière. Six petits tableaux à rendre : ci-dessus, *vocabulaire*, n° I. (Des traits pittoresques bien observés.)

Exemple : La rivière frissonne sous la brise, en plissant son ruban d'argent. (*Élève.*)

178. Bêtes et gens près de la rivière : les décrire dans leurs attitudes et leurs mouvements. *Six phrases* (ci-dessus, *vocabulaire* n° II).

Exemple : Paisibles, les grands bœufs s'avancent et se désaltèrent longuement dans l'eau claire. (*Élève.*)

Rédaction. 179. Le petit ruisseau (*dialogue*). « D'où viens-tu, petit ruisseau ? — Je viens... — Où coules-tu ?... — J'arrose... — A quoi sers-tu ?... — Je suis bien utile... — Où vas-tu ? — Je vais... »

180. Quelle délicieuse journée j'ai passée au bord de l'eau, en compagnie de mes parents ou de mes camarades... ! *Faites part de vos observations et impressions personnelles* (les eaux et les rives..., les bêtes et les gens..., la fraîcheur et le calme...).

LECTURE

124. La Source et l'Océan

La Source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse[1].
L'Océan, fatal[2] au nocher,
Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi[3];
Je finis où le ciel commence :
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense[4] ? »

La Source dit au gouffre amer :
« Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer !
Une goutte d'eau qu'on peut boire. »

Victor HUGO (*Les Contemporains*).

Les mots : **1.** *Affreux :* qui produit l'effroi et la terreur. **2.** *Fatal :* ce qui est fixé par le destin, le sort, et à quoi on ne peut se soustraire; — le *nocher*, c'est-à-dire celui qui conduit un navire, une *nef*, ne pourra éviter un malheur, un naufrage, la mort... **3.** *Effroi :* grande frayeur causant un frisson. Pourquoi la mer cause-t-elle un frisson d'épouvante ? **4.** *Immense :* qui est presque sans borne, qu'on ne saurait *mesurer*. (Même idée de *mesure* dans : *démesuré :* qui dépasse la *mesure ; incommensurable :* qui n'a pas de commune *mesure*, qui n'est pas *mesurable*.)

Les idées : Le poète prête des sentiments humains à l'Océan et à la Source : *l'Océan immense*, puissant et terrible, méprise *la petite Source*, humble et modeste. Mais les vies modestes ne sont pas les moins utiles : quelle réponse la Source fait-elle à l'Océan ?

La lecture expressive : Avec *dédain :* « Que me veux-tu, pleureuse ? » puis, avec une *fierté hautaine et méprisante*, les quatre vers qui suivent; bien rendre ce 8e vers (remarquer sa coupe, les mots en valeur); la réponse de la source faite avec *dignité* et *fermeté*.

LECTURE

125. Le passage du gué

1. « Donne-moi ta menotte [1], Vincent.

— Et moi aussi, maman ?

— Oui, ma petite Jeanne, toi aussi, donne-moi la main pour traverser la Cendrine. »

La mère prit donc les deux mains tendues, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, continua un moment de marcher dans l'herbe haute, et arriva au bord de la rivière.

2. Pour passer l'eau, en cet endroit peu profond, il y avait d'abord trois pierres blanches qui émergeaient [2], formant une ligne, puis, cinquante centimètres plus loin, dans le courant, un gros rocher plat comme une table, enfin, un peu plus loin, encore trois petites pierres blanches comme les premières.

« Attention, les enfants ! Avançons tous la jambe gauche, et ne tombons pas dans la Cendrine ! »

Trois jambes gauches se tendirent ensemble, et les voyageurs montèrent chacun sur sa pierre blanche, la maman tenant bien serrées les mains des deux petits.

« A présent, avançons la jambe droite et sautons sur la table de pierre ! »

3. Ils sautèrent tous trois, presque aussi légèrement, car la mère était jeune encore. Quand ils furent rendus là, au milieu de la rivière, ils firent une halte, la roche étant large, et regardèrent à leurs pieds la nappe luisante et bleue où tremblaient des feuilles de nénuphars... Un martin-pêcheur, un éclair bleu, glissa tout près de Vincent.

« Oh ! le joli ! dit Jeanne. Pourquoi ne l'as-tu pas pris, Vincent ? Nous avons un sansonnet en cage : ils se seraient entendus. »

Déjà l'oiseau était loin, et, posé sur la rive, attendait le fretin [3].

« Allons, un dernier pas, les enfants, et nous aurons passé la rivière, comme les grands, sans avoir besoin d'un pont. »

4. Vincent, Jeanne et leur mère avancèrent cette fois le pied gauche, touchèrent à peine les trois dernières pierres blanches, et, de là, bien ensemble, abordèrent la terre ferme.

René Bazin (*Il était quatre petits enfants*, Mame et fils, édit.).

Les mots : 1. *Menotte : main,* dans le langage des enfants. (Même idée de *main* dans : *manuel, manche, manivelle, maintenir, manier, manipuler, manœuvrer, manège, manière, manuscrit,* etc.) **2.** *Émerger :* se montrer *au-dessus de l'eau* (rapprocher *immerger :* plonger dans l'eau, et *submerger :* plonger, engloutir *sous l'eau*). **3.** *Le fretin :* menu poisson.

Les idées. *Représentez-vous les traits délicats et charmants de cette scène :* la mère tenant ses deux enfants par la main, — la légèreté et la grâce des mouvements : les trois jambes qui se tendent ensemble, un saut, une halte, puis, et bien ensemble encore, un dernier pas.

Un petit tableau mis en valeur : un martin-pêcheur, un éclair bleu, glissa...

EXERCICES

Dictée préparée. 181. *Le passage du gué* (les nos 3 et 4).

Exercice sur la dictée. 1. « *Pourquoi ne l'as-tu pas pris ?* » A conjuguer à toutes les personnes du *passé composé,* forme à la fois *interrogative et négative.* 2. *Où tremblent des feuilles de nénuphars :* proposition subordonnée introduite par le pronom relatif *où* (adverbe de lieu *où* qui a la valeur d'un pronom relatif). Construire trois phrases dont les propositions subordonnées seront introduites par *où* (...la rivière où se désaltèrent...; ...la source où se mirent..., etc.).

Rédaction. 182. « *Gageons que je traverserai le ruisseau sur le vieux pont.* — Prends garde... — Quel poltron ! tu vas voir... »

Soudain, plouf ! Cris..., on repêche l'enfant..., on le fait sécher...

183. La famille se promène au bord de l'eau; *un coup de vent subit emporte le chapeau* de papa au milieu de la rivière... Chacun tente de le repêcher...; essais répétés et infructueux. Enfin... *Racontez avec gaîté.*

LECTURE

126. Le brochet

Bailleul, un jeune pêcheur encore inexpérimenté, mais fier de son savoir, va montrer à son camarade Jeanneret comment il pêche le brochet.

1. « Tu veux voir ? »

Il préparait sa ligne...; il commentait[1] pour l'attentif Jeanneret chacun des gestes qu'accomplissaient ses doigts : « Je lui passe l'hameçon dans la gueule, et je lui fais sortir par l'ouïe, une fois. Et puis, je recommence, dans la gueule, par l'ouïe, deux fois. »

Tout était prêt. Bailleul était debout et balançait sa gaule.

« Hop là ! »

2. Dans le remous[2], vers les grosses meulières qui le ferment, le gardonneau[3] avait plongé.

« Tu as saisi ? disait Bailleul. Je lance comme tu as vu, c'est enfantin. J'attends quelques secondes que « le mort » s'enfonce un peu. Et je ramène ma ligne, comme tu vois. En ce moment le poisson mort tourne dans l'eau. Il frétille, il miroite, ses reflets attirent le brochet... »

3. Un silence brusque, un coup au cœur. Qu'était-ce que ce choc dur et souple, dans le poignet ? Qu'était-ce que cette résistance spasmodique[4], cette flexion de la gaule, cette fuite vertigineuse de la soie ! Ah ! Seigneur ! il y avait un brochet à la ligne !...

La soie filait toujours... le brochet devait être solidement accroché.

« Attention ! criait Jeanneret, très ému. Empêche-le de gagner les meulières ! Retiens-le dans le remous ! »

4. Il courait sur le bord en tous sens, énervé de surprise, d'anxiété[5], de plaisir.

— Tu n'as pas d'épuisette !... Non, ne te presse pas ! Tout ton sang-froid, Bailleul ! Pas d'affolement !...

« Est-ce que tu vas me laisser en paix, Jeanneret ? Est-ce que tu nous as regardés, toi et moi ? Laisse-moi faire, j'en ai vu d'autres ! »

Il annonçait, les dents un peu serrées : « Je le maintiens... je le ramène... je le fatigue... je le noie... »

Ce n'était pas un gros brochet. On le voyait osciller[6] à fleur d'eau, déjà las.

« Ici, Joseph ! » criait Jeanneret.

Pourquoi appelait-il ce brochet-là Joseph ? Il était délirant de joie.

Il hurlait, les yeux hors de la tête : « Tire ! Tire ! Ici, Joseph !

— Doucement, hé là !... » disait Bailleul.

Des mains frénétiques[7] de Jeanneret, il retirait le brochet avec calme.

Maurice GENEVOIX (*La Boîte à pêche*, Bernard Grasset, édit.).

Les mots : **1.** *Commenter :* proprement, appliquer son *esprit* à..., dire comment il faut comprendre un texte, et, ici, une action. (Même idée d'*esprit* dans *mental :* qui a rapport à l'esprit, *démence, mentir :* imaginer, *mensonge, démentir*, etc.) **2.** *Remous :* l'eau courante qui *se meut* en arrière, agitée et brisée par un obstacle, ici par les grosses pierres meulières. (Voir page 218, note 3.) **3.** *Le gardonneau :* le petit *gardon*, poisson mort qui sert d'appât. **4.** *Résistance spasmodique :* le poisson résiste par mouvements brusques et *convulsifs*. **5.** *Anxiété :* attente et crainte douloureuses qui *serrent* le cœur. **6.** *Osciller :* se balancer. **7.** *Frénétique :* troublé et agité de mouvements furieux.

Les idées : **1.** Il prend son rôle au sérieux, le jeune Bailleul, et, gravement, il donne toutes explications à son camarade : *suivez-le à votre tour et notez à mesure ses gestes et ses mouvements.*

2. *Relevez les traits qui nous peignent le caractère de ce pêcheur* encore novice, mais qui affirme en avoir vu d'autres, et qui fait effort pour dominer son émotion et rester calme.

3. *Enfin relevez les traits qui peignent l'émotion bruyante de Jeanneret.*

LECTURE

127. Mes parties de pêche

1. J'avais mes jeudis pour aller pêcher dans la Sarre[1], à l'ombre des grands sapins, ou dans les petits courants forestiers tout blancs d'écume.

Ah ! voilà mes plus beaux moments !... Ces jours-là, de grand matin, — quand toute la forêt dort encore, en répandant mille odeurs de mûres, de myrtilles[2], de lierre, de mousse, de résines; quand l'eau bourdonne tout doucement au milieu du grand silence et qu'on entend distinctement une brindille tomber d'un arbre, — entre deux et trois heures, tu m'aurais déjà vu en petite blouse et chapeau de paille, debout sur une roche au bord de la rivière, laissant flotter ma ligne dans les tourbillons de ces belles eaux claires, où tremblotait la lune comme au fond d'un miroir...

Le père Jérôme m'avait montré les bons endroits, et j'avais de la patience.

2. Ah! quel bonheur, quand, au bout de quinze ou vingt minutes, en allongeant et retirant lentement l'amorce[3] sur l'eau bouillonnante, tout à coup une secousse m'avertissait que le poisson avait mordu, et qu'ensuite le bouchon descendait comme une flèche !...

C'était un gros ! Je le laissais bien filer, et puis je relevais la gaule à la force du poignet; une truite filait dans les airs et se mettait à sauter au milieu des ronces et des herbes pleines de rosée.

Oui, ces choses, il faut les compter dans sa vie. On a senti son cœur sauter de joie; on a couru comme un fou décrocher le poisson, les mains tremblantes d'enthousiasme[4]...

ERCKMANN-CHATRIAN (*Histoire d'un sous-maître*, Hachette, édit.).

Les mots : 1. *La Sarre :* rivière de Lorraine, affluent de la Moselle. **2.** *Myrtille :* petite baie noire, odorante et rafraîchissante, produite par un arbrisseau très répandu dans les forêts des Vosges. **3.** *Amorce :* appât, ver fixé à l'hameçon et destiné à faire *mordre* le poisson. (Même idée de *mordre* dans : *morsure, mors, morceau, morceler, remords.*) **4.** *Enthousiasme :* (proprement : exaltation produite par l'amour de *Dieu*); ici, émotion extraordinaire qui exalte le pêcheur : il crie comme un fou et ses mains tremblent...

Les idées : *Avec quel enthousiasme joyeux ce jeune pêcheur nous décrit ses parties de pêche du jeudi !* Vous remarquerez l'emploi de *la période descriptive* aux traits qui peignent, et de la *forme exclamative* qui met en relief les émotions et les joies :

1. *Il s'installe : ah ! voilà un de ses plus beaux moments !* La longue période qui *décrit* le cadre du tableau (la forêt qui dort, les odeurs et les bruits légers), puis qui *campe le portrait du pêcheur* (tu m'aurais vu : costume..., attitude..., jeux de lumière...).

2. *Il tire sa ligne : ah ! quel bonheur... !* Suivez le pêcheur..., ses mouvements attentifs, son émotion joyeuse..., c'était un gros !... une truite...

EXERCICES

Dictée préparée. 184. *Mes parties de pêche*, n° 2.

Exercice sur la dictée. 1. « Une truite *filait* dans les airs et *se mettait* à sauter... » Phrase à mettre aux autres *temps simples de l'indicatif*, puis au *passé composé* et au *plus-que-parfait*.

2. Couper la première phrase de la dictée, en *plusieurs phrases* dont chacune notera une action du pêcheur.

Rédaction. 185. Le paragraphe qui décrit, avec emploi de la forme exclamative.

« *Ah ! quelle bonne partie !...* De grand matin, quand..., quand..., quand... (*le cadre du tableau*), j'étais déjà installé (*le principal personnage : ses attitudes, ses mouvements*). *Ah ! quel bonheur quand... Je...* »

Décrivez à votre tour soit *une partie de pêche à la ligne* ou *de pêche aux crabes et aux crevettes au bord de la mer*, soit une *partie de chasse*.

186. Même exercice : Ah ! quelle délicieuse promenade ! (au choix : à la campagne, en forêt, à la ville, en canot, à bicyclette, en automobile, etc.). Ou : *quelle bonne journée !* (un jeudi avec les faucheurs ou avec les petits bergers, — ou avec les petits camarades : jeux, dînette, etc.).

187. Le dimanche du pêcheur à la ligne. Dès le matin, le voilà qui part et qui s'installe..., puis qui dispose ses lignes... De temps à autre, il les relève..., quelques belles prises... La journée se passe, c'est l'heure du retour. (Ici, *l'idée centrale*, qui « commande » le développement ; ce n'est plus l'enthousiasme joyeux, mais *le bonheur calme et paisible*...)

Autres exercices. 1. Sujets libres. *a.* Ce que je préfère, ce n'est pas *la pêche, c'est...*

b. *Joies au bord de l'eau ou sur l'eau.*

2. Une classe-promenade au bord de la rivière. Classons nos observations et nos découvertes, achevons nos croquis, mettons au net notre compte rendu.

3. Travail par équipes. Préparons *notre fête de fin d'année*, ou *notre voyage de vacances*.

4. Continuons notre roman scolaire, ainsi que les divers albums que nous avons constitués au cours de l'année, et qui comprennent des textes libres, peut-être des poésies, et aussi des dessins et des photographies (album d'*histoires de bêtes*, album de *la vie locale* et de *la vie laborieuse*, album de *la vie française*, etc.).

LECTURE

128. Ulysse et Nausicaa

I

Ulysse, un des héros de la guerre de Troie, subit maintes aventures avant de pouvoir regagner sa patrie. Il vient d'être jeté, à moitié noyé, sur des rives inconnues. Le hasard heureux veut que la fille du roi, Nausicaa, vienne laver à la rivière près du lieu où gît le pauvre errant.

1. « Père chéri, ne me feras-tu point préparer un grand et rapide chariot, afin que j'emporte au lavoir nos riches vêtements? Car ils sont étendus pleins de souillures[1], et il te sied[2] de t'asseoir au conseil vêtu d'habits sans taches. Tu as dans ton palais cinq fils. Deux sont mariés; les autres, encore dans leur florissante[3] jeunesse, veulent toujours aller à la danse avec des vêtements frais lavés, et c'est moi que ce soin regarde. »

Elle dit, et il lui répond :

« Je ne te refuse point mes mules, enfant, ni rien autre chose. Va, mes serviteurs te prépareront un chariot grand et rapide. »

2. Le chariot est préparé; Nausicaa y porte les vêtements, tandis que sa mère remplit une corbeille de mets abondants et variés et verse du vin dans une outre de peau de chèvre. La jeune fille monte, et sa mère lui donne, dans un flacon d'or, de l'huile parfumée pour elle et ses suivantes.

Alors elle saisit le fouet et les rênes, puis excite les mules. Celles-ci, en piétinant à grand bruit, s'élancent pleines d'ardeur et emportent les vêtements avec Nausicaa que toutes ses femmes accompagnent.

3. Lorsqu'elles arrivent aux bords riants du fleuve limpide, où sont creusés des lavoirs toujours pleins d'une eau claire et abondante, elles détachent du chariot les mules et les poussent le long du fleuve tourbillonnant pour qu'elles paissent un gazon doux comme le miel.

Cependant les jeunes filles prennent à bras les vêtements, les plongent dans l'eau profonde et les foulent de leurs pieds, au fond des lavoirs, avec un entrain joyeux.

Bientôt, elles les ont lavés; alors elles les étendent avec soin sur les

cailloux de la grève; puis, tandis qu'ils sèchent aux rayons ardents du soleil, elles-mêmes se baignent, se parfument d'huile et prennent leur repas sur la rive du fleuve.

Puis elles jouent à la paume, et la blanche Nausicaa commence à lancer la balle en chantant.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Souillures :* taches. **2.** *Il te sied* (verbe *seoir :* rapprocher *bienséant*) : il est convenable. **3.** *Florissant :* proprement, qui se couvre de *fleurs :* d'où idée de prospérité, de jeunesse, de beauté (Voir page 239, note 1).

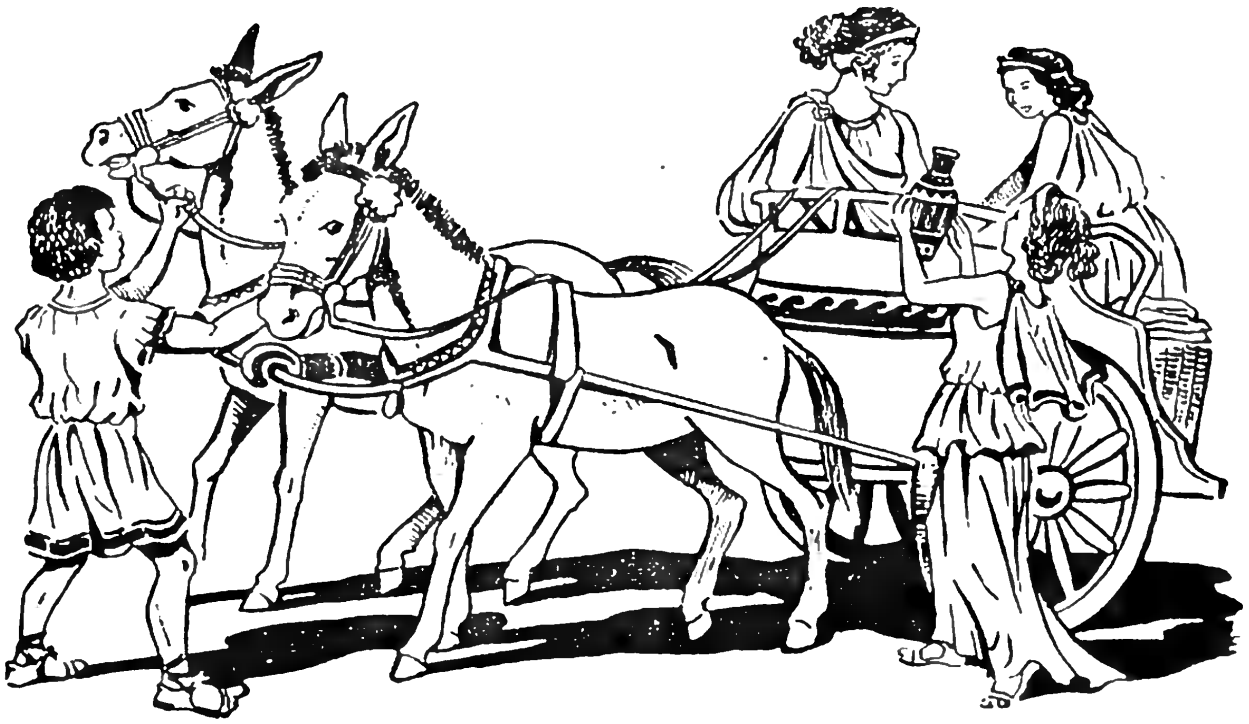
Les idées : Dans ces temps antiques, les mœurs étaient simples, et les filles de rois filaient, tissaient et lavaient comme de simples filles du peuple.

Dans cette page du vieux poète grec Homère, *toutes les scènes sont exquises de grâce et de fraîcheur :*

1. *La demande de Nausicaa ;* **2.** *Son départ ;* **3.** *Le lavoir*, puis *le bain* et *le jeu.*

Vous remarquerez *l'éclat et le charme des épithètes :* (un grand et rapide chariot, leur florissante jeunesse, les bords riants du fleuve limpide, etc..., etc...).

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.



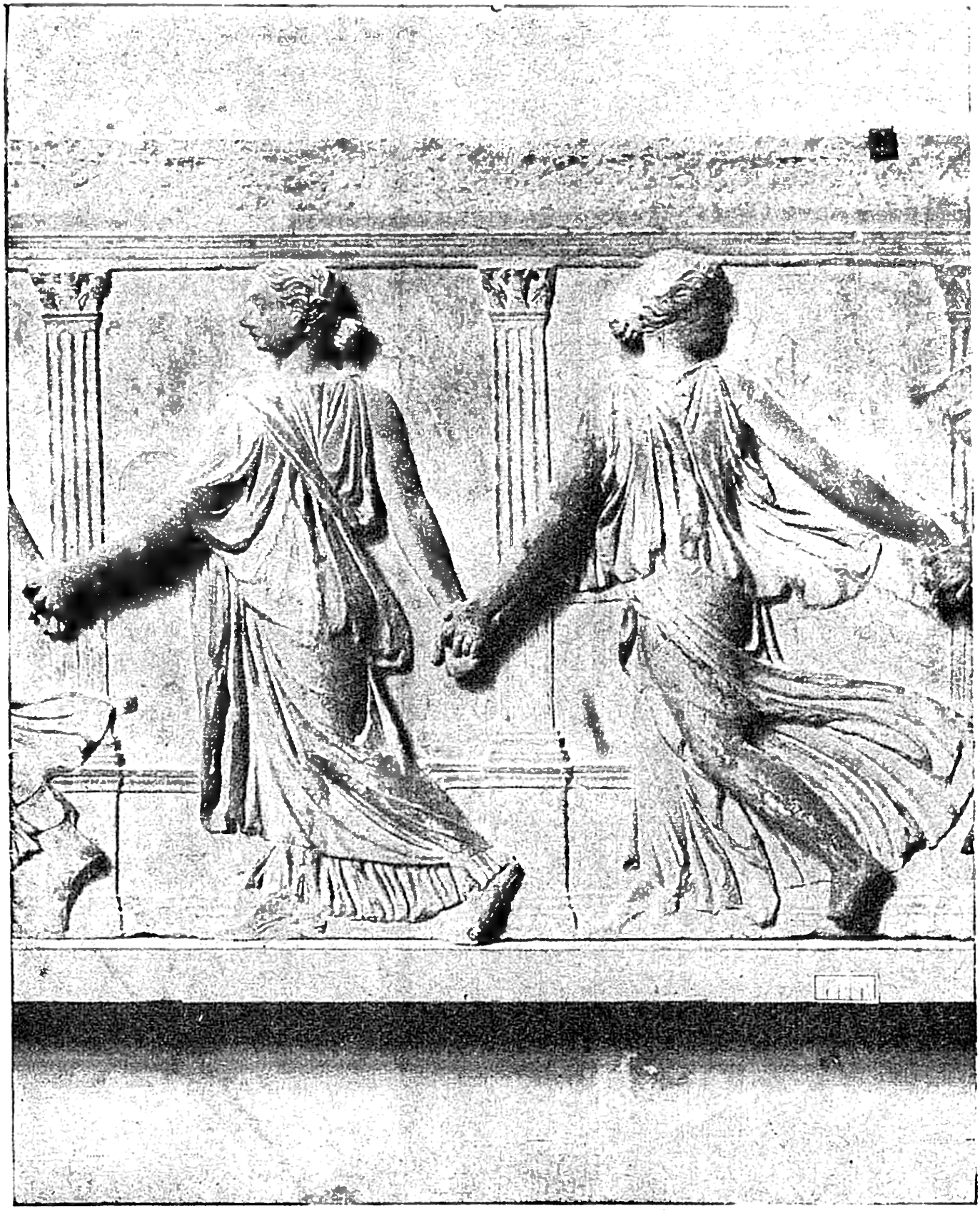


Photo Giraudon.

NYMPHES DANSANT

Comme Nausicaa et ses compagnes voici deux jeunes filles dansant, qu'un artiste de la Grèce antique a sculpté sur un beau marbre.

LECTURE 129. Ulysse et Nausicaa *(suite)*

II

1. La reine lance la balle à l'une de ses suivantes et manque son but; la balle tombe dans le rapide courant du fleuve. Les jeunes femmes jettent un grand cri; le divin Ulysse s'éveille, il se demande où il est, et, pour s'en assurer, il se couvre d'un rameau touffu et s'approche des suivantes de Nausicaa.

Il leur paraît horrible [1], tant l'eau de la mer l'a défiguré. Elles fuient toutes tremblantes vers les rochers du rivage. La seule Nausicaa reste immobile; elle s'arrête et regarde le héros.

2. Celui-ci prononce ce discours plein d'adresse :

« Déesse ou mortelle, ô reine, je m'agenouille devant toi. Si tu es l'une des mortelles qui vivent sur la terre, trois fois heureux ton père et ton auguste [2] mère; trois fois heureux tes frères chéris. De terribles malheurs m'accablent : hier, après vingt jours de tempête, j'ai échappé à la mort.

« O reine, prends pitié de moi; c'est à toi la première que je m'adresse après avoir bien souffert. Je ne sais rien des autres habitants de cette terre; montre-moi leur ville, et donne-moi quelque haillon pour me couvrir.

3. — O mon hôte [3]! répond la blanche Nausicaa, puisque tu as atteint notre île et notre cité, tu ne manqueras de rien. Je te conduirai jusqu'à la ville, et je vais te dire le nom du peuple qui l'habite. Ce sont les Phéaciens [4], et, moi, je suis la fille du roi. »

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Horrible : qui fait horreur*, c'est-à-dire qui cause un dégoût violent faisant *se dresser* les cheveux. **2.** *Auguste :* sacré, vénérable. **3.** *Hôte :* signifie à la fois celui qui reçoit et celui qui est reçu; il désigne les deux personnes unies par les liens de l'*hospitalité*. (Rapprocher *hospice, hôpital, hôtel*). **4.** *Phéaciens :* peuple qui, d'après Homère, aurait habité une île de la mer Ionienne.

Les idées : **1.** *Le réveil d'Ulysse;* le sang-froid de Nausicaa.

2. En quoi le discours d'Ulysse est-il à la fois *émouvant* et *plein d'adresse ?*

3. *La pitié de Nausicaa.*

LECTURE

130. Ulysse et Nausicaa *(fin)*

III

1. Elle dit, et, s'adressant à ses femmes, elle leur donne ses ordres : « Venez près de moi, chères compagnes; où fuyez-vous à la vue de cet homme ? Le prenez-vous pour un ennemi ? Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par les dieux. Donnez donc à notre hôte des vêtements, une tunique et un manteau pour qu'il puisse se baigner dans le fleuve. »

Ulysse s'assied à l'écart sur le rivage de la mer.

Nausicaa dit à ses suivantes : « O mes suivantes, donnez à mon hôte des mets et du vin. »

2. Elle dit, et ses suivantes s'empressent de lui obéir; elles placent près du héros les mets et le breuvage; il mange et boit avidement[1], car il est resté bien des jours sans nourriture. La blanche Nausicaa pose dans le chariot les vêtements, après les avoir pliés; elle attache les mules sous le joug; elle monte, et adresse à Ulysse ces paroles :

« Debout, ô mon hôte! viens à la ville; je te conduirai jusqu'à la demeure de mon illustre[2] père... »

3. Tel brille d'un vif éclat le soleil ou la lune, telle resplendit[3] la haute demeure du roi. Des deux côtés du seuil, des murs d'airain[4] s'étendent et se rejoignent au fond du palais; les portes intérieures sont d'or; le seuil est d'airain avec des montants d'argent. En dehors se tiennent des chiens d'or et d'argent fabriqués avec un art merveilleux pour garder le palais du roi magnanime[5] et qui ne doivent connaître ni la vieillesse ni la mort.

4. Après avoir tout admiré. Ulysse va droit aux pieds de la reine, à ce moment entourée de convives[6]. Il embrasse ses genoux et la prie :

« O reine, après de nombreuses souffrances, je viens à tes genoux, devant ton époux et devant tes convives; puissent les dieux leur accorder une heureuse vie, puissent-ils transmettre à leurs fils les trésors que renferment leurs palais et les récompenses qu'ils ont reçues des peuples. Mais hâtez-vous de me conduire sur les flots,

que je revoie enfin ma patrie. Hélas ! depuis longtemps séparé des miens, j'endure des maux cruels. »

A ces mots, il s'assied sur la cendre devant la flamme du foyer. Le roi relève Ulysse, le place à ses côtés sur un trône et lui fait servir des mets abondants. Pendant qu'il boit et mange, les convives et le roi promettent qu'ils reconduiront leur hôte en sa patrie.

HOMÈRE (*Odyssée*).

Les mots : **1.** *Avidement :* en désirant ardemment; ici, avec voracité. **2.** *Illustre :* (proprement qui brille d'une vive *lumière*); qui est d'un renom éclatant. (Voir page 154, note 1.) **3.** *Resplendit :* qui *brille* avec un grand éclat (rapprocher *splendeur, splendide*). **4.** *Airain :* alliage de divers métaux, dont le cuivre forme la base. **5.** *Magnanime :* qui a l'*âme grande*, élevée. **6.** *Convive :* (qui *vit avec*); qui partage le repas.

Les idées : Comme dans la page précédente, vous goûterez *le charme exquis des scènes évoquées* et *la richesse des épithètes qui peignent :*

1. *Nausicaa secourt l'étranger.* (L'hospitalité chez les anciens : « Les hôtes et les mendiants nous sont envoyés par les dieux). »

2. *Le départ pour la demeure du roi.*

3. *La riche demeure du roi.*

4. *La prière d'Ulysse et la promesse du roi.*

Exercices sur la lecture. **1.** Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

L'orage

L'observation personnelle

1. *La chaleur lourde et accablante :* 1. Le silence des champs et de la rue; 2. Les feuilles immobiles; 3. Les travailleurs accablés; 4. Le chien haletant; 5. Les volets clos.

2. *Un jour d'orage :* ci-dessous, ex. 190.

Vocabulaire à étudier

I. L'orage : *les adjectifs qui peignent.*

1. La chaleur est *lourde, accablante, suffocante.*

2. Les nuages sont *bas, bronzés, cuivrés, menacants.*

3. Les grondements du tonnerre sont *sourds, ou retentissants, formidables.*

4. Les éclairs sont *rapides, aveuglants, éblouissants, effrayants.*

II. Tableaux de l'orage : le choix des traits qui se groupent pour peindre *une averse sans gravité,* ou *un orage dévastateur.*

1. Une averse de grêle. « *Une violente averse se mit à tomber :* les grêlons *cinglaient* drus, ils *tintaient* sur les tuiles et *rebondissaient* dans la rue comme des grains de plomb. » (Romain ROLLAND.)

2. Un ouragan terrible. « *L'ouragan éclata...*; le vent *tordit* et *déracina* de vieux chênes, *rompit* des peupliers par le milieu et *renversa* des pans de murs... La foudre *fracassa* des arbres, *tua* des bestiaux au pâturage... » (Ch. DE BORDEU.)

EXERCICES

Vocabulaire. 188. La précision du sens. Cingler : frapper avec force comme avec une *lanière.* — Les coups de fouet ou de cravache, les rameaux au passage, les grêlons, la pluie, le vent, la bise, etc..., *cinglent.*

Cinq phrases à construire.

Construction de la phrase. 189. Une chaleur accablante, *qui oblige au silence et au repos.* Cinq phrases (ci-dessus, *l'observation personnelle,* n° 1).

Exemple : La campagne dort, immobile, silencieuse et déserte sous le pesant soleil. (*Élève.*)

190. Un jour d'orage. *Observations précises* à traduire. 1. *Les éclairs et le tonnerre ;* 2. *La rafale ;* 3. *La pluie,* ou *la grêle ;* 4. *Les gens ;* 5. *Les arbres,* ou *les récoltes.*

Exemple : « Un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et la grêle, croisait par terre, dans tous les sens, ses tiges brisées. » (Alph. DAUDET.)

Rédaction. 191. Un orage que vous avez observé, soit un orage *bienfaisant* (la campagne était desséchée et désolée..., elle va reprendre vie), soit un orage *violent...,* soit un orage *dévastateur...*

Étudiez le choix des traits, *Vocabulaire II,* — ainsi que le texte de *V. Hugo :* l'auteur choisit et groupe tous les traits prouvant qu'il s'agit d'un *des plus beaux orages* qu'il ait vus.

LECTURE

131. Un orage

1. Le soir approchait, le soleil déclinait [1], le ciel était magnifique Tout à coup, je vis un cantonnier redresser sa claie couchée à terre et la disposer comme pour s'abriter dessous. Puis la voiture passa près d'un troupeau d'oies qui bavardaient joyeusement. « Nous allons avoir de l'eau, » dit le cocher.

En effet, je tournai la tête; la moitié du ciel, derrière nous, était envahie par un gros nuage noir. Le vent était violent, les ciguës en fleur se courbaient jusqu'à terre, les arbres semblaient se parler avec terreur, de petits chardons desséchés couraient sur la route plus vite que la voiture; au-dessus de nous volaient de grandes nuées.

2. Un moment après éclata un des plus beaux orages que j'aie vus. La pluie tombait à verse, mais le nuage n'emplissait pas tout le ciel. Une immense arche [2] de lumière restait visible au couchant. De grands rayons noirs qui tombaient du nuage se croisaient avec les rayons d'or qui venaient du soleil.

Il n'y avait plus un être vivant dans le paysage : ni un homme sur la route, ni un oiseau dans le ciel; il tonnait affreusement [3], et de larges éclairs s'abattaient par moments sur la campagne. Les feuillages se tordaient de cent façons.

3. Cette tourmente dura un quart d'heure, puis un coup de vent emporta la trombe.

Victor Hugo (*Le Rhin*).

Les mots : **1.** *Décliner :* pencher vers sa fin, ici vers la fin de sa course. (Rapprocher *incliner, enclin, déclin, inclination* et *inclinaison,* où se trouve l'idée de *pencher.*) **2.** *Arche :* voûte d'un pont en forme d'*arc;* de quelle arche s'agit-il ici ? **3.** *Affreusement :* d'une manière *affreuse,* c'est-à-dire causant de l'effroi, de la frayeur.

Les idées : *C'est un des plus beaux orages que j'aie vus,* dit l'auteur. Relevez les traits qu'il a choisis pour traduire *la beauté et la grandeur du spectacle.*

1. *L'orage s'annonce ;* des détails gracieux ou pittoresques : le ciel, la bruyère, le cantonnier, les oies; les traits expressifs qui rendent la violence du vent : ciguës, arbres, chardons, nuées.

2. *L'orage éclate :* encore des traits pittoresques.

3. *L'orage s'éloigne :* une phrase rapide suffit...

LECTURE

132. La grêle

1. ... Le vent soufflait en furie, les balles obliques sabraient tout, s'amassaient, couvraient le sol d'une couche blanche.

« La grêle, mon Dieu ! Ah ! quel malheur ! Voyez donc ! De vrais œufs de poule... »

La violence de l'ouragan augmentait encore. Toutes les vitres de la fenêtre furent brisées; et la force acquise était telle qu'un grêlon alla casser une cruche...

2. C'était fini. On entendit le galop du désastre[1] s'éloigner rapidement, et un silence de sépulcre[2] tomba. Le ciel derrière la nuée était devenu d'un noir d'encre. Une pluie fine, serrée, ruisselait sans bruit. On ne distinguait plus sur le sol que la couche épaisse des grêlons, une nappe éblouissante qui avait comme une lumière propre, la pâleur de millions de veilleuses, à l'infini.

Le village s'étoilait de points lumineux. Sans doute le coup de grêle avait réveillé les paysans; chacun était pris de la même impatience d'aller voir son champ, trop anxieux[3] pour attendre le jour. Aussi les lanternes sortaient-elles une à une, se multipliaient, couraient et dansaient.

3. Ah ! quel ravage désolait[4] ce coin de terre ! Quelle lamentation[5] montait du désastre entrevu aux lueurs vacillantes des lanternes ! Lise et Françoise promenaient la leur, si trempée de pluie que les vitres éclairaient à peine; et elles l'approchaient des planches, elles distinguaient confusément[6], dans le cercle étroit de lumière, les haricots et les pois rasés au pied, les salades tranchées, hachées, sans qu'on pût songer seulement à en utiliser les feuilles. Mais les arbres surtout avaient souffert : les menues branches, les fruits en étaient coupés comme avec des couteaux; les troncs eux-mêmes, meurtris, perdaient leur sève par les trous de l'écorce.

4. Et plus loin, dans les vignes, les ceps semblaient fauchés, les grappes en fleur jonchaient le sol avec des débris de bois et de pampres; non seulement la récolte de l'année était perdue, mais les souches dépouillées allaient végéter[7] et mourir. Personne ne sentait la pluie,

un chien hurlait à la mort, des femmes éclataient en larmes, comme au bord d'une fosse.

Émile ZOLA, (*Œuvres*, E. Fasquelle, édit.).

Les mots : **1.** *Le galop du désastre : désastre*, proprement le fait d'être abandonné par son *astre*, par son étoile; grand malheur, catastrophe; — le bruit de la grêle est comparé au galop d'un cheval. **2.** *Sépulcre :* tombeau (rapprocher *sépulture* et *ensevelir*). **3.** *Anxieux :* dont le cœur est *serré* par la crainte et la douleur morale. **4.** *Désoler :* proprement rendre *solitaire*, dépeupler, dévaster, ruiner. **5.** *Lamentation :* plainte accompagnée de gémissements et de cris. **6.** *Confusément :* (*confus*, proprement, *fondu* ensemble, brouillé, obscur); d'une manière peu nette et indistincte (voir page 211, note 2.) **7.** *Végéter* (rapprocher vie *végétative*) : vivre d'une vie misérable.

Les idées : **1.** Quels détails précis nous prouvent qu'il s'agit d'un orage *violent, terrible ?*

2. Vous expliquez-vous l'*impatience*, l'*angoisse* des paysans ?

3. Quels sont les traits qui peignent les *ravages causés par le fléau* (légumes, arbres, vignes).

4. Étudiez quelques expressions particulièrement *poignantes*, et qui traduisent l'impression générale *de deuil* et *de mort :* un silence de sépulcre, hurler à la mort, comme au bord d'une fosse. (A rapprocher du texte précédent, qui laisse *une impression de beauté et de grandeur.*)

Rédaction. 192. *Au choix.* 1. **Ce même ouragan de grêle a ravagé la ville voisine :** faites le tableau du désastre, le lendemain matin...

2. Vous êtes à la promenade avec vos parents... Mais **voici que l'orage menace...**; déjà un sourd grondement retentit...; hâtons-nous... *Scène à décrire ;* terminez comme vous l'entendrez.

3. Le tonnerre gronde... **Jeanne a peur...,** elle crie, se cache... Petite scène à décrire.

LECTURE 133. Hector et Andromaque

Les Grecs assiègent Troie ou Ilion (1200 ans avant J.-C.). Hector, fils du roi de Troie, se prépare à retourner combattre les assiégeants qui menacent les murailles de la ville. Son épouse, Andromaque, que troublent de sombres pressentiments, vient le supplier de ne pas exposer sa vie.

1. Andromaque vint à la rencontre d'Hector; une servante l'accompagnait, tenant sur son sein l'enfant innocent[1], tout petit encore, le fils chéri d'Hector, pareil à un astre rayonnant... Le héros sourit en regardant l'enfant, mais Andromaque s'approcha de lui tout en larmes; elle lui prit la main et lui dit :

2. « Malheureux, ton courage te perdra; tu n'as donc pas pitié ni de ton enfant, ni de moi, infortunée, qui bientôt serai veuve ? Car ils vont te tuer, ces Grecs, en se jetant tous ensemble sur toi. Ah ! pour moi, si je dois te perdre, mieux vaudrait descendre sous la terre[2]... O mon Hector ! tu es mon époux florissant de jeunesse[3]. Allons, aie pitié de nous; demeure ici sur ce rempart, ne fais pas de ton fils un orphelin, de ta femme une veuve... »

3. Le grand Hector au casque ondoyant[4] lui répondit :

« Oui, femme, tout cela me touche, moi aussi; mais je rougirais devant les Troyens si, comme un lâche, je restais à l'écart et évitais le combat. J'ai appris à être toujours brave et à combattre entre les Troyens au premier rang, pour la gloire de mon père et pour la mienne.

« Ah ! je le sais bien, un jour viendra où périront la puissante Troie et son peuple jusqu'ici invincible. Et alors quelque Grec t'emmènera, captive et désespérée; et, dans Argos[5], aux ordres d'une autre femme, tu seras obligée de tisser la toile ou d'aller puiser l'eau des fontaines. On dira, en voyant couler tes larmes : « Voilà l'épouse d'Hector, le plus vaillant des Troyens. » Ah ! que la terre versée sur mon cadavre me recouvre avant que j'entende tes cris d'appel et que je te sache entraînée par des mains violentes ! »

4. En parlant ainsi, le glorieux Hector tendit les bras à son enfant. Mais l'enfant se rejeta en criant sur le sein de sa nourrice à la belle

ceinture, car il avait eu peur de la crinière de cheval qu'il voyait ondoyer terriblement sur le casque.

Le père se mit à rire, ainsi que la mère vénérée[6]. Et, aussitôt, le glorieux Hector ôta son casque et le posa tout étincelant sur le sol; puis il baisa son fils chéri et le berça entre ses bras, en adressant cette prière à Zeus[7] et aux autres dieux : « Zeus, faites que cet enfant, qui est le mien, devienne comme moi-même illustre[8] entre les Troyens ! Faites qu'un jour on dise : Il est encore plus vaillant que son père ! »

5. En même temps, il remit son enfant entre les bras de sa femme. Elle le reçut dans son sein parfumé, en souriant à travers ses larmes. Son mari s'en aperçut, et, attendri, il la caressa de la main et lui dit : « Pauvre femme, ne t'abandonne point à la douleur. »

Le glorieux Hector remit son casque à la longue crinière. Andromaque regagna sa demeure, en retournant souvent la tête et en versant un flot de larmes.

HOMÈRE (*Iliade*, chant VI).

Les mots : **1.** *Innocent :* qui n'a pas *nui*, qui n'a pas causé de tort, et qui reste pur. **2.** *Descendre sous la terre :* descendre au tombeau ou dans l'empire des morts que les anciens plaçaient à l'intérieur de la terre. **3.** *Florissant de jeunesse :* qui est dans toute sa beauté et sa prospérité, comme *la fleur* (voir page 259, note 3). **4.** *Ondoyant :* dont la crinière flotte comme l'*onde* (voir page 251, note 3). **5.** *Argos :* ville de l'ancienne Grèce. A cette époque, les vaincus étaient massacrés par le vainqueur, et leurs femmes traînées en esclavage. **6.** *Vénérée :* pour qui on éprouve un respect religieux. **7.** *Zeus :* nom grec de Jupiter, chef des dieux. **8.** *Illustre :* voir page 263, note 2.

Les idées : *Scène d'adieu d'une touchante poésie.*

1. *Les émouvantes supplications d'Andromaque :* Elle est tout entière à *sa tendresse d'épouse et de mère.*

2. *La belle figure d'Hector :* C'est *un héros* (sa noble réponse), c'est aussi *un époux et un père au cœur tendre* (ses douloureux pressentiments, et, plus loin, sa prière à Zeus, puis sa dernière parole d'adieu); mais *il est soldat avant d'être époux et père ;* il est tourné vers Troie, alors qu'Andromaque est tendue vers son mari.

3. *De gracieux tableaux :* le père et son jeune fils.

4. *Les expressions et épithètes qui peignent,* très fréquentes chez Homère : pareil à un astre rayonnant, un casque ondoyant, à la belle ceinture...

Photo Giraudon.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE TROIE

Priam, roi de Troie, réclame le corps de son fils Hector à Achille, jeune guerrier grec,

LECTURE

134. La Patrie aux soldats morts

Vous ne reverrez plus les monts, les bois, la terre,
Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans,
Et qui êtes tombés en ce dernier printemps
Où plus que jamais douce apparut la lumière...

Hélas ! où sont vos corps jeunes, puissants et fous,
Où, vos bras et vos mains et les gestes superbes [2]
Qu'avec la grande faux vous faisiez dans les herbes ?
Hélas ! la nuit immense est descendue en vous...

Mais je ne veux pas, Moi, qu'on voile [2] vos noms clairs,
Vous qui dormez là-bas dans un sol de bataille
Où s'enfoncent encor les blocs de la mitraille
Quand de nouveaux combats opposent leurs éclairs.

Je recueille en mon cœur votre gloire meurtrie [3],
Je renverse sur vous les feux de mes flambeaux
Et je monte la garde autour de vos tombeaux,
Moi qui suis l'avenir, parce que la Patrie.

Émile VERHAEREN
(*Les Ailes rouges de la Guerre*, Mercure de France, édit.).

Les mots : **1.** *Superbe :* proprement, qui est *au-dessus*, d'où l'idée de place élevée, de fierté. (Cette même idée se trouve dans *supérieur*, *suprême*, *souverain*.) Il s'agit ici des gestes du faucheur, remplis de force, de noblesse, de beauté. **2.** *Voile :* qu'un *voile* cache vos noms, qu'on vous oublie. **3.** *Votre gloire meurtrie :* votre gloire faite de vos blessures et du sacrifice de votre vie.

Les idées : Ces vers ont été écrits en 1915, pendant la Grande Guerre. *C'est la Patrie qui parle aux jeunes soldats tombés pour elle.*

1. *Elle plaint leur destin et elle pleure leur mort.* Comment le poète *met en relief* la tristesse douloureuse de ces deuils : vous ne reverrez plus..., la jeunesse des disparus, la douceur de la lumière et de la vie, leur force, leur travail (des vers qui s'allongent : 6e et 7e vers), leur mort (les syllabes lentes et sourdes de ce 8e vers).

2. *Elle ne veut pas que leurs noms soient oubliés, et elle recueille dans son cœur la mémoire de leur glorieux sacrifice.*

Le sens du dernier vers : la patrie immortelle gardera l'éternel souvenir des héros.

LECTURE

135. Picrochole en guerre

I

1. Les bergers de la contrée gardaient les vignes pour empêcher les étourneaux de manger les raisins.

Des marchands de fouaces[1] venant de Lerné vinrent à passer sur la grand'route, menant dix à douze charges de fouaces à la ville. Les bergers demandèrent courtoisement[2] à en acheter, au prix du marché; car notez que c'est régal céleste de manger à déjeuner raisins avec fouaces fraîches.

Mais les marchands refusèrent, les appelant gourmands, lourdauds, fainéants, vauriens, gueux, traîne-savates. « Ce n'est point à vous, dirent-ils, à manger de ces belles fouaces; vous autres, vous avez une tête à manger du gros pain et du tourteau ! »

Et les coups de pleuvoir.

Les charretiers faisaient tourbillonner leurs fouets de cuir; les bergers ripostaient à grands coups de pierres, et les paysans, leur venant en aide, frappaient à grands coups de gaules et d'échalas les marchands insolents[3], qui bientôt demandèrent grâce. Finalement, les paysans leur enlevèrent quatre à cinq douzaines de fouaces, mais les leur payèrent au prix accoutumé.

2. A peine les marchands de gâteaux revinrent-ils à Lerné qu'ils allèrent se plaindre à leur roi Picrochole, montrant leurs paniers brisés, leurs bonnets froissés et leurs robes déchirées.

« Ce sont les bergers et les métayers de Grandgousier, dirent-ils, qui nous ont assaillis[4] près de la grand'route, au delà de Seuillé. »

Aussitôt Picrochole entra dans une colère furieuse, et, sans plus d'explications, fit crier par tout le pays que chacun, sous peine d'être pendu, devait venir en armes sur la grande place du château, avant midi.

3. Et ainsi, sans ordre et sans mesure, l'armée de Picrochole partit par les champs, gâtant tout sur son passage, n'épargnant ni pauvre, ni riche, emmenant bétail et volailles, abattant les noix, vendangeant les vignes, arrachant les ceps. Et personne ne résistait, mais chacun

suppliait ces pillards d'être humains, de se souvenir qu'ils avaient été bons voisins.

Mais les gens de Lerné ricanaient et disaient : « Nous vous apprendrons à vouloir manger de la fouace ! »...

Picrochole, avec le gros de l'armée, prenait d'assaut la Roche-Clermaud et mettait le château en état de défense.

(A suivre.)

Les mots : **1.** *Fouace :* galette épaisse cuite au four. **2.** *Courtoisement :* de façon polie (comme à la *cour*). **3.** *Insolent* (proprement, qui n'est pas dans la *coutume*) : manquant de respect. **4.** *Assaillir* (proprement *sauter vers*, voir page 131, note 2) : attaquer vivement.

Les idées : Récit qui, *sous une forme amusante*, nous suggère des *réflexions fort sérieuses.*

1. *L'incident de frontière*, insignifiant et ridicule, qui va jeter dans la guerre deux peuples jusqu'alors amis : l'histoire des fouaces; quels sont les vrais coupables ?

2. *La colère furieuse du roi Picrochole.* La guerre et ses ravages.

LECTURE 136. Grandgousier et la paix

II

1. Grandgousier, après souper, se chauffait à un grand feu clair. Tout en faisant griller des châtaignes, il s'amusait à écrire sur les cendres du foyer avec le bâton brûlé d'un bout dont on attise le feu, et il disait à sa femme et à sa famille un beau conte du temps jadis.

Un des bergers qui gardaient les vignes demanda à lui parler. Il lui raconta les excès et les pillages que faisait Picrochole dans ses terres et domaines.

2. « Hélas ! hélas ! dit Grandgousier, qu'est ceci, bonnes gens ? Rêvé-je, ou ce qu'on me dit est-il vrai ? Picrochole, de tout temps mon ami, me vient assaillir[1] ? Qui le pousse ? Qui le conseille ? Oh ! oh ! mon Dieu, inspire-moi, conseille-moi ce qu'il faut faire. Je jure que jamais je ne lui ai causé dommage; bien au contraire; je l'ai secouru de soldats, d'argent, d'amitié, de bon conseil, toutes les fois que j'ai pu le faire.

« Hélas ! ma vieillesse ne demandait que le repos, et, toute ma vie, je n'ai rien recherché que la paix. Mais il faut, je le vois bien, que maintenant je charge d'une armure mes épaules faibles et lasses, et qu'en ma main tremblante je prenne la lance et la masse d'armes pour secourir et protéger mes pauvres sujets.

« La raison le veut ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, de leurs sueurs je suis nourri, moi, mes enfants et ma famille. Cependant je n'entrerai pas en guerre sans avoir essayé de tous les moyens de paix. »

3. Là-dessus Grangousier fit convoquer son conseil, et il fut décidé qu'on enverrait un homme calme et sage auprès de Picrochole afin de savoir pourquoi les terres avaient été envahies.

Puis il écrivit à son fils Garguantua :

« La trahison de nos amis et alliés a mis fin à la tranquille sécurité[2] de ma vieillesse. Je ne veux point provoquer[3], mais apaiser[4]; je ne veux point assaillir, mais défendre; point conquérir de terre, mais garder mes sujets et mes terres dans lesquelles est entré en

guerre le roi Picrochole. De jour en jour, il poursuit sa furieuse entreprise, avec des excès que nous ne saurions tolérer, étant des personnes libres...

« C'est pourquoi, mon fils bien-aimé, reviens en toute hâte servir les tiens. La guerre sera faite avec la moindre effusion[5] de sang qu'il sera possible. »

(A suivre.)

Les mots : 1. *Assaillir :* page 131, note 2. **2.** *Sécurité :* tranquillité d'esprit résultant de la pensée qu'il n'y a pas de danger à craindre (rapprocher *sûreté*). **3.** *Provoquer* (proprement *appeler devant*) : défier, exciter au duel, au combat. (Rapprocher les autres composés de *voix : convoquer :* appeler ensemble; *évoquer :* appeler au dehors; *invoquer :* appeler sur; *révoquer :* proprement rappeler.) **4.** *Apaiser :* remettre la *paix*, calmer. **5.** *Effusion :* idée de *verser*, de *répandre* au dehors (voir page 211, note 2).

Les idées : 1. *Un tableau de bonheur calme et paisible :* Grandgousier à son foyer.

2. *La douleur de Grandgousier :* quelles paroles sont particulièrement *émouvantes ?*

3. *Il écrit à son fils.* Quelques *nobles paroles :* apaiser, défendre..., étant des personnes libres..., la moindre effusion de sang...

Exercices sur la lecture. 1. Donnez un titre à chaque paragraphe. — **2.** Résumez la lecture en quelques lignes.

LECTURE

137. Grandgousier et la paix
(suite)

III

1. Et, le lendemain matin, Ulrich Gallet, homme avisé[1] et discret[2], partit trouver Picrochole.

Mais celui-ci ne voulut pas l'écouter.

« Il ne m'a rien dit, rapporta le bonhomme Gallet, sinon avec colère quelques mots de fouaces. Je ne sais si l'on n'aurait pas insulté ses fouaciers. »

Alors Grandgousier se fit instruire sur l'affaire des fouaces, et apprit que, malgré les insultes et les coups, les fouaces avaient été payées.

« Malgré cela, dit Grandgousier, puisqu'il ne s'agit que de fouaces, j'essaierai de contenter Picrochole, car il me déplaît par trop d'entrer en guerre. »

Et, apprenant qu'on avait pris quatre ou cinq douzaines de fouaces, il commanda qu'on en fit cinq charretées, et qu'on donnât une ferme à un fouacier nommé Marquet qui avait été blessé, toutefois après avoir le premier frappé les bergers de son fouet.

2. Le bonhomme Gallet et tous les charretiers, un roseau à la main en signe de paix, se rendirent vers Picrochole, à la Roche-Clermaud.

Celui-ci ne voulut envoyer que son capitaine Touquedillon.

« Seigneur, lui dit Gallet, pour achever ce débat, et pour ôter toute excuse à ne pas revenir à notre ancienne alliance, nous vous rendons les fouaces qui causèrent la dispute. Nos gens en ont pris cinq douzaines et les ont bien payées. Nous aimons tant la paix que nous en rendons cinq charretées. Quant à Marquet, je lui cède la métairie de la Pomardière, à perpétuité[3] pour lui et les siens.

« Pour Dieu, vivons dorénavant en paix. Retirez-vous sur vos terres et soyons amis comme auparavant. »

3. Touquedillon raconta le tout à Picrochole : « Parbleu, dit-il, ces rustres[4] meurent de peur. Grandgousier tremble, le pauvre homme ; ce n'est pas son art d'aller à la guerre. Je suis d'avis que nous retenions

les fouaces, mais que nous nous hâtions de nous fortifier dans cette ville et de poursuivre notre fortune.

— Ça, dit Picrochole, saisissez ce qu'ils ont amené. »

Touquedillon s'empara des fouaces, des bœufs et des charrettes, et renvoya les messagers, leur ordonnant de ne plus revenir.

Gallet et les charretiers retournèrent auprès de Grandgousier et lui contèrent tout, ajoutant qu'il n'était plus d'espoir de retrouver la paix, sinon de faire la guerre...

(A suivre.)

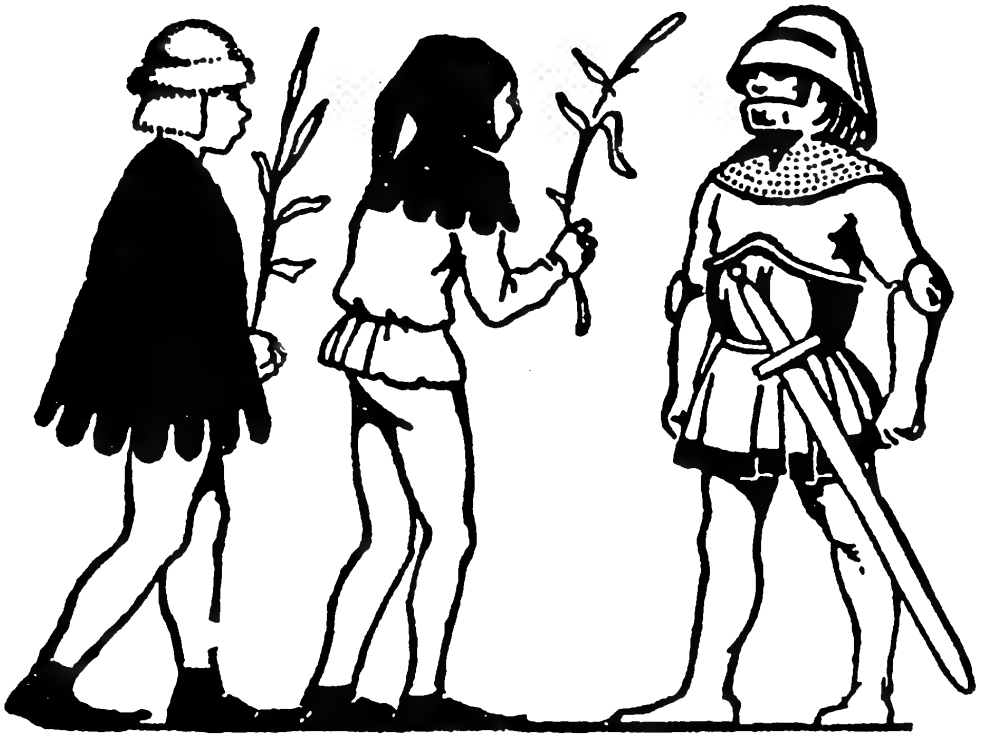
Les mots : **1.** *Avisé :* qui a de bons *avis*, prudent (voir page 228, note 2). **2.** *Discret :* qui sait *discerner* ce qu'il faut taire et garder un *secret*. **3.** *Perpétuité :* qui est *perpétuel*, c'est-à-dire qui se fait sans interruption, ne cesse point et dure toute la vie. **4.** *Rustre :* proprement, qui est de la campagne (rapprocher *rural*, *rustique*) ; pris en mauvaise part : homme grossier.

Les idées : Nous assistons *aux touchants efforts de Grandgousier pour éviter la guerre.*

1. *Il se renseigne sur l'affaire des fouaces* et fait l'impossible pour maintenir la paix.

2. *La mission de Gallet :* « Nous aimons tant la paix que... »

3. *Picrochole refuse les offres de paix de Grandgousier*, mais il s'empare des présents.



LECTURE 138. La défaite de Picrochole

IV

1. Quand Gargantua reçut à Paris la lettre de son père, il monta sur sa grande jument et revint en toute hâte.

Sur le chemin, avisant un gros arbre feuillu : « Voici ce qu'il me fallait, dit-il. Cet arbre me servira de bâton et de lance. »

Il l'arracha facilement de terre, et en ôta les rameaux.

Arrivant près du château de Vède, qu'il croyait occupé par les troupes de Picrochole, il s'écria tant qu'il put :

« Etes-vous là, ou n'y êtes-vous pas? Si vous n'y êtes, ni soyez plus; si vous n'y êtes pas, je n'ai rien à dire. »

2. Mais un canonnier lui tira un coup de canon et l'atteignit droit à la tempe, sans lui faire plus de mal, d'ailleurs, que s'il lui eût jeté une prune.

« Qu'est cela ? dit Gargantua, nous jetez-vous des grains de raisin? La vendange vous coûtera cher ! » Il croyait réellement que le boulet fût un grain de raisin.

Ceux du château coururent aux remparts et lui tirèrent plus de neuf mille vingt-cinq coups de canon ou d'arquebuse, visant à la tête.

« Ponocrates, mon ami, dit Gargantua, ces mouches m'aveuglent, donnez-moi quelque rameau de saule pour les chasser. » Il croyait être piqué par des mouches bovines[1].

« Ce sont des coups de l'artillerie du château », dit Ponocrates. Alors Gargantua frappa de son grand arbre contre le château et abattit à grands coups tours et forteresses et démolit tout par terre.

3. Gargantua et ses compagnons poursuivirent leur route et arrivèrent au château de Grandgousier, qui les attendait avec grand désir...

Gargantua marcha alors contre la Roche-Clermaud et s'en empara.

Le capitaine Touquedillon fut fait prisonnier; mais Grandgousier lui rendit la liberté en lui disant : « Le temps n'est plus de conquérir les royaumes, au grand dommage de son prochain. Et ce que les Sarrasins et les Barbares, jadis, appelaient prouesses[2], maintenant

nous l'appelons brigandages et méchancetés. Picrochole eût mieux fait de rester dans sa maison, la gouvernant en roi, que de se ruer[3] sur la mienne, la pillant en ennemi : car, en les gouvernant avec sagesse, il eût augmenté ses biens, tandis qu'il sera détruit pour m'avoir pillé. »

4. Picrochole, vaincu, s'enfuit vers l'Ile Bouchard. Il perdit son cheval et voulut prendre l'âne d'un moulin qui se trouvait là; mais les meuniers le rouèrent de coups, le dépouillèrent de ses vêtements, et ne lui donnèrent pour se couvrir qu'une méchante souquenille[4]. Ainsi s'en alla le pauvre colérique. Depuis on ne sait ce qu'il est devenu.

RABELAIS (*Gargantua*).

Les mots : **1.** *Des mouches bovines :* grosses mouches qui piquent les *bœufs*. **2.** *Prouesse :* proprement, acte accompli par un *preux :* acte de vaillance, exploit. **3.** *Se ruer :* se précipiter, se lancer avec force. **4.** *Souquenille :* vêtement misérable.

Les idées : La folie guerrière de Picrochole va être rapidement punie.

1. *Les victoires du géant Gargantua.* Autant de traits amusants : son arme, les coups de canon, la démolition du château, etc.

2. *La profonde sagesse de Grandgousier*, qui n'abuse pas de sa victoire et célèbre encore les bienfaits de la paix.

3. *La fuite misérable de l'ambitieux et violent Picrochole.*

EXERCICES

Vocabulaire. Le sens des mots : mots de sens voisin. Trouvez des verbes dont le sens se rapproche du sens des verbes suivants : il *abattit* tours et forteresses (n° 2); ils *poursuivirent* leur route (n° 3); *se ruer* (n° 3); *s'enfuir* (n° 6); *rouer de coups* (n° 5).

Construction de la phrase. 1. Les étapes du récit (Lecture 138). En une phrase, donnez un titre à chacune d'elles.

2. Quels traits prouvent qu'il s'agit d'un *géant ?*

3. Grandgousier lui rendit la liberté en disant... (n° 3). Que pensez-vous des paroles de Grandgousier ?

Rédaction. 1. Gargantua fait le récit de la défaite qu'il infligea à Picrochole.

2. Sujets libres. — *a.* Quand la patrie et la liberté sont en danger.

b. Paix et bonheur des hommes.

TABLE DES AUTEURS

Pages

Louis ARAGON.

Ballade de celui qui chante dans les supplices (fragment) 244

Th. DE BANVILLE.

Ballade des Pauvres Gens.. 81

René BAZIN.

Un savant au grand cœur : Pasteur 131
Jeanne et Courard 172
Le Passage du Gué 252

Maurice BEDEL.

Images de la France captive. 280

Joseph BÉDIER.

Le Combat de Tristan 52

Henry BORDEAUX.

Plaisirs d'Octobre 7
La Noël du Bûcheron 126

Maurice BOUCHOR.

Le Tapis (Conte oriental)... 62
Maol (Conte) 231

Jules CLARETIE.

Boum-Boum 138

COLETTE.

Une soirée au jardin..... 242

Alphonse DAUDET.

Le Petit Chose 20
Bamban 27
Le pauvre Camelot..... 71
Après la paye du Samedi... 86
Le Bon Docteur 132

Georges DUHAMEL.

Mon ami Désiré Wasselin... 26
Le Père qui sanglote..... 136

Pages

ERCKMANN-CHATRIAN.

Première Journée d'hiver... 90
Une table bien servie..... 162
Une Journée à la ferme.... 246
Mes parties de pêche..... 256

Raymond ESCHOLIER.

La Tournée du garçon boulanger 82
Les Cèpes à la bordelaise... 103

FÉNELON.

Voyage à l'île des Plaisirs.. 160

Anatole FRANCE.

La Première Classe 19
Le Jour de Catherine..... 122
Le Chien du charcutier..... 180
Fanchon et les Oiseaux.... 184
Abeille (Conte : fragments). 188
Retour de promenade 238

Gustave GEFFROY.

Le Repas du soir..... 106

Maurice GENEVOIX.

Une bonne Soirée..... 105
Le Braconnier Raboliot.... 176
Le Brochet 254

Louis HÉMON.

Le vieux cheval Charles-Eugène 50
La Rentrée des foins 228

HOMÈRE.

Ulysse et Nausicaa..... 261
Hector et Andromaque.... 268

Victor HUGO.

Les Deux Sœurs..... 22
Le Pêcheur en mer..... 36
Le Capitaine du *Normandy*. 40
Jeanne au pain sec..... 84
La Cabane du Pêcheur..... 89

Pages

Petit-Paul (fragment)..... 94
La Chèvre savante..... 152
Le dévouement de M. Madeleine 234
La Source et l'Océan..... 251

Rudyard KIPLING.

Mowgli chez les Loups..... 166

LA FONTAINE.

Le Cheval et l'Ane..... 50
Le Villageois et le Serpent.. 94

LAMARTINE.

Les Sabots des petits Bergers..... 74
Le vieil Aveugle..... 148
La Biche et l'Enfant..... 208

LECONTE DE LISLE.

La Panthère noire..... 205

André LICHTENBERGER.

Au bord de la Mer..... 35
Le retour du père..... 45

Jack LONDON.

Assiégé par les Loups..... 96

Pierre LOTI.

La Pêche à la morue..... 38

Maurice MAETERLINCK.

Mélissa 186

P. et V. MARGUERITTE.

L'Ile des Plaisirs 159

Guy DE MAUPASSANT.

Les deux Amis..... 171

Gabriel MAURIÈRE.

Les Cloches de l'Armistice.. 138
Le Repas de la basse-cour.. 193

MICHELET.

Un Dimanche d'hiver en famille..... 120

Pierre MILLE.

Les Jeux de La Puce 218

Frédéric MISTRAL.

L'École buissonnière 24
Les Revenants 140

Pages

MOLIÈRE.

Sganarelle médecin 134

Émile MOSELLY.

Le premier labour du petit Basile 12
Le vieux Menuisier..... 60
Une veillée autrefois en Lorraine 117

A. DE MUSSET.

Une Mère 224

Gaston PARIS.

Comment Renard mangea du poisson en hiver 110
La pêche d'Ysengrin..... 112

Louis PERGAUD.

L'Écureuil et les Geais.... 15
Le Réveil de l'étable..... 152
Le Retour de Miraut..... 178

Ernest PÉROCHON.

Les Cherche-Pain 79
Tableau de misère 108
L'attente du Facteur..... 124

RABELAIS.

Les moutons de Panurge... 156
Le jugement de Jean le Fou. 164
Picrochole en guerre..... 272
Grandgousier et la Paix ... 274
La Défaite de Picrochole... 278

Jules RENARD.

Le nid de chardonnerets... 196

Jean RICHEPIN.

Les contes de Grand-mère.. 118
La Petite qui tousse..... 136
Du Mouron pour les p'tits oiseaux..... 194
Vive le bon Soleil !..... 237

Romain ROLLAND.

La Faim 109
Un Mutilé 129
Le Réveil de Christophe... 145

Albert SAMAIN.

La Maison du matin..... 241

Pages

SULLY PRUDHOMME.

La Pluie 216

André THEURIET.

Une bonne partie de chasse. 10
Les Sabotiers 72
Le retour des Hirondelles.. 183
Les Faucheurs 227

Elsa TRIOLET.

Un avion dans la nuit..... 206

Pages

Émile VERHAEREN.

La Patrie aux Soldats morts. 271

Émile ZOLA.

Les Vendanges 8
Le Mécanicien et sa machine 46
Le Forgeron 50
L'Inondation 221
La Grêle..... 266

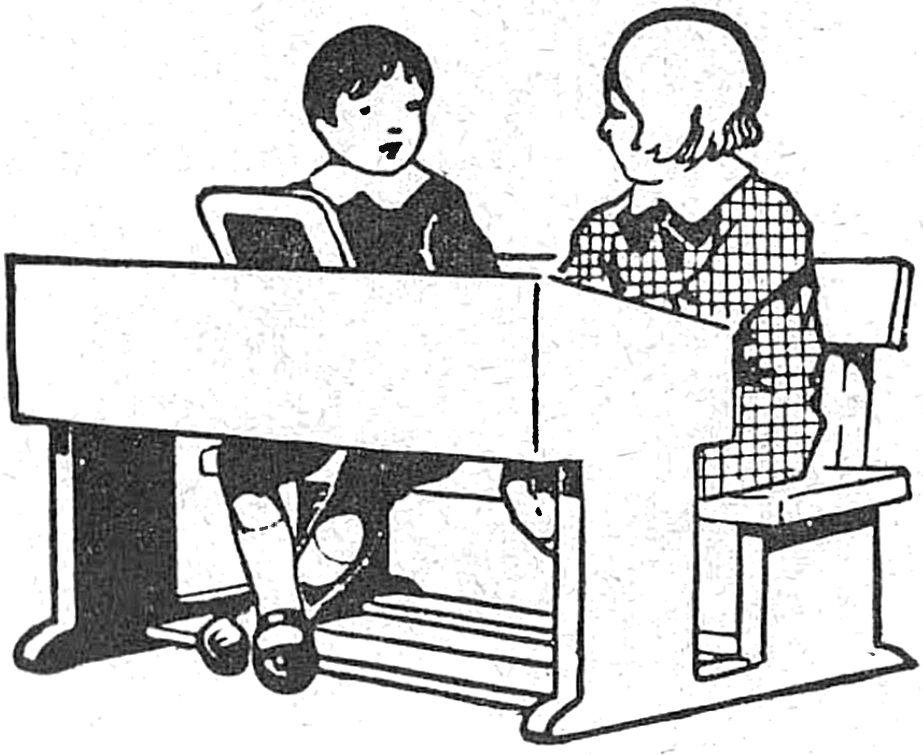
TABLE DES MATIÈRES

Nos			Pages
	Vocabulaire : La vendange	.....	6
1.	Plaisirs d'Octobre.....	Henry BORDEAUX.....	7
2.	Les Vendanges	Émile ZOLA.....	8
3.	Une bonne partie de chasse	André THEURIET	10
4.	Le premier labour du petit Basile	Émile MOSELLY	12
5. 6.	L'Écureuil et les Geais ..	Louis PERGAUD.....	15
	Vocabulaire : A l'école ..	....	18
7.	L'école buissonnière	Frédéric MISTRAL	19
8.	Le Petit Chose.....	Alphonse DAUDET	20
9.	Les Deux sœurs	Victor HUGO.....	22
10.	La Première classe.....	Anatole FRANCE	24
11.	Mon ami Désiré Wasselin	Georges DUHAMEL	26
12. 13. 14.	Bamban	Alphonse DAUDET	27
	Vocabulaire : La mer ...	.....	34
15.	Au bord de la mer	André LICHTENBERGER.	35
16.	Le Pêcheur en mer	Victor HUGO.....	36
17.	La Pêche à la morue ...	Pierre LOTI	38
18. 19.	Le Capitaine du « Normandy »	Victor HUGO.....	40
	Vocabulaire : A la gare.	.....	44
20.	Le Retour du père	André LICHTENBERGER.	45
21.	Le Mécanicien et sa machine	Émile ZOLA.....	46
22.	Le Cheval et l'Ane.....	LA FONTAINE	49
23.	Le vieux cheval Charles-Eugène	Louis HÉMON	52
24. 25. 26.	Le combat de Tristan ..	Joseph BÉDIER.....	50
	Vocabulaire : Le forgeron, le menuisier	.....	58
27.	Le Forgeron	Émile ZOLA.....	59
28.	Le vieux Menuisier.....	Émile MOSELLY	60
29. 30. 31. 32.	Le Tapis (conte)	Maurice BOUCHOR.....	62
	Vocabulaire : Le cordonnier, le sabotier	.....	70
33.	Le pauvre camelot	Alphonse DAUDET	71
34.	Les sabotiers	André THEURIET	72
35. 36.	Les sabots des petits bergers	LAMARTINE.....	74
	Vocabulaire : Le boulanger	.....	78
37.	Les cherche-pain	Ernest PÉROCHON.....	79
38.	Ballade des Pauvres Gens	Th. DE BANVILLE	81

Nos			Pages
39.	La tournée du garçon boulanger	Raymond Escholier	82
40.	Jeanne au pain sec	Victor Hugo	84
41.	Après la paye du samedi	Alphonse Daudet	86
	Vocabulaire : L'hiver	.....	88
42.	La cabane du pêcheur...	Victor Hugo	89
43.	Première journée d'hiver.	Erckmann-Chatrian	90
44.	Petit-Paul (fragment)...	Victor Hugo	92
45.	Le Villageois et le Serpent.....	La Fontaine	94
46. 47. 48.	Assiégé par les loups ...	Jack London	96
	Vocabulaire : Le repas en famille	.....	102
49.	Les cèpes à la bordelaise.	Raymond Escholier	103
50.	Une bonne soirée	Maurice Genevoix	105
51.	Le repas du soir	G. Geffroy	106
52.	Tableau de misère	Ernest Pérochon	108
53.	La faim	Romain Rolland	109
54.	Comment Renard mangea du poisson en hiver	Gaston Paris	110
55. 56.	La pêche d'Ysengrin ...	Gaston Paris	112
	Vocabulaire : La veillée..	.....	116
57.	Une veillée autrefois en Lorraine	Émile Moselly	117
58.	Les contes de Grand-mère	Jean Richepin	118
59.	Un dimanche d'hiver en famille.....	Michelet	120
60.	Le jour de Catherine ...	Anatole France	122
61.	L'attente du facteur ...	Ernest Pérochon	124
62.	La Noël du bûcheron ...	Henry Bordeaux	126
	Vocabulaire : Le médecin.	.....	128
63.	Un mutilé	Romain Rolland	129
64.	Un savant au grand cœur: Pasteur	René Bazin	131
65.	Le bon docteur.....	Alphonse Daudet	132
66.	Sganarelle médecin	Molière	134
67.	Le Père qui sanglote ...	Georges Duhamel	136
68. 69. 70.	Boum-Boum.....	Jules Claretie	138
	Vocabulaire : Les bruits et le silence	.....	144
71.	Le réveil de Christophe..	Romain Rolland	145
72.	Les cloches de l'Armistice	Gabriel Maurière	146
73.	Le vieil aveugle	Lamartine	148
74.	Les revenants	Frédéric Mistral	150
75.	Le réveil de l'étable.....	Louis Pergaud	152
76.	La chèvre savante	Victor Hugo	154
77.	Les moutons de Panurge	Rabelais	156

Nos			Pages
	Vocabulaire : Les sens, odeurs et saveurs	.....	158
78.	L'Ile des Plaisirs	P. et V. MARGUERITTE	159
79.	Voyage à l'Ile des Plaisirs	FÉNELON	160
80.	Une table bien servie	ERCKMANN-CHATRIAN	162
81.	Le jugement de Jean le Fou	RABELAIS	164
82. 83.	Mowgli chez les Loups	Rudyard KIPLING	166
	Vocabulaire : Le chien	.....	170
84.	Les deux Amis	Guy DE MAUPASSANT	171
85. 86.	Jeanne et Courard	René BAZIN	172
87.	Le braconnier Raboliot	Maurice GENEVOIX	176
88.	Le retour de Miraut	Louis PERGAUD	178
89.	Le chien du Charcutier	Anatole FRANCE	180
	Vocabulaire : L'hirondelle	.....	182
90.	Le retour des Hirondelles	André THEURIET	183
91.	Fanchon et les oiseaux	Anatole FRANCE	184
92.	Mélissa	M. MAETERLINCK	186
93. 94.	Abeille (conte)	Anatole FRANCE	188
	Vocabulaire : La basse-cour	.....	192
95.	Le repas de la basse-cour	Gabriel MAURIÈRE	193
96.	Du mouron pour les p'tits oiseaux	Jean RICHEPIN	194
97.	Le nid de chardonnerets	Jules RENARD	196
98. 99. 100.	Abeille (suite) : Vers le lac	Anatole FRANCE	198
	Vocabulaire : La forêt	.....	204
101.	La Panthère noire	LECONTE DE LISLE	205
102.	Un avion dans la nuit	Elsa TRIOLET	206
103.	La Biche et l'Enfant	LAMARTINE	208
104. 105. 106.	Abeille (suite) : Les Ondines du lac	Anatole FRANCE	210
	Vocabulaire : La pluie	.....	216
107.	La Pluie	SULLY-PRUDHOMME	217
108.	Les jeux de La Puce	Pierre MILLE	218
109. 110.	L'inondation	Émile ZOLA	221
111.	Une mère	A. DE MUSSET	224
	Vocabulaire : La prairie et les faucheurs	.....	226
112.	Les faucheurs	André THEURIET	227
113.	La rentrée des foins	Louis HÉMON	228
114. 115.	Maol (conte)	Maurice BOUCHOR	231
116.	Le dévouement de M. Madeleine	Victor HUGO	234

Nos			Pages
	Vocabulaire : Juin	.....	236
117.	Image de la France captive	Maurice Bedel	237
118.	Retour de promenade	Anatole France	238
119.	La maison du matin	Albert Samain	241
120.	Une soirée au jardin	Colette	242
121.	Ballade de celui qui chante dans les supplices	Louis Aragon	244
122. 123.	Une journée à la ferme	Erckmann-Chatrian	246
	Vocabulaire : La rivière	.....	250
124.	La Source et l'Océan	Victor Hugo	251
125.	Le passage du gué	René Bazin	252
126.	Le brochet	Maurice Genevoix	254
127.	Mes parties de pêche	Erckmann-Chatrian	256
128. 129. 130.	Ulysse et Nausicaa	Homère	261
	Vocabulaire : L'orage	.....	264
131.	Un orage	Victor Hugo	265
132.	La grêle	Émile Zola	266
133.	Hector et Andromaque	Homère	268
134.	La Patrie aux soldats morts	Émile Verhaeren	271
135.	Picrochole en guerre	Rabelais	272
136. 137.	Grandgousier et la paix	Rabelais	274
138.	La défaite de Picrochole	Rabelais	278



Librairie FERNAND NATHAN
B. 5164. CXV (GF. b. IV. 1)
Imprimé en France.
1er dépôt légal Novembre 1932

52231-1961. — Imp. LAHURE
9, rue de Fleurus Paris. (Seine)